

LE PALAIS DES CVRIEVX.

Auquel sont assemblées plusieurs
diuersitez pour le plaisir des Do-
ctes, & le bien de ceux qui
desirent sçauoir.



PARIS, 335
chez la Veufue M. GUILLEMOT, &
S. THIBOUST, au Palais, en la
gallerie des prisonniers.

C. XII.

Avec Privilège du Roy.

19832

LE
PALAIS
DES CURIEUX

Auquel sont assemblées plusieurs
diversitez pour le plaisir des Doctes, & le bien de ceux qui
desirent sçavoir.



PARIS,
chez la Veusve M. GUILLEMOT, &
S. THIBOUST, au Palais, en la
gallerie des prisonniers.

DC. XII.

Avec Privilege du Roy.

A MONSIEUR

MONSIEUR LE

Vasseur.



ONSIEUR, *J'ay entrepris cét ouvrage à l'idée de vos intelligēces, je l'ay conceu au pourtraict de vos intentions, il a esté produit au patron de vos maximes : Et vos legitimes conceptions luy ont causé la lumiere. Touché de si belles pointes, Estant si nettement incité, guidé de si bonnes resolutions, & voulant imiter vos propositions ; La* faute sera de moy qui veux trancher de l'entendu en desseins, si mon œuvre deschet de la grandeur & magnificence où je pensois l'eslever, aussi telle disgrâce ne luy aviendrait pas du deffaut de mon courage : Et si la fortune luy en voulant, dressoit quelque embusche à sa gloire, aussi tost la splendeur qui brillera de la perfection de son fondement, dissipera les mauvaistiez de cette temeraire. Voicy ce Palais que j'ay formé pour nostre commun contentement, Ceux qui se delectent aux rencontres diversifiées, Les beaux esprits qui les recherchent, trouveront icy dequoy se contenter, & s'il n'y en a suffisamment, qu'ils le demandent, ils

l'auront & plus abondamment, & plus serieusement, car tant plus le filon de nostre mine se descouvre, plus il est riche. Or je vous prie que ce labeur vous soit agreable : Recevez-le doncques en fidelle tesmoignage du tres-humble service que vous a voüé BEROALDE.

SONNET AU SIEUR DE BEROALDE.

*HEUREUX cent fois heureux & plus qu'on ne peut dire
Les esprits arrestez dans un libre sejour,
Et qui ne sont liez aux grands ny à l'amour.
Qu'autant que leur vouloir, le permet & desire :
Heureux cent fois heureux qui n'attend de l'Empire
Ny des fraisles grandeurs, le soleil de son jour,
Heureux qui laisse faire à fortune son tour
Et qui sans elle peut vivre content & rire.
Ce bon-heur Beroalde est en toy si parfaict,
Que je ne puis celer un crime que j'ay fait
C'est que j'en suis jaloux voire jus qu'à l'ennuie :
Mais le pardon m'est deub puisque n'offençant point
Tes vertus ny ton nom, je deplore ma vie,
Qui cherche & ne sçauroit rencontrer ce deux poinct.*

DE LA REGNERIE.

Au sieur de Beroalde.

*NON ne divulguez plus, de vos experiences
Les secrets accomplis, honneur de vos plaisirs :
Si le monde sçavoit le parfaict des sciences,
Les curieux mourroient privez de beaux desirs :
Car il n'y auroit plus de belles esperances.*

HENRY DE ROUCHAS.

Extraict du Privilege du Roy.



AR grace & Privilege du Roy il est permis à la veufve Matthieu Guillemot, & Samuel Thiboust marchans Libraires demeurans à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, & exposer en vente un livre intitulé, *Le Palais des Curieux*, Composé par le sieur de Beroalde, & sont faites deffences à tous Libraires, & Imprimeurs, & autres, de quelque estat & condition qu'ils soyent, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, ny distribuer ledit livre d'autre impression que de ceux desdits veufve Guillemot & Thiboust, & ce jusques au temps & terme de six ans finis & accomplis, sur peine de confiscation desdits livres par luy imprimez ou vendus, & de cinq cens livres d'amède, & de tous despens, dommages & interests : Voulons en outre que mettant en bref au commencement ou à la fin de chacun desdits livres l'extraict & dudit Privilege, il soit tenu pour signifié & venu à la cognoissance de tous, comme plus amplement est déclaré au dit Privilege. Donnée à Paris le 5. jour de Novembre, l'an de grace 1611. Et de nostre regne le deuxiesme.

Par le Roy en son Conseil,

PERROCHEL.

LE
PALAIS
DES CURIEUX.

ADVIS.



'OBSERVATION nous fait sçavoir que de tout temps l'excellent, & le diminué de perfection sont tellement opposez, que le parfaict n'a point en soy plus de grandeur, que le manque s'en persuade avoir ; Si que les moindres en tout exercice cuident non seulement esgaler, ains surpasser les plus accomplis, mesmes souvent le disgracié pretend amplement sur la gloire du desirable : Mais la distinction remarquée établit en fin les apparèces du differend à l'exaltation de la Vertu : Ainsi tant entre ceux qui traictent les sciences des Libres, que les artisans, il s'est trouvé de grands hommes, qui ont paru ; & il s'en est veu d'extremement rabattus : De peur d'ennuyer d'exemples je ne produiray que cettuy-cy, qui est de l'art moyen entre les lettres & les outils, de l'art Roy des arts & fcièce recueil des sciences. Iadis vivoit Appelles ce magnifique & excellent ouvrier, lequel relevoit tant

hardiment les proportions des objects & couchoit si naïvement les traicts pour représenter, que les semblâces qui eschappoient de ses mains, faisoient tant bien, qu'après les avoir veües on estimoit presque que les veritez naturelles, n'estoient que les pourtraicts de ce qu'il avoit elaboré. Au mesme aage vivoit un pauvre ratraceur qui se presumoit peintre, lequel tout soigneux de bien travailler ne se pouvoit arracher de dessus sa besoigne ny distraire de ses intentions : sans cesse & avec une importune ardeur il importunoit le pinceau, s'y arrêtant soigneusement selon que son esprit luy suggeroit, si que broüillant quelques diverses couleurs, & les adaptant piteusement, s'estimoit bon Peintre, & le cuidoit estre : Et toutesfois il estoit tant indignement regardé du Demon de perfection, qu'ayant appiécé quelque ouvrage, il falloit qu'il y mit un titre pour faire cognoistre ce que c'estoit qu'il avoit pensé avoir fait. Tellement que s'il avoit eu volonté de représenter un poisson, il mettoit un escriteau autour le vain corps de ses desseins, & y escrivoit c'est un poisson, designant de mesme toute autre espece, ce qu'il observoit en toutes ses œuvres, afin que par cette declaration les regardans fussent relevez de la peine qu'ils eussent eüe d'esplucher instamment avec les yeux pour sçavoir & discerner ce que se pouvoit estre que l'object offert. Ainsi maintenant qu'il y a tant de bons Maistres de bien dire, tant & tant d'esprits magnifiques & relevez qui excellent en doctrine, je me presente comme ce miserable artiste, & considerant les traicts de mon labour tant esloignez du poli de ce qui sort de l'industrie des grands ouvriers ; Afin que l'on sçache ce que je presente en ce chaos, Je vous dy que c'est un recueil de ce que j'ay pensé de plus beau selon le jugement de mes yeux, & de plus doux à la discretion de mon oreille, ce donc je vous avise, à ce que ce ramas confus ne vous trouble, & donne peine par sa rencontre : Jugez en comme il vous plaira, mais soyez equitables, & s'il vous plaist soyez de mon opinion. Je louë tous ceux qui font ce qu'ils peuvent, aussi je croy que s'il estoit en leur puissance ils feroient parfaictement : Supportez ma presumption, car je vous assure qu'elle n'est pas insolente, d'autant que ce que j'en fay n'est que par une naïveté d'esprit qui me pousse à la recherche des excellèces, en quoy je desire complaire à tous en manifestant ma valeur.

*Sous diverse industrie,
M'exerçant en ma vie,
En faicts, & en escrits ;
Je sacre à la memoire
Ce rayon de ma gloire,
L'offrant aux beaux esprits.*

Selon la fortune la valeur.

CONSIDERATION

*sur ces dictions, Roy, Dauphin,
Monsieur, Infante, Duc, &c.
pour en user proprement.*

OBJECT PREMIER.



EUREUX ceux qui sont libres de corps, mais plus heureux ceux qui le sont aussi d'esprit, dont il y a peu ; pour ce que plusieurs qui sont en pleine liberté corporelle n'ont pas la spirituelle, ains ont des obstacles qui les retiennent. Celuy qui est libre d'esprit, suyvant ce que la prudence luy donne de reigle, faict & parle hardiment, & avec grave modestie demonstre ce qu'il pense, & si c'est sans cette loy il perd sa liberté devenant extravagant. De ceux qui ont la liberté quant au corps, pour ce qu'ils sont nez tels, aucuns pourtant sont esclaves eu égard à l'esprit. Ce sont ceux qui n'osent decouvrir leur courage de peur d'estre estimez ce qu'ils sont interieurement, & qu'ils cellent, joignans cette crainte à celle de perdre

faveur, dignité, ou quelque autre proye & comodité mondaine qui les presse & retient sous le joug de la cruelle servitude qu'ils patissent. Ces considerations ayant esté les ordinaires entretiens de mon esprit, j'ay recogneu que je ne suis pas si libre que je pensois, & partant non si heureux que je m'estois imaginé : je le seray pourtant quelque jour s'il plaist à Dieu, & j'espere d'acquérir cette pleine & entiere liberté d'esprit, pour à quoy parvenir & en jouyr je m'accoustume peu à peu : Et par trait de temps m'y avançant j'y glisseray jusques à ce que je sois pleinemet capable d'effectuer mon dessein, & en telle habitude je m'adonne à parler librement, comme estant desia en quelque possession de cette permission que j'ay presque atteinte. Et sur cette disposition, je mets en avant plusieurs sujets que j'estime avoir grace d'estre proposez. S'il avient que je ne plaise pas à tous, ce ne sera que leur faute, car je sçay que ce que je mets en avant sera tellemet utile, que ceux mesmes qui poussez de leur propre gloire me voudront dedaigner, y profiteront le plus, pource que ce qu'ils trouveront à rejeter de mes advis sera cause que leurs esprits s'avanceront à quelques recherches plus serieuses à leur gré, & s'y formeront de telle vehemence qu'ils feront bien, d'autant qu'ils auront peur de tomber au mesme jugement d'autres, qui estimeront d'eux à la proportion qu'ils auront faict de quelqu'un dont ils auront jugé apres en avoir calculé, visité, & examiné l'œuvre. Et ce pendant je vous jure que ce que je fais icy est selon mon pur & propre plaisir, & ne pense pas que si j'y avois quelque contraincte que je m'y amusasse, car quelque hose que ce soit je ne veux perdre ny mon repos, ny mon repas, ny mon plaisir, & si je veux faire mon devoir : Le recherche qui voudra il trouvera qu'il est vray : Mais je ne veux pas m'arrester davantage à cecy, pour autant que je desire en cette volee de plaisir, & en la liberté de mon cœur discovrir de quelques façons de parler, qui m'emporteront maintenant apres elles pour les verifier, & ce selon leur rencontre, par le hazard du discours qui les fera naistre.

Il m'est advis que ce n'est pas bien dit quand parlât du fils aîné du Roy, qui est Dauphin, on prononce Monseigneur ou Monsieur le Dauphin : Pardõnez moy belles ames qui grossissez les feuillets de vostre bien dire, selon l'opinion que vous avez de sçavoir parler galamment, si ce que je dy ne vous est agreable ne le recevez pas, je pense toutesfois que j'ay raison,

sinon disputez-le : les beaux escrits qui en seront produits, les sentences qu'un tel sujet causera ne serōt point causes d'heresies, ny de guerres, ny dedaces, ny d'enchairissemēt de commoditez, ains plustost feront gagner les Libraires, qui nōment bons livres les nostres qui sont de bonne vente : Et bien je vous diray librement mon advis en poursuivant ce que j'avois commencé. Nottez que c'est plus en ce qui est unique de dire comme en cettuy-cy, le Dauphin que l'on nomme simplement Dauphin : car pour parler du Roy designé on dira c'est le Dauphin, que si on parloit d'un Dauphin & que d'un grand l'on dict c'est un Dauphin il y faudroit adjouster une queuë, & principalement estant en païs autre que celui de sa domination, comme on dira d'un homme apparent, & vestu en Jurisconsulte, cettuy-là est le President, il s'ensuivra ou que l'on en a ja parlé, ou qu'il est le President du lieu où l'on discourt : mais si on dit, cettuy-là est President, pour le remarquer, on adjoustera ou de telle Ville, ou Chambre, ou eslection. Ainsi c'est le Dauphin, c'est le Duc, il ne faut plus demander d'où ; Si en Savoye on dit, voylà le Duc, il est supposé que l'on parle du Prince souverain, de mesme icy disant du Dauphin, on entend le Cesar, c'est à dire l'Empereur designé : aussi nos Roys peuvent porter ce tiltre d'Empereur ; que si on dit c'est un Dauphin, ce n'est plus parlé du successeur de la couronne, ce sera d'un autre, joint que ce titre souverain appartenoit tant aux souverains d'Auvergne, que de Viennois, qui aussi ont esté conquerants. Or si ce n'estoit la donation de la principauté que nous disons Dauphiné, & que par ce moyen ce Prince en est prouvé, je me tiendrois à l'opinion que j'ay euë que les Dauphins ont esté conquerans, en laquelle bien que je demeure je ne laisse de dire que le Prince qui fit ce don à l'aisné de Frāce eust égard à la significatiō du mot, qui est qu'aisné en l'escriture est dit premier ouvrant la matrice, & la matrice est appelée Delphys, nom usité par les Druy des, qui estoyent la loy & la conduite des François ; ainsi d'une belle grace ils nommoient Dauphin celui qui premier naissoit. Et pour ce que par bien-seance le fils aîné du Roy est le souverain aîné, ce nom luy estoit uniquement attribué : & je m'asseure que si on cherche l'origine des Dauphins que l'on l'a trouvera issuë de ce que je dy. Nottons qu'és vieux Romans François, & plus anciens que le don du Dauphiné, & puis la façon de parler de tous les François, mesmes des

pauvres qui ne sçavent si le fils aîné du Roy est Dauphin : nous trouverons que les aînez sont nommez Dauphins, discours de peuple est discours ancien, car il n'est pas aisé d'induire soudain une nouveauté. Et pour cette occasion le Sage Viennois qui estoit docte & de la race des Princes sçavans, & lettrez, ce qu'il fit paroistre composant & escrivant son lay, a voulu continuer ce bel epithete aux aînez de France le nom de Delphin estât premierement ainsi escrit, & depuis Dauphin, comme le nom propre du poisson qu'on nôme de mesme, & que les Dauphins de Viennois portent pour armes, qui jadis s'escrivoit Delphin, l'E, & L. ayant esté muez en au, comme en coutel, dont on a dit cousteau, & mantel manteau, & pulsieurs autres, mesme jadis on disoit pel pour peau. Or pour nous remettre en nos erres, je ne trouve pas agreable non pourtant qu'il ne soit beau à d'autres, j'estime mauvais, non qu'il y ayt de la malice, mais à mon advis je rencontre de la mal-seance qu'on dise Monseigneur ou Monsieur le Dauphin, & que cela n'est pas dit en sorte de perfection : & me semble qu'il n'y a non plus de grace qu'à dire Monsieur le Roy, sinon que l'on usast de la façõ de parler usitee aux Hebreux : Mais je croy que les Docteurs du bien dire n'estimeroient cette phrase estre belle, si voulant parler au Roy aujourd'huy que tout est poly sur la meule de bien-seance, j'usasse de ces mots Monseigneur le Roy Louis, & c. à la verité ils en riroient de bõne grace, estimant cette façon de parler contre nostre usage. Si doncques il y a un bel usage pourquoy le veut-on mutiler ? Soit, je sçay bien qu'il y en a que quand ils auront gousté ma raison ils l'approuveront. Prenez garde que si quelqu'un escrivant ou disant proprement du Dauphin, & qu'il y vueille mettre le titre de Mõseigneur, il pourra dire ainsi : Affaires survenuës à Monseigneur Dauphin de France, il ne mettra pas le Dauphin : Quant aux Princes qui parlans du Roy y adjoustent Monseigneur, c'est pour monstrier qu'ils veulent tousjours faire paroistre leur humilité & grandeur : Je dirois bien un mot en passant de ceux qui dissent le Roy mon maistre, qu'il m'estadvis qu'il ne sied pas de dire ainsi, si ce n'est à un Ambassadeur estant au païs d'un autre Roy, à fin que l'on sçache de qui il parle. Outre plus le titre de Roy & de Prince Souverain est plus grand que Monseigneur, ou Monsieur, & principalement en France cela est evident, car il n'y a si petit Conseiller d'Estat qui ne soit nommé Monseigneur, ce que je dis petit ;

n'est point pour les despriser, mais je le dis pour ce qu'encores que tous soyent égaux en titres & en honneur il y en a de plus grande maison les uns que les autres, & toutesfois si on leur escrit l'on mettra à Monseigneur, & c. Et pour monstrier que ce titre de Monsieur est des premiers en grandeur, on recognoist que Dauphin est davantage : Car le frere du Roy sera nommé Monsieur, & il ne sera pas souverain ainsi que le Dauphin, qui l'est en Dauphiné, encore que le Roy son pere fust en vie. Cela est demonstré entant que les titres de Duchez ou autres telles seigneuries, n'estans encore attribuees aux enfans des grands on les nommera Charles Monsieur, Henry Mōsieur. Or comme en France il n'y a qu'un Monsieur sans Epithete ou appellation suivant, il n'y a aussi qu'une Madame qui est tousjours la fille du Roy vivant, il est vray que quelques fois, encores qu'il y eust une petite Madame, celle qui estoit sa tête, non mariee a eu l'honneur d'avoir esté continuee en ce grade, mais ç'a esté par une speciale auctorité : outre la coustume, qui est telle que tousiours l'aisnee de France, le pere vivant, est Madame, tant qu'elle soit mariee : En fin comme on ne dit pas Madame la Royne, pour ce qu'il n'y auroit pas apparence de diminuer l'honneur deu à la Royne, ce mot de Royne estant plus que Madame, & mesme il me semble que cét ordre doit estre observé aux autres souveraines, & dire d'elles la Dauphine, la Duchesse, & ainsi des autres. S'il y a des Duchesses non souveraines, on peut dire Madame la Duchesse comme monsieur le Duc, & d'autres non souverains. Il est aussi à noter que ce mot de Madame sans suite est tout grand & est assez bas : Parlant à la Royne ou à la souveraine on dira Madame, comme aussi à la femme d'un simple bourgeois ; de mesme est-il de Sire qui n'appartiet à estre dit qu'au Roy, & on le dit aux marchands. En outre il n'est pas hors de raison d'aviser que nous n'avons point de mot qui soit unique pour honorer la Royne cōme il y en a un au Roy : Car il n'y a aucun Prince ou grand en France à qui on die Sire, & on dit Madame à toutes les grandes, Mademoiselle aux secondes, & Madame aux petites, il n'y a point de parole pour les femmes qui equipole à Sire, pource que l'Oriflam ne tombe point en quenouille. Pardon Roynes & Dames si l'use de l'ancienne frase qui a esté tirée de la premiere coustume, & dont est venu le proverbe, Ce n'est plus comme quand Berthe filloit. Berthe estoit femme de l'Empereur Charles le Grand,

laquelle filloit & faisoit que ses filles filloient, ce qui n'est plus, pour ce que maintenant les grandes ont plus d'affaires que n'en avoient celles du temps passé, qui ne se vestoient que de bonnes besongnes. Or pour tout cecy passe, il en adviendra ce qui pourra, il me suffit que je declare ma pensée pour l'ornemét & maintien de nostre langage : lequel mesmes a esté magnifié par Charles quint Empereur d'Occident : Et puis que ce grand Monarque en a dit une belle sentence, il m'est advis qu'il y aura plus de galantise à le soustenir ayant un bel exemple. Ce grand Prince disoit que l'Alemant estoit paroles de gens d'armes, l'Espagnol discours d'amoureux & de superbes, l'Anglois frases d'orgueilleux, l'Italien propos de mignards : Mais le François langage de Princes : Et de faict les petites choses n'ont pas bonne grace en nostre langue, le dialecte en est trop beau & honorable pour estre trainé parmy des vetilles, au cōtraire estant aux Tragedies, aux doctes Sermons, aux discours serieux, aux remōstrances utiles, aux demonstrations necessaires, aux enseignemens notables, & arrests de consequence : il fait paroistre sa grandeur, il monstre son energie, il declare sa naïveté, il exhibe son elegance, il produit sa valeur, il establit sa magnificence, & manifeste sa majesté. Or renovant le brin de nostre trame, je m'avise que la faute qui est commise au seculier est practiquée en l'Ecclesiastique, d'au tant que l'on dit Monseigneur l'Archevesque, Monsieur l'Evesque, & ainsi de suite, mais on ne dit pas en cor Monsieur le Pape, & toutesfois il y a mesme raison à l'un qu'à l'autre, & tout ce qui se peut apporter de consideratiōs pour un sera pour l'autre, parquoy je m'en retire, & viens jusques aux paroles des flateurs qui ont voulu exhiber de l'honneur ou tre mesure ; N'est-ce point passer les bornes de raison, quand on se precipite en l'abysme de feinte humilité pour honorer des creatures au de là de ce qui leur appartient ? De cett vehemence de gloire donnée à ceux qu'on a voulu flatter est venu que parlant d'un qui aura esté avancé par un autre, on dira cettui-là est sa creature, c'est mal dit tranchez ce mot, n'en disputez point, vous gasteriez tout, retirez vos œuvres vous qui le voulez maintenir, de mesme boutique vient que l'on dit sa Sainteté, sa ajesté, son Altesse, son Excellence, & tels abstracts, qui sont pures flateries, & qui sans qu'on y pense peuvent estre proferez & sont souvent dits follemet. Ne vous offencez pas esprits delicats qui avez la clef

d'eloquence, je ne discours pas pour vous blasmer ou corriger, je ne suis pas si presomptueux que de l'entreprendre, vous estes trop sages, vous avez assez de reparties, & sçavez cōme il faut faire valoir ce que vous prizez, je ne parle icy que pour retenir ces jeunes imitateurs de vos excellences, à ce qu'ils ne se licentient impetueusement, mais qu'ils avisent à prendre la bride de prudence, dont vous sçavez user en suivant le fil uny de vos discours. En cette mesme raison je tasche de donner ordre à mon propre entretien, afin que me tenant en mon juste limite l'honneur mon Dauphin tous ceux à qui je doy de l'hōneur & ce de la mesme affectiō & sincerité de cœur que je fis quād à sa naissance je relevé les stāces que j'ay chanté pour luy, & lesquelles j'ay faict entrer en un dessein de l'histoire veritable, où soubz le voyage des Princes fortunez j'ay pourtrait les rares secrets que j'ay veus en la Philosophie, j'estois bien pres de dire mon secret, mais un desplaisir dōt je me suis souvenu me retient. A la verité je fis ces Stances-là en fort peu d'espace de temps, aussi, graces à Dieu, la poësie Françoisne ne me couste gueres, je suis tousjours prest pour en faire eschaper quelque piece comme je fis cette-là que je mis entre les mains de Monsieur Bauduyn, chantre de l'Eglise de Tours qui les mit en Musique, & les fit chanter au chœur en la presence du Prelat, lequel ce jour-là eut à son disner bonne compagnie, qui ouyt le recit des vers que j'avois fait pour le Dauphin. Entre ceux qui estoyet-là quelqu'un qui possible me vouloit gratifier, dit que je les avois premeditez, je vous assure qu'il se trompoit, car je n'y pensois aucunement, & sans M.I. Constantin, sieur de Clermont, nepveu de Monsieur le Chancelier de la mesme Eglise, qui m'incita de faire quelque chose de beau : je ne m'en avois pas, le remettant à mon loisir. Ainsi que Vespres furent achevees, & que l'on chanta le *Te Deum*, & mes Stances, Monsieur le chantre me dit ce qu'avoit mis en avant ce personnage, qui ne pensoit pas que j'eusse si tost faict si peu, dont esmeu à l'instant mesme, pour r'abatre son opinion, je fis les Stances qui commencent, *Muses ne faictes plus aux vostres de faveurs*, &c. Lesquelles sōt au 21. dessein de mon histoire, je les envoyay à cette notable compagnie pour faire paroistre que si mon Prince me commande quelque jour de demontrer mon industrie pour son subject, je feray, si Dieu plaist un ouvrage de merite : Voyla comme mes, divers objects me guident, & je les

vay suivant sans autre passion que de plaire aux gens de bien, en me donnant du plaisir.

Des armes & Armoiries. Des lys de France ou Oriflam.

OBJECT II.



NE des plus belles perfe ctions qui soit en celuy qui fait estat d'un exercice ou estat, est d'en sçavoir parler proprement, & nul ne peut atteindre à ce point sans en avoir la science. Je laisse pour cette heure toutes autres conditions & disciplines, ne voulant autre subject que la Noblesse, laquelle je reveillerois bié à son honneur si j'estois Roy d'armes : Pour n'estre pas cogneu je demeure en train de courir sans fortune, c'est tout un il y va plus de la faute des grands que de la mienne. Je ne lairray pourtât de stimuler les Gentils-hommes à un des objets qui est tres-necessaire de sçavoir, à ce que nous puissions dignement parler de ce qui nous est seant d'entendre. Il n'y a rien apres la valeur qui soit plus requis à un Gentil-homme que de sçavoir proprement discourir de tout ce qui luy est ordinaire, & que souvent il traicte, & sur tout des Armes que le vulgaire nomme Armoiries, ce mot d'armes est demeuré specialement au Chevalier armé de toutes pieces, lequel n'est point estimé parfaictement fourny s'il n'a un escu, selon lequel on le recognoist ou pour sa maison on pour ses victoires, tellement que le premier point d'honneur gist en cette marque : Avât que d'y proceder plus avant je repeteray icy ce que j'ay escrit au voyage des Princes Fortunez, & diray les differences d'Armes & devise seulement, pour ce que vous verrez là le reste si Dieu vous y conduit. Arme ou Armoirie est un signe ou un escu ayant champ & figure, ou champ

seulemet, & ne doit l'Armoirie signifier le nom ou seigneurie, si de fortune elle n'est fort ancienne & de maisons ayans telle coustume. Devise est une figure qui estât seule n'est qu'un corps non bien entendu : Mais il l'est par son ame qui est la lettre ou parole qui luy appartient, tellement que seule elle ne signifie rien. Quelquefois devise est usurpée és escus, mais c'est hors les armes autremet l'escu seroit faux. Pour bien entendre cecy, & les loix entieres de ce sujet voyez le livre de Hierosme de Bara, où il en est traicté parfaictement, & en general & en particulier. Or pour nous esbatre sur ce qui est des armes je choisiray celles de France, esquelles le Roy porte d'azur à trois fleurs d'or, la dispute n'est pas petite de nommer les fleurs : Je sçay que l'ordinaire est de les nommer fleurs de lys, & que les historiens en parlent ainsi : Mais ils ne nous ont pas bien esclaircy quels lys ce sont, car il y en a de beaucoup de sortes, & puis il faut noter qués armes & sur tout en telles & de tel Prince, il n'y a point d'erreur : voila pourquoy il convient considerer que cette fleur de lys n'est point la represétatiõ de cette blâche d'ordinaire, à laquelle aussi elle ne resseble pas, mais elle est la fleur du lys-flame, dõt la fleur est dorée, mesme ce nom convient mieux à la verité, & au nom de l'estédard François, que les anciens nommoient Oriflan, estant semé d'Oriflames, c'est de ces fleurs de lys-flame, cette banniere de France est fort ancienne, & porte comme l'escu ; car elle est d'azur semée de fleurs de lys-flames, qui sont dorées : Et c'est de cette marque, de ces armes & de cet enseigne, denotant la couronne dont est fondée la loy Galique, l'Oriflan ne tombe point en femme ; aussi est-ce l'estendard pour marcher en bataille, qui n'est pas l'ordinaire des Dames non plus que d'estre heritieres du fõds de cette fleur de lys. De ce que j'ay allegué par rencontre je conclus que nostre fleur de lys est cette fleur dorée dont tousiours nos Roys ont fait estat en leurs enseignes, armes, gonolons, estendards & bannieres. Ce pendant je vous advise qu'ayant mis la main à esplucher ces arme, qui ne cedent à aucunes, joint qu'elles sont uniques pour leur excellence, com me estans le Talisman de victoire en voyé du ciel, j'auray assez d'asseuran ce d'examiner toutes autres armoiries, & autant de valeur qu'il en faut pour en iuger dignement quand j'en feray requis, & que laissant libérale ment mes plus delicieuses occupa tions, je voudray m'y delecter pour favoriser les beaux esprits.

Des Songes.

OBJECT III.



ISCOVRANT souvent à part moy de ce qui nou est ordinaire, sans que nous y prenions exacte ment garde, je m'advise des songes lesquels rendent le dormir gracieux ou le troublent : Ce sujet est notable, & ne sera point hors de propos de s'y dilater, examinant certains effects qui serõt remarqués plus exquis qu'il peut estre on ne pense : C'est une espece de merveille que ce qui semble estre sans vie que nostre corps qui est comme mort gisant enveloppé du dormir, ait en luy une intelligence entiere, & souvent plus nette que quand il est vif & vigilant. Si mon intention estoit d'examiner la cause des songes, leur essence, si ainsi se peut nommer, & leur estat, il me faudroit choisir une plus lōgne lice que cette-cy, à fin d'avoir un grand espace : Mais ce n'est pas ce que je pretés, seulement, j'espluche en passant ce que j'y remarque de notable : Souvet en songeant on oid, on parle, on void, on court, on discourt, on entend, on vueille, on dort, on songe, on se trouve en tenebres, on jouyt de plaisirs, on est affligé ; bref on passe par toutes les erreurs ausquelles les vivants se rencontrent. Quand nous viendrons à deduire serieusement ce qui se passe, & que nous aurons souvenance qu'en songeant nous avons veu un bel edifice, je demanderois volontiers de quelles pierres estoit ce bastiment, quel jour l'illuminoit, & avec quels yeux le regardions nous, lesquels r'apportoient à nostre sens commun la mesme delectation que celle que nous savourons en veillant, & remarquât ce qui est de beau en nos objects ? Si quelqu'un parle à nous & nous luy respondons, c'est une autre merveil le, & encore plus grande, d'autant que cettuy-là parle & nous l'entendons, cecy est fort esmerveillable, & qui donne plus de remarques de l'excellence de nostre esprit, car il faut qu'en ce temps-là

nostre esprit soit deux, voire plusieurs : bien qu'il soit impatient, & alors il est comme divisé. En cette continuation de songes souvent actifs & passifs, on passe une riviere, on monte en une chambre, on gravit en un arbre : Il est advenu quelquesfois à certains que veritablement ils se sont levez, & ont faict comme s'ils eussent esté à leur exercice de plein jour, ce qui est rare, mais m'arrestant à ce que nous songeons sans sortir de la place où le sommeil nous a arretez, je desire rois demander de quelle substance sont ces eaux que nous touchons, quels sont les arbres, dequoy sont les sujets ? voyla ce n'est rien, & il semble estre, que n'a-on dit que tout est de mesme, le monde ne sera qu'un songe ? il est vray, mais avec ce songe il y a une verité qui n'est perceptible qu'aux cœurs de son establissement : Quand on chemine en resuant & le corps est gisant alongé dans le gouffre du dormir, avec quels pieds empruntez des esprits vagans fait-on des pas differéts ? & si lors que le songe exerce l'esprit guerrier, le songeât oit une harquebusade qui luy ouvre la peau, le blessant avec abôdance de douleur : dequoy est cette arquebuse, & dequelle nouvelle metamorphose de plôb est faite la balle qui sans douleur fait douleur à celuy qui pense en avoir receu le coup ? voyla il faut à cecy poser un principe qui soit raison du reste ; Les doctes Cabalistes, & ceux qui ont receu leur sapience & la ractiquent, disent hardiment, qu'és esprits des Prophetes, il y a le passé, le present, & le futur : Et qu'en cette le vertu Moyse a descrit ce qui s'estoit passé depuis la fondation du monde, a jugé son present & predit l'advenir : De mesme je prononceray avec assurance qu'en nos ames, soit en souvenance, soit en desir, soit en jugement, tout est imprimé, pource qu'estans comme l'idee universelle les figures de tout y sont comprises : Si cela n'esoit comment est-ce que le François qui ne parla jamais Alle mand pourroit en songeant conve nir cet estranger de langue, & l'entendre ? Ayant faict cette position je poursuivray mon entreprise, selon laquelle je juge de la vie future, & bien que ce soit au racourcy, si est ce avec intelligence, & pure demon stration. Et qui voudra dire que la demonstration ne tombe point en ce qui va par dessus le sens, je luy refpondray que cecy est tout sensuel, & que l'ame à l'heure du sôge se vest tellement des sens, que les sens alors sont incorporels, sont purs esprits, & bref sont les sens espurez de len delichie, qui nous faict exister. Il y a cor'un petit endroit de remarque, c'est qu'és

songes il n'y a point de temps, enquoy on peut trouver une belle & juste intelligence de l'estat heureux où nous serons sans temps : Pour raisonner de l'espace temporelle des songes il faut cōsiderer que souvent, en peu de temps que l'on dormira, on fera un songe de si grandes circonstâces qu'il n'est pas possible qu'en cent fois autant d'espace d'heures on peust en ce monde faire, autant d'actions, & quelquesfois aussi on songera tel songe de passades fort courtes, & on y sera tout, une nuict, & à l'autre on n'y aura pas esté demie heure. Mais à sçavoir si lors que nous songeons aller si c'est nous qui allons, & si nous oyons parler si c'est nous qui parlons : Quant au cheminer je l'attribuë proprement se tenir à nous, mais le parler que nous oyons, je le dis estre à cét autre que nous devenons, lequel lisant en nostre esprit ce qui doit y estre le nous fait entendre : Je diray volontiers un de mes songes entre quelques uns, pour exemple de cecy. Je cuidois veoir un personnage lequel estoit griesuement affligé de migraine, cettui-cy alloit aux châps monté sur son cheval, je le rencontray, & apres quelques discours il me conta qu'un sçavant medecin luy avoit doné une recepte pour son mal, alors il me dicta l'ordonnâce que je trouvay bonne & doctement dictee ; l'ayant retenuë & conferee à mon resueil : cettuy-là qui parloit à moy ne sçavoit que c'estoit de la medecine pour ordonner, & n'entendoit pas la difference des poids & mesures, il falloit doncques que lors ce fust mon esprit qui fust pressé sur ce qu'il pouvoit sçavoir. Il y a davantage, c'est que souvent j'ay discouru, & ayât retenu quelque clause de ce que je cuidois avoir prononcé j'y trouvois ce que je n'avois point encore appris. Il faut par cela qu'il y ait quelque partition sans division, ou quelque chose de semblable qui ne peut estre exprimé. J'ay songé autresfois que j'estois un autre, & je me voyois eu lieu où je considerois ce qu'il m'estoit advis que j'avois esté. Celuy qui sōge qu'il se mire, il se void, à la verité la glace qui luy represente ses lineamets n'est pas fictice, elle est de la mesme nature que cette fantaisie qui nous trace en l'esprit tant de diverses similitudes qui nous exercent continuellement. Le brave Chevalier qui songe qu'il est sur son coursier, armé de toutes pieces dans l'armée à l'œil de son Roy, a l'esprit alors en plusieurs parties, en son tenant il est luy & si est son cheval, il sera doncques homme & beste, car il se sent agitté par cette feinte beste, il se sét & agitté & fixe, fixe entant qu'il se tient ferme entre les

arçons, & mobile estant demené par le cheval, & toutesfois il n'est qu'un, il n'est point beste, il n'est pas aussi l'armée ny les trompettes, & toutesfois tout cela est de luy, tout est en luy. Et puis quand on se trouve hors du jour on sent de nouvelles tenebres : le jour que lon aveu est le jour vivement representant le jour, & la nuict n'est non plus nuict que ce jour estoit jour, & ce pendant l'un & l'autre ont esté, l'un aussi bien que l'autre : Voyla comment l'intelligence humaine, l'intelligence de la beste, & les formes des substances sont en nous en telle capacité, & de telle sorte que comme nous l'avons denoté tout y est, cepedant il est si bié uny & distingué que haque sujet est par fois partagé tout de mesme que si c'estoit une substance reale separee, aussi ce n'est point sans raison que l'homme est appelé petit monde, ayant en soy toutes les natures sensitives, & toutes images en son-esprit, portans efficace : ce qui peut estre prouvé assez exactement par les songes de cõtentement, & plus en celuy d'amour qu'és autres, car si on songe faire bõne chere, au reveil on se trouve vuide, & bien que l'on ayt senty la grace representative de quelque volupté, si n'en tient-on rien au regard de ce que l'amour rapportes, pource que l'esprit qui est tout amour, ayant son object devant soy, il faut que tous les sens joiuissent de son contentement, & de faict les amans le sçavent, lesquels perçoivent la mesme delicatesse figuree en l'accomplissement du desir, ne plus ne moins que s'il estoit vray, & au resueil sont en pareil estat que s'ils revenoient d'avec le saiet aymé qui se fust separé. Le croy que l'on ne peut establir autre raison plus preignãte causant ces effects, que celle que j'en ay proposee : S'il y a quelque bel esprit qui ayt souvent trouué la liesse en songeant, & qui ayt rencontré quelque cause plus galante que ce que je deduis, le le prie, en faveur des delices de l'esprit de les nous communiquer, & je prieray le Démon du songe qu'il ayt tant de bien en songeant, qu'il puisse librement songer, ce pendant que j'iray traverser aux autres objects de mes plaisirs, suivant lesquels je me souviendray de rendre à tous preuve de bonne volonté.

De la Lune.

OBJECT III.



'EST icy que j'auray des contre-disans, & que lon me reprochera que ce que je chante de la complaisance n'est pas en mon cœur comme en mon devis. Mais qui pourroit se tenir de dire ce qu'il croid, & a veu ? voila : mes observations me font parler, & je laisse le jugement à chacun laisser passer. Les anciens ont eu une laisser passer. Les anciens ont eu une grande longueur de vie concédée de Dieu, & je croy que ce n'esoit pas tant pour multiplier le peuple que pour leur donner loisir de sçavoir & apprendre les sciences qui sans l'intervenuë du peché nous eussent esté infuses ainsi qu'à Adam. En cette grande quâtité d'années, les curieux & ceux qui comme eux vivoient en hommes, travaillans non seulement ainsi que les bœufs & chevaux, mais en raisonnables exerçans leur esprit, qui leur suggeroit de belles & notables observations, ont estably les sciences & les arts. S'estants donques advisez des sciences, ils eurent en grande recommandation la science de ce qui appartient aux mouvemens des cieux & des astres : Et ceux-là s'estans addonnez exactement à l'astrologie s'y exercerent avec telle dexterité que ceux qui par cabale ou tradition en attendant les escrits en receurent les axiomes, parurent en l'exerçant estre autres que les hōmes communs, & partât plus divins qu'humains. Ces doctes personnages sçachans le temps de l'eclipse & des autres accidens des cieux, prevoyans en eux comme il se falloit gouverner pour induire les peuples à les recognoistre, & pour faire qu'ils leurs fussent necessaires, dressoient des rencontres par lesquelles ils les faisoient venir au point de leur

intention, & comme par fois la populace rude se monstroït fascheuse, ces braves esprits les menaçoient de leur oster le Soleil ou la Lune & pour se faire admirer & croire, leur predisoient que cela adviendroït au temps qu'ils disoient : ce que le commun voyant & oyant flechissoit sous la domination de la doctrine. Ces Peres-là & leurs bons successeurs, ont estably les maximes lesquelles sont devenuës sentences si vrayes, que puis apres les observations ont esté examinées par icelles, & y ont quadré pour estre vrayes, & de faict ceux qui se retirent de telles veritez sont estimez meüz d'esprit de contradiction & non de science. Parquoy il ne faut pas se retirer de ces legitimes traditions. Or bien que je le die ainsi je ne lairray en apparence de sembler y contrarier, & toutesfois je demeure au gros, mais je m'esgayeray sur quelque commune opiniõ qui sem ble avoir esté tirée des axiomes veritables, & ce pendant elle ne peut, pour les occasions que nous en remarquerons. On dit ordinairement que la Lune est pleine lors qu'elle est en opposition avec le Soleil, & le menu peuple adiousté à cette plenitude ou au vuide precedant & suivãt je ne sçay quelles efficaces, qui sont vertueuses parmy nous : Les Doctes & entenduz sçavent que le corps de la Lune est tousjours un ; bien qu'il change de dispositiõ, & que ce corps est perpetuellement plus que demy illuminé du Soleil, si la terre ne se trouve entre les deux luminaires : j'admets cette illumination pour ne faire point debatre les sçavans : Car en verité je croy que la Lune est pleine de lumiere qui est sienne, à elle attachée par le Createur Dieu Tout-puissant, si on dit qu'il paroist qu'elle n'est pas allumée en soy & qu'elle n'est qu'un corps poly qui reçoit la lueur du Soleil, & qu'il y paroist en son eclypse que le Soleil ne la voyãt pas elle est sans lumiere ; le respons. que pour cela elle n'est pas sans sa propre lumiere, mais cette lumiere est si foible que l'ombre de la terre causé par cette lumiere de Soleil tãt de fois plus forte la faict disparoir ; Que si on replique qu'une petite clairté est fort brillante dans l'espoisseur des tenebres, j'adjouste pour la Lune, que la sienne est languide & dissipée à nos yeux par le vaste de l'ær, & l'autre lueur qui peut venir de tant de flambeaux celestes qui ont l'œil plus estincellãt qu'elle : Je me jouë aussi avec l'opinion de ceux qui disent qu'il n'y a point de chaleur au Soleil : le sçay bien que c'est l'assurance d'un Philosophe, Mais je ne le croy pas en cela : Car un plus sage imbu de meilleure doctrine, nourry à

plus excellente discipline, & mieux cognoissant la verité, parlant par la grace du saint Esprit, prononce que le Soleil ne bruslera point de jour, celuy qui sert Dieu. Il n'y a rien qui puisse brusler sans chaleur, il y a donc du chaud au Soleil, que si on dit que c'est par son mouvement ainsi que dix fois il est parlé en l'escriture du vent bruslant, il faudroit que tousjours le Soleil fist du chaud, comme le vent aussi, ce que manifestement nous cognoissons n'estre point, dautant que le Soleil deuide incessammét ses tours sans faire la mesme ou semblable chaleur ordinaire, & le vent par sa vehemence n'est pas tousjours plein de feu, ains de froid si vehement qu'il fait fendre les pierres : mais cette dispute seroit trop longue, je retourne à la Lune & de ce qu'on dit, & ne sçay si j'en doy doucement sousrire ou m'en formaliser pour le debattre, & je m'estonne veu que tant de doctes speculateurs ont si bien espluché tout, comment on maintient encore que les os des bestes sont pleins de mouëlles en pleine Lune, & en sont vuides aux contraires revolutions. Sages qui avez contemplé les sujets inferieurs, permettez moy de dire librement mes observations, j'ay remarqué que cela peut estre, & qu'aussi il peut n'estre pas, & que souvent le contraire advient, visitant exactement les os des bestes occises, en temps de pleine Lune, j'en trouvois les uns pleins de mouëlle & les autres fort vuides de cette nourriture, je ne dis pas en un mesme subject, car en un mesme temps il y a des os qui ont de la mouëlle & des os qui n'en ont point, & de mesmes és animaux tuez en terme dit basse-Lune, je trouvois des os tres-pleins & les semblables asseichez par dedans. A dire vray la conjunction ou l'opposition des luminaires ne fait rien à cela : Que si on dit que le contraire que j'ameine à l'opinion receue est de rare contingence, je mettray ma preuve à la demonstratiõ qui en est ordinaire & aisée aux os de mouton, dont un use ordinairement à la table. Mais pour faire plaisir à la commune opinion je diray que cela advient selon la complexion de l'animal : Et pour autoriser le gouvernement de la Lune il faut avoir esgard à la nativité selon son cours, selon lequel à proportion les os seront accompagnez de peu ou de beaucoup de mouëlle. Que si quelqu'un pour controoler doctement mon petit paradoxe, me propose la mer ou enflée ou abaissée selon le mouvement de la Lune, je luy concederay volontiers ce qu'il amenera fondé sur les belles raisons qui sont appuyées des demonstrations des fçavans.

Mais aussi il est gracieux il m'accordera que la mer n'a ny plus ny moins d'eaux en un téps qu'en un autre, car ce qu'elle fait paroistre selõ sã cours ordinaire & non tépesté, plus en un lieu, elle le porte monstrier apres en un autre, se tenant aux limites que le Tout-puissant luy a prefix, & si ce on censeur a la discretion de m'entendre & me gratifier comme je luy concede, il emportera le prix & je le gaigneray, il sera victorieux & le champ de bataille me demeurera. Sinon je le laisse courtoisement en son opiniõ, pour s'y delecter comme e me resiouys en la mienne, aussi je uis Mathematicien je ne concede rien en science que ce qui m'est demonstré, & sur tout és sujets où les sens sont requis, & qui sont pour nous, & dont la cognoissance est de la jurisdiction de nostre entendement. Il me reste encor un petit accroc de ce qu'on dit que la Lune ronge les pierres, il ne faut pas croire cela. Avisez beaux esprits & prenez-y garde, vous qui avez assez de doctrine pour m'enseigner que c'est l'humidité amassée en l'ær par les reflexions du rayon de la Lune qui la pousse contre les objects dont le sel se relentit, aux uns plus aisement & aux autres plus difficilement, & par ainsi ce sel estant dissout la matiere se lasche & semble estre rongée : En apres nottez comme je le demonstre ailleurs qu'il y a en tout plusieurs sortes de sel, celuy qui est fixe, tient son sujet plus long temps, & plus fermement en subsistance, & l'autre qui est leger & debile se laisse facilement couler dont la ruine en advient plustost. Tout cecy despend de la consideration des œuvres de Dieu, apres lesquelles nous entretenans, nous sommes eslevez vers le ciel, pour le recognoistre par l'excellence de ses ouvrages magnifiques.

Des cendres des anciens que l'on gardoit, & comme on les recueilloit.

OBJECT V.



ISPUTANT de la Nature en mon Poëme de l'ame, & de ses facultez, j'ay amplement remarqué ce qui oit estre consideré de la cendre, & des extremes effects du feu ; à ce que j'en ay resolu, j'adjousteray ce peu en faveur des curieux, pour dire que je cognoy ce que vous sçavez Doctes, & que je vous redis icy cõme le repetant de vostre propre discours. Les cendres sont un acheminement à la vie eternelle, car comme d'elles on extrait le sel qui est le symbole d'ernité ou perpetuité : & que par le sel tout est conservé, aussi des dernieres poudres de nos corps qui sont cendres, Dieu faict par sa toute-uissance une semence de future resurrection. C'est une maxime notable que ce qui a sõ origine du moins sera aussi reduit en moins, nostre petit commencement est monté en beaucoup, & nostre beaucoup sera remis à si petit que c'est merveille. Or pour ce que c'est une verité aparente qu'à la fin le corps humain devient une cendre tres-petite, les anciens pour en magnifier davantage le secret hastoient l'effect de nature qui est infiniment lent, & brusloient les corps pour en avoir les cendres, & de là est venuë la frase dont les escrivains plus delicats usent parlans des cendres, pour signifier ce qui reste apres la mort, ou designer la mort mesme. Je propose cecy pour deduire la maniere dont jadis on extraioit les cendres des trespassez, au commencement il y eut de la

difficulté mais l'invention en fut trouvée bien tost ; La Royne Armoise la fit pratiquer à ses serviteurs quand elle voulut avoir le corps aymé de son mary en subtiles cendres pour le boire, traict hardy de discours cachant une merveilleuse demonstration ! Premierement pour avoir les cendres requises, on l'advisa de faire une grãde table de foyet platte laquelle estoit de fer fondu, ou de briques exactement cuites & cimentées de pareilles, là dessus estoit posé le corps tout nud, sur lequel on mettoit un vaisseau de fer fondu fait comme une biere au cercueil, cela ainsi accommodé on mettoit force gros bois dessus & autour, lequel on allumoit, le fer estant eschaufé le corps se consommoit, puis tout refroidy on tiroit une cendre noire & non assez cuite, que l'on achevoit de desecher en quelque grand creuset, duquel apres on mettoit la cendre achevée dans des urnes faites expres : Depuis par rencontre de belles estofes on s'advisa d'un plus specieux moyé on mit en usage le un asbestin, dont on fit de grands linceux lesquels on mettoit plus honorablement les corps, que puis apres on accommodoit sur les buschers, qui embrasez consommoient la substance du tres-passé sans offencer le linceuil. Apres que toutes les cèdres estoient cheutes & que celles du bois qui couvroient le linge precieux refroidies, avoient esté ostées, on trouvoit en ce drap inconsommable les desirées cendres que lon recueilloit, sans qu'elles eussent esté meslées avec les autres. Ce lin en fin estant devenu rare, & cette coustume ayant cessé pour son coust, ou pour autre occasion, on a changé de façon de faire, joinct que l'esperance des Chrestiens a fait que cette curiosité mondaine de la conservation de telles cendres est euanouye.

*Que signifie Lestes, Contenance,
Escroquer, Mattois.*

OBJECT VI.



UI ne m'excusera si j'extravague, il sera trop particulièrement juré, à ce qu'il veut qui soit dit pro-pre à la bien-seance. Le vous seray entendre ce discours racourcy : Entre nous qui faisons estat d'estre galâds sans estre payez pour cela, nous avõs une coustume de trouver mauvais que celuy qui fait profession de sçavoir sa court, vienne à deschoir, & que discourant il imite ou l'Advocat apprenant à dire, ou le prescheur faisant le suffisant en chaire, dautant que cela est de mauvaise grace, parce qu'il convient au bon courtisan de suivre la naïveté de son aritifce sans art, & ne faire le docte ou l'imiter. Ce que je propose icy, est pour ce que parlant de quelques mots usitez je ne puis esclaircir mon opinion que tranchant un peu du pedant, ô maladit contagieuse, symptome infectant fuyez ou je vous consommeray par le feu des gentillesses de mon esprit, de sorte que vous ne serez que fumée donnant lustre aux ombrages qui relevent mon œuvre. On m'entend c'est assez. Il y en a qui pour orner delicieusement leur langage y employent tout ce qui leur semble beau, & bon, & je pense pourtant qu'aucuns d'iceux n'useroient pas de certaines paroles qu'ils avancent s'ils les entendoient, au contraire ils les rejetteroient, pour ce que souvèt ils sõt taxez par elles-mesmes : le diray librement que tel abus vient de l'excez de quelques beaux esprits qui se sont desbauchez, & couvrent leurs erreurs de paroles qui estants bien accommodées à la pensée de ceux qui ne les discernent pas, entrent puis apres en conte de bien dire parmy le commun des amateurs de l'eloquence du bas chœur : Pour exemple, car c'est où il en faut venir, je prendray ce mot de leste qui a eu tant de cours, & qui encores fretille entre les levres des plus affectées, qui pensent par cette diction designer ce qui est de bonne grace & poly ; & ce que les antiques disoient coint, d'où vient cointenance, dont ayant osté l'i nous disons contenance, mais ce mot de leste est bien d'autre signification. (Pardon selon ce que j'ay propose si je fay du sçavant) il ne signifie pas ce que l'on veut dire, c'est une diction Grecque qui signifie voleur, larrõ & tireur de laine, & pour ce qu'ordinairement telles gens sont appropriez de tout ce qui leur fait besoin pour attraper les cõ-moditez qu'ils desirent, qu'ils sont bien troussez & sont bonne mine, on a dit de leur nom ceux qui estoient redressez outre la

coustume, & ç'a esté par quelques uns premiers usurpans ces voix qui sçavoient ce que c'estoit, & les ont données à leur mode, & puis on l'a trouvé beau, tellement qu'il est entré en coustume se retirant du jargon où il avoit esté adapté. De mesme c'est introduit le mot d'escroquer, qui vaut autant à dire que prendre laschement, & principalement aussi le dit-on du faict de celuy qui a volé une pauvre eshôtée, qu'il a honteusement pressée au lict de paillardise c'est à dire qui au lieu de l'envoyer avec une petite recompense, luy aura pris sa bourse ou son vestement ou ses bagues. Et à dire bien ce mot est Grec, par lequel on denote un vilain lucre, un gain deshoneste & meschant, tel que celuy des enfans de la Matte qui appellent gagner tout ce qui viét de surcroist & qu'ils sçavent prendre, ainsi entreeux serrer un manteau, destourner une bourse, est gagner comme, entre les picoreurs & les voleurs qui exercent ce mestier, dõt il n'y a maistrise qu'au hazard d'estre pendu ou defaict honteusement. Puis que nous sommes sur cette prise je pense qu'il ne sera point hors de propos de chercher l'ethymologie de cette Matte ; voit un peu lire en Grec, n'entendoit voit un peu lire en Grec, n'entendoit gueres de Latin, ou bien le vouloit prendre à son advantage, vid au dictionnaire ce mot Matto, qui signifie je broye, je bas, & aussi je devore, & voulant donner un nom secret à ces messieurs qui vont de nuit, les nomma de la Matte, equivocant volontiers sur *Pinso* pour ce qu'ils pinent au collar : il y a de mesme sorte beaucoup, de mots parmy les jargons des gueux, blesches & camelottiers, lesquels sont tirez du Grec, & le tout pour le service des compagnons qui veulent trafiquer à tout prendre. Voicy un chemin ouvert ceux qui le voudront suivre pour chercher d'autres etymologies le pourront s'ils l'ont agreable, sinon je les conseille de ne se rôpre aucunement la teste, mais que se cõservants ils savourent leur vie prenans plaisir à ce qui les delectera sans faire tort à autrui.

Des sciences, & comme on sçait.

OBJECT VII.



E bien-heureux serviteur de Dieu dit que la science enfle : Il faut apporter une grande cōsideration à son dire. Belle ame estimeriez-vous que ce grand Docteur, ce Docteur si sçavant sust miserablement enflé, & que par la cognoissance de soy-mesme il prononçast que la science fust cause que l'orgueil vint saisir l'esprit où elle demeure ? non ne vous meslez point de pensees desraisonnables, ne jugez pas au pied levé ainsi que les malins. Pour avoir cognoissance de son dire faisons un pas en arriere, devisons de ce qui est notoire. Je sçay, & beaucoup de plus sages que moy ont faict experience, & observé que les ignorans sont si fiers qu'il n'y a pas moyen de les supporter, & à ce malin & pernicieux genre de simulachres humains il est advis qu'il n'y a rien au monde qui ne soit dans son sot esprit, tellement qu'ayant rencontre quelque petite lumiere, qu'il estimera grande à cause de la privation de tout autre, il se rend insupportable. C'est de tel homme auquel le secretaire de Dieu attribüé l'enflement, à cause de la science, non veriablement science, mais science pésee : Il est vray qu'il y a encores un autre auquel cela convient, hélas il faut pleindre cettuy-là, car il sçait, & il contracte contre la verité de la science, la presumption l'aoutré, il est gasté par la vivacité mesme des esprits de quint-essence : Ce docte à est celui qui sçait les sciences, s'en peut bien ayder, mais oubliant la charité il presume miserable Pharisien, que les autres qui n'ont pas ce don exquis qu'il a receu de Dieu, sôt sans jugement, & il se glorifie contre eux. O pauvret ta science n'est plus science, pource que tu en as quitté le sçavoir. Tu ne sçais plus rien puis que tu ne sçais pas qu'il faut sçavoir pour profiter & pour s'humilier : Profiter & s'humilier est l'unique sciéce qui nous rend bons, entend que le pouvons estre, pour nous retirer du mal, cette science est la plus certaine, toutes les autres sont de neant & frustratoires. Que servent les

Mathematiques si elles ne rendent, nostre cœur parfaict ? A quoy profite la jurisprudence si on est tousjours en querelles, & que la doctrine n'en touche point l'interieur ? Que vaut la medecine si on ne laisse pas de mourir ? Quelle utilité y a-il aux subtilitez des Philosophes & des Theologie que pour troubler la verité ? En saine conscience il faut confesser qu'il n'y a qu'une science, qui est de sçavoir Jesus-Christ, & iceluy crucifié, sçavoir ses commandements, mediter aux arrests de sa volonté, & esplucher dignement les commoditez de nostre salut : car par ce moyen on s'humilie, on est charitable, & puis on a la vie eternelle : il n'y a que cette sciéce-là qui la promette & la face avoir : ce n'est pas cette science qui enfle : La science mondaine non sciéce mais apparence, pleine de vanitez & entre las difficiles, est celle qui fait devenir Pharisies ses sectateurs. Mais la science de charité, abaissant les cœurs dans les cendres de l'humilité, les eschauffe & enflamme de pieté, laquelle estant utile à la vie presente a les assurances de la vie à venir. C'est cette science dont il faut faire estat, des autres il s'en faut ayder pour servir cette-là qui est leur Royne, car estans guidez par elle les autres seront bonnes ; dautant qu'elle les purifie par sa presence. Ce pendant que je jette l'œil sur elles pour y prendre mon plaisir, comme en chose ordonnée de Dieu, pour le cõ-tentement de mon esprit : Je m'advise que les doctes ont dit que sçavoir est cognoistre par les causes, cette sentence est belle, notable, & de magnifique consequence, & toutesfois je ne puis l'admettre, estant à part moy, je ne la puis souffrir, mon particulier ne s'y peut unir : si est-ce pourtant pour faire plaisir aux sçavans, je concede cette grande maxime. Mais je ne lairray pour cela de m'esbatre en controversant sans aygreur, le voudroy bien que l'on me peust demonstrier ou faire appercevoir dignement une cause, à celle fin de la bien entendre, ce ne seroit pas peu d'effect pour mon cœur. Je sçay bien que par illation de ce que l'on peut dire cause on peut persuader ce qui est ressemblât à elle : mais cõme il paroist en tout, les causes sont nues & purement intelligibles, celles-là. qui estans cognues donneroy ét tout sçavoir, sont bien loing. Tandis que nos esprits sont enveloppez en ces corps, les causes parfaites nous sont incognuës. Et bien nous en avons que nous disons ainsi, celles-là ne sont que petits restes qui nous apparoissent, & nous les suivons. Quant aux premieres & seules vrayes

causes, elles ne se jugent qu'avec grande difficulté, par une longue usance, ou coustume de discours ouys de ceux qui en rapportent ce qu'ils en présentent sçavoir, & de là on peut recueillir qu'il y a beaucoup de sortes de sçavoir : Car on sçait par l'espluchement de ce qu'on dit causes, suivant ce que lon a peu tirer par difficile inquisition & acquisition. On sçait aussi par tradition, (& c'est sçavoir à bon marché) d'un autre, sans avoir la peine de perscruter les ordres des secrets, il est bien, vray que parmy cette science il y a quelque chose qui reste, & que nul ne peut enseigner, encore qu'il le sçache tres-bien, & cela est la sciéce particuliere de chaqu'un qui ne peut estre apprise ny enseignee, & ne s'acquiert que par l'usage : j'en proposeray un exemple, Un Medecin aura de grands secrets qu'il pourra communiquer à celuy qu'il aura esleu pour heritier de tels thresors, mais il ne luy sçaurait donner son jugement ny sa pratique, ny son observation, tant en la speculative qu'en l'actuelle, il luy en donnera bien l'induction, qui l'y conduira avec son propre travail ; il en est de mesme en toutes sciences, arts, & estats : En outre il y a science acquise par invention ou rencontre, cette-cy est notable, & on y adioust la partie qui est d'inspiration divine, en quoy il y a de la particularité beaucoup, & advient par un exquis labeur en pratiquant en plusieurs sujets, mais en quelque sorte que ce soit encore faut-il que tousjours le travail y soit adjousté ; Car si quelqu'un, vous dit un beau secret, & vous ne le pratiquez pas, vous ne sçauriez vous promettre de le sçavoir : parquoy il faut conclurre que quoy que ce soit Tout est achepté au prix du labeur. Bien-heureux sont ceux ausquels Dieu donne les moyens de pouvoir, s'enquerir & apprendre, dautant que sçachant on paroist homme. Il n'y a que la science qui nous distingue des autres animaux. Quoy tous animaux dorment, vivent, mangent, boivent, & suivent leurs appetits, qu'ont davantage les hommes ? Rien, s'ils ne sont dressez à quelque industrie, voyez ceux qui ne sçavent rien, ils demeurét sans estre estimez, Hommes ils sont images animees, & rien plus : Celuy qui sçait est vraiment homme, mais celuy qui sçait bien & faict que son sçavoir tend à edification, & à l'honneur de Dieu, cét homme-là demonstre qu'il est vin, & qu'il est faict à l'Image de Dieu, c'est ce qu'il faut sçavoir & pratiquer, à fin de rendre des fruicts dignes de son essence, & bien-heureux sont ceux qui participent à telle science qui les rend accomplis, & desirux

de faire bien, non pour estre d'une sotte humeur, non pour contrefaire les graves, trancher des suffisans & faire les gens de lettres, c'est à dire les mal-habiles : ains plustost pour devenir mettables, non austeres, de bonne compagnie, non dedaigneux, pleins d'une belle joye qui face desirer la frequentation, c'est cy le but où doit tendre nostre science, à fin que nous soyons bons à nos prohains & aptes à servir Dieu, selon nostre vocation.

Des oyseaux matineux. Des tortuës.

OBJECT VIII.



REGARDANT souvent les façons & gestes de plusieurs de ces doctes qui maquignonnoient la reputation à force d'escire, d'alleguer, de traduire & suivre telles mœurs qui conduisent au bon heur de leur dessein qui est de se faire cognoistre de ceux qui lisent, j'en voy quelques-uns qui font trop valoir le mestier : car sous ombre qu'ils ont mis en lumiere quelque ouvrage qui aura du bruit, possible plus par hazard que par merite, ils vont faisans si fort les suffisans qu'ils en ont mauvaise odeur, & sont cause que l'on les poinçonne quelquesfois de prés, & on trouve que leurs livres sont plus sçavans qu'eux : Et à ceux-là je demanderois volontiers raison de tout ce qui s'offre, dautant qu'ils se font accroire que ce n'est point sçavoir si on ne sçait comme eux, & je voudrois aussi qu'ils me disent des raisons & non des fantaisies, mais allegations probables, à ce que par leur moyen je me peusse rendre propre à ce que je

desire comprendre. Quand j'ay commencé ce propos j'avois l'esprit occupé, & me faschois de quelque amy qui est fade à sa rencontre, pource qu'il pense estre trop sçavant, & j'ay trouve qu'il ne l'est pas assez, par ce que je luy ay fait une question, à laquelle il ne m'a respondu que comme les oyseux respondent au rossignol. Mon probleme estoit ; D'où vient que quelques animaux se levent ou esveillent plus matin que les autres ou plus tards le laisseray nostre devis, & penseray à me resiouir sur mon sujet. C'est une apparence vraye que les oyseaux lesquels s'ont animaux qui ne pissent point, font retraicte de bonne heure, & se perchent avant que le soir soit estably : & dès devant que le matin soit venu ils sont esveillez, & il ne va pas ainsi des autres animaux qui pissent, desquels les coustumes sont differentes, & de tant de sortes que chaque espece a presque sa façon de vivre diverse des autres, ce que je ne veux estre considéré qu'en ceux qui vivent à leur liberté, parce que les domestiques subissent des contraintes qui les estragent de leur naturel. Les Philosophes assignent à tout cecy de belles causes, mais peut ce qu'elles ne demōstrent rié, je laisse à chaqu'un d'en penser ce qu'il voudra, aussi je ne crois, pas tout ce que les anciens ont dit, nous le donnant pour raison : Comme quand ils veuent que la tortuë couve ses œufs par la vertu de ses yeux, & qui est-ce qui estimeroit que leurs yeux fussent petits soleils jettans avec la lumiere un esclat de chaleur propre à cet effect ? Ceux qui ont voulu s'incliner à cette rencontre ont allegué que la tortuë eschauffoit ses œufs de son a-leine, & que lon a pensé que son regard fit ce que cette douce eventure peut effectuër. Mais je n'admets, pour me le mettre en opinion ny l'un ny l'autre. Il n'y a que la chaleur du Soleil & de l'ær qui face esclorre tels œufs : N'oyez vous point le texte saint qui dit que l'autruche oublie ses œufs dans le sable, & ne pense point que le Chevalier les fera briser, en faisant courir son cheval, dont le pied les opprressera ? Ces œufs-là sont esclos par la mesme chaleur ex terieure qui excite l'interieure, ainsi qu'elle faict és œufs de la tortuë, & ce selon l'admirable providence de l'Eternel qui a voulu que cela fust ainsi. Ce pendant que ie me resous la premiere necessité d'obeissance reprenant nos tortuës j'ay observé apres ceux qui m'en ont advisé que le moyen de cognoistre le masle de la femelle, est en la disposition de la queuë, & n'y a que cette seule remarque qui les face distinguer estans en ie, c'est que le

masle trousse sa queue qu'il jette à droit sous sa coquille, & la femelle la dispose à gauche : Or de tout cecy, comme de toutes autres choses, je suis d'avis que lon reçoive ce qui paroist sans se crucier mal à propos, pour perscruter le lieu des raisons, & que suyvant mon beau conseil on face des observations en se donnant du plaisir.

*Le poisson cuit mol ou ferme.
Une balle de plom fonduë
au corps d'une fille.*

OBJECT IX.



OUVERNONS nous comme nous pourrons, & ayons tant de sagesse qu'il s'en pourra acquerir, si est-ce que le peuple qui espluchera nos actions quãd il s'y mettra y trouvera à redire : Et pourtant sans avoir esgard qu'à moy je ne me veux mesler que de mes affaires ; lesquelles pourautant que je puis tout voir ont tous les objects pour sujet, & partant ne pensant qu'au contentemét de mon ame, je passe par dessus tout ce qui se rencontre, ainsi allant de l'un à l'autre je viens quelques fois à la cuisine & me vient au devant une remarque, qui n'est pas hors de raison de recognoistre. Comme il se peut faire que le poisson estât cuit & laissé au chaudron refroidir en son eau de cuisson, si on met le chaudron sur la pierre pour le refroidir le poisson sera mollasse, & si on met le chaudron sur du bois attendre le froid le poisson sera ferme. Je croy que la froideur de la pierre par une subtile transpiration estât attirée par la chaleur, se va glissant

subtilement & ramasse une liqueur lente & trop aqueuse qui vient le jeter és parties cuites, qui par maniere de dire palpitent encor de chaud, & la se meslants avec ce qui retient le composé, dissout ce qui le rend compact, le delayant moitement, ce qui se fait à cause que la pierre dense & compacte fait repercussion de cette lenteur qui devoit tomber. Au contraire du bois, qui porreux & spongieux l'attire, comme estant capable d'extraire à soy les qualitez subtiles, ærées & aqueuses. Cecy est assez demonstré par l'observation ordinaire. Mais en poursuivant nostre aprest, pourquoy est-ce que le poisson estant cuit raisonnablement, le cul ou fons du chaudron levé de dessus le feu est perceptiblement frais & comme froid, car si tost que le vaisseau sera tiré de dessus le tripier, ou osté de la cramailiere, on peut le toucher par dehors au fons peut le toucher par dehors au fons son n'est point cuit on trouvera cette partie assez dangereuse au touchement. Il est evident que la fraischeur qui est dans la liqueur, & qui sort du poisson en cuisant, est un peu pesante, parquoy elle demeure & touche au fons du vaisseau qui fait qu'il froid. Il faut bien qu'il y ait au poisson une grande froideur : veu que le sang en est si froid au touchement, cecy est d'un autre lieu, ce pendant je me souviens de ce qui est de la chaleur par le moyen de laquelle nous vivons & donc le cuisinier de nature fait en nous autant que le feu de cuisson en la cuisine artificielle. Il faut confesser que cette chaleur que nous avons en nous, est extrememét grande, vive & subtile : les anciens le sçavoiet mieux que nous, j'entens ceux qui ne sçavoient pas encore faire cuire les viandes, & defaict nous ne les cuisons que pour en manger davantage, & donner moins de peine à nostre estomac, & y avoir plus de plaisir à la rencontre de la saveur. Cette cognoissance de cuisson des viandes cruës nous fait juger de la grãde chaleut qui est au corps humain, laquelle est telle qu'elle peut fondre le plom, je le sçay pour l'avoir observé entre autres, en une fille servâte d'un de mesures, la quelle le gouvernois d'une lente que bilieuse, je luy fis apres plusieurs remedes ovales trois balles de plom, & aux ejections on en trouva deux fort amenuisées, & une fonduë à peu pres de la moitié, & le plõ qui en estoit sorty fut trouvé en petites larmes & grains au fons du bassin. Je ne suis point seul qui ay veu cette rencontre, laquelle est tresvraye & je la puis asseurer telle, pour ce que je ne me laisse pas tromper. Faisans ce discours & la demonstration, il y eut

un Chirurgien de mes amis qui m'avisa de prendre garde si cette fille estoit pudique, & si de fortune elle avoit point passé par le vif-argent qui eust peu causer cét effect. Cela fut vuidé & trouvé : Et qu'elle n'avoit eu mal qui eut requis ce medicament. Donc je resouz que la chaleur interne qui encor est extreme en ces maladies de coliques a peu fair cét effect : Ce pendant nottons que ce n'est pas grand cas de cognoistre simplement un sujet, mais que c'est tout de sçavoir ce qu'il pour.

es pourceaux sains ou non.

La peau de mouton.

OBJECT X.



SGAYANT mon esprit, tant sur mes observations que celles d'autrui, j'ay remarqué parmy le mesnage des champs, estre vray ce dont j'avois esté avisé par les bõs païsans, & qui sçavent discerner le bon du mauvais : A sçavoir qu'entre les pourceaux que lon engraisse, ceux qui sont sains taschent s'ils ont un peu d'espace en leur test de se vuider le plus loing qu'ils pourront, au contraire des ladres qui n'en font pascas ; car ils se salissent sans avoir esgard à la propriété, où les autres tendent seulement pour lors : Ces animaux-là ont cette contenance. Mais il y en a une bien plus notable au mouton qui est l'animal de douceur je ne me veux pas hasarder sur l'exacte recherche de tout ce qui est des proprietéz, bontez, vertus & commoditez attachées ou provenantes de cette pauvre beste, je n'en veux proposer qu'une notable, & dont on pourroit faire un excellent emblesme : Si on met une peau de mouton en lieu où il y ait infection d'ær, ou quelque impression maligne de mauvaise vapeur, soudain cét esprit espars en l'ær, & le troublât ira chercher cette peau & s'y attachera, & elle l'attirera tout à soy, si qu'elle sera cause de la netteté du lieu qui sera guaranty aux despens de la peau qui emportera avec soy le mal, la preuve peut renre manifeste cette remarque : Et je voudrois que tout ce que l'on escrit fut aussi bien notté qu'est cecy, qui n'a gueres d'exception, pour ce que le plus souvent je lay observé estre certain : Je trouve fort mauvaise l'autorité qui est prononcée, ON DIT, le plains ces escrivains qui pour paroistre doctes & avoir esté de grande lecture assemblent tout, soit faux soit vray, je ne m'ingere pas de les reprédre, je ne suis point si presomptueux, mais je me fasche de plusieurs

qui nous repaissent de ce qu'ils ne sçavent pas, maudite est leur audace, car elle est impertinante, elle amuse & abuse infinis beaux esprits qu'elle abreuve à longues alenées de venin blanc, au lieu de laict. A que faire est-ce qu'il y en a beaucoup qui escrivent & assurent vray ce qu'ils ignorent du tout ? Pourquoy quelques doctes du siecle dernier passé nous ont-ils repeus de vanitez aussi bien que les anciens ? Et puis qu'ont affaire en ce temps quelques sçavans de nous faire les contes du Boramets & de telles galantises s'ils ne les ont point veuës ? Ils me diront qu'ils s'en rapportent à ceux qui les ont remarquées & cognus : C'estoit assez que ceux-là nous l'eussent conté, sans que vous en eussiez grossy les livres. Je desirerois que chacun fist bien, & i que ne missions rien en avant qui ne fut nostre science bien esprouvée : Il m'est advis que j'oy le bon Demon qui nous dit, gardez vous de vous laisser tant alecher par les choses fabuleuses qui sont esparces çà & là, de peur qu'avec icelles vostre esprit & jugement n'aille errant ineptement & sans fruit : je me transporterois presque, la zele de la verité me faisant exagerer, afin d'inviter chacun d'exposer & proposer ce qu'il sçait, sans s'amuser à la science d'autrui, ce que nous avons fait, appris, veu & cognu est nostre propre science, & de telle je veux faire exercice pour vivre heureux.

D'où vient que quelques Magiciens effectuent.

OBJECT XI.

NCORES que ce soit une redite, je ne lairray de vous entretenir de cette proposition que souvent les Magiciens effectuent. Devant que de m'y



mettre voyons un peu qui sont ceux dont nous parlons. Si nos mots estoient exacts aux sujets, ou que les sujets eussent des signes nommez, ce seroit fait, mais dautant que souvent il y a en des pratiques des noms empruntez, nous courons fortune d'estre trompez, & afin qu'il n'y ait point d'inconvenient, je pren pour Magiciens non ce que ce beau mot designe, mais ces pauvres d'esprit qui veulent estre sorciers en depit du Diable, & qui s'imaginent qu'ils ont pouvoir de cōtraindre les esprits, & ils ne sçauroient presque avoir pouvoir sur un oyseau, à raison dequoy les sages chasseurs disent qu'il faut estre compagnon du chien, maistre du cheval, & serviteur de l'oyseau : de l'oyseau qui si ce n'est une grande accoustumance ne reviendra pas à vous apres avoir pris les ærs, j'ay demonstré quelque part que les anciens n'estoiét ny autoursiers ny fauconniers, veu le texte de Job qui dit que le grand oyseau ne fera pas à ta fantaisie : Mais je m'esgare de mon sujet, ainsi s'extravaguent bien plus ces pauvres qui se pipent eux-mesmes, & ce pendant croient que sages magiciens ils peuvent de grands effects. Il est vray qu'ils rencontrent & c'est dont je vous veux entretenir, pour ce qu'il m'en prend envie ; jettons nous donc à l'ær de nostre dessein, & vagant sur ce vaste disons-en un peu. Il y a un certain temps que si on desire, ou lon pase, ou bien lon cherche on rencontre à propos, je n'en ay point d'autre assurance que ce qui m'en est advenu, non tousiours, non selon que je l'eusse designé, mais par hazard & peut-estre en ce qui ne m'estoit pas plaisir aussi les dispositions universelles ne sont pas selon nostre projet, mais comme il plaist à la volonté du maistre, de laquelle nous disons l'esfect hazard, dautant que nous parlons selon nostre jugement debile, mondain & imparfait, ce que j'ay observé je le tiens estre vray, il le sera pour vous si vous me croyez : Et de cela la raison est si cachée que nous sommes contrains de prononcer ce que dit le Sage, c'est rencontre, ne plus ne moins que ce qui est fait par les influences de l'univers : Or pour ce que je me veux contenter moy mesme, car pour neant travailleray-je si je ne m'en sens, & qu'il me plaist de donner le doux plaisir de pareille satisfaction à ceux qui sont de mesme habitude que moy, pour convenir

d'humeur ; je veux avoir une raison positive, & posant laquelle serve de pied pour resoudre tout ce qui sera esclos de cét essain, & afin qu'elle ait plus de majesté je la feray toute magique & profereray mon theoreme en tiltre d'oracle : Si la parole magique est en la branche de rencontre, elle fait effect. Cela estant posé pour vray & resolu, il advient souvent que ce que lon dit, que lon poursuit, que lon tasche, vient à s'effectuer. Or bien me voila satisfaict, & si quelqu'un ou dedaigneusement, ou gasamment, ou honorablement veut impugner cecy & le reprouver, je luy demanderay amiablement ou bravement ou en homme d'honneur, une raison plus suffisante : Que si ce quelqu'un là est insupportable & presumptueux, je luy respondray fermement que j'ay mis en avant un principe, & partant qu'il s'y tienne ou qu'il le laisse : S'il s'y tient nous sommes d'accord, s'il le rejette sans l'admettre nous serons de mesmes, & passerons outre sans disputer, selon le remede qu'a inventé celuy qui ne veut autre autorité que la sienne : Et puis j'ay une autre secousse, dont je me delivre des adversaires : C'est qu'en ces plaisirs de cœur je ne veux rien soustenir de mes axiomes (qui sans difficulté sont tous vrays & recevables) qu'avec ceux qui les embrasseront & trouveront bons : Car à moy, & aux autres beaux esprits de penser vouloir autrement, est s'imaginer des pensées incōgrues : Ce qui est le meilleur du monde est desagreable à ceux qui ne le goustét pas, pource qu'ils n'en font point d'estat, à cause qu'il ne quadre aucunement à leur esprit. Jadis tous les habitans de Rome ne prenoient pas plaisir à voir mourir le poisson Mulet, aussi tous n'ont pas mesmes gentillesses agreables, & ne consentent d'opinions : Parquoy en tout je ne desire communiquer qu'avec ceux de ma convenãce pour leur plaire & à moy.

De certaines façons de parler, qui ont esté belles autresfois. Cela vous plaist

*à dire. Entre gens. Ce que Dieu y a
mis y est encor.*

OBJECT XII.



L y a des façons de parler qui sont bonnes & significatives, mais quelques unes sôt de si pauvre grace qu'elles perdent leur faveur : je pense que cela vient ou de l'usage qui en est trop cõmun, ou de ce que gens de petite estofe s'en sont trop appropriez, tellement que ceux qui ont eu du courage ont trouvé le moyen de les oster de credit. Mais pourtât elles ne laissent d'avoir lieu, & de regner : Souvét j'ay devisé avec quelque une de ces belles (je ne parle pas de vous galantes qui repartez excellemment) & representant ses belles graces, son merite & le pouvoir de ses perfections sur les cœurs, Elle me respondoit naïvemét : Cela vous plaist à dire, si c'eust esté quel qu'une de ces ames deliées j'eusse esté pincé au collet, par ces paroles elle m'eust renvoyé au loin pour restabler mon discours, si aussi j'eusse esté de ces mignons qui commencent à esclater sur le bien dire pour en estaler leurs conquestes és yeux des dames, j'estois du guet. Mais cette-là me recognoissant du monde, me le disoit sincerement & selon la péléé, ainsi qu'il est advenu & advient à plusieurs, de cependant cette response a deux significations, comme ont, je vous remercie, & ce qu'il vous plaira. Je vous remercie signifie quelquefois je n'en veux point, & par fois je le veux, & vous en sçay gré. A une belle on dira je suis vostre serviteur, elle dira je vous remercie. Selon l'accent dont elle usera & les circonstances elle acceptera ou refusera. De mesmes en sa signification ce qu'il vous plaira veut dire ; je le veux si vous voulez, ou je ne m'en soucie pas. Si quelqu'un dit à sa fiancée aymée & aymant, mon cœur voulez vous un beau colier de perles ? ce qu'il vous plaira est à dire je vous prie que cela vous plaise & que je l'aye. Si c'est entre personnes qui

n'ont point tant d'amour, que le serviteur dise vous plaist-il des grains d'esmail, elle dira ce qu'il vous plaira, c'est je n'en ay que faire ce m'est tout un, si je l'ay je le recevray par bien seance, si je ne l'ay pas je ne le demanderay point. De mesme est : cela vous plaist à dire. Car la response est d'acceptation ou de refus, comme si elle disoit, je croy que vous le dites pour vous plaire, sans qu'il en soit besoin, ou qu'en ayez envie, & que le croyez. Ou bien j'estime que pour me gratifier vous prenez plaisir à ce discours, que j suis aise qu'il vienne de vous en tes moignage de vostre bonne volonté. Cette façon de parler ne laisse pas d'estre fort bonne, mais elle ne plaist plus aux bien disans, pour ce qu'elle est trop trainée par le vulgaire, si qu'elle est tournée en mocquerie : Mais quelque belle me demandera comment diray-je pour m'expliquer sans user de telles paroles ? Si elle respond à celui ou celle qui la louëra : Qu'elle face une nouvelle disposition de paroles de mesme signification, comme tels propos de loüange viennent de l'industrie & beauté de vostre esprit, qui se delecte à cet entretien. Où le plaisir que vostre cœur se donne sur des sujets divers, vous fait faire ces rencontres : Ainsi peut-on s'expliquer selon les occurrences, & aussi en celles qui sont pratiquées sur la bonne grace : Car dites à quelques belles, je vous prie belles que j'aye part en vos bonnes graces. Telle dira, je n'en ay point, ô pauvrete ne parlez plus ainsi, car c'est faire semblant d'estre dedaigneuse, ou n'entendre point la bien-seance, voyez ce que j'en ay resolu au dialogue de la bonne grace. Il y a encores une autre façon de parler assez usitée que je trouve fade, possible que c'est ma faute, on de ceux qui m'y ont induit, & cette maniere de dire est quãd on veut parler de quelqu'un qui se sçait bien gouverner, maintenir & vivre parmy le monde que lon dit, il sçait bien son entregens : Et bien la parole est bonne, mais elle est desagreable, & on dit de plus belle grace il sçait bien sa court, il est de bonne cõversation. Si je voulois tout esplucher je n'aurois jamais fait : toutesfois je feray ce que je pourray tant que le vivray, & que les bonnes gens diront, Tout ce que Dieu y a mis y est encor, ce qui est souvent dit pour consoler ceux qui voyent leurs amis prochains du trespas, cela est bien dit, & neantmoins pour ce que les delicats és proportions de l'eloquence, ne le trouvent pas bon, je pense qu'il est bien seant de n'en user pas : Or bien il est expedient & notable de parler non

seulement bien, mais avec la grace requise sans affectation ce qui n'appartient qu'à ceux. qui ont ce don des Cieux.

Reparties superbes a un glorieux.

OBJECT XIII.



ETTUY-LA jouït de son ame, & savoure sa vie, qui s'occupe à ce qui est de sa pure cognoissance, suivant les objects selon que l'occasion se presente. Les uns passent ce cours en s'humiliant avec la fortune basse, les autres se relevent plus galammét. Mais celuy seul est vraiment vivant, qui fait paroistre qu'il vit avec honneur & contentement.

Ceux qui se laissent lier par les choses basses font és faux-bourgs de la mort & de l'oubly ; au contraire ceux-là sont és termes de la vie, pour y durer qui ne sont point attachez aux empeschemens qui les font dissimuler ou les retiennent honteusement cõtre leur courage : Qui pourra estre de cét ordre-là ? A la verité il n'y a que ceux qui sont vraiment riches, & qui au lieu de servir à leurs richesses s'en servent, & ceux qui sçavent si bien user de leur peu qu'ils sont abõdants : Mais je fais trop de preambule pour venir à mon propos, je l'ay fait ainsi pour donner fondement juste à mon affaire : Estât en Poictou je me trouvay en la cõpagnie d'un glorieux riche, qui pour toutes perfections n'avoit support que l'appuy qu'il establissoit en sa richesse : Il me voulut quereller de gayeté de cœur, pensant que je luy cederois, à cause de ses biens, j'ay trop de courage pour fleschir, si ce n'est sous la puissance de la vertu. La cause de son indignation fut que nous estiõs chez un seigneur qui fit marché d'un beau cheval à un chevalier, qui

pour l'heure n'avoit pas de l'argent, & il s'en obligea au vendeur. Le Notaire qui demanda des tesmoins qui ne fussent pas des domestiques de ce seigneur, & ayant à choisir s'advisa de nous prier, ce glorieux riche & moy, & pource que le Notaire me vit plus entrant que l'autre, il escrivit mon nom le premier, puis cettuy-là de mon personnier en tesmoignage. A la lecture du cōtract où nos qualitez d'escuyer furent cotees : mon querellant se formalisa de ce qu'il estoit nōmé apres moy : je luy eusse concedé cette preeminence tant qu'il eust voulu, car ce m'est assez d'estre ce que je suis sans penser aller devant ou apres, pourveu que j'en sois : Et ce qui donna plus de ferveur à son maltalant, fut qu'il y avoit des Demoiselles qui tenoyent la risee de nostre homme, qui estoit trop inconsideré pour s'attaquer à moy qui le pouvois ranger, & aux armes & à la bien-seance, & par l'un & par l'autre : Son courroux le fit entrer en despit, & me dire que je ne signerois point avant luy. Je signay, & luy dis, Tenez voyla une plume, & voicy une espee, je suis humble de cette-là, & glorieux de cette-cy, qui maintiét les grandeurs, & que lon porte au costé pour punir les temeraires, & donter les presumptueux ; alors luy en jurant, comme s'il eut esté payé pour cela, me dit, je suis de bonne maison, & riche, vous n'avez pas tant de bien que moy : le n'avez pas tant de bien que moy : le vant vous, je suis sorty de page deux ans devant que vous fussiez exempt du fouët, bien que j'aye moins d'age que vous : & si avec mon humble pauvreté, j'ay assez de moyen devons achepter, & tous vos semblables, & donner dix fois le prix de vostre valeur, & quand je vous aurois tous acheptez je vous donnerois à qui je voudrois, ou je vous jetterois en la mer, sans que j'y perdisse ou que j'en fusse incommodé pour l'argent, laissez, laissez vos grandes richesses qui ne sont qu'un ombre, nous en avons, la guerre passee l'a faict paroistre : car nous y avons plus despencé en croppieres pour les asnes de mon bagage, que vous qui estiez de nostre compagnie ne fistes oncques au plus magnifique de vostre equipage. Cette galanterie fit rire tous les assistans, que se mocquerent de ce glorieux, & les Dames m'augmenterent leurs faveurs, parce qu'elles n'ayment point les sots. Et ce pendant je savourois les plaisirs de mon ame, qui cōtinuerent en cette sorte tant que cette volee dura : Et de fait je ne me suis jamais donné grand peine que du present, pour m'y delecter, n'ayant autre pèsée que de

trionpher en bien faisant. Ce gentil-homme voyant qu'il n'y avoit point de gain à me fascher, ou y tascher, & cognoissant son tort me representa de grace plus asseuree, (apres s'estre recogneu) qu'il avoit de l'affection à ma vertu, & dés lors d'un pareil desir nous fismes amitié, & telle que conjoints ensemble, nous avons depuis fait paroistre qu'une belle emulation est cause de braves effects.

Des Feues qu'on met aux gasteaux de la feste des Roys.

OBJECT XIV.



E plus grãd plaisir mondain, apres ces deux souverains que nous avons deduits à l'étree du restablissement de Troye, en faveur des amours d'Esione, Est de faire son profit de tout ce que lon rencontre, & bien que ce plaisir soit mondain, si est-ce que quelque fois il se releve & devient spirituel, par ce que lors l'esprit se dilate en la douce volupté qu'il perçoit de profiter. En cette persuasion rencontrât un petit sujet, j'y arreste mes discours pur me delecter, dōner contentement à ceux qui en recevront avec moy. Possible qu'il y aura des esprits qui seront inclinez comme le mien, qui auront de l'aide de la rencontre de ces ouvertures : & là dessus me jettant à mon sujet, comme en ayant faict mention, je respons à une question que j'ay souvét faicte, aussi bié que d'autres : Pourquoi met-on des feues aux gasteaux des Roys ? On sçait la coustume de France, d'autres lieux que la veille du jour de l'Epiphanie on se donne licence de se resjouir à boire, & commence-on dès la veille que lon coupe le gasteau en plusieurs pieces : Estant coupé on met ces parts en un linge, & on faict parler un enfant, on luy dit Febé, & il dit Dominé, & un de la compagnie luy respond, disant, pour qui, & l'enfant dit, pour Dieu, & celuy qui tire les parts la met en lieu certain pour la donner aux pauvres, apres on continuë tant que les divisions soyent accomplies : En l'une de ces parties est une feue, & la part en laquelle elle est, faict son possesseur Roy, si celuy qui coupe le gasteau descouvre la feue, ou la coupe, il est Roy, si en la part à

Dieu est la feue, le Maistre ou Maistresse de la maison aura le sceptre. Et quand le Roy boit chaqu'un chante le Roy boit, si quelqu'un y faict faute, il est emandé. Voyla en bref l'histoire de ce jeu. Mais avançons nous un peu en ce sujet & taschons à descouvrir pourquoy on met en ce gasteau une feue, plustost qu'un pois, ou autre chose, car le hazard se peut tirer avec quoy que ce soit. On dira peut-estre, que cela est descendu de la coustume des anciens qui exposoi ét leurs suffrages avec des feues blanches ou noires, ce qu'aujourd'huy on imitte à Venise, par cela qu'ils appellent balotter, & que le peuple qui touchoit de pres ces siecles où lon tiroit à la feue, mist aussi une feue au gasteau pour y chercher le sort, peut-estre que cela est vray & recevable. Et toutesfois j'en pense autrement sans offencer personne, & m'est advis que cela vient de la prudence de quelque bon pere vivant du Temps de cette invétion, & qui ne pouvant empescher l'impetuosité du peuple, lui concedant cette imitation de bacchanales, mit au gasteau cette feue, pour demonstrier la vanité des coustumes que les hommes introduisent, en imitant les ordres, rangs, & estats du monde, qui de foy sont pure vanité tres-vaine, encore qu'ils ayent esté constituez pour une fin plus sainte que celle où ils se terminent, & ce par les abus qui se sont glissez, multipliez, & maintenus par la malice humaine, qui de ce qui est bon faict son mal profit, au contraire du bon Dieu qui souvent & quand il luy plaist, des choses mauvaises tire des effects excellans. Sans nous eslever plus haut, arrestons nous à nos feues. On parle d'un ancien qui entre ses conseils salutaires avisoit de s'abstenir de feues, & pour cecy nos doctes se crucient pour sçavoir ce qu'il vouloit dire. Amis s'il ne l'a esclaircy il le faut deviner, ou bien prenant quelque opinion là dessus s'en contenter, soit que nous rencontrions avec luy, ou non. Ces gens du temps passé ont dit beaucoup de choses pour se faire admirer, & bien souvent estoyent aussi bestes que ceux du present : & puis le monde est subtilisé, je croy qu'il ny a pas moins de beaux esprits à cette heure qu'és autres siecles, & si ceux de ces ages-là eussent eu affaires aux deliez & fins d'aujourd'huy, ils eussent eu beau mettre des symboles en avant, on leur eust bien faict voir qu'il eut falu dire, & parler ouvertement, ou lon n'eust gueres faict estat d'eux. Or ce vieil pere avoit son intention, & nous avons les nostres. Quant à moy pourtant, ayât l'ame assez delicate, l'impression vive, & le jugement prest à

se resoudre, je n'imagine que ce qui vient sans peine, & pourtant ayant consulté le progrez de ma delicate opiniõ, non opinion, qu'en tant que lon la nomme ainsi, car c'est un accord parfaict avec tous les autres, dautât que Dieu me l'a donnee telle : Je vous dis une raison dont je vous rendray conte s'il y eschet, c'est qu'il faut se garder de manger trop de feues ; Ceux qui jeusnent mǎgent des feues, il ne faut pas trop jeusner : les pauvres gens en mangent bien souvent : gardez vous doncques d'estre pauvres, travaillez pour en avoir, afin de vous servir de acommodité. Et puis je vous diray encore un secret, les feues sont bonnes quelquesfois, mauvaises à ceux qui leur font mal : Mais il m'eschappe de vous dire une de mes pensees, s j'offence Pythagoras il ne s'en souciera pas, car il y a trop long temps qu'il n'y songe plus, & qui sçait si quelques meschans luy ont supposé cecy, & que pour le rendre odieux aux bien-croyans ils ayent faict ce iscours de tel sens, donnât son nom à un autre, qui sçachant que Daniel & les siens usoyent de legumes dont les seules sout les Roynes, & qu'ainsi ils sont devenus grands en secrets, & que pour leur doctrine on les vouloit exterminer parmy les sages de Babylone, que le Roy faisoit tuër, il avoisit les siens de ne tascher point à estre si sçavans, ains seulement de sçavoir ce qui est necessaire pour se maintenir doucement, moictié caché, moictié cognu, notez cecy je vous prie, car la doctrine de Pythagoras estoit encore recente, il vivoit sous Manasses, Roy de Juda, & cecy advint quelque cent ans apres : Mais recognoissons le naturel de nos feues, & si nous espluchons exactemét ce qui en est, nous y trouverons une abysme de considerations filosofiques, & une infinité de mysteres : Si pour descendre jusques à la racine nous commençons à la fleur, nous y verrons assez de beauté, & beaucoup de vertu, car l'eau qui en est distilee comme il faut (& non ainsi que font ces maraux ignorans alquemistes, tels je les nomme, dautant que les bons chimistes sçavent bien faire,) sert à beaucoup de bien : Elle est propre à l'entretien de la peau du corps, mesmes elle la renforce contre les rigueurs du temps, Par une speciale condition attribuée à tous cosmetiques vrays, elle dissout la pierre au corps, non qu'elle la ronge ainsi que l'eau forte fait le metal de son obeïssance, mais delayant delicatement le flegme qui la maçonne au corps, empesche le calcul de se former, & donne à nature ayde à la force de jettes & chasser hors le gravier

excrementeux, notez qu'il y en a une bonne qui sert comme d'esguisoirs aux bonnes humeurs qui font service à l'œconomie du composé, cette eau est cardiaque, & a en soy une petite eau forte qui est un dissolvant merveilleux sur ce qui est de sa rencontre, & sur tout à faire fluer le petit esprit gluant qui faict arrester l'humeur gouteux qui donne tant de douleurs. La feuille a une glaire detersive, propre aux ulceres qu'elle mondifie & glutine, & faict bien aux blesseures, apposée à propos, comme pareillement aux dartres. Quant à la tige elle est pleine de sel exquis, dont on peut faire merveilles, & je vous bailleray une belle industrie à vous qui imitez nature, & moulez de petits bastions, vous avisant qu'il ny a sable à egaler à celui qui seroit faict de la cendre d'icelle, dont le capitel faict extraction du merveilleux cristal qui opere és rains & en la vessie, avec telle propriété qu'il n'y a rien d'égal à ce bien, estant deuëment préparé pour la vie humaine, dont l'allongement dépend de cette commodité. O mortels vous ne sçavez pas tout ce que vous avez : A ce pas je sens un gallant qui me dira que sçachant telle excellence je devrois en ayder aux Roys, & aux grands, pour les faire durer long temps, & tirer d'eux de la commodité : Beau diseur, ame prudente, sage conseiller, je vous avise que ces gens-là n'estiment que ce qu'ils cognoissent, & davantage ils sont tant heureux en quelques choses qu'ils n'ont pas le bié de sçavoir où est cela qu'ils peuvét recouvrer sans peine, qui plus est maintenant il seroit trop tard de me venir rechercher pour cét effect, car mon cœur est rassasié de ce qu'il n'a pas eu de bonne heure : Et bien il adjousterà, que n'en usez vous pour un jour vous rendre l'antique entre ceux qui resteront ? Je vous respondray hardiment que pour ce faire j'ay assez de prudence & de science, & outre cela le pouvoir aussi. Mais que scay-je si i'en aurois l'execution, & que quand je voudrois me prevaloir d'un tel bien, si celui qui peut tout me l'octroyera ; le maistre qui est la haut qui sçait ce qui nous est necessaire pour nostre bié à sa gloire, nous dispose ainsi qu'il veut qu'il avienne de nous : il me donne l'industrie & le soin pour cela qui me faict besoin, & & me faict oublier ce qui me pourroit singulierement ayder, à fin que je devienne ce qu'il luy plaira, selon que je prepareray mon cœur à suivre ses ordonnances. C'est luy qui adresse les esprits, & qui faict errer en la voye. C'est doncques vers luy qu'il faut se rengier, les issues de la vie & de la mort sont en sa

main, les facultez des plantes n'ont point de vertu sans sa benedictiõ : mais voyez un peu comme ces legumes nous attirent à de belles speculations, & cõme ces feues nous eslevent ? pour neant ne designent-elles un royaume puis qu'elles nous font faire le Roy en nos discours, qu'elles enflét selon leur propre naturel, il ne faut pas toutes fois que ce soit pour nous faire monter si haut que nostre cheute soit nostre ruine. S'il y a des feues en un pot, s'il en est trop plein, & que l'on y mette de l'eau, avec un peu de temps elles s'enfleront si fort qu'elles casseront tout, que s'il y en a mediocrement alors tout sera plein honnestement & abondammét, que si cette plenitude n'est que de ce qui est inferieur & caducque ce ne sera que vanité, gloire decevante & perilleuse. La raison qui nous porte si haut n'empeschera pas que nous ne prenions garde à ce point de Physique. Quand on a mis ces feues au vase avec l'eau on n'a ny augmenté ny diminué le lieu, & toutesfois par resolution d'argument parfaict, il ne faudroit pas qu'il y surviène plus de corps, ce qui semble estre vray, veu qu'il luy seroit besoin de pl^o de lieu : La cause de cecy est en l'ær qui en son subtil est demeuré dans les corps des feues, & trouvant son propre corps en l'eau il s'en revest, & se rerossit, & en cette quantité il y a quelque chose qui semble estre le vuide, & qui toutesfois luy est contraire, dautant qu'il se multiplie, & le vuide ne peut estre multiplie, s'il y en a par le deperissement de substance, ce que je ne puis admettre, & aucun autre Philosophe ne le doit, dautant que l'anihilation n'est point en nature non plus que le vuide : Outre plus il convient considerer que l'ame vegetante n'estant point esteinte en ces fruits-semences, elle agit ayãt esté maintenuë par cette vigueur quatriesme, laquelle nous avons, demonstré, chantant en vers François ce qui est consideré de l'ame, où nous faisons voir comme le voyant, cette puissance qui fait que tout subsiste, mesme estant privé de ce qui sembloit maintenir son estre : La souvenance de mon poëme de l'ame m'a fait faire cette petite desbédade, de laquelle je retourneray au propos du Sage, qui conseilloit de s'abstenir de feues. Je pense que ce qu'il en disoit estoit pour destourner la jeunesse des folies que les Bacchantes faisoient en l'exercice de leurs sacrifices, esquels on faisoit des gasteaux y mettant une feue : Et qui me faict tant hardy de le dire ? c'est que je voy que cela estimité entre nous où rien n'est de nouveau, parce qu'il n'y a rien sous le soleil qui n'ait

esté, nos royaumes de la feue sont imitations non inventions, & si ce Sage eust dit appertement, abstenez vous des folies Bacchanales, on l'eust entendu, il n'eut pas eu bonne grâce, & possible il en eut couru fortune, parquoy il touchoit de loing à ce qu'il fust aymé de tous, & hay de nul. Or je dis qu'aujourd'huy nous avons la mesme chose que ce qui s'usoit és folies du temps passé, & qu'il n'y a que le nom qui soit changé & desguisé : la substance és yurogneries, je laisse à part ce qui est de la devotion, les ceremonies, vanitez & abominations sont restees. A cette feste doncques que nous nommons les Roys, on faict un gasteau auquel on cache une feue pour au hazard faire tomber ce royaume de gourrnandise, à celuy qui aura la feue, lequel seroit Roy des crevez. Or cettuy-là est dit, proclamé, & nommé Roy, lequel n'estant rien est soudain eslevé au plus haut degré d'honneur, il devient grand en un moment, aussi il deschet soudain, il s'enfle comme une feue abreuee, & puis, il perit comme n'ayant point esté : Jadis en France on faisoit à la Cour un Roy de la feue, & le Roy mesme admet toit cette gaillardise donnant par attribution d'estat un grand pouvoir à cet eslevé par sort : Et pource que quelqu'un en voulut abuser, & que pour lors la Majesté royale estoit cōme aneantie pour un peu, on a changé cette coustume, & on y faict une Royne. Cecy nous pourra encore enseigner qu'il se faut abstenir de feues, & faire comme ce Roy qui ne voulut plus qu'il y eust de tel Roy aupres de luy, de peur d'inconvenient, & durant le regne duquel où il se pratique il n'y a que folies & y-vrongneries, dont ensuivent des débordements enragez, & des desor dres impudens, pour lesquels eviter il est bõ de s'abstenir de telles feues. Quand on parle de rejeter ce n'est pas pour du tout s'abstenir de ce fruct-seméce dautant qu'il est bon, & a infinis usages, mais il convient se retrancher de ce qui peut apporter dommage. Le feu est bon, mais il brusle si on s'en approche trop. Ainsi les choses bonnes peuvent nuire non à cause d'elles, mais parce que l'on en abuse : Ce qu'il faut dignement noter, & sur tout és feues qui ont un symbole notable avec la folie, mesmes il y a quelques endroicts où en proverbe on dit, il tiét de la feue, parlant de quelqu'un que lon veut dire estre fou, & on le veut designer par une parole plus modeste : Il y a grande apparence de cette remarque, veu que quand les feues sont en fleur les sous ont la teste plus remplie d'extravagances. Cecy est le sujet que Pythagoras notte le plus dautant que

pour estre heureux il faut avoir l'esprit tranquile, ce que la folie ne peut laisser à un esprit où elle domine, & lequel va suivant la vivacité ou secheresse des feues.

Du dementy. Comme dit l'autre.

OBJECT XV.



EAUCOUP d'habiles, aussi bien que les autres, disent plusieurs gentillesses sans y prendre garde. Si j'avois à m'amuser à tout je n'aurois de long temps faict. Je discours comme il me souvient, & je m'advise que parfois on fait des parentaises sans beaucoup de raison, si je ne dis bien, il le faut disputer pour s'esgaier un peu l'esprit : Mais encores pensez vous que ce soit bien dit, estant en compagnie, apres avoir dit à un vous avez menty, on dit au respect de la compagnie : c'est comme si apres avoir esclatté un vent de derriere on disoit, bouschez le nez : Ceux qui preposent le respect ont meilleure grace, & semblent avoir plus d'apparence en leur dire. Je voudrois bié sçavoir quel interest a une compagnie de l'injure que se font deux particuliers, c'est une coustume selon laquelle on s'est réduisi chatouilleux que lon veut vivre avec respect, pour l'avoir non pour le rendre : Si un dementy est donné à un seul, que importe-il aux autres ? c'est comme si on disoit à quelqu'un qu'il se mouchast, que sur cela tous ceux de la compagnie estimassent que lon les appellast morveux. Les respects recherchez sont faits à la mode des pensees communes. Et de Comme dit l'autre, qui est si commun que c'est une espece de bien-seance, ou excuse dont chaqu'un use : Il n'y a marchand à qui il ne soit commun : en tout estat on en parle, & puis souvent cét autre est mal-mené. Le Roy mesme faisant

courtoisie à quelqu'un dira qu'il ne la feroit pas à un autre : Et aussi lon me dira que si un autre escrivoit ce que souvét j'escris & mets en avant, il ne seroit pas receu de la sorte : Et je diray à cettuy-là je vous prie que je sois cét autre, & dites vos pensees : Possible aussi qu'il me respondra courtoisement me disant que pour me faire estre cét autre, il faudroit aussi qu'il fut un autre, tellement qu'une chymere en engloutit une autre.

S'il y a plus de Pieds que de Testes.

OBJECT XVI.



OUR-AUTANT que tout ce qui en ce monde tombe sous nos sens, ou y peut tomber, & est du monde, a esté crée de Dieu tout-puistât, c'est faire ce pourquoy on est en cette terre de le considerer afin d'honorer Dieu & Le reconnoistre : Si nous y prenõs garde il n'y a si petit object qui ne soit assez pour mettre nostre esprit, tant soit-il galât, hors de ses propres imaginatiõs : car ayons tant d'entendement qu'il nous plaira, soyons abõdans en artifices, magnifiques en experiéces notables, si est-ce que le moindre bestion, le plus mesprisé caillou est plus que tout ce que nous sçaurions par nostre industrie : je me suis esbatu là dessus traittant de l'admiration, au cabinet de Minerve, & maintenant estant sur une trainee de mesme cõsideration j'ay pensé plusieurs fois à cette proposition qui semble estre pl'joyeuse que serieuse, à sçavoir s'il y a pl' de pieds que de testes : ce qu'épluchant j'advise les œuvres admirables de l'Eternel : Mais qui pourroit resoudre cette doute : il faudroit sans difficulté avoir esté au cõseil de Dieu, & ayant veu ce grãd secret le retenir, pour en decider fidellemét. Nos suppositiõs mathematiques n'y peuvent servir, les maximes de Fisique n'y sõt pas idoines, & le reste des sciences ne nous en sçauroit esclaircir. Qui

est-ce qui a l'inventaire de tous les genres d'animaux ? qui tient le controle des individus de chaque espece ? celui seul qui les cree, & les permet. Mais encores estans hōmes delectons nous sur ce que les raisons humaines nous en pourroyent destrere, pour voir si si nous pourriōs juger en inclināt vers une des parties. Si je veux maintenir qu'il y a plus de testes, je proposeray le nombre infiny de vers de terre, de loches, de limaçons, & puis ce que contient l'abysme qui nous jette tant de poissons qui n'ont point de pieds & ont chacun une teste, voila il y a un grand & merueilleux nombre de testes. Que si c'est pour l'autre partie, qu'il faut debatre, je contesteray en remonstrant qu'il y a une quantité innombrable d'animaux qui ont des pieds, & si on me dit qu'ils ont aussi une teste chacun, rabatons un pied pour une teste, & il nous restera une extremement grande multitude de pieds, peu sont d'animaux à plusieurs testes, s'il y en a, ils ne feront point nōbre en cette dispute, car une poignée de fourmis a tant de pieds qu'elle enterrera ces testes : Pour les pieds doncques considerons les humains dont le nombre ne peut estre redigé, par estat, entr'eux il y a plus de pieds que de testes, puis advisons les fourmis, les chenilles & tant d'insectes, & avant que nous baisser si bas voyōs les bestes brutes, soient moutons, bœufs & chevaux, & autres, & puis la vermine qui est, & avec les bestes & les hommes & puis montant vers le ciel pensons aux oyseaux, & nous retirans aux grottes, songeōs aux chauves-souris, aux souris, aux chats & aux rats, & demeurans en la campagne souvenons nous des chiens & des bestes qu'ils courēt : Que dirons-nous des mouches ? nous avons de duit grād nombre d'animaux ayants plusieurs pieds. Et si pour rabatre cela nous reprenons l'autre these & jet-tons l'œil de nostre entendement sur le fray d'un poisson, d'où il esclost une si grande nuée de petits que sera-ce ? Et si pour la seconde je propose les vers à soye dont les bandes sont si grandes : Et puis si je reviens aux harans, & en apres au milcanton du lac leman, dequel costé ira la balance : A dire vray cette proposition est belle & delectable pour en dire un petit mot en passant avec joyeuseté, mais de cuider definir, c'est s'advantager à une curiosité perilleuse & sortant des limites de la bonne curiosité. C'est une abysme sans fonds, il n'y a point de Mathematicien qui sçache le moyen de parvenir seulement à l'ombre d'une telle demonstration. Surquoy je me ris de ces sages qui ont escrit du nombre

de l'arene, il leur faut pardonner, ils vouloient plustost monstrier l'excellence de l'esprit humain à comprendre, que sa puissance à effectuer, veu que leur hypothese est impossible, car tout ainsi qu'il n'est pas possible de trouver deux hommes du tout se ressemblans, aussi ne peut-on voir ny rencontrer deux cailloux ou grains de sablon esgaux & semblables : En fin pour faire une petite forme de conclusion je diray (sans vouloir l'asseurer) pour exciter les autres à leurs objects, & contentemens, que je juge à peu pres qu'il y a autant de telles que de pieds, ou pour en parler avec plus d'apparence qu'il y a deux fois autant de pieds que de testes : Et que ce que Dieu a permis à sa fille Nature de se jouër es sujets de son pouvoir, ostant les pieds aux uns, & les multipliant aux autres, reviendra finalement à ce dernier conte tant que l'equivalence se trouvera, tellement que tout côté & rabatu, donnant des pieds ce qu'il en faut à chaque animal qui n'en a point, ceux qui en ont trop n'en auront que ce qu'il convient. Et par cét expediant je resoudray ce doute, suivant quoy & passant de degrez en degrez, je filosoferay tant que je monteray au beau degré qui nous attirera en l'admiration des œuvres de Dieu, pour en faire nostre profit ; & lors on ne nous accusera pas d'avoir esté oysifs, ains de nous estre mis en devoir d'attirer les belles ames aux saintes conceptions, les allechans par la douceur des mignons discours dont nous nous entretenons.

*Comme on court apres les
Empiriques. De ce qu'on dit s'il
sçavoit guarir la goute il seroit trop
riche.*

OBJECT XVII.



Es sages qui poisent & mesurent tout, s'esbahissent quand ils rencontrent ce qui n'est pas selon leur regle ; Quant à moy je ne pourrois estre tant sage que cela, aussi je ne m'estonne de rien qui soit dit ou fait : Il y en a qui oyans dire, Tel a changé sa religion s'en esmerveillent, cettui-là qui avoit perdu la femme qu'il accõpagnoit au tõebeau de regrets, qui presque l'y portoient, s'est remarié avec une de beaucoup moindre merite que la deffuncte, entreront en grande admiration comment cela s'est peu faire. De moy je ne m'en esmeus point, car il n'y a rien si sujet au changement que l'esprit humain, & rien n'est si volage que nostre cœur, Aussi quand j'entends des personnes de jugement & de sçavoir notable dire des choses à l'avanture, je passe par dessus, je ne laisse pourtant de le remarquer fort serrement, je n'ay pas toutesfois à tasche de remarquer tout : I'en mettray en avant selon que ma fantasie me le ditcera. J'oy quelques fois en discours communs qu'on parle de la goutte & du moyé d'y remedier. Aussi tost il y aura quelqu'un qui dira, si je sçavois guerir de de la goute je serois trop riche, & je luy dis, si vous le sçaviez & que ne fussiez employé où seroit cette abõdance ? De mesme, mais par contraire position il pourra advenir que quelque docte se sera jetté sur cette particularité, apres longue recherche viendra à l'experience selon laquelle il aura aidé à quelques

pauvres sans salaire, & son remede aura eu lieu, ce qu'estât observé plusieurs fois, il publiera sagement sçavoir guerir la goutte : Cela sera raconté à quelque viel avaricieux qui en sera persecuté. Il le demendera & on luy presentera le personnage, lequel il interrogera de son art & experience, qu'il luy exposera sans penser qu'à ce qui est de son devoir : A donques le gouteux qui comme presque tous les affligez de telle maladie, sera gausseur luy dira : Monsieur ou monsieur mon amy, ou mon compagnon, mon maistre, ou selon qu'il luy viendra en pensée, Vous pouvez donc me soulager en ma douleur ? Je le puis Dieu aidant. En avez vous fait la preuve ? Je l'ay exercée sur plusieurs qui ont senty la benediction de Dieu sur les remedes à leur consolation. Et puis monsieur luy dira, A ha he, puis que vous sçavez ce grand secret vous devez estre bien riche, je vous prie me prester cinquante mille escus. Voila le triste medicamenteur confuz : Aussi cela est escorcher l'anguille par la queue : Si le medecin en avoit sollicité plusieurs qui l'eussent solennellement payé, cela auroit de l'aparence. Faire passer la douleur à un malade, cela n'apporte point de richesse s'il ne baille argent ou autre commodité : si c'est à un pauvre que le bien a esté fait, & on n'en reçoit rien, cette goutte la apaisée ne fera pas le medecin plus riche non plus que de guerir un opulent qui vous dira grand mercy jusques à l'amender, ou au lieu de recōpenser en bien payant tirera une triste somme qui osterá le courage de bien faire à celuy qui se delectoit aux bons affaires vers les humains : Je m'advise d'un expedient, il seroit bon que la Republique se taxast pour faire une somme ou pension à un medecin qui ne vaccast qu'à cette guerison, à ce que la sçachant bien, il fust recompensé sans qu'il eust peine de se prouvoir pour gagner la vie en perdant le temps, lequel ayant de la commodité il employeroit à ce but uniquement, pour y exceller, & en apres en faire du bien à tout le monde : Je voudrois que tel medecin fust gracieux, non sujet au gain, & non rude d'actiōs ainsi qu'aucuns le sont. Je pense toutesfois quand cela seroit : veu que lon mesprise la doctrine, que le monde ne laissera d'estre tousiours de l'opinion qu'il s'est imprimée folement : je ne dis que ce que je voy tout les jours : Les personnes n'ont qu'une vie qui est si chere, si delicate & floüette, & pour laquelle conserver & rachepter il n'y a rien de precieux qu'on n'exposast, & toutesfois j'en voy plusieurs qui

ordinairement prostituent leur vie & leur santé, la mettant entre les mains des charlattans qui les balottent à leur volonté, ils estallent honteusement leurs secrets devant des gens qui les espluchent non au contétement des prostituans, mais pour le plaisir & profit particulier d'eux-mesmes, qui au lieu de guerir les infirmes se guerisent des symptomes de la pauvreté. Telles personnes de toutes sortes qui vont publiant qu'ils sçavét guerir, voyent en foule courir les insensez apres eux, je dis à bon droict insensez telles gens, car ils laissent leur sens propre pour adherer à des coueurs qui se moquent d'eux em portent leur argent. Ne voyons nous pas que l'õ court à force ces affineurs de peuple, mesmes és lieux où sont les plus doctes & celebres medecins, n'est-ce point une honte de courir à toute bride apres des ignorans) & mespriser la fontaine de science ? Je n'en parle point pour interest que j'y pretende ; car si tels offrans la santé estoient doctes je les exalterois le premier, mais qui sont-ils pour la plus-part ? gens de basse condition du tout alienez de la medecine, qui ont ouy dire quelque mot en passant de ce qui aura fait du bien à un infirme, & là dessus iront avec leur secret trafiquant la santé de tout le monde. Encores les destillateurs & alquemimistes ont quelque apparence, car ils ont traicté le meilleur de la medecine : Et toutesfois ils sont rejectables s'ils n'ont de la science ou pratique : Car n'estans que purs empyriques, ils sont reprobables, que s'ils ont avec cette belle partie celle qui la rend vive, à la verité ils sont d'excel^lente approbation, dautant qu'ils meslent deux experiences avec une science : Et de faict je diray librement comme je le pense avoir dit ailleurs, que tout Physicien qui n'est point alquemiste, va filosofant à clochepied, comme tout medecin qui n'est pas empyrique, est ainsi qu'un Prestre qui n'est pas clerc ; je voudrois que la science & la pratique fussent bien unies ensemble, il y a plusieurs alquemistes qui travaillent bien & ne sont pas sçavans, & plusieurs sçavans qui ne sont pas alquemistes, qui voudroient bien l'estre, & ils ne sçavent pas travailler, & voila l'importance : je remets en son lieu de dire de l'alquemie ou chymie, quant à moy je retien les bons & vieux mots, & comme je rejette le vain soufleur charbonnier, j'honore le sçavant alquemiste dont les operations sont les anatomies des sujets de Nature. Ce pendant pour conclure touchant ceux qui miserablement abandonnent leurs corps à ces

vironnans, je vous advise qu'ils sont esmeuz d'une fureur non bien cognue, & qui est insolente ; car ils s'eslargissent à donner grande quantité de deniers à tels affronteurs, salarians abondamment ceux qui les empoisonnent, & ont regret d'offrir par honneur une triste piece de monnoye au docte medein, quand ils requierent son conseil. Je le dis sans me plaindre, car je fay plus la medecine pour ce qu'il me plaist de faire du bien au monde, que pour profit que j'en attende.

*D'une fille qui vivoit sans manger. De
l'Epimenidium.
D'un homme fort sobre.*

OBJECT XVIII.



LA verité c'est une grande sujection à l'homme d'estre contraint de boire & de manger si souvent, & qu'il faut recommencer incessamment pour entretenir ce petit soûpir de vie tât qu'il plaist à Dieu qu'il soit uny à ce corps, Que de viandes si cheres, que de vins si exquis soient employez pour le maintié de ce que quelquesfois un meschant & mesprisable malheur peut esteindre ! Il est certain que s'il eust pleu au Createur, en eust esté autremét, & n'eust pas tant donné de diversitez pour nos repas, ny fait des organes propres pour en user à cette fin. Or puis que la disposition est telle selon l'imposition necessaire que l'Eternel a prescrite, & que nostre infirmité nous a conduit là : Il convient pour vivre user de ce que les graces de Dieu nous octroyent

pour ce sujet, & je ne trouve pas moins d'inconvenient de les mespriser, que d'en abuser, toutesfois la sobriété est sur tout loüable comme la gourmandise est abominable. A ce propos je me represente les discours de ces doctes medecins qui ont escrit en la consideration de l'abstinente de Consolans, surquoy je ne sçay que resouldre apres la resolution que j'en pris és stances que je posé en l'un de leurs livres. Toutesfois je ne lairray de me donner carriere en faveur de l'un & de l'autre. Je me souviens qu'environ l'an mil cinq ces quatre vingts deux, je n'ay pas bien mis en ma memoire l'année, mais ce datte fera ressouvenir ceux qui sçavent l'histoire mieux que moy, pour avoir esté plusieurs fois sur le lieu : En ces temps estant en Anjou je frequentois un Gentil-homme de Morane, auquel lieu par bonne rencontre je voyois Paschal Robin sieur du Faux, une des lumieres entre les doctes d'Anjou : Devisant familièrement avec eux, ils me firent recit d'une fille de là aupres qui ne mangeoit ny beuvoit, j'en avois desia ouy parler, mais dautant que cela voloit sortant des bouches vulgaires, je n'en faisois pas estat & n'y presté point l'oreille pour m'en esmerveiller ou este desireux d'en sçavoir la verité, que lors que j'euz entendu ces personnages m'en raconter la merveille : Ces gens de bien m'ayant imbu de cette nouvelle firent partie (pour me gratifier) de asser jusques au lieu où la fille demouroit, qui est nommé saint Barthelemy, où l'ær est beau & de bonne grace, les maisons assez ornées, & au haut de la croupe, ce ne sont pas des palais, mais il y a quelques mestairies apparentes, en l'une desquelles demouroit cette fille dont il est question ; son pere pour lors que j'y fus estoit decedé & sa mere gouvernoit la maison & ses enfans avec hõneur : Estans sur le chemin quelqu'un de nostre compagnie m'avertit que pour avoir plaisir du discours de cette fille, qu'il ne falloit pas luy parler de manger, pour ce qu'à ces paroles-là, elle se contristoit amerement, & se taisoit, adioustât que dés le temps de son accidét qui estoit depuis plus d'un an & demy, elle s'estoit assez melancholiée si qu'elle estoit solitaire, & tellement retirée qu'elle ne trouvoit gueres de personnes propres pour la frequentation, & ne familiarisoit librement qu'avec certain cousturier de village, qui hãtoit en la maison : Je promis de prendre garde à ces circonståces & d'observer ce que cét avvertissement me designoît : Ce pendant que nous mõtions, & que pour radoucir la roideur de la montagne

qui rendoit nostre chemin ennuyeux, je m'amusé avec une Demoiselle de la troupe, venant assez lentement avec elle qui estoit delicate, & devisant de plusieurs sujets que nous faisons naistre pour le plaisir de nostre cœur, en radoucissant le chemin, & de cette maniere nous arrivâmes les derniers : Estans encor loing de l'entrée de la maison, voicy venir à nous une belle jeune fille de moyenne grandeur, qui nous vint faire si bon recueil que j'eusse estimé qu'elle m'eust cognu, c'estoit à cause de la Demoiselle, à cette rencôtre je dy voila une belle & sage fille, je l'aproché & la baisé, elle fut courtoise autant que si elle eust pratiqué la cour journallemét. A dōque me dit la Demoiselle c'est icy cette belle fille que nous sommes venus visiter : Tant-mieux dis-je, j'en suis tres-aise, car elle est belle & de bonne grace : Je suis bien content de si beau voyage, avec ce devis nous entrons, & cette fille m'ayant laissé prendre sa main faisoit mine d'avoir agreable ma rencontre : Estans entrez elle nous dit que fussiōs les bien venus, & sa mere qui nous receut avec bon visage, nous tira au plus beau lieu de leur chambre basse, où la serviette estoit sur la table ; Et la belle abstinante ayant rincé les verres vint à nous, & nous pria d'approcher vers la colation qui estoit de fruicts & laictages : Elle mesmes me presenta la serviete pour prendre du pain que je receu, je ne sçay si ce fut que je fusse beau fils à ses yeux, car elle ne s'estrangea aucunement de moy, encor qu'ayant oublié ce qui m'avoit esté denotté, ou que je le fisse expres, je luy dis que je ne mangerois point si elle ne mangeoit aussi ; A quoy j'eus cette response, je vous prie de venir faire le banquet, & ne prenez pas garde à moy, je croy que vous ne me cognoissez pas, je vous assure que je ne puis manger, ce qu'elle dit avec un petit sousry de bonne grace : Et pourquoy ne mangez vous point la belle fille ? je ne sçay s'il vient de là, dit-elle, je m'oublié le Vendredy Saint de jeusner, & mon pere qui paravanture estoit fasché d'autre chose, me tança, il m'est advis qu'il dit comme s'il m'eut cōjurée à jamais ne manger, dont je fus si faschée que je n'ay sceu manger depuis. Combien y a-il ? Plus d'un an & demy. Ne m'âgeriez vous pas bien pour l'amour de moy si ie m'âge pour l'amour de vous ? Ouy si je pouvois Je pris donc de la colation avec la compagnie, sans laisser cette fille qu j'entretins tousiours, ayant extresme desir de cognoistre ce que s'en estoit, mesmes foiblement & comme pa mesgarde je luy mis la main au sein, & la

trouvé en bon point, qui me faisoit fort estonner de ce qu'on en disoit & que je ne pouvois croire : Je la langagé de toutes sortes pour descouvrir ce que j'en aurois moyen d'entendre, & ce faisant nostre petite familiarité croissoit si que ne pensans estre là que quelque demie heure, nous y fusmes plus de quatre heures : & eusmes tant de petits propos elle & moy, qu'elle me donna une eguilette de couleurs qu'elle avoit eu à une feste, & je luy présenté quelque autre petite vetille qui luy vint à gré, par ainsi je mis à neant la regle que lon m'avoit avancée : En continuât ma curiosité je parlé à sa sœur qui couchoit avec elle, & l'interrogé de plusieurs particularitez : Elle me cõ-ta que cette fille disoit voir souvent des visions, & que quelques saintes Dames luy apparoissoiét, qui la consoloient : Que de nuict elle se plaignoit fort, & que quelques fois elle prenoit un peu d'eau comme autant que pourroit boire un pigeon. S'il est vray qu'elle ne mãgeoit point comme plusieurs qui en ont fait preuve au pays où l'on s'en souvient encor, je pense que c'estoit un naturel qui luy estoit survenu, ou que quelque esprit luy suggeroit certaine essence nutritive en petite quantité, ayant la mesme vertu que l'Epimenidium ainsi nommé pour ce qu'Epimenides en usoit : Un docte de ce temps en ses adversaires a fait la description de cette drogue, en laquelle il entre des scylles franches & autres substances rassasiantes : C'est ce que les Fées donnerent à Epimenides, dequoy il se sustantoit durant cinquante ans que lon ne l'a point veu mãger. A cecy j'adjousteray une autre histoire vraye & vous parleray d'un abstinant qui a travaillé à Tours de l'estat de brodeur, en quoy il estoit bon maistre : Un homme d'honneur entre autres m'en a parlé des premiers : ce personnage estoit brodeur de la Royne mere Catherine de Medicis avec lequel l'homme peu mangeant a exercé son estat : Il mangeoit si peu qu'ayant disné une fois ce luy estoit assez pour huict voire dix jours, qui ne l'eut pressé de prendre quelque chose : quand quelquesfois les compagnons le prioient de faire cotation, hélas ! disoit-il comment mangeray-je, je mãgé tant Dimãche passé, il y avoit peut-estre huit jours : Quand les ouvriers se levoient pour aller prendre leur refection, il se levoit & s'en alloit proumener, afin qu'on ne pensast pas que son abstinence fust pour espargner : Cette grande & ne commune sobrieté luy sauva la vie le retirant du feu ou du gibet. Il advint que comme ouvriers voyent le pays, il vint en une ville où est l'inquisition

où il entra en boutique, y ayant esté quelques jours, propos se meut du Purgatoire & de l'invocatiõ des Saints, & il luy eschappa d'y contrarier, tellement qu'il fut accusé, & comme estant du party de la croyance de Geneve, pris & mis en prison, & logé en un cachot, où il seroit au pain & à l'eau, tant que bon eust semblé aux juges : apres que huit jours furent passez, le geolier l'envoya nettoyer & on trouva tout le pain que lõ luy avoit porté sans qu'il fust presque diminué, le geolier fit raport de cela aux juges, qui demanderent comment il paroissoit de face, le geolier dit qu'il n'y cognoissoit rien à dire depuis qu'il le vit la premiere fois, ils luy commanderent de le tenir encor ainsi une sepmaine, au bout de laquelle il luy donna un peu d'ær, puis le r'enferma & il trouva aussi tout son pain, il le foüilla derechef, car il ne l'avoit pas mis en tel lieu sans l'avoir visité : il fit son rapport aux Juges qui luy commanderent de le tenir là huict jours sans luy rien administrer s'il n'en demandoit ; le prisonnier n'en fit aucun semblât, la huictaine passée, les Juges encor informez par le geolier qu'il estoit de mesme, luy dirent qu'il le mit sur le carreau, & le tint avec les autres, ce qu'il fit par quinze jours, durant lesquels ils le virent souvent se mettre à genoux en un petit coing quand il se pouvoit desrober, & ne cognurent pas qu'il eust faict de despence autant que feroit un pigeon en un repas, le geolier ayant tout bien observé & déclaré à Messieurs de l'Inquisition, ils luy commanderent de luy ouvrir les prisons, & le laisser aller, geans que s'estoit peut-estre quelque saint homme accusé à tort : Il s'en revint à Tours où il conta sa fortune, & depuis il n'eust plus d'envie d'aller és lieux où lon parle de l'Inquisition. Il a vescu assez grand âge, & ce qui est de / que Nature hausse en un lieu baissant en l'autre, au rebours de luy qui estoit abstinant, il a laissé un fils si gourmãd que quand il estoit en compagnie pour disner à l'hostellerie, ou à la taverne, il falloir qu'il payat pour deux & quelquesfois pour trois : Voila des complexions & naturels que Dieu communique comme il luy plaist : Il y a des animaux qui vivent long téps sans manger. On nous assure quel le Cocca qui a goust de sumach en petite quantité nourrit beaucoup, & qu'avec une poignée les Indiés chemineront plusieurs iours sans avoir besoin de prendre refection. Ce sont particularitez qui ne sont pas ordinaires, la temperature possible y fait, aussi lon void quelques personnes fort peu

mangeans, & d'autres qui sont sujets à gourmandise. Surquoy je laisse combattre les vaillans champions qui sçavent disputer pour se donner du contentement, & je leur ouvre la lutte de plaisir pour s'escayer à maintenir l'honneste bonne chere, ou à se consoler des faveurs gratuites du jeusne : Ce pendant je me rengeray au milieu, afin que je conduise le reste de mes jours selon que mon naturel se trouvera capable, à avoir assez de forces pour hõnorer Dieu de mon travail, en recherchant à suivre ses commandement, & user de ses graces, lesquelles mespriser est en mespriser l'auteur, & contrister le saint Esprit, de la benediction duquel estans rassasiez nous serons bien heureux.

Des Poulles qui pondent sans le masle.

OBJECT XIX.



ATURE nous faict liberalement plusieurs presens, entre lesquels un des plus notables est en la merveilleuse engeance de nos poulles communes, qui pondent sans avoir eu la frequentation du masle : A la verité cette espece de miracle n'a pas esté assez exageree par les naturalistes, veu qu'il semble qu'il n'y a pas moyen que la femelle, sans mistion du masle puisse avoir conception : c'est une propriété particuliere pour en faire coustume à cét animal dont les masles aussi pondent quelques fois, mais ils jettent des œufs petits, desquels le moyeu est pasle, & ce pendant c'est un signe de la fecondité de cette espece, il est vray qu'il y a une deffectuosité en tels œufs, il y en a aussi en ceux des poulles, c'est qu'ils ne laissent d'estre bons à manger, & ils ne sont pas propres à procreer d'autres poulets, n'ayant point en soy de vraye semence de vie, & suis émerveillé qu'un animal parfaict, non nay comme plusieurs insectes, ayt cette faculté de produire effect si semblable à ce qui conserve son genre en ce monde : Bien qu'en toute semance la vertu masculine & feminine soit, si est-il à croire qu'elle abonde sur tout en la poule, car je ne pense point qu'il y ait autre animal qui ayt propriété si frequente : S'il y a quelqu'un qui en ayt remarqué à l'egal de cecy, je le prie que nous en philosophions ensemble. Ce petit point de Philosophie est cause que tandis que je me jouë en ces speculations, je me souviens de quelques chymiques pretendus, qui ont dit que la poule noire est la terre vive noire dont estoit produit l'œuf Philosophic, duquel se

procreoit la divine tincture Physicale, & que cét œuf estoit nay sans action masculine exterieure : & là dessus ils s'enfoncez en allegories, & à longues alenes vōt suivant la trace des faux inquisiteurs de la souveraine sapience naturelle : enquoy ils s'abusent du tout comme tous ceux qui cuident faire autant que nature : Non, Les sages ne cherchent point le moyen de faire des substances, aussi les fols se tromperoyent car qui ne peut faire un grain de bled, ne peut aussi faire un grain d'or, cela est vray : mais tout ainsi que par art on peut haster les fruicts & les rendre meilleurs, & comme le parfaict Medecin tient l'homme en parfaicte habitude : aussi nature estāt aidee, on peut par elle glorifier ce qu'elle nous produit, & le faire venir à la perfection pretenduë par la premiere origine, ce que nous deduirons plus amplement quã Dieu nous aura donné la grace de voir les fruicts de l'arbre dont desia les fleurs nous promettent ses benedictions.

De l'Aumusse.

OBJECT XX.



UAND je trouve sujet pour discourir ou disputer joyeusement, je le prends, je m' y attache, & comme si c'estoit journee à faire je le retiens à tasche, & m'est advis que ce faisant je savoure ma vie : Je vous raconteray une petite histoire ; je suivois un seigneur que je ne daigne nōmer de peur que la posterité ne trouve son nom mauvais, à cause qu'il a empesché ma fortune, estant à sa suite ie me dōnois recreation selon les obiects : il advint un iour que ma belle fantaisie me sollicitoit, & me trouvay à la petite porte d'une Eglise, dont les Chanoines m'estoient familiers : Estant là je me donnay carriere, & deliberay sçavoir comme on pouvoit dire en latin une Aumusse : En cette galante humeur je m'attaquay à tous les Chanoines qui vouloient passer, & leur dis, tenant mon espée en ma main, que je sçavois bien nommer mes armes en latin, & qu'il falloit qu'ils me nommassent aussi la leur qui est l'Aumusse, en mesme langue, ou qu'ils n'entreroiét pas, ains feroient le tour, j'asseurois que cela m'estoit commandé de faire, pour l'instruction du fils de celuy que j'affectionnois : Quelques uns pour me gratifier passerent, les autres qui ne sçavoient qu'en penser à cause des troubles, estimans qu'il y eut anguille sous roche, sous cette fintise se destournerent, tant qu'un assez indisposé de sa personne à cause des gouttes me dit qu'il entreroit, je luy dis que non feroit, s'il ne me disoit une Aumusse en latin, je l'assuray du desordre que ie luy ferois, tant à cause que je l'accuserois d'ignorance qu'aussi j'estois plus fort que luy : Lors se sous-riant il me dit que j'avois raison, adonques il me satisfit en ceste sorte, *dicitur Amussis, Quia vinimus ad Amussim.* Cela me contenta si fort que je

l'estimay estre tel que sa qualité le portoit, j'ay appris cela de luy, & si je l'eusse sceu quand j'ay déclaré la cause des bonnets ronds, je luy eusse mis : je pense que cela est recevable, & que l'on doit rayer les mots barbares, dont on signifie ce qui peut estre mieux dit en on latin : Mais quelqu'un lira cecy qui n'entend point le latin, qui se faschera que je ne le contéte, si je n'eusse eu peur de faire comme les prescheurs qui alleguent puis n'interpretent, je l'eusse faict : Ce que j'ay rapporté signifie, me respondant à ma question, Elle est dicte Reigle, car nous vivons de reigle, *Amussis* est à dire Reigle. J'ay trouvé cette rencontre fort bonne, & qui doit estre receuë comme la verité de ce qu'elle propose, en ce qui est du droict & reigle à ceux qui vivent autrement que le commun.

*Quelques curiositez, de l'ambre, de la
laque, de la lycorne, & chastaigne.
Des laizardes.*

OBJECT XXI.



Eux qui n'ont point de curiosité ont l'ame
extremement abbatuë, ou bien leur intention est
occuppee à quelque grossier object qui les engage en
l'obscurité de mescognoissance. Il y en a de plus
esveillez, mais le sujet commun qui retient les
couragez terrestres les ravit tant vers le lucre mondain
que les delices spirituelles ne leurs sōt point
perceptibles, dautant qu'ils n'ont pense qui ne soit tenduë pour l'effaict de
leur avidité : Le cœur vraiment curieux qui vit en la liberté naturelle, qui
ne s'acquiert & ne se continuë que par l'exercice vertueux qui contente la
belles ames, est bien d'autre estoffe & qualité, il est abundant en belles
intelligences, & n'ayāt égard qu'au sacré but de ses pretentions, à plus de
contentement que ceux qui gisent accablez sous le faix des affaires,
concernantes l'excessive passion de courir apres l'abondance des
commoditez temporelles : me loüeray-je pour cette grace que le Ciel m'a
cōmuniquee ? diray-je que j'ay l'esprit ainsi faict que je veux, que soit
celuy du curieux ? quand je le feray je ne feray tort à personne, & quel
danger y a-il, ou quelle mauvaise presumption de dire ce qui est propre à
soy-mesme l'ayant receu de Dieu ? & partant est sans le detrimēt
d'autruy : & pourquoy un esprit qui s'exerce sur ce qui est de plus beau
pour s'embellir ne fera-il profession de ce qu'il est ? Il n'y a pas de pointe

dissoluë à se faire paroistre vertueusement, & par moyen legitime un vaillant qui hors temps prescheroit ses vaillances, publiant ses loüanges sans propos, seroit un vanteur, & possible deviendrait impudent & menteur : Mais estant à la guerre, aux lieux où il faut bien faire devant les yeux de son Roy, de son Capitaine, pour quelque belle occasion, à l'endroit requis pour se faire valloir, & qu'il excede, que mesme il paroisse s'il peut plus que le chef, en montrant ce qu'il sçait & peut en son exercice : adoncques il fera ce qui est seant, il se montrera en gloire sans estre presumptueux. L'eloquent qui discourt & estalle devant les bien disans, les excellences que son esprit proportionne sur sa langue, & declare à l'ouverture de ses levres disertes, sans rien dire de soy presche sa propre loüange, & demõstre ses vertueuses & notables conceptions : L'ouvrier qui travaille soigneusement, & qui montrant son œuvre exquis en deduit la merveille en temps propre, n'est point vanteur, ains est le sage demonstrateur de ses particulieres perfectiõs Aussi quand je me dis curieux sectateur de la bonne & juste curiosité, je represente ce dont je fais estat. Cette mer me veut ravir, & se glissant m' attire, parquoy il est plus expedient de sortir de ce brave discours pour nous mesler de nos petites curiositez, à ce que lon ne presume que je vueille faire grande gloire de petit faict. Les anciens nous ont laissé par escrit plusieurs choses, dont les unes sont vrayes & les autres fausses : j'en ay traicté au cabinet de Minerve, discourant du Diamant, à cette rencontre nous avons l'electre ou ambre qui est cette larme ou mineral dont on fait des chaisnes & bracelets, colliers & autres grains de gentillesse. Ces grains-là ont une vertu pecifique d'attirer le festu, estans es-chauffez par frottement cõtre quelque chose souple, comme drap ou linge : cette seule espeece-là n'a pas telle vertu particuliere à elle seulement, d'autres l'ont aussi, & pour le prouver je mettray une observation possible de plusieurs, au moins je l'ay veu : La laque dont on faict ces petits brins grossets & ralongis que son nõme cire d'Espagne, (mais improprement, car ce n'est ny cire, ny d'Espagne,) a la vertu semblable, prenez en de pure qui soit la vive larme ou celle qui s'attache sur de petits bastons & escots) & la frottez, apres cela, vous verrez qu'elle attirera la paille mince qui luy est opposee, ainsi que fait l'ambre, & là dessus je deduiray un beau & gentil petit secret que le hazard

m'apprist au commencement que je philosophois manuellement pour cognoistre ce qu'il y avoit, j'eü intention de travailler sur les œufs, dont je fis cuire quelque quantité, j'en pris quelques blancs que je mis sur une ardoise au Soleil, ces blancs estoient durcis, & mis en diverses pieces de differétes figures, les rondes furent les plus belles, plusieurs jours apres je regarday ces blancs qui estoient exposez à la chaleur plus vive du Soleil, mais en lieu où il ne pouvoit tōber d'eau dessus, & je trouvay qu'ils estoient secs & de couleur d'ambre, j'en fis essay, ils tiroient la paille comme le vray karabé, & philosophez un peu là dessus, & vous en resjouïssez : Passant plus avant nous nous avisons de la Lycorne tāt cognuë & tant ignoree, mais estimee un remede tres-notable : Lors que l'on la veut examiner pour la discerner des autres cornes, on pense qu'une de ses preuves soit, que mise en l'eau elle forme infinies petites perlettes en similitude, & tellement bien representees que l'œil en est resjoüy ; je ne trouve point que cette notte soit bonne, car elle ne luy est pas particuliere, pource qu'il en avient de mesme à plusieurs sujets, dont quelques-uns sont propres à remedier à l'accident faict par les venins, ou à ce qu'ils causeroyent : de fait prenez une chastaigne cuite, pelez-là & la pressez puis la laissez tomber en la liqueur, & vous verrez qu'au fonds de l'eau, elle se : herissonnera de petites perlettes : demesme en faict une cruste de pain noir principalement. Le parchemin neuf en cause autant jetté en l'eau, je ne doute pas qu'il n'y en ait plusieurs autres, outre ceux que j'ay observez qui ont la mesme ou pareille propriété : Voila comment en ces petites gentilleses je volette sur les observations que je pratique benissant Dieu en ses œuvres. Entre les merveilles des effects qui reussissent de ce que nous preparons, il faut dignement considerer l'eau de vie, & le vinaigre : en cet endroit nous ferons estat d'une petite merveille que j'ay apprise de ceux qui jettent en sable des bestions, ils prennent une laizarde verte, & luy font avaller un peu d'eau de vie, un petit de temps apres elle se dispose comme elle peut, & meurt, adoncques ils la prennent & en font ce qu'il leur viét en fantasie. Le vinaigre en fait autant, mais non pas si soudain : Recherchez les autres liqueurs & jugez des raisons de tout ce que se rencontre. Voyla une exquise preuve de l'eau de vie qui resveille par soy nos esprits, je la compare à la juste curiosité qui releve heureusement les courages addonnez

aux objects superieurs, & faict mourir les tristes cœurs qui ne font que glisser sur les sujets terrestres.

Chaqu'un abonde en son sens. Si un autre le disoit je ne le croirois pas.

OBJECT XXII.



L est permis de se donner carriere quelquesfois & de se dilater à plaisir sur le sujet de son propre cōtamment. Mais arrestez un peu, n'allons point si viste, ou bien voyāt cecy ne jugez que vous n'ayez gousté la cōclusion. Quoy je n'ay gueres mis a tenir la bride de cette course ! Là je m'y avanceray ainsi, me donnant une belle licence, monté sur le lieu relevé où je prescheray ma propre loüange, je discoureray de telle façon que je laisseray à plusieurs de grands argumens pour juger de ce que je pretends dire de ceux qui ont beaucoup d'opinion d'eux mesmes, & sur la feinte de ma particuliere opinion, on discernera de la vanité qui nous eslance. Soit que je me vueille jouër ou despriser selon l'excez donc mon sens me traversera, qu'en pourra-il advenir ? qui l'entreprédra pour moy contre moy-mesme, puis que je sçay que ceux qui se louënt ou déprisent sont ordinairement vexez de vaine gloire & mal fondee ? A propos de cette entreprise je vous diray une belle petite histoire, je ne me souviens point si j'en ay deduit l'avanture quelque part parmy mes inventions. Estant en Anjou en une maison de Gentilhomme où nous passions le temps, deux qui estoient galants d'esprit, joüoyent aux eschets, & nous les regardiõs : un des joüeurs, fut Cæsar qui

avoit espousé la sœur d'Alexandre, lequel les regardoit aussi : les deux bons combatans faisoient de beaux coups, & des entreprises serieuses. Tandis qu'ils songeront à gré, je feray une pose sur l'opinion du commun qui en plusieurs lieux estime que de dire un homme sot, est declarer que sa femme se preste à un autre, pour luy communiquer les faveurs d'amour : Cecy est à propos, pource que Cæsar ayant faict une faute notable s'escria disant, je suis un grand sot. Alexandre luy repart incontinent, vous avez menty, mon frere, ma sœur est femme de bien : voyla une querelle formee. Si à la chaude nous n'y eussions mis empeschement, ces deux freres se fussent perdus l'un l'autre, ou tous deux. A la fin par bonnes raisons & douceur on les appaisa un peu, & je fus esleu des deux pour en consulter : ce qui fit qu'ils m'esleurent pour cét affaire, est que lors j'estois tousjours prest pour en faire dire, je disputois des duels, j'en amenois mes resolutions, & en disois comme fort resolu, & ils m'escoutoient à cause de la bonne opinion qu'ils avoient de moy, & je leur alleguois outre les raisons de l'espee, les consequences du droict ancien & du nouveau : cela demeura au croc, dautant que Cæsar faisant aller son cheval en avant, & voulant plus tirer de luy qu'il ne falloit se colla contre la pauvre beste, qu'il poussa à toute bride vers un fossé qu'il franchit, mais mal, car ils tomberent tous deux, & de la cheute Cæsar mourut sans avoir eu loisir de sçavoir que le dementy retournoit à son honneur. Il m'est avis que j'avois raison d'en definir ainsi, & ne pense pas qu'il y ayt moyen d'en oppiner mieux, & encore que possible plusieurs en diroyent plus autenticquement, mon sens auquel j'abonde me fait ainsi presumer. En verité si en toutes choses nous estiõs ou pensions estre autãt remplis, nous pourrions à juste occasion nous dire sans enuie & maligne passion, parce que ayant autant de charité elle seroit accomplie en nous, & serions parfaits. Que nous ne soyons tels en nostre sens que je le dis, je m'en rapporte à qui que ce soit, prenez telle personne qui pourra estre à rencontrer, soit homme ou femme, jeune ou d'aage, il n'y en aura aucun qui en ce qu'il pense, estime qu'un autre ayt plus de jugement que luy : il n'y a homme qui croye qu'un autre soit de meilleur avis ou conseil qu'il est, j'entens en ce qui est principalement du gibier de son intelligence, & de ce qu'il a accoustumé de faire selon son estat, & vacation ordinaire, je ne veux pas parler de celuy

qui seroit si presomptueux que de s'avancer sur ce qui outre-passe sa capacité, & dont il sera ignorant. Mais en ce que chaqu'un pense sçavoir, il cuide y avoir le plus de jugement, tesmoin le commun propos de ceux qui disent : Si un autre me le disoit je ne le croirois pas, tellement que l'on a plus de croyance à soy-mesme qu'à tout le reste du monde, comme il est evident ; Que si cela est mesmes és courages des plus vils & abjects, d'où viendrait qu'ayant l'esprit plein de belles pensees, agitté d'excellentes pointes, & mené des plus exquises opinions, n'auray-je semblable fin de semblable passion ? j'ay plus de grãdeur au Cœur que je ne suis grãd, & j'ose attenter à ce qui est plus magnifique en tous sujets d'excellence, partant ie m'estime unique en l'estat relevé de mes exquises pretentions : Et pource en cette galante extase je ne pense pas qu'il y ayt aucun capable de me surpasser en la sagesse que je me propose : Mais quelqu'un me dira, pourquoy souvent en apparéce & tacitement aussi avez vous concedé que de plus sages que vous ont de grandes & notables opinions ? Sçachez, & je vous le dy, que les braves Chevaliers se donnent l'estœuf de loüange, à fin de n'estre pas estimez gens de peu, pour en avoir vaincu un autre de basse estofe : Doncques si pour cause analogique je dõne gloire à quelques uns qui sont de merite, je fay fort bien & prudemment, car je gratiffie autrui en me gratifiant, & je fay de tant plus reluire ma gloire, & l'augmente, recognoissant ceux qui en ont, pource que les judicieux jugeront que je m'y cognois, car on est recompensé en ce monde par le mesme traffic que lon pratique, & puis l'ouvrier est digne de son salaire. Mais allegant la parole de l'unique Sage je me sens touché d'une nouvelle lumiere, qui me fait recognoistre la vanité de nos sens, & le peu que c'est de nos conceptions mondaines, & en cette habitude je me desirois bien loin des pretentiõs de tãtost, lesquelles je veux oublier, je ne veux doncques plus rien de ce temporel, cette grace apparente de loyer mondain m'est suspecte, j'y renonce, je ne veux point du salaire du siecle, j'en desire un meilleur, je languis apres l'Eternel, c'est à cettuy-là que je veux tendre : c'est icy que je veux resiner mes volõtez tetrestres : c'est à cette juste esperance qu'il faut pretédre : c'est en cet espoir qu'il faut estre sage, c'est en quoy il faut abonder : c'est en ce sens interieur que le saint Esprit nous infuse qu'il faut : mettre peine d'estre abondans : En cette bonne emotion me mettant au

rang où mon indignité me jette, je chercheray le manteau d'humilité, sous lequel j'espere que le bon Dieu me donnera ce qui m'est necessaire. Il le peut, c'est luy qu'il convient cōsiderer pour en attēdre ce qu'il nous faut : il ne luy couste non plus de faire le grand que le petit, l'estimé que le mesprisé, & partant evacuant mon cœur de toutes les fumees du monde qui blessent les yeux de l'esprit, je tascheray que la mauvaise abondāce des sens corruptibles ne n'empesche d'estre tel que je puisse estre capable des graces que le saint Esprit me donnera gratuitement, pour estre escrit au livre des siens.

De la Coudee.

OBJECT XXIII.



E plus avantageux pouvoir qui soit demeuré à nostre esprit est de penser ce qui luy plaist. Rien n'est si libre que les pensees, & n'y a puissance terrestre qui puisse y mettre ordre : En despit des Monarques je péseray d'eux ce qu'il me plaira, leur puissance souveraine ne se peut estétire jusques à la pensee, laquelle faict Roys, riches, aysez, & tels que l'opinion suggere à ceux qui la demenent. Autresfois que les depits 'amoureux agittoyét ma pensee je mis en avant le privilege qui comprend cette liberté, avec ceque je desire suivre pour vivre contant : Quelques-uns qui l'ont trouvé bon s'en sont servis & l'ont adapté à leur propre ouvrage. J'ay esté bien aise que quelques beaux esprits ayt avoüé ce qui est sorty de moy, mais je ne trouve pas bon que l'on s'attribuë mon ouvrage comme a faict un certain, qui dans ses œuvres a inseré un Cātique saint que ma main a retracé a pres les paroles du saint Esprit, je pardōne toutes fois à sa vieillesse, la barbe blanche faict que je l'excuse, & sans le respect que je

porte à quelqu'un qui luy appartient, je luy en serois peut-estre honte : Non, je ne le voudrois pas, car je l'ennuyrois, & puis je luy permets d'user de mon privilege que je n'avois pas faict pour celuy qui a pris non une page, mais presque tout ce qu'il y a dans mes souspirs amoureux, & en a fait un livre qu'il a dedié à un Prince : autant en a fait un autre qui a envelopé mō amour bravé dans un sien ouvrage : Il y en a un qui a pris l'hymne du Colombin, & l'a mis en son livre, sans prendre garde au nom de la dame qui s'y trouve, pour l'amour de laquelle je l'ay fait. Or mon privilege, sans y penser est cause que j'ay dit cecy, il vaut autant que ce soit à cette heure, au moins mon cœur en est deschargé, & partāt plus legerement il volettera selon les permissions de ce privilege, qui est :

*Par arrest de nature un chacun a puissance
De penser ce qu'il veut, de faire ce qu'il doit,
De pouvoir remarquer tout ce qu'il apperçoit,
De dire ce qu'il ose, & par fois ce qu'il pense.*

Selon ce privilege je me dilateray librement és sujets de mon intétion, & quoy que je die qui semble contrarier à quelques-uns, si est-ce que je ne pretends aucunement reprédre personne. Cela dit, je prie les sçavans de m'estre favorables, c'est d'eux dōt je tiens ce que je sçay, je ne suis point s'ils de paisan pour me méconnoistre, ayant de la doctrine, qui souvent au lieu de rédre telles gens humbles, les fait devenir glorieux. Je vay humblement cueillir les feuilletes qui tombent des riches fleurs, de l'abondance de ceux qui ont travaillé. La plus part des sçavans que je remarqueray sous le nom d'un seul qui a veu leurs œuvres, & en a recueilly & allegué ce dont il avoit affaire, nous ont laissé par estat la quantité de la coudee, & me semble, sauf leur merite, qu'ils ont pris l'un pour l'autre : Le Vigenaire qui est celuy qui les a diligemmēt espluchez en a fait mention en les doctes Commetaires sur Philostrate, au tableau d'Ariadne, page 229. Il a eu ses opinions comme chacun les siénes, & est loüable pour l'éclaircissement qu'il apporte à plusieurs : mais je ne suis pas contant de la mesure de la coudee qu'il tient, dautant que je la trouve trop petite : Si je ne suis trouve raisonnable il me faudra reprendre, & si je rencontre bien il n'y aura pas de danger d'adjouster aux ouvrages des doctes la bluette de doctrine que j'auray faict sintiller entre les lettrez. Il est tout notoire que c'est une verité manifeste, que ceux qui ont esté du temps

d'un affaire advenuë ou usité, en sçavent mieux l'estat & la cõdition queles autres qui sont venus plusieurs siecles apres, tellement que les personnages qui vivoient du temps de la constitution ou observation de la coudée, entendoient mieux ce que c'est que nous ausquels la co-gnoissâce exacte en a esté destournée par la revolution des âges interposez ; par cela je conclus avec la bonne grace des sages que le grand Hipocrates unique lumiere de tous les Fisyciens, celui auquel Dieu s'est plus communiqué entre les Payens, & qu'à bon droict on doit dire l'Evangeliste des Medecins, ausquels ses œuvres sont comme esriture sainte au sujet de leur vacation, & en concluant j'asseure pour vray qu'il a mieux sceu que c'estoit de la coudée que n'ont pas les doctes du siecle n'aguères finy, tant esloigné du sien, qui estoit environ la fin de l'exil des Israëlités Juifs captifs en Babylone : Pour faire profit de cecy & en tirer ce que je pense bon & notable, je vous advise qu'au livre que ce Docte a escrit de la structure de l'hõme, que menant partie à partie, il a proportionné selõ la verité, il dit envirõ le milieu de l'œuvre un peu plus avant, que les boyaux du corps bien composé, depuis le poitier jusques au terme inferieur, sont de la longueur de treze coudées, il a posé une mesure qu'il a, suivie par tout, & ne commet faute en aucune des parties qu'il a mesurées. C'est cecy qui nous servira de these, & de pied ferme pour la cognoissance exacte de ce que nous pretédons demonstrier sans equivoque : Les doces Anatomistes d'aujourd'huy entre autres, Bauhinus exact rechercheur de ce qui est de la constitution du corps, ayant veu tous les anatomistes & remarque ce qu'ils ont observé, a reconnu comme aussi nous avons faict avec quelques sçavans, traictans la medecine, que le corps humain generalemét pris, a les boyaux de la longueur de sept fois le corps : Ces deux maximes sont assez fortes pour establir la coudée que je produis : Si le Docte eust dit que ces intestins là eussent eu quatorze coudées, sans doute la coudée seroit à la raison de la demie grandeur de l'homme, qui eust eu deux coudées de haut, mais pour ce qu'il n'y a que treze coudées, il faut calculer le tout exactement : Et selon ce que j'en ay retracé, je trouve que la coudée est de xxxiiij poulces de nostre mesure, s'il y a peu ou plus ce sera si petit de cas qu'il ne faut point le debatre. Posons donc un homme bien fait & le prenons de la grandeur commune, je pense que le prenant de cinq pieds quatre

pouces de haut, que ce sera assez, & est vray semblable que l'ordre jadis estoit és grandeurs humaines en la proportionnelle difference qu'elle est aujourd'huy, pour ce qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil & que tout proportionné aux hommes de la moyenne hauteur, nostre raison aura lieu, que si les hommes eussent eu autre quantité, il euste esté notté, car la longueur des geans a esté designée selon qu'ils estoient jadis. Or cette mesure humaine estant donnée on la trouvera à la façon dont nous ysons que le corps sera de 64. poulces de haut & par la regle de nostre vraye observation multipliant par sept les boyaux auront 448. poulces, dont la treziesme partie sera la quantité cognüe de la coudée, laissant les deux lignes & demie de peu plus, & la reduisant à 34. poulces remarquez ; par ainsi vous jugerez que lon a pris souvent la demie coudée pour l'entiere, & de fait mesurez depuis le coude jusques au bout des doigts, il y aura environ dix-sept poulces. Si cette mesure n'est agreable, & que lon n'y trouve pas ce que lon desire ce sera tout un, mais i'advertis qu'il n'est pas aisé de decider justement de la quantité de l'arche, ou de la mesure du Temple de Jerusalem sans l'ouverture que je fay de cette quantité, qui est telle qu'il n'y a point de moyé d'y contredire sans faire tort au plus docte des Fysiciens. C'est ce que je propose gayement pour estre debatue selon l'ordre que Dieu a estably, qui est que lon se doit esclaircir en charité & avec cette consideration traictant de la mesure parfaicte, je demeureray aux termes, de ma capacité.

*Demonstration que la Cuve du
Temple de Salomon n'estoit point en
ovale, comme l'a escrit un grand
Docteur.*

OBJECT XXIII.



AUTANT qu'il n'y a rien plus fascheux que l'offence faite de gayeté de cœur, & sans estre attaqué, je me departs le plus que je puis de toucher aux labeurs d'autrui de peur d'y trouver quelque accroc que je ne pourrois supporter, & dont soudain je dirois ce que j'en penserois assez librement, & possible l'auteur en seroit fasché, encor que j'y eusse trouvé quelque chose mal à propos : Toutesfois à cause que le zele de la verité me contraint, je suis forcé desplucher aucunes fois ce qui s'offre, mais aussi c'est pour en dire sans envie, ou mespris, & de la mesme sorte que je desire que lon me corrige, afin que je me rende plus accompli. Je declare cecy à ce qu'on croye que je neveux pas reprendre, mais bien disputer joyeusement, & par courtoisie pour nous esclarcir. A la mienne volonté que j'eusse esté du temps, & propre pour debattre avec un des grâds du siecle passé dernier, je l'eusse attaqué galamment, & je sçay bien qu'il eust approuvé ma bonne petite entreprise, & que mon humble temerité luy eust agréé, & par ce moyé il se fust advisé de quelque excellence qui possible sera long temps cachée. Si ce personnage là vivoit encor, serois tres-aise de me presenter à luy pour recevoir une secoüée de

son bel esprit, mais puis qu'il n'est plus entre les hōmes mortels, comme on me l'a rapporté ie n'auray point ce bien, je ne lairray pourtant de toucher avec les mains nettes & innocentes, un sien ouvrage, & ce avec la bonne grace & congé des sçavans qui auront cecy pour un espoinçonnement à mieux. Ce que je proposeray ne sera pas pour convaincre de faute celuy qui a escrit que la Cuve du Temple de Salomon estoit en ovale, mais pour dire qu'il a pris l'un pour l'autre, ayant trop d'affaires, & que voulant sauver nos regles infallibles de Geometrie, il a bronché sur quelque point Hebraique, luy qui sçavoit tout l'Hebreu, ainsi que le tesmoigne ce bel & immortel œuvre de la grande Bible. L'Escriture sainte represente que la Cuve du Temple, estoit ronde ayant dix coudées de diametre, & qu'un fil de trente coudées estoit la mesure de son circuit. Ce qu'ayant leu & remarqué diligemmét ce bon personnage, & iugeant que cette mesure ne pouvoit à son advis subsister, a prononcé qu'elle estoit en ovale, car dix coudées de diametre donnent xxxj coudées & trois septiesmes de tour, sa sentence est l'escot qui me fait chopper en la plaine de ses escrits, & puis cecy est justement du gibier de ma premiere & plus aimée profession, & de la partie de mathematique qui fait tant tomber de beaux esprits en la perte de temps qu'ils employent à rechercher la quadrature du cercle que j'ay demonstrée estre impossible, comme plusieurs autres propositions qui ne sont vrayes qu'és imaginations de gens qui n'ont pas encores bien digéré les evenemens de la Nature & de l'art. Ce que nostre bon docteur a deduit de la Cuve la faisant ovale est qu'il y a esté incité pour l'honneur de la parole du saint Esprit, & a gloire de la science, & a jugé que le mesureur avoit pris le diametre plus grand du vaisseau, & que pour si peu qu'il y a des deux differences de diametre la chose ne lairroit d'estre ditte ronde, ainsi que souvent és escritures il y a des termes absoluts pour des irresoluts, comme quand il est dit qu'Aman avoit fait dresser un gibet de cinquante coudées de haut, si on le prend exactement il ne seroit pas possible, il est vray qu'on en seroit bien un, mais il faudroit du temps & des estofes qui fissent bien du bruit, & cela fust fait en une nuict : ce que est dit qu'il avoit cinquante coudées de haut, c'est à dire bien haut, ainsi il est dit qu'il y a trois cens ans que les Israëlites sont en possession de la terre, & cela n'estoit pas il s'en falloit beaucoup, & de mesmes plusieurs autres tels textes sont raportās : ce

qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mais icy il le faut necessairement, car il est question d'un vaisseau ayant sa mesure. Et bié que les escrivains comme nous venons de remarquer n'ayent pas esté exacts aux nombres, ce qu'ils ne faisoient ny par faute ny par oubliance, ains par quelque cause secrette, dont le mystere a esté ainsi causalement caché, si est-ce qu'en cette affaire il a fallu estre expres, puis que toutes les circonstances estoiet spécifiées. Cecy notté examinons cét œuvre en nous tenans aux expresses paroles du texte, car il n'y a icy faute de lettre ny de calcul. Le texte porte que le bord le cette mer estoit en figure de fleur delys, c'est qu'il s'alloit radoussissant du dedans au dehors montant en chanfrin & faisant bord le rendoit comme s'il eust esté coupant, si que ce bord estoit un angle aigu perpetuel, lequel estoit fait de la superficie exterieure qui alloit en sa disposition s'amortissant jusques à bas, & de l'interieure qui finissoit à neuf ou dix pouces pres en l'endroit où l'espoisseur commençoit pour finir jusques au fonds, estant le vaisseau à peu pres comme un mortier ou cloche renversée. Parlant donc des mesures de cette Cuve, il y avoit de bord en bord dix coudées, si le circuit estoit en la raison comme de sept à vingt & deux, il y auroit icy bien de l'empeschement, parquoy il convient estimer que celuy qui prit la mesure de la Cuve prit le diamettre de bord en bord, & le circuit en dedans où se fait & commence l'espoisseur, tellement que le tour y a esté mesuré par dedans où lon pouvoit aisement tenir le fil mesurant, car si on l'eust mis par dehors eust trop excedé de mesure, à cause du relief des ouvrages qui y estoient, , & de mesurerer sur le bord cela eust esté fascheux, estant extremement delié ; il y a apparence de ce que je dy, car les deux proportions n'estans point trouvées en ce qui est dit, il les faut chercher autre part, & le mesureur ne s'y voulant arrester n'a denotté que cette notable grandeur pour la magnifier, & puis ayant autre part déclaré l'espoisseur il a jugé que ceux qui seroient en doute du reste des proportions, s'en esclairciroient aisement par le dechifrement que nous en faisons, car nottant le grand diamettre qui va de dehors en dehors de dix coudées, nous trouvons qu'il faut qu'il y en ait un moindre, pris sur la mesure du tour qui sera de neuf coudées & sa onziesmes, or l'onziesme partie d'une coudée est trois pouces & une onziesme partie de pouce c'est trente-sept, lignes & deux onziesmes de ligne. Il faut partir le surcroist d'un

diametre sur l'autre en deux, car leur milieu est en mesme point au centre du cercle du vaisseau, ainsi d'un bout du petit diametre iusques au bout du grand il y aura la moitié de ce qui reste de dix coudées quand on en oste neuf coudées & six onziesmes, & ce reste sera cinq onziesmes, qui vallent quinze pouces & cinq onziesmes parties de pouce, donc la moitié est sept pouces & demy & deux onziesmes & demie de pouce, qui representera l'espoisseur de la mer de fonte : Cecy calculé & considéré le prenant en bonne part, on verra comme il faut demeurer au terme de l'escriture, & tenir que la Cuve estoit ronde, & que l'espoisseur est selon ce qui en est dit aux Chroniques 2. chapit. 4. Ainsi nos Mathematiques ne seront point dedites, & la verité n'aura besoin de subterfuge pour se maintenir. Je pensois trouver cecy exactement en Josephe, mais il ne m'a pas pleu, joint que pour un homme Israélite je le trouve fort estranger en l'escriture, & possible peu croyant ce qu'il devoit croire si son livre est veritable, pour prouver sa petite diligence à feuilleter les saints escrits, il faut noter qu'il dit (si les exemplaires sont semblables) que le Roy d'Egypte dont Salomon espousa la fille, est le dernier qui a eu nom Pharaon, cela est au 8. livre des Antiquitez chap. 6. il n'avoit pas observé qu'és Chroniques en la vie de Josias le bon Roy, il y eut Pharaon Nechao qui tua ce Roy, ce texte est formel és vieux exemplaires Hebreux, és Prophetes ce nom de Pharaon est souvent repeté parlant du Roy d'Egypte, si quelqu'un se bat à la perche pour l'excuser qu'il le face, mais je ne puis me contenter de ce qu'il dit de la nuée qui vint au Temple de Salomon à la Dedicace : Une nuée emplit le Temple laquelle mit és entendemens de tous une certaine fantaisie & opiniõ, comme si Dieu presque fust descendu au Temple, & qu'il y eust volontiers habité : Je ne me suis pas mis à traduire ses paroles tant exactement, pour suivre sa bellefrase, par ce que le sens ne m'en plaist pas, ce que j'ay par hazard mis icy, est pour monstrier qu'il est plus expedient de se tenir au vray texte, qu'à son discours, qui seut trop l'homme au prix du saint, qui est tout divin ; peut estre que ce qu'il a mis en avant gauchy de la pureté, estoit pour plaire aux Romains, ou qu'en transcrivant on a faussé son intention & ses paroles : Pour conclure je n'examine point les auteurs, je ne suis pas censeur, je me donne carriere pour esveiller ceux qui alleguent, à ce qu'ils suivent de pres les textes de

peur de se laisser aller & devenir le sujet de quelque observateur qui sera plus criminel que je ne voudrais estre, ne desirant en pareil en sentir de malins contre moy : Ce pendant cecy estant indiferant nous passerons de cette recherche és autres, qui nous seront occasion d'agreable entretien.

Du Calendrier, de ces mots, vieux Temps. Avanthier.

OBJECT XXV.



Es nouveautez bõnes ou mauvaises sont tousiours causes de troubles, & le peuple qui est comme les chiens qui se picquent sur la pierre qui leur est jettée saus en adviser l'autheur, demeure à ce qui se presente : Et s'il a du mal en accuse la derniere aventure notable. Ainsi qu'il est advenu depuis que lon a retranché les dix jours, & de faict il semble que le Ciel y a contredit, veu que depuis ce temps nous n'avons rien veu de bien comme les causes secondes le promettoient. Pardon saintes ames qui m'attendez à ce pas, je ne touche point un article de Foy, mais une cõsequence de Mathematique qui seule est cause que je debats icy, pour ce qui est du gibier de nostre parfaicte science. Je trouve que le monde fut comme estonné quand ce retranchement advint, & m'est aduis que ce ne fut que pour la mesme opinion que j'ay, Qui est que puis que lon vouloit poser un an parfaict à jamais qu'il eust esté bon, saint & raisonnable, de mettre le commencement de l'an à un des quatre poincts fixes : Et puis que l'opiniastreté des hommes est d'aimer les invétions humaines plus que les commandemens de Dieu, & qu'à cette occasion on a voulu suivre le dessein de Cæsar qui commança l'an en Hyuer, dont un des Poëtes Latins se plaint, il me semble, & l'apparence le fait voir, qu'il eust esté seant de donner l'entrée de l'an au solstice hyuernal, Par ainsi jamais plus rien n'eust changé en cecy, les faisons eussent esté rencontrées en leur temps, & s'il eust esté besoin d'intercaler quelques jours, cela eust esté facile, car les

doctes y eussent pris garde, & donné ordre que de dix ans en dix ans on y eust prouvé, afin que tout se fust trouvé a point. Docte Mathématicien si ce nombre de dix ne vous plaist posez-en un autre, afin que vous soyez content, & que par ce moyen ou un autre, il y ait telle règle qu'il ne se trouve au calcul aucun erreur sensible, laquelle par laps de temps advenant eust esté aisément rabatuë, moyennant le point fixe reconnu. Que cela soit estably, ou qu'il ne soit pas, l'an ne laissera d'estre en son estat : Et bien que les Puissans & les Monarques ayent pouvoir de muër les noms, distinctions, & remarques des années, & saisons des mois & des jours, si ne peuvent-ils rien vers le Soleil, qui trop esloigné de leur autorité ne s'en soucie point, il va suivât le commandement du grand Maître, il pas se en son cours, il n'a que faire des advis des Princes d'icy bas, il ne depend que d'un, & fait que la gloire des superbes dominateurs des terres flechissent sous son effort, la presumption de l'orgueilleux ne luy fera pas faire le tour autrement qu'il en a charge : Et pour ce laissons-le pour reprendre nostre dessein, qui est de dire que je suis fasché que le bon compost de nos anciens est vicié, & les bonnes femmes sont devenues menteuses. On disoit jadis & encor le veut-on dire, mais à faute, le jour de sainte Luce croist du faut d'une puce, A ! pauvre antiquité vous voila vilipendée, cela n'est plus, les jours maintenant diminuent encor à ce terme, cette sentence de nos ayeux est au vent veu que comme le Calendrier est maintenant, on diroit mieux,

*Le lendemain de S. Thomas,
Le Soleil revient sur ses pas :*

Car alors le Soleil retourne vers nous, & sur ce pied faudroit corriger toute cette belle caballe, ce que je laisse faire à quelque bel esprit, auquel je garde cette part de reputation, & qui approuvant la reformation de l'Almanach se delectera à remettre fus la correctiõ de telles bonnes & profitables sentences : Je m'y addonnerois, mais n'ayant pas opinion que mathématiquement cette correction soit bonne, je m'en deporté pour vaquer à d'autres belles petites fantaisies, me contentant d'en avoir donné advis. Et sur cette passade touchant ce qui est du temps, je m'aheurte à une certaine façon de dire, qui fort aussi bien de la bouche des doctes que de celles de ceux qui vont suivant leur grand chemin : Quand on veut dire qu'il y a trois

iours que quelque chose est advenue, On dit, ce fut avanthier, & on y adioste comme disent les petits enfans, je ne sçay pourquoy on adioste cette excuse ou ce mesgarde, car les petits enfans n'en parleront point s'ils ne l'ont ouy dire, & possible de dire avanthier qu'on pense faillir à cause que c'est bien dit & que lon s'en veut reprendre. Ou bien on le dit pour monstrier que lon parle correct & innocemment, & selõ le cours de nature, laquelle enseigne naïvement & comme sans art : Voila comment l'excuse quãd les bonnes coustumes anciennes sont troublées : Les plus doctes passent par dessus une infinité de telles choses sans y prendre garde ; Qu'ainsi ne soit beaucoup parlans du temps passé diront, jadis au bon vieux temps, viel ou vieux, c'est tout un je l'ay demonstré autre part, ils nomment ce temps là, le viel téps : Il me semble que c'est eschapper outre la verité, de nommer le temps passé vieux, & que le dire ainsi est proferer des paroles sans consideration, Il y a de l'apparence en mon dire, car il est manifeste. Les siecles precedens ont esté de l'enfance ou de la jeunesse du temps qui maintenant vient sur l'âge. Le siecle passé n'estoit pas de si viel temps que celui de maintenant : Nos ancestres estoient au temps nouveau, & nous sommes au viel, & ceux qui viendrõt apres nous, bien qu'ils sioient nouveaux venus en leurs jours, seront encor en temps plus vieux. Que si ces temps derniers sont quelquesfois appelez nouveaux, c'est au regard de ceux qui y sont nais, qui comparez aux devanciers sont nouveaux, mais en fin ces temps cy sont dits les derniers, s'ils sont derniers, ils sont les anciens ; les derniers jours de l'homme sont ses plus anciens, ainsi est-il des âges du monde & de ses temps ; Ces considerations bien prises auront lieu en quelques ames qui s'accorderont à cecy, qui sera cause qu'elles se feront ouverture à d'autres secrets d'importance, possible tres-necessaire & fructueuse. Ces âges du temps me font souvenir d'avoir remarqué en quelques vieux Romans que le mot pieça signifie le mesme que *Olim* en Latin, qui vaut autant que jadis & cy apres ; comme disant j'ay fait cela pieça, ou je le feray pleça, la façon de parler est bonray pleça, la façon de parler est bonmettoit d'user de ces termes, Ouan, Mesouan & Antan, nous pourrons aisement expliquer trois temps, Antan c'est l'année passée toute accomplie : Ouan est un peu de saison escoulée ; comme estant en Hyuer & que lon parle d'Ouan c'est à dire environ l'Est,

ou un peu apres ; & Mesouan signifie à l'advenir proche, ou plus eslongné. Or je trouve tout bon a user en sa signification, & louë ceux qui sçavent s'en aider quand c'est avec grace & bien seance : Car ce qui est beau l'est encor plus lors qu'il est bien adapté, & tout ainsi qu'il diminue de splendeur estant mal accompagné, ainsi ce qui semble rustique & non poly, acquiert de la beauté & de l'honneur par la belle façon dont on le sçait approprier.

*Du temps & de l'institution de
l'heure, dont la vingt-milliesme partie
est perceptible.*

OBJECT XXVI.



L y a tant de petites fantaisies meslées parmi le peuple, & sur lesquelles plusieurs fondent des discours, que c'est un vray abysme de confusion, dont il sort infinies fautes que lon pourroit bien corriger à chacun y vouloit entendre ; mais quoy il n'y a pas moyen, car les imaginations qui sont imprimées és testes de plusieurs par une certaine sorte de gens que lon veut croire, ne peuvent aisement estre levées : Quelques fois que nous sommes apres nous en remarquõs : En passant avec ce sujet, je prends plaisir de dire une chose qui est commune entre plusieurs qui pourtant en certaines actions sont habiles gens. Quand on parle des heures & du mouvement des horloges à roüage, il y en qui iugent que le battement du balancier de notte les minutes, & de là viét que sans sçavoir

que c'est que minute, ils prononcent qu'il y a trois cens soixante minutes en une heure : J'ay ouy plusieurs personnages qui sçavent ausquels cela est eschappé, je ne m'en estonnois gueres sçachant qu'ils n'estoient pas Mathematiciens : pour obvier à cèt erreur, il faut qu'ils sçachent qu'il n'y a en l'heure que soixante minutes, cèt establissement a esté resolu de long temps par les doctes, ces minutes sont divisées chacune en soixante secondes, cette division a suivy celle des cercles de la sphere, & sur tout de l'equinoxial qui est si grand la haut qu'il peut souffrir cette subdivision jusques à dix fois, ce qui ne peut estre icy en nostre heure, dautant que nous aurions des parties qui ne nous seroyent pas perceptibles. Cecy posé nous demonstrerons, ce que nous avons entrepris de manifester, qui est une bien petite partie du temps, laquelle pourtant intellectuellement, & de sa nature peut estre infiniment partible, parce que la plus petite grandeur ne peut estre donnee, non plus que le plus grand nôbre, car si une grandeur est, elle est partible, elle a doncques une moitié, un quart, & telles parties, & à quelque grand nombre que ce soit on peut adjouster. Cette position est vraie & Philosophique, estant arrestee nous viendrons a nostre demonstration : Il faut premierement sçavoir que c'est que le téps, & les heures, & ce n'a pas esté vainement que plusieurs sages on dit, nous sommes au temps & nous ignorons que c'est que le temps : Le temps engendre tout, & il devore tout, Tout est fait avec le temps, & avec le temps tout perit : & le temps toutesfois n'est que le nom de certaine quantité & mesure. Et le bon Dieu tout-puissant a estably le temps, duquel il use en tout ce qu'il luy plaist faire, à fin que les hommes aient loisir de contempler sa toute bonté & misericorde envers nous, & qu'ils s'addonnent à recognoistre ses œuvres. Or le téps est l'espace qui est recueilly par la revolution du cours du Ciel, dautant qu'il est la mesure. du mouvement. Le temps a beaucoup de parties entre lesquelles la principale est le jour qui est mesuré depuis un midy jusques à l'autre, selon les Mathematiciens, ou depuis la minuit jusques à l'autre minuit, selon aucuns naturalistes & Theologiens, & ce jour est dit jour naturel, dont la partie lumineuse est dicte jour qui est depuis le soleil levé, jusques au couché, & le reste occupé des ombres est la nuit. Ce jour est divisé en vingt-quatre parties dites heures. Or pource que le jour est tantost plus grand ou

plus petit, à le prendre au Soleil levé, on n'eust peu faire les heures esgales, on s'est avifé de notter les heures & les commencer à un point fixe, qui est le midy, ou le minuit, c'est tout un. Cette division fust faicte en Egypte au commencement, & fut avisée par les Prestres, qui nourrissoient un certain animal dedié à la divinité qu'ils honoroyent, cét animal en la revolution du jour naturel, pissoit douze fois, à quoy ayans pris garde apres une longue-observation, ils s'aviserent de partir leur jour en douze telles parties qu'ils nommerent heures, tirant ce nom du Grec, qui signifie vrine : depuis cét espace estant trop long, on l'a divisé par la moitié, & on a constitué les heures, dont nous avons l'usage. Estans revenus à nostre sujet, & repetant ce que je voulois avãcer, je remarque que les Mathematiciens soit ou Arithmeticiés, ou Geometriens, car il n'y a que ces deux qui tiennent la pureté Mathematique, les Arithmeticiens donnent le plus petit nombre, & jamais le plus grand, les Geometres donnent la plus excessive, ou plus grãde quantité, & jamais la plus petite : cette petite quantité est celle que nous cherchons, non plus petite quant à soy, mais perceptible à nous, & ce en ce qui est du Temps, ce qui pourroit esmerveiller ceux qui l'ignorét, à sçavoir que la vingt milliesme, voire trente-milliesme partie d'une heure est perceptible, à la verité elle est bien petite, & toutes-fois elle est partible. S'il y avoit un homme aussi petit qu'un ciron, il auroit au dessous de luy autant de corps moindres que luy, que nous en avõs de moindres que nous, & ce qui nous est imperceptible luy seroit grand, car mesmes un ciron seroit grand à son égard, voire bien grãd, & il nous est bien petit : Si à la raison de nous un ciron qui a vie estoit tourmenté d'un autre ciron qui à son égard fust ciron à luy, comme il l'est à nous, ce ciron-là scroit bien petit, & toutesfois grand au regard de celuy qui le pourroit discerner, & en cela est manifestée la grãdeur de Dieu, qui tout grand & infiny fait ce qui semble infiniment petit, cela surpasse nos sens : Si ceux qui ont fait les attomes & flux de points, eussent consideré cecy, ils se fussent arrestez à la verité sans vouloir mesurer Dieu à leur pied. Or pour la demonstration de ce que je mets en avant, je prendray une montre commune, ainsi que le plus communement on les fait aujourd'huy. La grande rouë eschappe en une heure soixante dens, & meine un pignon de six, par ainsi la rouë, moyenne faict dix tours en une heure. Cette rouë moyenne a cinquante dens, & meine

un pignon de cinq qui tient à la rouë de camp, laquelle par ainsi faict dix tours pour un de la moyenne, qui sont a elle cent tours pour une heure : cette rouë de camp a quarante & deux dens, & meine un pignon de six qui est celuy de la rouë de rencontre : ainsi cette quatriesme faict sept tours pour un tour de la troisieme, partant faut multiplier cent par sept, & on aura sept cens qu'il faut multiplier par quinze, autant qu'a de dens la rouë de rencontre, & on aura dix mille cinq cens quinze passées, que font ces dens. Or pource que le balancier a deux palettes il frappe deux fois chaque dent, parquoy il faut doubler ce nombre, & en aura vingt & un mille, & vingt coups de balancier, & chaque coup va l'un apres l'autre : on pourroit en trouver davantage, il suffit d'avoir démontré que cela est. Si la rouë de rencontre eut eu dix & neuf, cela excéderoit encores : ou bien si la rouë de camp avoit quarante cinq, bref on peut cognoistre que cecy est veritable, & mesme faisant les pignons de cinq, comme nous les faisons autres fois, mon conte monteroit jusques à plus de trente mille. Si le pignon qui tient à la rouë de camp, eust esté de six, & la rouë de rencontre de dix & sept, nous n'aurions que dix-neuf mille huict cens octâte trois coups, & un tiers de coup du balancier : Mais selon nostre calcul nous avons du reste. Par ainsi nous voyons la perceptiõ de cette petite espace de téps, qui est entre un coup & l'autre. Je sçay bien que les plus hardis aux sciées feront estat de cecy y & considereront que si nous avions un corps proportionne à ces atomes, voletans parmy les rayons de l'ær que tels petits corps perdroyent ce nom, & seroyent a nostre égard quãtité mesurables & partibles, ce que nous jugerions fort bien si nos organes estoyent constituees à si petite raison, ou que peussions en avoir d'autres, avec lesquels nous nous servissions vers tels sujets, nous avõs des doigts pour prendre ce qui est de leur proportion & pouvoir, que si nous voulons avoir quelque petite paillette ou grain bien menu, nous aurõs une petite pincette faicte expres, & par elle nous aurons ce qu'autremét ne pourrions manier aysémét : Ceux qui ont des lunettes qui grossissent voyons les atomes les estiment bien gros, & peut estre qu'ils sont plus gros que nous ne pensons, mais n'ayans pas des instruments autres que les nostres nous sommes contraincts de nous tenir à ce que nous pouvõs par les sens sur leurs objects en leur propre moyen.

*Des Principes, & que les tenebres
existent, des odeurs, de la cire
vierge, & blanche.*

OBJECT XXVII.



HAQUE particularité de ce qui est au monde, a un certain but, ainsi tout sens a son obiect bon ou mauvais, ou bon & mauvais : Et je m'avanceray davantage de dire que tout ce qui est perceptible, a quelque existence, & ainsi je jugeray qu'il y a principe l'un & principe l'autre : & pource estant Prince absolu en mes pensees je me donne cette carriere d'esprit a moy-mesme, de ne consentir pas à ce que plusieurs entendent estre le principe nommé privation. Comment seroit principe d'estre ce qui n'est point ? Cette dispute iroit en grande longueur qui voudroit bien & devèment debate ce que ce mot signifie : Je le reçois en une sorte, mais de l'admettre en toutes, je ne puis, ma pensée ne sçauroit s'y accommoder, je ne suis point de pareil avis avec ceux qui disent que l'ombre n'est que privation de lumiere, veu que l'ombre & les tenebres sont un mesme, & le saint Esprit dit notamment que les tenebres estoient, & puis Dieu fit la lumiere, qu'il distingua des tenebres, ces deux là sont veritablement deux existans, & il paroist assez, veu que de nuict, les tenebres sont diffuses, comme nous sçavons : Que si la nuict n'estoit que l'ombre de la terre on verroit au delà beaucoup de jour, veu que le Soleil est plus grãd que le globe terrestre : En une sale où il y a un flambeau qui rend de la clarté, on juge cecy, car au

derriere du corps il y a de la noirceur tenebreuse, autour laquelle est la lumiere qui estant plus sorte se fait faire place aux tenebres : Outre plus en Egypte Dieu envoya des tenebres palpables, à la mort de nostre Seigneur Dieu, Jesus-Christ, tenebres furent sur la terre, alors l'espoisseur des tenebres veinquit la subtilité des penetrãs rayõs de la lumiere. De là je conclus pour me delocter que les tenebres ont une existence. Semblablement je ne puis admettre que mal soit seulemēt privation de bien, veu que le mal paroist : il se fait sentir, & ce qu'il est se manifeste. Les maladies nous en sont preuves assez amples. Si la maladie n'estoit que simple privation de santé, on ne sentiroit pas tant de mal que lon fait, partant je pense que ce seroit mieux dit, que santé est privation de maladie, pource que la santé est comme une tranquillité insensib le, au contraire que la maladie est une cruelle agitation, qui maniant les sens avec trop de diversitez font cognoistre qu'elle est existente. Si les delicats qui posent tout à l'opinion y rengent la douleur, je desire qu'elle leur soit seulement communiquee, à fin que tout le monde soit en bien, sans se douloir. Quand je repense vivement à la these de ces Philosophes qui maintiennent la privation que ie conçooy comme ils veulent, & que i'entends ainsi qu'ils la cuident entendre, ie ne me puis developper des linceux d'opinion où cela m'enveloppe, principalement considerant qu'il y a des Anges bons, & des mauvais : & comme les Theologiens l'enseignent nous en avons à nostre conduite & à nostre erreur. Car s'il n'y a que le bon qui existe, le mauvais n'existant il ne pourra point exciter, ce sera seulement une cause de paresse au bien, & à la verité il y a bien à dire entre ne faire pas bien, & faire mal. Ne faire pas bien est une privation de bien faire, mais faire mal est une excitation par le mauvais : Ames qui vous alterez pour l'envie que vous portez aux esprits curieux, & qui engendreuses du mauvais venin qui vous infecte, jugez impudemment selon que le malin revers de vos malignes intelligences vons le suggere, n'allez point icy imaginer que je vueille soustenir ceux qui ont feint un Dieu, mauvais, opposé au bon. Pestes retirez-vous, ce n'est point ce qui me presse, je suis bien mené d'une plus belle croyance, je vous propose le monde qui par son peché a troublé toutes les intelligences. Dieu tout bon avoit faict l'homme parfaict, & il en est descheu ; S'il ne fut que seulemēt cheu, ou s'il ne se rut que simplement

esloigné de sa justice qui luy estoit tât bien acquise & appropriée, par le don du tout-puissant, sans faire naistre la malice, & le combat contre Dieu mesme, il n'y eut eu pas tant de mal, & la privation eust esté simple : Mais hélas ! il est sorty de ce deffaut une puissance meschante, s'il n'y eust eu que de l'impuissance à bien, au fort cela eust coulé, mais il est survenu de la puissance au mal : Le Peché s'est rendu existant, & cela est la cause de tant de diverses pointes d'afflictions qui sont vrayes, & se font ressentir. Beaux esclancemens de recherches ne me jettez point plus avant que ce goufre ne m'engloutisse. Revenez privation si vous existez, sinon retirez vous : Mais encor, si la mauvaise senteur n'est que privation de senteur, pourquoy y a-il des odeurs tant malignes ? je me cõtenteray d'estre privé du bien, & ainsi je n'auray point la fruition de bonne senteur, & s'il avient que l'odeur maligne me rencontre que sera-ce ? je ne trouve point que ce fait privatiõ, car je trouve q c'est une estãce dõt je voudrois estre privé. Pour solider mon theoreme je veux mettre en avant deux fumees ou odeurs, estans odeurs, ce ne sont qu'odeurs, & estans diverses elles font paroistre la diversité de leur source : La fumee de chandelle de suis esteinte est insupportable, & puante : celle de bougie de cire neuve est agreable, & encore plus quãd la bougie est musquee : En vous disant cecy je vous advertis que la cire blanche, blanchie par art, ayant perdu sa bonté naturelle, faict par son extinction, estant bougie une odeur puante & desagreable, & l'advertiray ceux qui ne le sçavent pas, & qui parlent par coustume souvent irraisonnable, dautant qu'elle est produite par le vulgaire, & qui nomment telle cire blanchie cire vierge, que c'est improprement parlé, car la cire vierge est celle qui eu tirée des avetes, que lon nomme vierges, pour ce que c'est de leur premier fruit, cette cire est agreable, & est blanche naturellemét, non pas toutesfois d'une blancheur si brillante que celle de l'artificielle. Passant outre sur le sujet des odeurs, & semblables exhalations qui sont fleurees, nous y remarquons bon & mauvais. Et cela a esté jugé par les sens selon qu'il s'est trouve agreable ou desdaignable : tellement que qui en jugeroit autrement auroit le sens au rebours, & seroit comme Demofron qui trembloit de froid au Soleil, & à l'ombre il suoit de chaud, si que les principes & causes agissoient autrement sur luy, que sur les autres, & je pense que s'il eut disputé de la Physique il en eut faict une

tout autre que celle que lon tient plus par opinion que par preuve, aussi cette-là eut esté telle qu'il n'eut pas fallu apporter des raisons imaginees, pour la convaincre ains des maximes puissantes & existantes, pour la destruire : & n'eust pas fallu s'arrester à l'opinion d'un seul, mais à celle de plusieurs sages, tels que Moyse, Salomon, & ceux qui ont esté inspirez du saint Esprit, auxquels les sens abondoient en parfaite habitude : & n'eust pas fallu en avoir de semblables à Theon le Sophiste, qui se promenoit en dormât, & duquel veu les effects, le dormir estoit une pure veille qui estoit voilee d'un crespé léger tissu du semblât de sommeil. Je passerois outre si je n'avois peur de remuër tant de pierres qu'il ne s'en fit un chaos, il faut demeurer icy pour cueillir ce que nous pourrons, & au moyen dequoy nous puissions peu à peu bastir une belle discipline fondee sur la verité, que nous allons çà & là decouvrant en nos libres discours.

*Sur ce qu'on dit, il n'y a point de
comparaison. Il est retourné à son
vomissement.*

OBJECT XXVIII.



HACUN peut parler, on l'entend, car il n'y a personne qui n'expose ses intentions par la parole, selon qu'il pense, qu'elle signifie : Mais tous ceux qui parlent ne sçavent pas s'ils disent bien, & s'ils font servir les paroles à l'intelligence, ou s'ils adaptent les mots à leur signification : Quelqu'un me

dira que m'import de rechercher de si pres les diction pour sçavoir leur naïve signification, pourveu que je me face entendre, c'est le mestier des Pedagogues de s'amuser à cette petite curiosité, les regens s'en escriment. Tout beau cœur de desirs il y a bien à dire, entre ce qui se pratique parmy ceux qui pour pressurer la signification d'un mot se crucient jour & nuit, & la belle coustume qui s'establit entre les bien-disans qui veulent paroistre sçavoir, non comme payez pour cela, ains pour obtenir la gloire que leur bel esprit leur acquiert par le hazard des belles rencontres qu'ils sçavent faire, se meslants de tout ce dont sont capables les ames curieuses. S'il est ainsi qu'il faut que les proportions soyent exactement observees és habits & choses vulgaires dont le commun se mesle, pourquoy les gens d'honneur ne garderont-ils les raisons & convenances de l'esprit aux propos ? Je croy qu'il est seant de sçavoir autant bien s'expliquer qu'il est exquis d'avoir de belles conceptions : & est seant que ces deux passent pieds égaux. Je ne veux blasmer personne : Je me veux esgayer sur quelques termes & façons de dire, qui passent. Quelquefois estant en devis avec les dames d'honneur il adviendra que lon parlera de celles dont on dit, & possible (contre ma croyance,) il est qu'elles se donnent le contentement de practiquer des amours illicites : Aussi tost ces dames qui sont relevées d'honneur se formaliserõt, & arrestant le discours quelqu'une dira : Ne parlez point plus avant, il n'y a point de comparaison entre une femme de bien, & telle impudique : voy la trancher tout d'un coup, voyla une sentence vistement donnée, & celle qui dit ainsi, pour le dire en conscience, ignore ce qu'elle dit, dautât qu'elle pense d'un, & dit d'autre, sans que ce soit à son escient. Devant que resoudre cette proposition, je veux vous donner le plaisir d'une petite histoire, Sur ce qu'on pèse ou qu'on dit : Quelqu'un assez entrant & accort, vint en une maison, où souvent belle compagni se rencontroit, là estoient de belles filles, & sages, mais non assez civilisees, ou peut estre un peu rudes à cause de quelques fantaisies qui leur occupoient l'entendement. Cettuy-là s'approchant d'une assez courtoisement, se mit à deviser honnestement, & comme la jeunesse se donne quelque petite licence, il luy advint de passer la main sur le sein de la belle, en toute modestie, luy disant que cette belle apparence estoit signe que tout le reste estoit bien proportionné : la fille tournant sur luy a veuë

assez desdaigneusement luy dit, Je ne suis pas ce que vous pensez, vivez autrement : incontinent luy qui estoit prest à repartir, dit à la belle, tant mieux il y aura donc moyen de passer le temps avec vous, je laisseray le manteau : Comment, repliqua-elle ? A cela il luy redit : Entrant ceans j'ay creu & pensé estre avec des filles de bien, & vous me dittes que vous n'estes pas ce que je pense, si cela est, vous seriez de celles qui donnent le doux contentement aux compagnons : Pardon, dit-elle, jamais plus je ne diray comme cela. Et bien, elle cuidoit avoir raison au commencement : Ainsi est-il de nostre proposition, à laquelle aussi à mon advis, faillent les braves Chevaliers, lors qu'un moindre qu'eux leur dira quelque chose qui leur semblera indecent, mettront qu'il n'y a point de comparaison entre eux : Examinons ce qui en est, On compare les sujets pour voir & trouver ce qui en est. La difference est cause de comparaison, l'égalité ou similitude oste la comparaison : C'est lors qu'il n'y a point de comparaison quand tout est egal ou pareil. Par la comparaison on discerne le plus ou le moins, si l'egal vient elle cesse, on les confronte bien pour dit cerner leur qualité, on les met l'un aupres, ou vis à vis de l'autre, on les confere : Qu'ainsi ne soit les comparaisons ont des degrez, les similitudes & égalitez n'en ont point. Si on ne compare on ne peut discerner la difference, parquoy il y a comparaison entre les femmes de bien & les autres, ou elles seroyent semblables : Quelquesfois parlant de deux choses on dira, il n'y a point de comparaison, & on veut dire égalité ou semblance : on conferera un diamant excellent à un autre, & voyant que l'un surpasse en trop on dira sans y penser, il n'y a point de comparaison & on se trompe, car il y en a beaucoup, il faut dire, il n'y a point d'égalité, ils n'aprochent en rien l'un de l'autre : Le galant gendarme disputant par hazard avec un homme de peu, ne luy dira pas s'il veut bien dire, il n'y a pas de comparaison entre toy & moy, car il y en a grandement, mais bien luy pourra remonstrer qu'il y a beaucoup de difference, & ce par comparaison : car s'ils sont comparez comme il se doit on discernera la difference : il y a donc comparaison entr'eux. Ceux ausquels cecy ne plaira pas, qu'ils trouvent d'autres mots, & tous ensemble taschons à nous glorifier en nostre belle langue, qui quelque jour era royne des autres, à cause que ce qu'il y a de plus exquis en tout ; sera compris en ses bonnes frases : Je m'advise d'une façon de parler

que mesmes les doctes usurpent, parlans de quelqu'un qui est allé à la faute qu'il a faicte, & disent : Il est retourné à son vomissement. Il m'est advis qu'il n'y a point de retour, si cela n'est advenu plusieurs fois, parquoy quand une personne a esté d'une oppinion fascheuse, & il l'a quittée, puis se ravisant il y retourne, iusques icy nous en avons parlé proprement, & dirons bien ayant repris sa premiers opinion, qu'il avoit laissée ; Il est allé à son vommy : car il n'y avoit point encore esté, dautant qu'il falloit avoir vommy avant que d'aller-là que s'il tourne encore à se repentir, puis que pour la secõde fois il se retracte aussi, adoncques on pourra dire, il est retourné à son vommy, le vomissement est l'action, mais le vommy est ce qu'il reprend ; Cecy est dit à l'exemple du chien, qui apres avoir esté vomir retourne au lieu où est ce qu'il a jetté pour le r'avaller : la premiere fois qu'il y va il retourne au lieu, & non au vommy. Je fais icy le Grammairien, pource que je sés quelque difficulté, quand j'oy que les bien disans tresbuchent. Ceux qui seront de mon oppinion s'esgayeront avec moy de ces choses qui ne nous coustent rien, & comme par plaisir nous nous y delectons, par plaisir aussi ils s'y arresteront, les autres l'auront pour indifferent. Passant outre j'oy dire des nouvelles de guerre, On dit, Telle place s'est renduë, cela est bon à dire d'une qui a esté à un Prince, & apres elle se rend à luy, car on ne rend que ce qu'on a osté. Si on vous réd quelque chose, elle aura esté à vous : Je ne veux en toucher que cela en joüant, parce que les serieux y prendront garde opportunement, & sur tout pource que les paroles estans signes de ce qui est il faut adapter les signes aux sujets.

Du calomniateur dépeint par l'oiseau des Liparites.

OBJECT XXIX



I nous pouvions vivre en ce monde tellement respectez, ou si bien oubliez & incognus, que personne ne parlast de nous, nous aurions possible l'esprit tranquille, & comme vivants en innocence ne sentirions bien ny mal. Mais qui est la personne qui peut en ce mortel domicile estre de telle condition ? Il n'y en a point : car mesmes les plus gens de bien sont taxez par les autres. Je me garderay de proferer ce qu'un autre moins respectueux que moy, eut dit, dautant que tel eut tranché outre, & eut nommé ces autres-là meschans : Non il ne le faut pas dire, parce que tel peut rapporter ce qu'il aura oüy, & ne laissera d'estre hōme de bien, proferant apres ceux qui parlent trop tost, ce que le zele de son cœur luy fera avancer, je dy cecy fort asseurement, & parle avec autorité, comme en ayant fait preuve : Je veux icy proposer un homme de bonne conscience, tel que je le voudrois estre, aussi je me plains ainsi que cettui-là se peut plaindre : Et pour m'eguillonner moy-mesme, je faindré que c'est moy, pour faire depit à ceux qui n'ont point de coura ge : Mais pesez equitablement ce que je presume dire de moy qui me donne cette carriere. Dieu ma faict la grace que j'ay apperceu en moy ce que je croy de ceux qui veulent cheminer en pieté, & rondemét, j'ay esté l'objet aux bons, aux mauvais, & aux indiferens, & à la fin j'ay sceu que jamais les gens de bien n'ont mal parlé de moy, ou dit de moy chose qui fut mauvaise, si ce n'a esté par faux bruit, ou que ceux qui

ont parlé à mon desavantage ne me cognoissoient point, & de faict j'en cognoy qui aujourd'huy me cognoissent lesquels m'ont fait excuse d'avoir ou mal pensé de moy ou mesdit apres les autres, & je rends graces à mō Dieu de ce que les meschans ont dit de moy de mauvaises paroles ; car cela m'honore, par ce que si telles gens disoient bien de moy, je penserois estre d'escheu de la pieté que je veux suivre : je ne fay point ces contes pour presomptuesement me relever, comme si confit d'orgueil je me voulois vanter d'estre juste : Mais i'allegue hardiment, que je n'ay jamais faict tort à personne. Qui est cettui-cy dira quelqu'un qui pense sa vie mortel le (pleine d'infirmité par nature) estre sans cette notable tache d'avoir offensé ? Il faut que cettui-là se retire d'entre les Chrestiens de que plus il n'ait souvenance d'estre fils d'Adam, demeurant oisissans proferer l'Oraison que nostre Seigneur nous a dictée. O bonne personne ne vous estrangez point tant de moy, je vous contenteray, je vous feray demonstration de mon dire, & de telle sorte que vous l'aurez plustost approuvé que je n'auray presque ouvert les levres pour conclure. Je peche journellement, je bronche tousjours & miserable plein de pechez je fasche tout le monde, entant que je vay suivant ma nature mauvaise. Mais quand mon deffaut, quand l'outrage que je veux commettre eschet à l'homme de bien, que ma mal-usance se tourne contre-le juste, il s'avise & sçachant que je suis son frere, son membre pour lequel Jesus a souffert, il ouvre ses entrailles de douceur, & cuide que ce soit sa main gauche qui en eschapanant a blessé la droite, ou a laissé choir sur son pied le fer qui a fait solution de continuité, & à donques il le supporte & ne se sent point offensé, il passe par dessus il ne le sent plus pour me l'imputer, & il ne pense pas que je l'aye incommodé : Puis moy voyant cette grande bonté je viens à la correction volontaire, à laquelle Dieu m'attire, & je me retiens par la bride que son saint Esprit pose sur les efforts de ma rebellion. Que si par zele j'eclatte cōtre quelques uns qui soient meschâs, je ne les offense pas, car ce n'est point offencer que d'affliger justement ceux qui ne sont point du troupeau de pieté. De mesme je veux tant que je pourray estimer que les gens de bien ne peuvent m'ostencer : Il est vray que les meschans me faschent, pource que je suis marry qu'ils m'affligent, car je suis homme disposé à estre meschant, si Dieu ne me conserve, & suis triste de ce que les

malins me veulent ennuyer, car cela leur tourne à peché & confusion : voila comme il faut traicter ce poinct en homme celeste, que si je retombe encor en cét homme temporel, pour ce que j'y suis, je vous raconteray que je n'ay jamais essayé d'offencer aucun, & je le dy confessant mon infirmité, & ne me suis sency oppressé que par meschans & gens de peu, qui pourtant Dieu mercy ne m'ont sceu faire de mal, dautant que je n'ay pas eu le loisir d'y prendre garde : Et les ay laissé faire, estimant qu'ils estoient comme les chiens ab boyans les ombres, & je suis un ombre qui passe vers son repos. J'ay beau faire ces bons discours, je tasche tant que je puis de me retirer de cette mortalité, & toutesfois j'y suis tout plongé : je suis homme, il me sera pardonné : Je suis picqué & pour ce je m'exagere mortellement contre les calomniateurs, à cause que je voy tous les jours & entends des calomnies trop impudentes. Et qui ne les voilà à la honte de tous les esprits curieux ? Les plus sages, ceux qui sont la lumiere des autres, emplissét leurs ouvrages de contes injurieux, de blasmes, de reproches, & de meschâcetez, invectivans outrageusement contre leur prochain : Je dirois volontiers à ceux qui parlent tant avantageusement suivant l'erreur de leur folle fantaisie, ce que dit saint Paul ; Qui és tu toy qui juges le serviteur d'autray ? Or ma violence se retient, car elle est trop vive, je laisse les ames en leur estat, & toutesfois je desirerois que chacun se voulut cognoistre. On a tât fait d'estat de cette sentence, Cognoy toy, si nous la practiquions bien nous demeurerions en nos limites, & sans abonder en nostre sens pour nous estimer parfaicts, nous jugerions & parlerions sobrement d'autrui. Ce cognoistre n'est-ce point croire que lon est l'objet des autres, comme nous sommes leur objet ? Si cela estoit considéré il n'y auroit pas entre les mortels tant de pernicieuses langues, les calomniateurs cesseroient. Je vous avanceray un emblesme sur ce sujet, suivant le pourrttaict de l'oiseau des Liparites. Jadix les Liparites en leurs armes ou enseignes portoiét un Cocu dont la figure estoit d'un oiseau extremement beau, & de bonne grace, le plumage n'avoit rien qui ne fut exquis, les couleurs en estoient si vives que le naturel y avoit regret, le geste s'en recognoissoit si bien faisant, qu'il servoit de patron pour estre imité, & l'ær s'y cõstituoit avec tant de proprietez, que mesmes les autres oyseaux se delectoient en la rencontre de cette peinture tant naïvement rencontrée : Ce qui incitoit ce peuple à se

glorifier de cette arme, est que par tradition on leur avoit fait entendre que le cocu est un oyseau fort deliberé, & qui en sa jeunesse est tant agreable & beau, qu'il est caressé de tous les autres, bien venu partout, suporté de chacun, & recherché du tout : Mais devenant viel il deschet de toutes ces graces, pourautant qu'il devient laid, & difforme, partant odieux, desagreable & ennuyeux, si que tous le chassent, le laissent, le fuyent, & le mesprisent tellement qu'il luy convient à terme de temps mourir de cruelle faim, & sans qu'il allonge le miserable reste de son soupir de vie, en devorant ses membres & soulageant son apetit de sa propre plume, il ne dureroit gueres, & toutesfois à la par fin il deseche & perit, si que presque consommé d'ennuy & de misere, il sort du creux où sa honte l'avoit relegué, & vient vers le monde chercher quelques restes de misericorde & il la trouve, mais non comme il espere, car soudain que ceux qui autrefois l'ont admiré le rencontrent, ils le deschirent : Je vy ce beau tableau en un bon lieu où mes yeux me lierent longtemps à la peinture, estant attentif pour entendre ce mystere, & me fut dit que c'estoit le symbole ou figure du calomniateur, qui ordinairement par beaux moyens s'introduit par tout où il est le bien venu, & puis ayant esté approuvé ce qu'il est, perit malheureusement, & suit la voye preparée à ceux qui courent cette façon de faire, vivans desloyalement. Cecy sera une consolation aux gens de bien, & un avertissement à ceux qui se mescognoissans ne font point de difficulté de deschirer malignement les autres, acquerans par ce moyen le tiltre de meschans, tels que sont aussi ceux qui parlent des absens au desavantage de la renommée de ceux qui ne se peuvent deffendre n'y estans pas.

Quelques remarques notables, & de consequence.

OBJECT XXX.



Os pensées ne sont pas tousiours rampantes sur les sujets inferieurs, par fois elles se relevent magnifiquement, & les choses serieuses nous evoquent à leur tour : selon telles pointes je demonstreray que je passe par tous objects, pour ce que mon esprit est plus capable que moy mesme.

Voyant quelquefois les traductions vulgaires des Escritures saintes, je m'estonne comment les doctes qui s'y sont employez ont ignoré ce qu'ils devoient bien sçavoir, en ce qui est de l'antiquité. Entre autres remarques que j'ay faictes en la Bible Françoisse de Louvain ou de Paris, il y en a une qui me fait esbahir & douter comment il s'est peu faire que ces Doctes traducteurs n'ont pas cognu la façon de bastir des anciens : Il est escrit en Samuël livre second, chapitre seiziesme, que selon le conseil d'Achitofel il fut dressé un pavillon à Absalom pour entrer aux femmes de David, le texte porte que ce fut dessus la maison, & en cette Bible ils ont mis au grenier, qui est tres-mal entendu : Car lors en Judée les maisons estoient basties plates par dessus, mesmes au Deuteronomie chap. 22. verset 8. il est dict quand tu feras une maison tu mettras tout autour du toict une muraille de peur qu'aucun ne tombe, s'entend de mesmes qu'elles estoient des plateformes : Ce qui se cognoist par le premier chapitre du dernier livre des Roys où lon lict selon le sens Hebraique, Que Ochosias cheut par le treillis en sa chambre, c'est qu'il se proumenoit sur le toict & sans y penser il se laissa choir par l'ouverture qui respondoit en sa

chambre. Et au second chapitre du second de Samuël il est dit que David s'alla promener sur la maison, ce qui de note assez avec les histoires, & remarques que lon en a, que les anciens bastissioient de force que leurs maisons plates par dessus estoient promenoirs, ainsi qu'il se void encores en de bonnes villes : Ce ne sont pas tousjours des greniers comme en ces pays-cy, car le grain ce met souvent és bas lieux : Voila comment souven les gés doctes passent par dessus sans y penser : J'ay fait aussi une remarque en la nouvelle traduction de Geneve, je croy que ceux qui ont mis cette derniere main estoient Suisses des gardes, dautant qu'ils ont baillé à Saul une halebarde se promenant lors que sa folie le tenoit, cela ne me fasche point tant que ce qu'ils ont osté la harpe à David. Tandis que j'y suis, j'ay une petite observation que je veux debattre non opiniastrement & toutesfois ce sera serieusement & avec le respect deu au saint Esprit de à l'Eglise. Celuy qui transcrivit le Pseaume, *Exurgat Deus*, m'a mis en ce dessein, ayant escrit au 14. verset, *Si dormiat inter medios cleros*, je dis qu'il avoit escrit *caldarios* en abregé, & que lon a leu *cleros*, sans s'aviser au tiltre qui estoit dessus, & par ainsi cette traduction & ce mot sont venus jusques à nous, ce qui me fait pèser cela, c'est que la plus part des traducteurs qui ont traduit sans envie ou ambitions ont interpreté chaudrons, chaudières ou landiers, & il n'y a point de bains sans chaudrons, parquoy *caldarius* qui est le lieu eschauffé sera environné de chaudrons ou en sera plein : Or ces traducteurs ont suivy l'Hebrieu qu'il faut aussi, avoir pour guide en cela, parquoy il est evident d'admettre cette remarque faicte à cause qu'ils escrivoient jadis, *per signa & siclas*, Mais quelqu'un me dira qu'au Grec on trouve *clairos*, qui signifie sorts, hazards, & partant que ma notte n'a point de lieu : Je respondray que je pose que le Latin a esté en cela avant le Grec, & que la traduction Grecque a esté faite sur la Latine : Ce que je dis peut-estre, pour ce qu'il y a plus de similitude du Latin à l'Hebreu en frases, ou paroles, que du Grec, joint que lon ne sçait pas si les Pseaumes sont de la traduction des Septante, qui au dire de plusieurs n'ont traduit que la loy. Et puis quelle convenance y a-il de dire quand vous aurez esté entre les clerks, pour dire entre les chaudrons pour signifier une incommodité & persecutiõ ? Sinõ que lon voulut paler de ces clerks ou leurs semblables lesquels pour le calomnier mirent à saint Hierosme l'habit

d'une femme au lieu du sien. Or si cela n'est je ne m'en veux point trop formaliser, je propose cecy quant à ce dernier poinct pour exercer ceux qui ont de la curiosité & prennent plaisir à noter dignement tout ce qui s'offre, & pour inviter ceux qui ont charge de nos ames d'estre diligens & de ne laisser rié passer, surtout en espluchant l'Ecriture, dont le plus petit poinct est de consequence, car le S. sprit n'estale aux yeux chose qui ne oit tres-necessaire puisque Dieu ne fait rien sans cause.

*De plusieurs mots vsitez, comme
Mieure. Il se chesme. Quel bien seroit
s'il n'y avoit qu'un langage.*

OBJECT XXXI.



Es bonnes gens du temps passé ont retenu plusieurs paroles des Druydes, lesquels comme plusieurs Doctes ont maintenu, parloiet Grec & tels mots sont venus jusques à nous : Et de faict en nostre vulgaire il y a beaucoup de dictions Grecques cōme aucuns l'ont doctemét remarqué. Mais je m'advise de deux qui sont fort cōmunes à Paris & usitées en d'autres lieux : Ces bons peres de famille tançans leurs enfans qui courent & ruent des pierres les appellent mieures, j'oyois ce mot & ne le pouvois entendre, tant que je sceu ce mot Grec, signifie meschant, & outrageux, alors considerant ce qu'ils vouloient dire, l'estimé que pour miare ils ont dit mieure : L'autre bien cognu est celui que disent les nourrices & bonnes femmes parlant de ces enfans qui se deulent, & sont fort tristes, & descouragez, & comme tout en langueur, se plaignét lentemét, ils disent qu'ils se chémét, j'ay pensé qu'elles imitoient le Grec qui signifie proprement le baaillement de ceux qui s'ennuyent. Or en voila deux usitez parmy nos gens, si chacun des escrivains qui veulent faire entendre ce que lon dit, en met autant en avant, nous aurons peut-estre à la fin autant de Grec qu'il en faut pour y faire un homme sçavant, & assez pour le rendre commun sans tant estudier. S'il n'y avoit qu'une langue nous ne serions pas en la peine où nous femmes : Et si nous faisons estat de

notre langage pour y traicter les sciences nous avancerions nos estudes, car le plus beau de l'âge s'use à à prendre un langage, & le reste de nos bons iours s'escoule desmesler les secrets cachez sous les paroles estrangeres. Et puis dites si les anciens Grecs & Latins estoient bien gastez, s'ils estoient sçavans, ils avoient les sciences toutes presentes c'estoit ce qui leur estoit enseigné, car en tettant ils savouroient le langage qu'ils pollissoient en estudiant les livres lesquels contenoient la doctrine qu'il nous faut crocheter à peine : Pleust à Dieu que toutes sciéces fussent en toutes langues, puis qu'une seule langue n'est pas, ou que toutes sciéces fussent en une lãgue. Si cela estoit nous serions bien tost sçavans, & ne faudroit point tant s'amuser aux outils que lon faict : C'est ainsi que les Chirurgiens qui doivent estre forgeurs & aiguiseurs de lãcettes, qui est tout ce que peut faire un bon ouvrier qui ne fait autre chose, s'il estoit ainsi que cela fut necessaire de sçavoir, ils y seroiét plus long téps presque qu'à ouyr les doctes leçons des medecins qui les instruisent. C'est le malheur où nous sommes qu'il faut estre plus lōguement à s'instruire apres les outils qu'à s'endotriner en la science, & si les langues estoiet communes, ou que les sciences fussent en toutes langues ou en une seule nous parviendrions à plus grand degré de sçavoir que ne faisons. Mais il faut vouloir ce que Dieu a constitué pour punir nostre malice, & retenir nostre orgueil qui s'enfleroit par trop de sciences, veu le peu de charité qui est parmy nous, & le trop de malignite qui nous consomme.

Des Esprits.

OBJECT XXXII.



A raison qui establit toutes les consequences veritables, nous demonstre qu'un contraire est co-nu par l'autre, & que l'un estant admis il faut aussi admettre l'autre : Parquoy si nous sommes informez de ce qui est, nous pourrons avoir quelque induction de ce qui le contrarier : Nous sommes instruits par les sacrez monumens tât de l'antique loy que de l'Evangile, que l'Eternel a estably les esprits qu'il a créés quand il luy a pleu : Et est necessaire que posant en nostre croyance, qu'il y en a infinis qui suivent la bonté, nous sommes obligez à croire qu'il y en a de mauvais : Le Chrestien ne fait point de doute de ce qui est recité des actions, paroles, & effects des bons Anges ; aussi ne doit-il tirer en autre opinion ce qui est raconté des efforts propos & rencontres de Sathan, des siens : Tout ainsi qu'il est vray que les bons Anges ont accompli plusieurs desseins, les mauvais en ont executé beaucoup, car ces intelligences abondantes en pratiques, ont en certains temps & endroicts suscité divers tourmens & tempestes : Quand l'estat de telles substances nous sera comme cognu, & par cela qui a esté & est, nous cõceurons tant soit peu les organes dont les esprits se servent, sans difficulté nous tiendrons pour certain ce que voudroient debatre ceux qui sont de croyãce delicate. Lors que nous discourons des esprits, nous proposons tout premierement la volonté du Principal qui fait ses plaisirs : L'Esprit Divin est une force & puissance diffuse par tout, contenant tout, voyant tout de la providence de qui toutes choses ont besoin ; Nous n'entreprenons point de le definir, mais de dire ce que nous en aprenons par la grace de ses effects : C'est luy qui a fait tant- & tant d'esprits qui sont és cieux, & és elemens ; il a créé ces substances perpetuellement mouvantes, & en continuelle action, Ces esprits qui ont leurs objects & sujets en dispofition telle qu'ils s'en peuvent aider comme ce bon Dieu leur permet. Ce secret nous deviendra presque manifeste, si nous prenons garde que toutes substances sont selon le vif, le vivant ou le mort ; Le vif est qui s'agitte par soy-mesme & s'eslance librement où ses intentions & but l'addressent : Le vivant est composé de deux, à sçavoir de ce qui est vif de foy (j'entens és secondes & inferieures substances) & de ce qui est mort quant à soy, & ne peut estre vivant que par le vif auquel il est

uny. Et mort est qui de soy & par soy n'a mouvement aucun, & toutesfois peut-estre l'organe du vif, lequel sera sa cause mouvante. Ainsi comme nous l'entendons pour nostre demõstration qui sera agreable à qui l'admettra ? ce qui a corps & esprit est ce que je dis vivât, comme les animaux desquels le corps est un fardeau immobile, & l'esprit est cette vigueur puissante qui l'agitte. Esprit est consideré en plusieurs manieres, quelquesfois il s'entend pour la subtilité des ærs ou substâces legeres qui sont en tout, & bien que proprement esprit soit une essence imperceptible aux sens, si est-ce que ce qui tombe sous aucuns d'iceux reçoit par fois tel nom, comme le vent que lon oyt, les odeurs que lon flaire, les quint'essences que l'on goust, les subtilitez que lon touche, les ombres ou vapeurs que lon voit, & telles semblables qui ne sont manifestes qu'à certains sens, & que pour bien remarquer, il seroit presque permis de les nommer corps momentaires : Les Docteurs sacrez usent du terme d'esprit parlât des ames separées de leurs corps, ou des Anges, mesme par cette diction nous entendons parler de Dieu & de sa providence laquelle est l'Esprit divin & continu qui entretient toutes les parties de l'univers, qui autrement ne pourroient persister : C'est ce grand Esprit qui guide, envoie, adresse, force, tient & excite ces suibstances, que particulierement apres on appelle esprits distinguez en bons & mauvais Anges, desquels les uns sont ministres de sa gloire en bonté, & misericorde, & les autres executeurs de sa justice : Ces deux sortes sont ceux desquels nous traictons pour quelques belles considerations qui souvent se proposent entre ceux qui discovrent. Nous tascherons à les discerner par cette description : Le bon Esprit qui a par specialité retenu ce nom d'Ange, est une substance intellectuelle, mobile, libre de volonté, sans corps, servant Dieu, ayant en soy l'immortalité en sa nature, selon la grace, & dont la substance & espece est seulemēt cognuë & manifeste à celui qui en est le Createur. Sathan a eu cette condition, car il fut ainsi créé comme les autres au commencement, mais il en est descheu du tout & de mesme qu'il en jouyssoit avant sa disgrace, il en est du tout frustré, non quant à la nature, mais quant à la qualité de bonté. Ainsi abbaissé à cause de sa rebelliõ, il l'est veautré és turpitudes de l'Univers, & a receu l'epitete de malin. Les doctes Payens qui n'entendoient pas bien tout, ont pourtant eu quelque intelligence qui les

faisoit estimer des esprits ainsi, Le Demon est un animal de genre & de cogitation raisonnable, d'animation passible, de corps aeré, & de temps eternal, par eternal ils entendent non mortel, mais durant tousiours : Voila ce que lon peut entendre de la nature (si cela s'en peut dire) des esprits. Les saints memoires & les discours des Peres & ancestres, nous certifiét que les Anges sont distinez à plusieurs offices, & les mauvais ordonnez pour les effects des supplices, & ayants esté employez en leurs commissions, ils ont fait leurs charges durant lesquelles ils ont paru aux yeux, ou aux autres sens selon l'exigence de l'affaire, & quand ils ont deu executer un commandement, ou effectuer une permission, ils ont obtenu des organes pour s'en servir : Ce qui a esté plusieurs fois, peut aussi advenir quelques fois, dont les exemples nous seront fidelles preuves si nous les voullons recevoir. Or afin que les discours que nous en retracerons soient plus evidens, & que les ames curieuses prennent plus de plaisir, il sera bon de filosofer gentilmente sur les differéces qui ont esté imaginées entre les substances spirituelles. De tout ce qui concerne cette doctrine d'esprits, nous sommes instruits par l'Ecriture sainte, par la Kabale, & par les histoires, car la Philosophie n'en raconte que ce qu'elle a mendié de ces trois, qui nous informent amplement & descouvrent ce qui est des apparitions par exstases, songes, ou veritez : Et de tout ce qui dés jadis a esté raconté des puissances spirituelles, & de leurs effects. Nous dirons un petit des exstases en passant, seulement pour ce que c'est une verité, & afin que nous ne nous y arrestions trop nous n'exagererons que celle de saint Paul, & encores bresuement & sobrement, pour venir où nostre intention nous appelle : Entre telles eslevations d'intelligences cette cy est notable : Car ce grand Apostre estant dans la frequéce abondante du peuple qui refouloit au Temple, au temps des devotions ardentes des Juifs plus fidelles, cet excellent Docteur-eslevé sur l'ælle de ses prieres, transporté par les vives pointes de son zele, se sentit souslever jusques au troisieme Ciel ; Il s'y trouva sans sçavoir si ce fust en corps & en esprit ensemble, ou en esprit seulement, il fut conduit au Ciel où est l'infinie intelligence, en ce vaste qui cõprend toutes les autres, tant grandes soyent elles : Il ne faut pas estimer que ce Ciel qu'il nomme le troisieme soit celuy qu'aux Spheres nous mettons en tel ordre, où lon remarque l'estoile errante de Venus, comme l'a

dit quelque vain Astrologue : Il convient en penser autrement, & de la sorte que nous avons faict en nos saintes Resolutiões. Pour en esclarcir ceux qui le desirent nous repasserons icy sur ce sujet, en la doctrine des sçavans qui ont sceu ce qui est equitable de sçavoir de tels secrets. Les sages ont notté du nom de Tout, tât l'univers que ce qui est creu estre, & est outre l'univers, tout ce que le sens & l'entendement humain peuvent avoir pour object, ce qui se cognoist, & qui est apprehendé plus que ce qui paroist, & ce Tout ils ont distingué en trois Cieux, dont le premier est ce qui subsiste depuis le centre du monde, qui est l'extreme moins, ou le dernier petit, jusques au prochain poly de la voulte de la lune, qui comprend ce que les petits Philosophes nomment les quatre Elemens : Et depuis ce terme jusques à l'extremité des corps, & derniere fin de l'extreme grandeur corporelle, qui grãdeur comprise en ces deux termes, est ce qu'en science nous disons Ciel, est le second Ciel. Ainsi ce premier & deuxiesme sont ces orbes materiels, changeans & mouvants, qui comprennent l'univers duquel le bas est sujet aux mutations generatives. Puis cétaby sine, cette grandeur inexplicable, ce plus tresplus, cette capacité qu'aucune seconde intelligence n'est capable de considerer, & encore moins comprendre ; ce vaste infiny, ce pourpris eternal, cette habitatiõ sans termes, dont le mystere est en la cognoissance du Tout-puissant qui le contient infiniment, est dit le troisieme Ciel, c'est où fut ravy nostre grãd Pasteur. Cecy remarqué, & selon ces dispositions, nous ferons estat des habitations en ces lieux, & de leurs habitans, ainsi nous sera permis, pour nous expliquer, de nommer lieu, ce qu'autrement ne pouvõs exprimer : Or les formes qui le rengent eu tels endroicts, sont dignifiées selon l'ordre de leur habitation & conversation : Ayãt posé cette remarque nous aurons plus de clarté pour advenir aysément aux cognoissances de la partie de la Kabale dicte Marcaua, laquelle avec toute la science & speculations des doctes Ægyptiens, Caldeans, Juifs, Grecs, & Druides, nous presente l'intelligence de ce qui a esté imaginé des substances que l'Apostre nomme puissances de l'ær, & des autres : & attriburons aux esprits du pouvoir, selon la doctrine de nostre Seigneur, disans quelquesfois Satan estre fort, au prix de ceux qui debiles en foy succombent à ses efforts : La distinction que les premiers ont fait de ces essences, a esté selon que l'imagination s'est appliquée aux effects,

apres la cognoissance plus nette qu'on en a peu avoir : Ainsi toutes ces secondes essences spirituelles, sont celles dont nous pouvons dire : L'Ange & les mauvais genies sont d'une mesme certaine essence & nature, mais leur ellection n'est pas égale, ny mesme, comme on discerne és hommes, tant bons que malins une semblable & pareille nature, mais ils ont la volonté contraire, & desseins divers. De ce qui est des Anges nous en devons estre resolu, pource que le bien est la ligne droite, qui est une, & tout ainsi que la courbe est recogneuë par la droicte, & qu'elle est d'infinies fortes, nous jugerons de mesme des troupes des mauvais Esprits, dont les differences complexiõnelles sont beaucoup de fois diverses, selon quoy tantost quelques-uns les ont estimez mortels, & tantost immortels, au prix que le discours humain retraçât apres ses pésées les attachoit à quelques effects, lesquels finissans aussi aucuns croient que ces espoces-là prinssent fin, & la substance en deffailloit, ne plus ne moins que si un esprit qui peut estre abstrait, se tenoit attaché à son sujet, en la sorte que l'ame d'une beste l'est à son corps pour finir avec luy. Or les Esprits immortels ont par les anciens esté nommez generalemèt daymõs, & quelques Poëtes parlât des Dieux les disent daymons : Aussi les Grecs ont estimé que les daymons fussent les premieres substances, & puissances : ainsi que le tesmoigne leur antique proverbe *Daymonios*, que sans y penser les François ont interpreté, En Diable, voulans les uns & les autres dire ce qui passe l'ordinaire, & est excessif, cuidans en cela imiter les Hebreux, mais à contre-poil : Car quand ils veulent dénoter quelque sujet estre grand ou profond, ou divin, par ce qu'ils estimoyét toute excellence & assistance divine estre esprit, parquoy ils se tournoient vers Dieu pour le considerer en adiurant ce qui est outre l'ordinaire on excedant, donc voulans signifier une tres-grande & tres-haute montagne, ils proferèt, c'est la montagne de Dieu. Voylà ce qui est de la premiere distinction des esprits selon l'opinion des peuples, qui en suite de discours & d'observation, ont fait suivre les Heroës, d'entre lesquels ils en ont feint de mortels, comme les demy-Dieux & les Fées : Entre cette multitude d'Esprits on conte les Ames, les Manes, les Spectres, & tels dont la doctrine de l'antiquité nous amuse : les Hebreux mesmes qui ont deu estre les plus sçavans en ce sujet, en ont fait des distinctions notables, selon quoy ils nous proposent : Le Lilit, le Nefés,

autres qui sont le sujet de leurs plus belles conceptiões, dont nous nous esclarcirons pour avoir du plaisir en decouvrant leurs gentillesses. Le Lilit est un fascheux spectre, qui se monstre & apparoist materiellement aux personnes en la figure d'un avorton, qui nuit fort aux petits enfans, & espouvãte beaucoup les grands, de n'y a vivant qui ne fust surpris & la rencontre inopinee de tell apparence. Elifas, amy de Job tesmoigne que les apparitiões de simulachres sont affreuses, racontant sa vision, & dessignant cette similitude, qui passa par devant luy, le tremblement de frayeur le saisit, ses sens furent espouvantez, & l'horreur l'occupant son poil fut tout herissonné pour ce qu'il vid au passage l'esprit, ayãt une figure qui luy estoit incogneuë, telle apparence soit Lilit ou autre, donne trouble. Le Nefés qui est aussi interpreté Ame, à cause (disent-ils) de leur similitude, est la figure, ou image, ou ombre abstract, qui lors que par quelque petit point l'intelligence est destournee, se presente & paroist un peu avant l'instant de la mort. Les Peres constructeurs du Zohar, discourent hardiment sur l'occurrence de tel spectre qui s'avança sur le terme de la mort prochaine, & parut prononçant le trespas de l'un de leurs plus signalez Docteurs : Ces deux remarques de figures spirituelles n'ont point esté si naïvement traictées par les Gentils, desquels les opinions ont esté plus terrestres, & en leurs pauvres imaginations ils ont estimé que les Ames devestuës de leurs corps estoyent ombres, possible representans en lineamens, & remembrances les deffunts, comme le Nefés les faisoit paroistre avant le deceds, & tels ils les recommandoyent aux Manes. Or cét ombre ou devancier, ou posterieur, est comme qui diroit que ce fust une figure purement abstracte de la substãce, sans diminution d'icelle, signifiant que bien tost cette parfaicte image sera effacée, ou est separée de son sujet. Les Rabis qui nous figurent ce Nefés nous font presque comprendre un accident sans substance, tel qu'il se peut imaginer és ombrages des couleurs de verrieres peintes, que le Soleil par la vigueur de ses rayons pousse jusques contre le solide opposé, qui reçoit les ombres, lineaments, & teintures abstractes par une extraction figurative. La figure spirituelle qui va ainsi errant apres les deffuncts, est souvent nommée le Genie de chaque particulier, & est par fois ditte son ame, encore que ce ne l'a soit pas. Quelques sages ont fait mention qu'il y a eu des ames lesquelles apres leur

solution des corps sont venuës au siecle des mortels, estans sorties du manoir, dont par arrest divin on ne sort plus, & que telles issuës ont esté octroyées par dispenses divines, selon le plaisir de l'Éternel, qui aussi quelquesfois les a commandées, ce que nous escoutons en passant pour nous remettre & redresser à nostre propos. Considerant ce sujet, nous cognoissons que quelquesfois on peut mettre distinction entre Esprit, & Ame, car en cette intelligence Esprit est une substance purement separée & complete en soy, & l'Ame ne l'est pas de mesme sorte, dautant que bien qu'elle soit essence complete en sa propre consistance, si est-ce qu'elle est comme en defect, estant separee, pource que sa perfection & estat est d'estre unie à son corps. Toutes ces considerations & observations, non bien resoluës és entendements, ont estably plusieurs revers de sciences tendans à l'explication de tels secrets, & puis Satan s'y meslant avec le fard de sa discipline, a faict glisser és fantasies humaines plusieurs maximes qui ont faict naistre les distinctions des daymōs, desquels on a remarqué plusieurs effects & insoléces. Et à fin que nous ayons le pied plus ferme deduisant ce que nous en entreprenons, nous esplucherons la verité de ce qui raisonnablement en est, sans nous envelopper és ombres des imaginations humaines, & faisans estat des apparitions notables des Esprits, nous commencerons par quelques apparences des saints Anges, puis selon que nostre cœur s'eslancera nous meslerons d'un & d'autre, tant que nous ayons occasion de conclurre pour en estre resolu. Il n'y a personne entre les ames baptisées qui n'accepte les exemples des apparitions advenuës aux ancestres des peuples, aux Patriarches, & autres de l'antiquité. Sur ce qui en est advenu je me laisseray aysément persuader-qu'il en peut encore eschoir autant : Mais quelqu'un dira, Que cela n'est-il doncques commun ? arrestez un peu les pas de vos imaginations, & sçachez que toutes telles apparences ne sont avenuës de mesmes à tous, & que celuy qui les a envoyees en faict à son plaisir : Les Anges ont paru d'une sorte à Abraham, & d'une autre au Roy de Gerar : d'une maniere à Moïse, & d'une autre au valet d'Elisee : & comme les saints registres nous le preuvent, ils ont faict voir une figure à quelques-uns d'une compagnie, sans que les autres l'ayent veuë, & osant mesler les actions du maistre avec celles des serviteurs, je

diray qu'il pleust à nostre Seigneur de se faire voir à saint Paul allât en Damas, & ce vray Dieu vray homme ne fut veu d'aucun autre de la troupe, bien que tous eussent ouy l'esclat de sa sainte voix. Daniel a eu des visions qui luy ont esté particulieres, ainsi qu'ont aussi eu les autres Prophetes qui voyoyét & les assistans ne voyoyent rien : Et s'il y a bien davantage par fois, c'est que certaines visions sont directemét appropriées aux Vierges, qui ne sont pas communes aux autres. Ces differences ont esté causes des noms divers que l'on a imposez aux Esprits, lesquels quoy que ce soit ont approché plus pres des personnes qui plus participoyent de l'innocence, & sur tous les bons Anges qui ayment la pieté : Les autres qui tousjours taschent à cõtrefaire les saints imitent parfois telles particularitez quand Dieu leur permet. La sainte Escriture est pleine d'exemples d'apparitions d'Anges qui souvent sont nommez Dieu, pource qu'ils faisoient la volonté de Dieu, dont est advenu que quelquesfois le cõmun des Hebreux ayant eu quelque vision s'exclamoit : Nous mourrons, car nous avons veu Dieu ; Sentence qu'ils avoyent mal extraicte de ce qu'ils avoyent leu, ou ouy raconter, que Dieu avoit dit à Moyse, Nul ne me peut voir & vivre : Ce qu'au contraire sceut bien prendre en bonne part la femme de Manué, ayât veu ce personnage qui par effect se paroistre Ange du Ciel, où il retourna en la presencé de ces deux bonnes gens : Surquoy elle respondit à son mary, qui estoit tombé en l'erreur de ses freres : Si Dieu nous eut voulu faire mourir, il ne nous eut pas faict tant de faveur. Il est donques certain que les Anges ont esté veus de plusieurs, & ce sous des especes que Dieu leur concedoit, & non tout d'une sorte, car ainsi qu'il y en eut qui receurent la grace de ces visions diversement, aussi il y eut des differences pour les apparences. Les Anges ont leur maniere, les Ames la leur, & les corps celles qui leurs sont propres, ce qui nous sera fort evident, obtemperant au saint discours de l'Evangile, proposant la Transfiguration de nostre Seigneur, & nous recitât la verité de l'Apparition de Moyse, qui est une Ame, & d'Elie, qui est un corps animé de sa propre ame : Les Apostres eurent cette vision en laquelle Dieu releva l'esprit de Moyse de ce qu'il luy pleut, pour survenir à la veuë des mortels où il leur ouvrist les yeux comme il voulut & de ce nous n'en examinons rien, ains le croyons fidellement : Les discours seroyent infinis si nous taschions à remarquer

tout. Il est besoin toutesfois de s'esclaircir, & semble qu'en ce fait l'ignorance est une coulpe. Nous remarquons és deux principales sortes se font en haut, comme l'Ange par-d'apparences d'Ange, que les uns lant à Abraham pour l'empescher d'immoler son fils, & l'autre sur terre, ainsi que les Anges s'apparurent au mesme Patriarche, puis beurent & mangerent en sa presence, quoy avisant on pourroit admettre une belle distinction, pour sçavoir que les malins esprits ne peuvent tant exactement se manifester que les bons, bien qu'ils facent autant ou plus de signes, mais plus de bruit : ce qu'ils practiquent ordinairement par spectres, l'exemple s'en peut tirer de ce que la Pytonisse fit à Saül, car soit que veritablement Samuel y fut, ou nõ, je n'en debats pas, doutât que ce n'est point mõ intétion, aussi je laisse cela aux sages Docteurs, je ne touche qu'à ce que Satan entremesla pour la sorciere, avec laquelle il avoit paction, & à laquelle aussi il imagina les traicts de la semblance de Samuel, que seule elle vid, & non Saül, qui ouit bien une voix qui luy prononça l'arrest d'extreme necessité : ainsi le maling fit voir à la Pytonisse une apparence, mais non solide, comme celle des Anges apparens. Si cecy que nous repassons ne suffit, il sera bien aysé d'entrer en une mer d'exéples, tirées des deliberatiõs saintes, & des aventures profanes, qui ont esté suscitées par les organes que les esprits ont pratiquez. Si on croit que les Anges l'ont peu, par permis sion ou commandement, la croyant ce nous abstraint de nous asseure que les diables ont peu avoir ce pouvoir que Dieu leur a faict exercer à sa volonté. L'histoire nous enseigne que si cela n'esoit que Satan n'eust pas fait le ravage qu'il fit à Job, en ses bien, & en ses enfans : il n'eust pas eu dequoy égratigner la peau du pauvre Job. Parquoy il faut en depit de la croyance dire, imaginer, & croire que tels esprits se peuvent servir de quelques organes sensuels & perceptibles, selon lesquels nous fantasions des ongles, des dens, des membres, & fouëts invisibles, dont ils operent & achevent en accidens visibles & palpables. Il est vray qu'aussi Satan effectuë en operations grandes, sans avoir autres organes que son sujet, comme quand il transportoit le jugement de Saül, & luy manioit la langue en vaines Propheties. Quand il precipita les pourceaux en la mer, lorsqu'il transportoit ses demoniacles, & notamment du temps des Apostres, & qu'estant en un homme seul, il en offença & despouïlla sept qui estoyent pauvres

exorcistes, enfans de Seva, Prince de Sinagogue. En ces façons il se faisoit bien sentir, comme mesmes il l'exécutoit par Asmodee, de la violence duquel mouroyent les marys de celle qui depuis garantie par un bon Ange fust donnée à femme à Tobie. Ce seroit une arrogante simplese de rechercher le contraire de ce qui nous enseigne que les esprits se peuvent preparer des organes, veu qu'ils sçavent les plus grands secrets de nature, & cognoissent toutes causes secondes mouvantes & agissantes. Sçavons nous de quel moyen s'aidoit le bon Esprit qui transportoit Elie, comme luy deduisoit le charitable Abdias, s'excusant de l'ambassade qu'il luy ordonnoit vers le Roy Achat ? pourrons nous descouvrir l'instrument, le cable, le chariot, & la matiere dont tout estoit quand Elie fut visiblement enlevé d'avec Elisée par le char flambant ? Il nous les faut admirer & croire, & jugeans que nous ne sçavons que c'est, de dire ces merveilles estre un pouvoir ordonné par celui qui peut tout. Tout ces esprits qui n'ont point de corps, peuvent possible discerner ces artifices, si tels il est permis de les dire par faute de paroles analogiques à ces faicts. Le bon esprit le sceut exercer, quãd il ravit saint philippes d'aupres de l'Eunuque. Ces effects sont notables, trouvez dans la verité. Je n'ose parler de la permission qu'eut Satan en la personne de nostre Seigneur Jesus-Christ, certainement ce bon Dieu dōna un exquis congé à cét arrogant esprit. Or les apparitions & exercices des bons ou mauvais Anges n'ont pas eu seulement le cours entre les peuples de la premiere famille de Dieu, elles ont esté communes entre toutes natiōs. Chez les payens nous notterons afsez de rencontres des malins. Voyla Pausanias qui s'offre, lequel longuement a souffert les importunitez, tempestes & fascheries que luy ont faict l'Ombre, le Spectre, le Genie, le Nefés de Cleonice, qui luy ont apporté des tourmens de desordre mechãcetez & sembloit que la ju-insupportable ; Il avoit faict tant de stice divine les avoit oubliés, pour en avoir differé la punition, mais à la fin il a esté attrapé par un estrange accident : Il aymoît furieusement cette belle, qu'avec amoureux discours, accompagnez de violéce & de crainte donnée, il persuada de luy promettre la fruition des fruicts que lon cueille en la delice d'amour. L'assignation arrestée il va en fa maison & se met au lit : desia il dormoit, car apres l'avoir long temps attenduë le profond sommeil l'avoit envahy, & comme il estoit assoupy, la belle vint, au bruit de

ses pas ce miserable (ainsi qu'est l'ordinaire de tous meschans) qui avoit sans cesse l'ame en alarme, à cause de ses meschancetez, qui en ce sursaut l'oppresserent plus que le souvenir de l'amour ne l'excitoit, s'esveilla à demy, & tout encor comme endormy, craignant quelque vengeur, pensa de cette belle que ce fust un soldat armé qui le vint que armé qui le vint esgorger, dont tout soudain esmeu prend son espée, & ne se rememorât plus de celle qui luy apportoit le moyen de son lassif contentement, luy en donna dans le cœur, tuant la beauté tant désirée : Ce dernier acte fut l'occasion des furies qui le gourmaderent avec toutes sortes de cruaucez craintives meurtrieres des meschans. Et qui pis est apres son deceds, on a diffamé sa memoire par l'estime que l'on eut que son ame agitée exerçoit des violèces estranges en cette lumiere, & l'agitation de les rabats au temple estoit si importune que les sacrificateurs envoyerét à Rome querit des exorcistes experts, pour les delivrer de telles impetuositez, & chasser ce pernicious daymon. Tandis que nous traçons apres telles ames, ou genies, ou plustost Esprits, qui se faignent de telle condition, remarquant és memoires de nostre antiquité Françoisse, nous noterons pour un des plus merveilleux effects de telles apparences, le petit animal ou feint bestion qui sortit de la bouche de Gontran Roy d'Orleans : Ce Roy lassé de la chasse où il s'estoit par plaisir esperduëmé agité, & se trouvant destourné loin de voyes, de bruit, de chiens, sans ouïr le son des trompes, & n'ayant avec soy qu'un sien gentil-homme fidelle, se voulut un peu reposer en entendant des nouvelles, pour ce faire il se relaisse sous un noyer, arbre fatidique, arbre le meilleur d'entre tous les bons qui portent fruit pour les secrets qu'il comprend en abondance : Ce fut possible celui qui trompa la femme à cause des divers appetits qu'il occasionne & produit. Ce Roy couché sous ce bon arbre, chet dās la profondeur du sommeil, & le gentil-homme present, tescmoin de son repos, ne voulant l'abandonner se tint en sentinelle viggilante, pour favoriser le dormir de son maistre, & donner ordre à ce qui pourroit survenir tant des chasseurs, que d'autre part. Durant ce pesant sommeil, & que le songe exerçoit l'esprit de Gontran, ce gentil-homme veit de la bouche de son Roy sortir un petit animal qui s'avança vers un ruisselet, coulant là aupres : cette bestiole barguignāt la rive y cherchoit passage, ce qu'avisant la fidelle garde, mit son espée au travers du petit

folle ou couloit l'eau, le spectre l'avisa & se lança dessus, passant outre, & tira chemin vers une petite coline en laquelle il se glissa & entra dans le creux qui estoit au pied, & y ayant esté quelques minutes revint sur ses pas requerir passage qu'il trouva par la mesme commodité de l'espee qui luy servit encore de planche, dont descendu il suivit son premier train, retourna, & se vint joindre interieurement au sujet dont il estoit party, r'entrant visiblement par la bouche, dans le corps royal. Un peu apres, le Roy, (comme il avient au partir des visiõs du songe) cassé du travail qu'il avoit eu en son propre repos, se reveilla, harassé autant que s'il eust eu bien de la peine, & tout esmeu de ses pensements raconta à son gentil-homme qu'il avoit un songe merveilleux : C'est qu'il avoit songé qu'il faisoit un voyage en un país lointain, & s'estoit trouvé près d'un grand fleuve qu'il avoit passé par dessus un pont de fer, d'où apres avoir assez cheminé il s'estoit réduit en une grande môtagne, où il y avoit une grotte en laquelle il entra, & y avoit veu une infinité de riches thresors amassez & entassez en abondance merveilleuse : Et puis qu'estant sorty de la caverne où sont tant de richesses, il estoit retourné sur ses pas, & apres avoir repassé sur ce pont de fer, s'en estoit revenu bien las. Cela ainsi deduit, il ne fallut point rechercher le plus docte des resueurs, ny les exquis examineurs de songes, ny les Caldeans, ny les sorciers, ny les devins, ny les Astrologues, ny telles sortes d'abuseurs : Le gentil-homme conducteur oculaire du spectre Royal, declara à Gontran sa vision, & puis sa remarque qu'il avoit faite de l'entree sous le mont : le Roy fit faire ouverture capable és endroits dessignez, & ayant faict fouir dans la coline y trouva la verité des richesses que le bon songe luy avoit figurées, & ce fut en telle abondance que la quantité qui en fut amassée en nature, fut à comparer à ces thresors presque inexpuisables qui furent trouvez au sepulchre de David, par le grand Herodes. Ce genie qui alla & vint ainsi au corps de ce Roy peut estre comparé à l'ame d'Epimenides, qui quãd il luy plaisoit s'alloit jouer & esgayer-ça & là, puis retournoit en son corps à sa volonté : Ces choses sont assez estranges, Mais ce grand spectre, ce mal-heureux genie, ou esprit, dont nous ne sçavons autre qualité que la mauvaise, lequel parut du temps de Theodose, & qui sous la feinte d'estre Moy se fit precipiter en Mer beaucoup de Juifs qui s'y lancerent, deceus par les fantaisies qu'il leur

suggeroit : Ce terrible affronteur avoit bien une plus ferme apparence se sembloit, car il fut quelque temps parmy les mortels, & estimé homme, puis en fin fut recogneu avoir esté un pernicieux diable, dautant que quand on le voulut apprehender pour le punir de sa barbarie, & trop insoléte cruauté, qu'on voulut luy mettre la main sur le corps il disparut. Il nous est aysé de juger que ces esprits-là sont malins, parce qu'ils ne font que du mal, & de fait nous avons recognu que les saints Anges ont tousiours fait du bien. Le Daymon de Tenese estoit un diable dautant qu'il affligoit de bruits & violéces les habitâs du lieu, aussi se fit il reconnoistre tel par les excez de ses invasions turbulantes. Datius Juge de Milan estant arrivé à Corinthe ne peust y loger à cause de l'importunité des Daymons, qui par cela se faisoient paroistre vrayz diables : L'Histoire d'Athenodore est tât cognuë, que par elle on juge qu'il y a des esprits qui s'occupent par les elemens à faire des bruits & autres ravages, usans de certains organes : Ce conte est gracieux il n'y a point de mal de l'historien un peu, avisant quelque curieux de le pourtraire, avec ce qui est raconté d'Orton qui estoit serviteur invisible du sire de Corase. Pour delecter le lecteur il m'est pris envie de repeter l'avanture d'Athenodore : Il estoit sage & brave Filosofe, & comme souvent on ne se trouve pas bien en quelque lieu on change : Ce personnage voyageant arriva en une ville de Grece, où il vid une belle maison à louer, ou à vendre, il voulut sçavoir ce que c'estoit & les commoditez d'icelle, ce qu'ayant recogneu il luy prit envie de l'achepter, le possesseur luy dit le prix assez petit, l'avertissant d'une incommodité qui rendoit la maison inhabitable : Ce Filosofe voulant passer outre, dit qu'il n'y avoit rien qui peust l'empescher d'y demeurer, & ainsi tombant d'accord avec l'autre, il conta l'argent & entra en la maison, & fit entre autres lieux qu'il avoit accommodez, son estude où on luy avoit dict que venoit l'affreux spectre, qui gastoit de son bruit tout le logis. Athenodore estant logé & au soir se disposant de sçavoir ce qu'il y avoit d'estrange en sa maison entra dans son estude, où il se mit à mediter sur ses livres & affaires : Quelques temps apres & que quelques heures furent passées, comme ja il commençoit à s'ennuyer, il ouyt le commencement d'un grand bruit partant d'un des bouts de la maison : La cause de ce bruit approchoit de luy, avec grand tintamare, il escoute & attend, & ainsi il void entrer à luy un spectre en

figure d'hôte descharné, pareil à un squelette, chargé & lié de chaînes de fer, qui passa devant luy & luy fit signe de la main, Le sage ne s'esmeut Point, le spectre répéta ce signe, à donc le sage se leve, prend la chandelle en main, & suit le fantôme qui s'en alla par divers endroits, de chambre en chambre, de galerie en montée, tant qu'en fin parvenu en une petite cour, il disparut. Le Philosophe remarqua l'endroit, & le lendemain assemblant ceux qui administroient la Justice les pria, & ils se transporterent sur le lieu où Athenodore par leur autorité fit fouiller, & on trouva les os d'un mort environné de chaînes, on osta tout, & depuis le spectre n'a plus paru, l'esprit qui faisoit ce bruit sçavoit bien de l'artifice pour imiter des chaînes, & avoit des organes propres pour cet effect En fin on dira que ce spectre estoit le génie du défunt. Par ces diverses sortes d'apparitions, je suis assuré que les esprits peuvent mouvoir des substances corporelles, & agir par icelles. De dire que ce qu'on voit ne soit qu'une vapeur, il conviendrait de mesme dire de ce qui est ouï ne fut qu'une imagination : Cecy peut bien estre & la vérité peut aussi subsister, nous apprendrons à nous acertener de l'un & de l'autre. Les Esprits sçavent pour le moins autant que les Mathématiciens : On sçait que par certaines réflexions la vue peut estre trompée, tellement que l'on pensera voir quelque chose qui n'est pas, ainsi qu'au miroir concave qui jette en dehors la similitude de l'image opposée, ce que l'ignorant avisant estimera que ce sera un esprit vagant légèrement par l'air, ou un fantôme, du tout séparé de contingences solides. Le Daymôn en peut autant apposer à nos yeux : Si Sathan se peut transfigurer en Ange de lumière, il pourra (qui est moins) vestir un assemblé de plusieurs atomes figurant une image palpable de ce qu'il voudra, & puis après s'il veut faire du bruit, il le pourra plus aisément que les hommes qui par engins divers contre-font des voix différentes, ainsi que le peut pratiquer le docte mécanicien, qui par ressorts ou airs contraints excite de grands bruits & forme des accés distincts : Et puis si la voix humaine & naturelle est vivement exprimée par cette fille dépitée, qui court encore querellant son dédaigneux amy, l'esprit qui la cognoist & en sçait le secret, pourra l'imiter, voire mesmes proferer des premières voix, ou de loin rapporter celles qui ont esté dites il y a long temps ; faisant de mesme de tous bruits ce qu'il luy plaira. Voicy un passage où les plus

relevez d'assurance me dresseront une pantiere qui sera filée à l'esgoust des humeurs melancholiques : Ils me proposeront que la bile noire opere és esprits des vivants plusieurs fantaisies, dont les images sont estimées substances veritables, mesmes les illusiõs qui s'en forgent par les exalations des reins & de la rate, deviennent vrays spectres, & qu'il n'y a point d'autres apparitions : on sçait & cela est commun que les hypochondriaques ont de telles imaginations, tant en soy que hors soy, qu'ils tiennent pour veritez existâtes. Plusieurs qui quelques fois ne sont pas en leur parfaicte santé, sentiront, ce leur sera-il advis, une main froide se couler contre eux estants au lict, & aussi leur semblera proprement que quelque corps sera pres d'eux, ou qu'on les poussera, & le racontant jureront qu'ils ne dormoient pas : Pour dissiper ces cogitations, il faut noter que les opinions qui ameinent ces vains spectres ne se perçoivent que de ceux seulement qui en sont persecutez, ne sont sentis, ouys, ou veuz que de la personne seule qui est oppressée de telle maladie, sans qu'autre en ait cognoissance que l'unique que le pretendu spectre incommode ; Ce qui n'est pas ainsi aux effects des esprits, car tous ceux qui seront ensemble où se fera l'aparition ou autre effort du Daymon, ou de l'Ange, auront chacun ou du tout, ou en partie cognoissance de l'avanture : Et de faict l'observation en rend tesmoignage, & y a bien a remarquer, c'est que les tourmentes & vehemens excitées sont trop plus effroyables venans de telle cause ; & sont tant merveilleuses qu'il n'est pouvoir concedé aux humains qui puisse produire de semblables ef fects, ny tant d'effect pour si petite puissance, petite au regard de la quãtité imaginée, c'est qu'un seul esprit fera davantage de bruit que mille hommes ou plus ensemble, & puis il y a encores une autre consideration c'est que quelques fois l'esprit ayant fait un grãd ravage & bruit, promettât un debris merveilleux, apres que cela sera passé il n'y paroistra pas, quelquesfois aussi il en restera de tel-la possibilité : Ceux qui ne pensent les apparences qu'elles surpasseront point que les esprits s'exercent ainsi, diront que lon attribue aux Demons les causes des craintes qui surviennent sans occasion ou par surprise : Les vaillans qui ne voudroient pas devoir à Cæsar en ce qui est du courage, fremiront bien à la rencontre d'une petite couleuvre fuyant, & si on oste la couleuvre & que ce soit un spectre, tous deux ne seront qu'une mesme

chose : Or soit ce que chacun pensera, je conseille pourtant qu'on se reduise à la verité pour le sujet des esprits, dont il n'y a que de deux sortes, bons & mauvais ; Et quant aux mauvais on les a distinguez en infinitez de sortes tellement que c'est un abysme de les vouloir deduire, mais pour tout cela ils ne sont rien que Diables, & les hommes vains qui se jettent apres la Magie & cognoissance de leurs impostures, distinguans la magie blanche de la noire, sont purs sorciers, dõt les clefs de science, le grand secret, l'unique moyen, est de communiquer avec Sathan, partant il faut s'arrester à cela que la vraie magie blanche est la crainte de Dieu, qui quand il luy plaira nous enverra son Ange saint pour nous communiquer sa misericorde : S'il nous assure que les Anges des enfans sont considerans sa face, nous devons estre certains que les nostres n'ont pas moins de faveur si nous demeurons siens. Outre cecy toute magie est noire, est sacrifice au Diable, & pure impieté : Nous nous sommes exercez sur ce sujet pour exciter ceux qui difficilement croyét qu'il y ait des Diables, & disent que le certain Malin, comme il est vray, est nostre propre mauvaise cupidité, nostre meschanceté & perversité ; mais aussi il y a Sathan qui fait de terribles menées avec ceux qui le souffrent. Que si on ne veut consentir à ces veritez, il ne faut que nier pour ployer bagage & aller chercher maistre : Mais ô vous qui prendrez ce chemin gardez de courir fortune, & que rejettans un cõtiraire pernicieux vous oubliez vostre devoir vers l'autre, qui est excellemment bon. Quelqu'un dira je ne sçay ne de telles choses n'en eu jamais demõstration, & partant possible ce qu'on eu dit n'est pas vray, on nous fait de tels contes de gayeté de cœur. Tout beau vous n'avez pas eu l'experience de toutes choses, beaucoup d'objects passent devant les yeux de plusieurs qui ne s'offriront pas à quelque particulier. Tout Israël n'a pas veu les miracles d'Elisée, & les merveilles n'en ont laissé d'estre vrayes & existâtes. Tout le monde n'a pas veu l'Assension de nostre Seigneur, encor qu'il y eut infinité de peuple en Judée, & pourtât elle est vraye : C'est ce qui fait que lon doit croire s'en rapportant à la verité : Quand il plaira à Dieu s'il le trouve expedient pour vostre bien vous serez acertené de ce dont vous doutez. Ceux qui croient en Dieu seront aisement persuadez qu'il y a des Anges & des Diables, & tout ce dessein ne tendant qu'à cette fin, nous le conclurons mettâs sans cesse peine en faicts en

dicts & escrits, de profiter au prochain & magnifier la gloire de Dieu qui est la nostre entant qu'il nous en veut illuminer, & que comme l'Apostre le dit, Je me glorifieray au Seigneur, nous ne tendrons vers autre but principal que celui-là, qui est l'unique auquel pretendans nous serons en fin unis avec les parfaicts qui sont aux cieux.

Dialogue d'Amans chastes.

OBJECT XXXIII.



PRES avoir tendu son esprit sur les discours serieux, & qui peuvent attacher le cœur aux speculations plus relevées, il m'est advis pour ceux qui s'y delecteront, qu'il croit aigrable de se donner un peu de joye, pour ce faire je me suis advisé pour agréer aux Dames, de communiquer ce mutuel devis de Cleandre & Melisse chastes amans ; S'ils estoient autres pour rien du monde je n'essayerois de penser seulement en eux. Car en tout ce que j'ay présenté aux yeux du monde, j'ay mis peine & devoir de faire triompher la vertu de chasteté, j'avois bien envie de dilater cecy, pour dire l'occasion de tous mes escrits plus mignons, mais ces amans ont affaire, il faut les oüyr.

CLEAND. Ma belle Demoiselle, de quels heureux sujets entretenez vous vos douces pensées ?

MELISSE. De ceux qui se rencontrent selon la capacité de mon esprit, qui ne se peut former de desseins autres que simples, & peu relevez.

CLE. Ainsi les beaux esprits s'abaissent eux-mesmes, & saignans la grandeur de leurs conceptions, ne les veulent point communiquer, afin que

seuls ils jouyssent de la persection de leurs contentemens.

MEL. Mon contentement estant egal à ma pensée, j'estime excellent en moy ce qui aux autres seroit de petit prix, ainsi mon ame se satisfait en son peu.

CLE. Cette belle repartie fait demonstration de quelque puissance plus exquise, qu'avec si galante façon vous deguisez à vostre plaisir.

MEL. Comment ? apres que vous m'avez donné de la loüange vous me l'ostez en me couvrant d'un vice extreme entre les plus desplaisans.

CLE. Mon ame ne sera jamais si deguisée, ny ma parole tant inconsiderée, que je pense en vous aucun deffaut, & encor moins estimeray-je que le vice vous destourne, & ne vous diray de ma vie chose qui vous offence.

MEL. C'est que vous me voulez obliger de plus en plus, parlant ainsi.

CLE. Il n'est pas en mon pouvoir de vous obliger, dautant que vostre merite me contraint à vous rendre tout devoir.

MEL. Si vous avez du devoir vers moy, & que vous en usiez, vos actiõs pour mon sujet ne seront plus de bõne volonté, & c'est ce que nous desirons le plus : Le devoir contraint & le bon vouloir induit librement.

CLE. Ma bonne volonté m'a causé ce devoir auquel vos merites m'õt obligé, & par ainsi le devoir & ma volonté sont conjointement l'unique occasion de l'honneur que je vous dois, & desire rendre, pour meriter par sincere affection quelque place en vos belles graces lesquelles je vous prie m'octroyer.

MEL. M'est-il permis ou necessaire de vous octroyer ce que vous desirez

CLE. Il vous est permis, par ce que vous estes libre de vos affectiõs, & vous est necessaire pour la conservation de ce qui vous appartient. N'est-il pas bon de conserver son bien ? je suis à vous & vous me conserverez en m'ottroyant ce que je requiers.

MEL. Quel avantage vous adviédroit-il d'obtenir ce que vous demãdez pour vous cõserver, car toute l'affection que je pourrois concéder à un sujet meritant tel que vous, luy seroit plustost incommodité que plaisir, veu le peu de bien que je puis occasionner.

CLE. L'Amitié est le plus parfaict de l'ame, si vous me faites part de ce qui est le plus exquis de vous, qui avez l'esprit tout accomply, je seray en

un estat tres-heureux & en cette excellente habitude qui me fournira une abysme de commoditez d'esprit, je seray conduit à la souveraine felicité.

MEL. Comment cela se pourroit-il faire veu que le souverain bien ne peut eschoir à personne vivant en ce muserable siecle ?

CLEANDRE. Vous avez posé le contentement estre en ce que l'ame se forme de particulier plaisir à sa dit cretion ; Ainsi en mon ame ayãt pour bien parfaict & but de felicité d'estre aymé de vous, j'auray tant de gloire en estre asseuré, que mon cœur sentira l'extreme liesse du souverain bié, selon tout ce qui peut estre imaginé de meilleur en ce monde. Nous aurons le reste une autre fois, c'est trop s'arrester à un object il y en a d'autres qui nous attirent.

De se rapporter aux Experts.

OBJECT XXXIII.



OUVENT je me mets sur les rangs & dis de moy-mesme plusieurs choses avantageuses comme en qui suit, & ne plus ne moins que si j'avois conquis bravement le chapeau de triomphe, je me dilate sur des particularitez vertueuses que je m'attribue galemment. Je ne le fay pas par gloire, je ne le dis pas à bon essient, car je serois insolent, mais je le dy de moy comme d'un tiers pour former un esprit. Donques tout ainsi que la closporte se sentant toucher se ferme, & ayant caché ses pieds dedans soy s'arrondit, si que la voir est regarder un petit globe vivant : Je vous diray que de mesme quand je sens quelqu'un qui n'ayât veu, vient à me presser pour non content de me voir, desirer aussi me considerer jusques à l'interieur. Je tends à deux fins me presentant rond de toutes parts, sans aucune difficulté, & en cette habitude pour contéter chacun je roule comme on veut, je suis facile à mener, n'ayant qu'un seul point d'attouchement sur la table de ce monde : Ou bien je me resserre de la sorte, pour me contenter moy-mesme, meditant ce qui peut donner plaisir aux sages cœurs qui sçavent recognoistre la capacité de la sphere. En quelque sorte que ce soit je demeure tousiours de mesme tant que je puis, & pretends que mes ouvrages soient de semblable qualité, afin que si quelque curieux les sonde, il ne presume y trouver que ce que je veux manifester. Quelques fois comme icy je suis en cette égalité, je ne passe point outre le sens literal, & de cette façon je me proumene parmy ces sujets pour la delectation de mon ame : Et voudrois que je n'eusse affaire qu'à ceux qui cognoissent, & qu'il n'y eust que les experts qui maniassent mes

ouvrages, & sur cette petite tranchée survenue, à cause du malheur des œuvres qui tombent és mains d'ignorans qui en jugent, je me suis mis à considerer que lon allegue souvent ce qui doit estre & est selon ce qu'il faut entendre & non selon la parole, comme cette sentéce. Aux experts, laquelle est une regle tirée non des paroles simples, mais de l'intelligence de la loy, ce que je dis dautant qu'elle ne se trouve point en mots expres : Les Jurisconsultes aleguent, *Experto in qualibet arte credendum*, Il ne se trouve point és volumes du droict, il se faut rapporter aux experts, il faut croire celui qui est expert en chasque art : Mais on y trouve le propos donc ce sens est extraict, aux Digestes premier livre Tiltre cinquiesme loy douziesme, Apres D.l.xij. T.l. I.D. 25. T.4. l. I.M.D.38. T.16. l.3. & c. Et si on considere cecy on le verra tomber en l'honneur de la medecine : Car il est parlé du tres-docte Hipocrates, unique en son espece, & duquel les livres contiennét toute la verité de la medecine : Car tout ce qu'il a escrit est vray à ceux qui l'entendent bien, & pour ce qu'il n'a point failly les doctes Jurisconsultes ont tiré loy de ses propositions, paroles & conclusions, prenans un veritable exemple sur ce qu'il a resolu. Sur cela ayant pésé, & repensé, je m'estõne veu qu'il y a tant de Roys qui ont esté medecins, & à plusieurs desquels on n'a point douté d'attribuer le nom de saints comment és Universitez où toutes les facultez sont, on n'a faicct cette-cy la premiere ou au moins la seconde, veu que le Medecin est un Philosofe esgal à un Dieu, comme dit le plus sage Payen ? Je me dilaterois davantage sur ce sujet & debatroy ma cause plus amplement, mais je ne sçay quel mal-heur m'a excité l'envie de quelques Medecins que je ne tiens point pour Medecins, & si je les ay tenus pour tels, je m'en desdis : Car je sçay que le Medecin doit estre bon & toutesfois leur jalousie m'a fasché, sans me fascher, par ce que leur malice est mal fondée, & pourtant je quitte là ce que j'avois d'excellent à dire, & en temps & lieu je rendray ces malins si pleins de turpitude, qu'ils seront contraints de devenir bons & cognoistre que je suis expert à juger des esprits.

Observation des plons ou osiers, Eeau-e, &c.

OBJECT XXXV.



E commun dire est que l'objet esmeut la puissance, Et le sage qui a veu que l'object entât qu'object est immobile, a prononcé que la puissance s'esmeut à l'object. Je le veux comme on voudra, & je sens l'un & l'autre, oyant proferer certaines paroles lesquelles je recherche dont elles sont extraites : Il y a plusieurs contrées en France, où certaines paroles sont frequentes, & elles ne sont aucunement cognuës és autres : Vers Paris & Orleans on parle des osiers pour lier la vigne, les treilles, les cercles, & telles affaires, & ces osiers sont appelez vismes, mot developé du Latin, & ce en certains lieux, où en d'autres sont dits plons. J'estois estonné estât en Berry d'ouïr parler ceux qui bailloient nom de plons aux osiers : Et au commencement je considerois avec l'enfance de ma curiosité, que possible tel nō leur estoit imposé pour l'analogie qu'ils ont au plomb, avec lequel on joint les vitres, mais estant plus advisé, je recognu que les voyât ployer aisément autour des matieres, ces petites branches que lon les avoit nommées ployons à cause qu'elles ployent facilement, & qu'en sincopant pour ne faire qu'une syllable on avoit dit plons : De mesme plusieurs font une syllabe de fleau, & en bon François il en faut faire deux, à cause des deux premieres lettres qui attirent l'E à elles & laissent aisément le diftongue au, se prononcer seule : Et role souvent dite mal à propos, & je sur cette notte, je m'advise d'une pane m'en estōne pas, car l'essence n'en est pas agreable à plusieurs quand il se faut resiouyr : Remarquez je vous prie que nous avons un E feminin qui jadis

estoit proferé où on le rencontroit, Pour bien parler François il me falloit dire que jadis on proferoit, & j'ay fait exprez cette faute pour aussi toucher une autre, car quelque habile eustdit, qui jadis se proferoit. Or on laisse passer plusieurs frases de la sorte, & si on y prenoit garde nous ferions en fin un langage net & non affecté : On me dira que cela ne peut estre sans qu'il tienne des autres. Ho ! & quelle est la langue c'est à dire langage, qui ne tiéne de toutes les autres ? Si quelque sage me proposoit cette pointe je penserois qu'il eust perdu son epitete : Et bien on dit que le vin releve l'esprit & fait extravaguer & voila l'eau dont je cuidois parler qui m'a ainsi jetté aux champs, la cause est qu'elle est origine du vin. Je voulois donques dire que ce mot Eeae escrit avec E feminin à la fin, estoit jadis prononcé Eau-e, de sorte que cet E estoit distingué ; Encores à Paris les naturels le proferent comme quand ils disent quie pour qui, & musque pour musq. Et ce pendant quelques Huissiers lisans Eae, & voulants radoucir leur bien heureux patois, souvent lisent e, a, ue, d'autant qu'ils voyent des lettres qu'ils ne savent produire en avant avec signification. Je m'amuse à cecy afin que la posterité sçache que si les vieux Commentateurs Latins qui ont regraté les ruisseaux de leur langue, & y ont trouvé des cloux, & telles pauvretes qui les ont faict estimer des doctes ont eu de la gloire : nous avõs la mesme palme à gagner si on nous fait raison : Il est vray que si on nous l'allouë ce sera d'un autre dessein, pour ce que je n'ay autre pensée en tout cecy que de contenter mon esprit, qui sème en ces diversitez des grains, dont quelques uns tombans és fertiles cõceptions de quelque bel entendement que j'éveilleray, produiront des fruicts d'admirable re-venu.

Du mot signifiant les ordonnances des femmes.

OBJECT XXXVI.



NE des remarques que je me propose souvent, qui me fait estonner du peu de consideration de plusieurs, & laquelle s'opposant à mes sens me fait esmerveiller : Est l'approbatiõ commune de plusieurs paroles qu'on met en usage inconsiderement. En premier lieu il y a eu quelques gens d'autorité entre le peuple qui les ont avancées, pensant bien dire, & puis l'opinion qu'on a eu d'eux a faict devenir ainsi, & estre irrevocable ce qui estoit une faute, & puis les doctes se laissant forcer aux discours communs, l'usage a emporté la science, & les avisez se sont laissez ravir à la violence du torrent vulgaire : Je me mettray, si Dieu plaist, un jour à dilater ce sujet, & monstreray une infinité d'absurdit qui sont survenuës de mesme sorte qu'une que je veux deduire seulemēt à cette heure. Un habile Docteur du seiziesme siecle de Grace, a bien dit touchant mon opinion, traictant des propos ordinaires du commun, qui croid que la premiere saignee sauve la vie, & que le faire saigner au premier iour de May est salulaire : ce qu'il a tres-heureusement refuté, cõme plusieurs autres resveries qui marchoyent en dignité d'axiomes veritables. Le sujet que je veux toucher est de pareille consequence, & en diray tant sur ce qui est de la chose, que de son nom : Le peuple a une commune pensee, ainsi que les femmes le cuident persuader, que les purgations qui aviennent souvent aux filles & femmes sont leurs fleurs. Il y eut le temps passé une certaine femme nommée Tortula, laquelle a escrit en Latin un petit œuvre de Medecine non mesprisable, cette-cy estoit paravanture venuë de quelque Medecin, ou compagne, ou servâte dont elle a retenu beaucoup, somme elle a assez bien faict : Mais aussi elle a eu une pensée gauche touchant nostre sujet : Estant cause qu'on a proferé que l'arbre qui ne fleurit point ne porte pas de fruit, & cette sentence estant devenuë principe a esté tenuë pour certaine, tellemēt que cela estoit mis en avant pour une verité, à laquelle il ne falloit point contredire. Je ne veux pas absolument juger que cette pretenduë maxime soit faulce, mais je sçay bien qu'elle n'est pas exactement vraie, & j'ay observé que quelques unes s'y fiant ont esté joy eusement surprises, exerçans les sacrifices d'amour, quoy que quel que refrongné en

vueille contester, pource qu'il desprisera ce qu'il n'a pas dit, ce qui a trompé cette bõne Medecine a esté la semblance des mots Latins & François aussi, car ces coulements de sang & ordonnances que les femelles raisonnables ont de mois en mois, qu'on pourroit dire moisons, tant nommez *fluores*, c'est à dire fleurs, dautant qu'elles fluent, & il n'y a gueres à dire entre ce mot & flores, qui est interpreté fleurs, & ainsi, tant Tortula que les autres, se laissant aller à ces paroles, ont suivy l'opinion que nous avons deduite : Voylà comment il ne faut pas ouyr simplement les paroles, ains les eplucher pour les entendre. Et puis que les paroles nous sont données pour declarer ce qu'elles sont ouyr & appercevoir, il convient les entendre, & sçavoir leur analogie au suiet. Je croy bien que la vieille coustume d'estimer que ce coulement aux femmes est une espece de fleurs, ne sera jamais ostée de la croyance du monde, mais je pense aussi que j'en aviseray pour remarquer que ce ne sont point fleurs, parce que la fleur contient en soy la semence & origine du fruict, puis le laissant à l'arbre, laisse choir le superflu : Ce qui n'est pas icy, car c'est st un excrement esventé, il faut une plus longue dispute. On prendra de ce discours ce que lon voudra, & à son choix chaque curieux eslira ce qu'il en pensera propre à contenter sa pensee.

De ce qu'on dict Resuer. Eviter aux fauces propheties.

OBJECT XXXVII.

E me suis esbatu en un endroit de mes Florides, disputant lequel estoit le plus exquis, de rire, ou d'entretenir ses penseés, & ayãt exageré l'un & l'autre, j'ay passé outre vers mes objects divers : Et maintenant m'en



avisant j'ay proposé de m'enquerir d'où vient cet entretenement de pensées, ce que considerant profondement, i'ay descouvert que c'est resuer, & pource que je me plais à la decouverte des Etymologies, j'ay donné quelques minutes au mot pour le deschiffrer. Et dautant que les Picards sont ingenieux, & de faict les bons auteurs François Septentrionaux ont esté de ces gens-là, j'ay advisé vers eux pour venir à bout de ce dessein : ils sont les inventeurs de ces tableaux qu'on nomme Rebus qui sont vraiment Hieroglyphiques. Les premiers qui les ont mis en avant leur donnerent ce nom de Rebus, non comme on le, pense, car à peine pourroit-on venir à faire que ce mot convint sinon que lon dit, *Conveniunt rebus nomina sape*, suis. Les noms conviennent souvent, à leurs sujets, & qu'ayant trouvé ce mot Rebus ils l'ont pris pour faire les entendus, ou pour attirer les regardans & ayants à demander que c'est, voyant une parole latine. La raison donc de ce nom je la veux dire & la cause. Vous direz, vous qui l'entendrez que je ne cesseray jamais de mesler parmy mes escrits quelque gentillesse qui tende à l'alkemie, vous direz vray ; Qui bien ayme tard oublie : Jamais la belle impression de cette belle & unique science ne sera, si je puis, effacée de mon cœur, & pour l'amour d'elle je me banderay bien tost contre ses ennemis & cõtre les faux Prophetes qui en abusent : & Dieu-aydant je feray voir sa beauté ; J'ay dit cecy pour vous contenter. Je vous declare, achevant nostre interpretation, que ces sages Docteurs, inventeurs des Rebus, estoyent Philosophes Chymiques, disciples des Egyptiens, & Druydes qui sous feintes figures & paroles à deux ententes, exposoient leurs cõceptions, & mettant devant les yeux du peuple de telles pourtraitures les nommoient Rebis, du nom de la matiere qu'ils traictent, & dont ils ont tiré les profits temporels & eternels qui les honorent : Ce mot Rebis signifie qu'une chose est deux, ainsi est du tableau présenté, le commun qui ne songeoit pas à ce Rebis, ne discernât pas de si prés l'I de l'V, au lieu de bien lire a leu Rebus, & cela est demeuré, & depuis a esté approprié à ces figures qui representét des choses parlantes. Et pource qu'il y a en ces tableaux plusieurs objects qui sont aller & venir l'esprit, on a de là tiré ce mot resuer, qui represente la

revolution des pensees que faict celuy qui les entretient à part soy, & qui les contemple interieurement comme s'il faisoit un rebus, ce qui seroit proprement Rebuser, & croy que cette action d'esprit en solitude estoit jadix ainsi nommee, & que l'on a osté seulement le B, & trāsposé l'S, & dit resuer. Et bien si cela vous plaist ayez-le agreable, sinon changeons de jeu. Et puis que par aventure nous avons resué, parlons à bon escient & sciemment à quelques presque infinis qui resuét, pensans bien parler, j'ay en autre part fait mention de cecy, toutesfois il sera bon de le reprendre icy, & pour cause. Il y a des bien disans & mignards en a actions, qui naïvement devisans, useront de frases de parler qui leur plairont, & le plus souvent ils les disent pource qu'ils les ont oüy dire. A beaucoup, d'occasions qui s'offrent ? & dont l'évenement est douteux, du quelque pensée péut survenir : Quelqu'un se disposant à ce que la compagnie aura avisé s'ingerera de faire ce qui est estably, soit pour jouër ou pour disner, ou autre sujet, & cettuy-là, comme plusieurs se doutant de quelque aventure qui peut survenir, qui est de perdre son manteau le laissant sur une chaire, ou craignāt perdre ne desirera pas jouër des mesmes cartes dont un autre se seroit servy, à quoy prouvoyant il dira : Ce que j'en fais est pour éviter aux fausses propheties. Cela est dit, il est eschappé, on se doute bien de ce qu'il veut dire, qui est que si son manteau est perdu & qu'on luy die, il sera vray, & que si on le trompe, & il l'a pensé, ou on l'a averty ce sera la verité, mais la sentence n'est pas bien dicte : Eviter aux fauces est mal parlé, il faudroit dire, Eviter les fauces, en apres il est encor moins apparent de prononcer Eviter les fauces profeties, bien que la congruité Françoisie y soit, que dire l'autre, car qu'aon que faire d'éviter les fauces profeties ? Si les profeties sont fauces, elle ne sont plus profeties, elles sont propositions, & si elles sont fauces pourquoy est-ce qu'on taschera de les eviter ? Or profetie est vraye, on veut donc dire, Pour empescher les profeties. Si le diseur de profeties vient dire vostre manteau est perdu, s'il est profete, il dira vray, & c'est ce qu'il faut eviter, s'il dit faux, il ne le faut pas eviter : Mais pourquoy suis-je si vain que de prolonger ce discours qui sera nul & sans fruict, si tost qu'il aura fructifié ? Car si on cō-çoit & observe ce que j'ay dit, il ne sera plus memoire ny de la sentence, ny de ma reprehension, tous deux s'exaleront comme fumée : Et pourquoy me

suis mis en peine pour cette observation ? c'est pour le plaisir que je reçois de voir qu'és gens d'honneur tout est en proportion ; Certainement puis qu'ils veulent paroître nets & exacts en leurs actions, il est convenable qu'ils le soyent aussi en paroles ; à fin de n'estre point boiteux ains égaux, & de beauté parfaite en faicts & dicts. Or bien, j'ay possible resué, mais en resuant ainsi je ne laisseray de mediter heureusement apres des sujets de meilleure consequence, & tendant aux contentements parfaicts lesquels n'apportent ny induisent aucun repentir ny incommodité.

*Il y a deux sciences dont on parle
presque tousiours & par tout. Nature
ne peut passer 24. Karats à l'or.*

OBJECT XXXVIII.



E m'arreste fort aux façons de parler, pour ce que je desirerois que l'on s'entendit bien, & sur tout je voudrois que les doctes en tous arts parlassent purement. Il est vray que cettuy-là qui est bien-sçavant entre les lettrez sera peut-estre ignorant avec les artisans, c'est ce qui est cause du mal : car souvent ceux-là qui inventent ou pratiquent les paroles & belles façons de dire ne sçavent pas les arts, & bien plus ordinairement ne cognoissent rien és bonnes disciplines. Ainsi ceux qui presumét donner la loy de parler, sont quelquesfois purement ignorans pour la plus-part, & partant presumptueux. Je ne me pensois pas eslever sur cette boulette d'ær qui voltige autour de

moy, je ne cuidois m'avancer que pour dire un mot aux vrayz sçavants en tous exercices, & à ceux que lon recognoist pour tels, dautant que je pensois laisser les autres à part, tant qu'ils soyent capables de reprehension ou d'aprehension. Or j'ay plusieurs fois devisé particulièrement avec ceux qui sçavent, & en telle multitude je m'arreste aux experts, en la matiere metallique, où j'ay ouy plusieurs discourans faire de gentilles escapades parlant nostre vulgaire. Pardon, François, j'ay un peu peregriné comme ceux qui se forment sur le bien dire extravagant, je l'ay faict expres : si mon excuse ne vous plaist pour toucher ceux qui disent, mesmes escrivant en tiltre de Doctes, il luy donna un grand coup d'harquebusade, ce seroit bien dit de proferer, il luy donna une harquebusade, cela est dit en passant, je doy ce discours à un autre lieu, ce n'est pas à cette heure ce mot qui m'importune, c'est une sentence qui faict mal à mon intelligence, quã je l'oy dire, mesme aux experimétez en l'alkemie, en laquelle je m'esbahy que nous ne sommes infiniment sçavans, comme aussi nous le deurions estre en Theologie, ce que je dis est sans mesler les deux sciences, car comme ognoissance de Dieu est exquise l'autre n'est que vanité, & mesmes en sa verité n'est que folie humaine, mais ce que j'ay mis en avant, est pource qu'il n'y a en ce siecle tant de discours ordinaires, ny tant d'occasions de parler si souvent repetées, que de ces deux sujets, qui tendent à l'aise des ames, & prosperité des corps. Si aujourd'huy il y a quelqu'un qui pipe sur la belle grace de faire croire ce que lon dit, & qu'il soit en compagnie l'un de ses sujets sera proposé, & pour ce qu'en toutes façons on en dit fort disertement, je ne plains point de repeter que je m'esmerveille que tout le monde des capables n'en sçait infiniment : Pour en dire plus particulièrement, je vous aviseray que si tost que quelqu'un de ces retraceurs de belles paroles, aura veu quelque livre de Theologie, aussi soudain le voyla a concevoir des Meditations, & le plus souvent, comme ce ne sera pas le mestier du diseur, on y verra tant d'escots Theologiques, que si on s'y amusoit on trouveroit autant d'absurditez que ces bons courages cuident avoir faict des relevées en sainteté. C'est le temps qui a des tranchées qui font faire ces culbutes aux esplucheurs de reputation : Les loix deffendent à ceux qui ne sont pas de l'estat d'en parler, parquoy j'avise ceux qui en veulét dire, de sçavoir que c'est avant que d'ouvrir la bouche,

ou exercer leur plume pour estaler devãt le monde leur honte, & la vergongne de ceux qui voyent & oyent leurs discours sans y prendre garde, laissant couler un milion de neuds de grosse laine, sous un petit fard de soye qui couvre le gerement le fons de la besongne, au deduit de laquelle la dispute survenant, la verité est perduë : Je ne desirois point dire cecy, mais le beau Daymon, ou pour parler intelligiblement, le saint Ange qui favorise les escrivains, m'a faict passer cette planche, pour entrer en ce pré où ont les fleurs de mon sujet. Parmy tant de rares fleurs je voy les metaux, & sur tout l'or qui rayonne jusques en mon cœur, tant je desire d'en avoir pour en faire du bien aux pauvres, auxquels les riches ne songent point, & comme nous discourons souvent de sa perfection nous l'avisons approcher du but naturel, dequoy parlant j'oy des sçavans dire, Nature ne peut outre-passer vingt & quatre carats. Il m'est advis que c'est parler improprement : Si on disoit tre carats, je serois satisfaict, parce Nature ne passe point vingt & quaque c'est un terme qu'elle a mis, & ces vingt & quatre carats n'ont pas donné loy à nature : C'est, je pense, comme il y en a qui disent, On ne sçauroit boire de meilleur vin que cettuy-là : on leur peut respondre qu'ils se trompent, car il n'y en a point de si bon que de meilleur ne fut aisé boire : il falloit dire, pour s'interpreter, On ne trouve point de meilleur vin, ou il n'y en a point de meilleur, alors on disputeroit sur la position, car la premiere est infirmée par elle mesme, tellement que si en ce sujet on avoit trouvé le meilleur, il ne faudroit plus aller pour en remarquer d'autre. Or en Nature on a recogneu par grande observation que le plus fin Or, est ce qui est dit à vingt & quatre carats, donc on se tient là, & ne faut pas aleguer que Nature ne peut passer outre, car Nature a ses termes qui se limitent par son propre pouvoir, outre lequel ce ne seroit plus ordre, ains desordre, tellement que ce seroit sortir de ses limites, si elle s'induisoit à plus, & puis parlant de nature, & limitãt son pouvoir à nostre discretion, seroit imputer à Dieu un deffaut, qui est Maistre de Nature, laquelle execute sa charge par les degrez de l'Ordonnãce qu'il luy a pleu establir, & Dieu demeure tousiours tout-puissant. Parquoy on peut proferer Nature, mais ne peut, Non, car nous ne sçavons pas le pouvoir que luy peut dõner celuy qui lui commande. J'ay pris icy occasion pour dire un mot aux Alquemistes ignorans qui se veulët faire estimer habiles par leurs vanteries, esquelles ils se dilatent si mal à

propos que leurs inepties se recognoissent dans leurs discours frauduleux, esquels sous ombre de cacher de grands mysteres, font de leur propre ignorance une ostentation magnifique, à fin que lon leur attribuë l'opinion d'estre sçavans : Et puis pour passer plus outre aux replis de l'admiration qu'ils requierent, cellent ce qu'ils ne sçavent point, declarans ne vouloir dira leur matiere, ny leur façon d'operer, au moins (je le dis pour quelques simples) l'opinion qu'ils en ont : Et c'est à fin que la vanité de ces doctes qui gastent toute nostre cabale, ne paroisse, & que leur bestise ne soit decouverte, tandis qu'ils donnent lustre à leur badinage, ils tiennent leurs secrets cachez, lesquels ne sont point, ou bien seront quelques vetilles importunes ; rapetassées des anciennes folies des premiers fous : Et ce qui dōne le goust, ces maistres prononcent que les mysteres si grands ne doivent estre profanez, vous cognoistrez aysément les hommes de telles feces, ce seroit dommage de dire farine, comme font quelques doctes qui ne parlent pas bien, à mon advis, veu que de la farine se faict le bon pain : Et jugerez ces pretédus philosophes de bran, qui traficquent és ordures, selon leurs preceptes où je les laisse se donner le plaisir qu'ils pretèdent, ce pendant que relevé par l'aiguillon de mes contentemens, que je les prie n'interrompre, je me donneray catriere de dire ce que je remarque en tous subjects.

*Des Enseignes que lon met és
Maisons.*

OBJECT XXXIX.



IEU a mis en tous les hommes des affections diverses, & particulieres à chacun, lesquelles les portent avec certaine impetuosité au but de leurs pretentions ; constituant à tout particulier le soin propre à luy mesme : Cette force, cét agissant, cét excitant, est cét esprit qui nous induit (entre tant d'objects,) esmes malgré nostre maligne nature, à rechercher le bien de tout le corps de l'univers, pour entretenir & maintenir les Republiques. Tout ainsi qu'au corps humain il y a ce que le Monarque des Doctes és choses naturelles a nômé les Emouvans ; de mesme il y a une force puissante qui faict qu'avec soucy exact nous nous agitions pour des sujets qui possible ne nous touchent aucunement, eu égard à nostre particulier, & toutesfois elle nous presse & pousse avec une violence si grande qu'il faut que nous exposions ce que le feu de nostre cœur nous incite à mettre dehors. Ce beau soin, cette agreable sollicitude, cette bonne cõ-trainte, m'a tousiours eslançé, & entre autres sur ce qui s'offre, dont j'en ay tracé une petite rencontre quand le cabinet de Minerve m'exerçoit, & maintenant m'en resouvenant avec une plus vive ardeur que l'autre fois, je m'y veux exagerer, à fin de donner coup. Je deduiray doncques à cette heure ce sujet avec plus d'apparat, & le semant en un champ plus spacieux je me dilate à gré, relaschant mon esprit en l'estenduë de ce qui touche le reglement parfait entre les humains, à fin que disputant raisonnablement d'un petit point, qui ne semble pas estre de consequence, on apperçoive qu'il est besoin de considerer tout, dautant qu'il n'y a rien si petit qui ne soit d'importance : aux petits, petites choses sont grandes, aux grands celles qui les surmontent ou égalent sont de consequence : Mais pourquoy est-ce que je vous escry cecy ? Avez vous faite de prudence, que vous dependiez de mon cõseil ? Estes vous sans providence qu'il faille que je vous en avise vous tous qui avez pouvoir sur les autres ? Non, je ne suis point si temeraire que j'estime tant de moy qu'il soit en ma faculté d'exciter, ou aviser vos beaux esprits. Je vous propose ce dont autresfois j'ay discouru, & demeurant és termes de mon devoir je vous diray que je me plains souvent à part moy d'un effect partitulier, qui ne devrait point estre, & à quoy d'autres ont deu avoir pris garde mieux, & plus

diligemment que moy : A la verité je croy que toutes ames dociles, & que tous cœurs jaloux de l'honneur que nous devons à la Religion, trouveront bõne cette exclamation que je say contre une faute qui se commet trop, & en trop de lieux. O grand desplaisir, qu'il n'y a gueres de villes Chrestiennes où cette perversité ne se trouve ! on met pour enseignes profanes les figures saintes, & pour denoter les maisons, lesquelles le plus souvent sont les plus infectes de vices, on y posera les semblances plus exquisés entre les images que on revere, & ce qui est plus intolerable on pourtraict en quelques endroicts la Trinité, laquelle ne se peut représenter, & qui quand bien elle seroit cognuë pour en dresser la similitude, ne seroit pas pour cõmun object dont on ne faict aucun estat. Quelque delicat me dira paravanture que la coustume est bonne de poser des enseignes saintes, à fin que chacun pesant en ce qui est poraupres de luy il se contienne en devoir : Belle distinction, si cela estoit practiqué, mais le contraire paroist, parquoy nous jugeons de ce qui le trouve estre : Peuple Chrestien si tu sçavois ton bien, si tu avois un peu de jugement pour l'exellence que tu possedes, il ne faudroit point de prescheurs, il n'y auroit point de besoin de plumes disertes pour te reveiller & aviser. Nous voyons ce qui est practiqué, nous sçavõs qu'au eu où sera l'enseigne la plus sainte, sera commis le vice plus deffendu, & ceux qui hantent là, au lieu d'avoir componction de cœur pour les folies de leurs vanitez, multiplieront leurs libertez à exagerer leur pouvoir apres les erreurs de leurs cupiditez : Quels sont les logis que son remarque de telles enseignes ? ce sont tavernes, lieux publics à brelants & impudicitez, cavernes resonnantes de paroles oyseuses, cloaques de lubricitez, & endroits respirans de blasphemes. Encor si telles enseignes, estoyent employées pour les lieux d'hospitalité charitable, ainsi que les noms remarquent les Temples & Eglises où le peuple devot communie avec les bien-heureux, il y auroit de la grace & de la raison. C'est bien le contraire, car il appert : Partant il n'y a point de moyen de soustenir cette erreur, quoy qu'en puissent dire les plus sages, sauf la grace desquels cette façon est impie. Si on prend garde à l'inconvenient qui en vient, il est manifeste par le scandale apparent qui en reüssit toutesfois il n'est pas discerné, pource que lon y est accoustumé. Que voit-on ordinairement ? qu'est-ce que lon entend tous les jours ? par les champs,

par les villes, en plusieurs lieux on entendra les hommes s'entre-saluër ; & l'un dira à son prochain Monsieur de saint Pierre, Monsieur de nostre Dame, Monsieur de saint Jacques, & tels tiltres, & qui est-ce, s'il ne cognoist bien l'homme, si on parle d'un Curé, ou d'un hoste, ou d'un tavernier ? Non je ne dis point cecy en forme de gausserie, je ne fay fay point conjunction de ces personnes, mais j'ay un dueil infiny d'ouïr nommer de mesme nom un homme profane, & un personnage qui traicte les choses saintes. Il y en a beaucoup qui se riront de cette rencõtre, pource que souvent on verra l'hõme Ecclesiastique, le Ministre de ce qui est sacré, errer parmy le vulgaire cõme un homme de peu. En verité si cela est c'est indecence, dautant qu'il messiet au pasteur Ecclesiastique, d'estre vulgairement és boutiques des artisans, ressemblant plus le gaudisseur que le Prestre, qui devroit estre en son estude à couvrir les fruits exquis de sapience, pour aux jours dediez en repaistre ses brebis, qui adoncques le revereroyent au lieu qu'ils en font des contes, ainsi que d'un hommelet semblable aux Moindres du commun. Et voyla comme du mespris des images non vulgaires, on vient à contemner l'image de Dieu. Les enseignes sont estimées frivoles, & les serviteurs de Dieu sont jugez ineptes, & le tout par la faute qui se commet sans y penser. Entre ces enseignes il y en a qui sont trop insolentes, comme elles où est figuré le Sermon, cela ne se devoit point tolerer, non plus que les autres : Vous belles ames, esprits doctes, lãgues bien disantes qui tant souvent vous exagerez pour maintenir l'honneur des bõnes images, qui n'avez intention qu'à leur deffence, que n'usez vous de quelque revers pour destourner l'inju-C'est sur ce desordre qu'il faudroit re qu'on leur faict par ce mespris. quelques fois distinguer vos serieuses remononstrances, à ce que lon recognut ce qui est du devoir. Nostre Seigneur a dit affermativement, que quiconques est fidelle en peu le sera en beaucoup. Laissons les images & figures notables servir à ce qu'elles sont designées, & n'en faisons point de ridiculles signes, il y a assez de sujets pour faire des remarques d'hostelleries, de boutiques de marchads, & tels hostels, sans profaner ce qui ne merite pas d'estre vilipendé. Et bien que le saint ne puisse estre profané, si est-ce qu'il peut estre meslé avec le profane, & en estre couvert. Venons aux accidés sur lesquels souvent le peuple & la justice font un grand faict, & exagerét

possible trop ce qui est aisé à tenir comme de neãt, & à plus forte cause tenant un sujet de merite l'exacte le sublimant infiniment, Si d'avanture le pourtraict du Roy estoit en une sale, ou en une outique ou autre part, & que quelque inconsideré ou malicieux y jettast de la fange, ou le brisast, & sist quelque insolence, & que cettui-là fust accusé, & paravanture par plus meschans que luy, le Magistrat n'en feroit-il point justice ? & avec la punition ne requerroit-il point de grãdes amandes ? Et nous voyons tous les jours aux enseignes, où mesmes la Trinité, la sainte Vierge, les sacrez Apostres, les venerables Martyrs, les heureux Confesseurs sont peints, que le soldat inconsideré, ou le tireur expert, transpercera d'une harquebusade, & pour ce que cela est fait galamment, c'est tout un, je m'attens icy à quelque piece delicate qui opposera un esprit delicieusement confit aux arguties de faire trouver bõ tout ce qui plaist, & j'entendray qu'on me dira ; Qu'il faut distinguer les lieux : Non ne passez pas, ne dites plus rien belle ame, & ne vous desplaise, je ne puis rié souffrir, je suis incapable de vos bõs sofismes, Pour ce que ce qui est bon de soy est bon tousiours & par tout. Tout de mesme que le mauvais est tousiours mauvais. Et puis pour parler avec la juste vehemence qui tranche jusques au vif, qui deffaict sans qu'il y ait plus de moyen de restablir : Dieu a dit, Tu ne mettras point d'occasiõ de choppement, Flattez vous bons esprits, mignardez vous en vous gratifiant follement, si est-ce qu'il en faut venir là, & puis mettons la main à la conscience, & prononcez ce qui est equitable, Ces enseignes mises & posées de la sorte qu'aportent-elles, que cause de moquerie aux Juifs & aux turcs, qui diront que nous ne faisons gueres d'estat de ce que nous prisons ? Et que pourrons nous respõdre ? Quoy que nous les mettons la pour faire croire que nous en avõs soin, ou que nous reverons ce qui est représenté. Qui le croira, veu que cela n'est point. J'ay veu à Lion l'en seigne du Pape, s'il y avoit quelque temeraire qui fist une enseigne du Pape à present seant, il seroit puny, & mesmes il y a des villes où si quelque hoste mettoit l'enseigne du Pape elle seroit despenduë, & l'hoste emendé : Si quelqu'un pour enseigne mettoit l'effigie du Roy à present regnant, seroit-il toleré ? C'est tout un pour tout cecy : Car il viédra un plus sage que vous, c'est celuy qui a respondu sur le plus parfaict de ce qui est de la perfection, qui me dira : Ce n'est pas de mesme

de ces enseignes vulgaires qui sont peintures passageres, Et des sacrées effigies nommées images par excellence, celles cy sont exquisés & saintes, & les autres indifferantes : O jugement mignonement repeu des delicieuses rencontres de ce qui est plus pur és intelligences, je vous prie ne vous attendrissez point l'apetit de contredire : Ne vous abusez pas, quand on dict enseigne de saint Paul, c'est autant à dire quel image de saint Paul. De grace qu'il n'y ait point de flatterie en nostre cœur pour nous decevoir, nous mesmes, j'arreste icy le pas de ma course, je me veux retenir, je serre la bride au courselot qui m'emporte, je demeure un petit de voletant doucement sur le plain du commun je m'advise que si ce n'estoit le differant qui esclance & agite les plus transcendans entendemens qui en ce temps debatent, ou pour esclaircir la verité, ou pour se faire voir, ou pour attraper du bien, je m'exagererois plus advatageusemēt sur cēt incident, & de cette rencontre faisant une nouvelle propositiō, je mettrois des poincts en avant qui possible feroient aux uns & aux autres oublier leur duel, pour se joindre & bander contre moy, qui apres plusieurs debats & belles pointes de dispute leur tendrois la cuisse pour me venir dire, bel esprit nous tenons de vous ; mais craignant que ce ne fust pas de bon courage ie me retiens : Je ne veux pas passer plus avant. Je ne veux que dire qu'il messiet fort aux Chrestiens, de faire des ieux, des risées, des rencontres, des bouchons de taverne, & des remarques de brelands, des figures & semblances de ce qu'ils ont en honneur ou doivent reverer. Nous sommes en un temps qui produict beaucoup de religions, esclate infinies devotions, & paravanture faict soudre des superstitiōs avec les maillots d'heresies ; mais avisez y bié vous n'y trouverez gueres de pieté, & encor moins de charité. Ce m'estest assez d'en avoir dit & de crier assez haut, qu'on prenne garde que nostre honneur ne soit point posé au rang du difame. Par rencontre pour ce que la souvenance s'eguisse en discourant, je diray un mot comme sortant de nostre sujet, il ne faut point estre de l'opinion de ceux qui font une Asile impie de la Religion, & pour couvrir l'imperfection de leur mauvaise vie, se rendre du party nommé adversaire à celui qu'ils tenoient. Toutesfois encor que je parle, je ne pretends avoir rié dit, si cela n'est point. Et reprenant mon sujet je me débats de ce que je voy des enseignes qui faschent mes yeux, quand je pense au devoir. Que si pour

repeter le bien dire de mon gracieux adversaire qui veut excuser, ce qui luy plaist, je redy de ses raisons qu'il ne faut pas oster les enseignes, pour le mal qui se cõ-met aux maisons, non plus qu'il n'est pas question de demolir les Eglises, à cause qu'il s'y fait plusieurs marchez d'impieté, ou s'en peut faire. Je me respondray qu'il est aisé de chasser des Eglises les apparens profanes, si on veut y mettre ordre, sans outrager le bastiment qui est construit pour y faire le service divin, & auquel il y a gens ordonnez pour empescher le scandale : Et qu'il faut effacer toutes les enseignes qui sont à la risée du beau nom qu'elles portent, veu qu'elles peuvent estre ridicules, entant qu'elles sont faites non à l'intention que le sont les Eglises : mais seulement pour le plaisir de celuy qui la fait faire, & le gain de cettui-là qui la fait. Ayant pesé ces raisons, je croy que mon intention sera receuë de ceux qui desireront que les occasions de scandales, blasphemes & risées soiét destournées, ruynées & assopies, à ce que Dieu soit honoré par nos œuvres. L'homme est fait pour servir Dieu, & considerer ses œuvres, l'honorant en icelles, je croy qu'en ce desir, suivant la pensée serieuse qui m'exerce sainctement à escrire cecy, que ce me sera un tesmoignage de zele, suivant lequel j'espere que nostre bon Dieu me fera la grace, que je me rendray à mon devoir, y appellant tout le monde : Je ne pratique autre faveur, je ne trace apres autres dignitez, je ne poursuis point avec cecy des commoditez du monde : Je me descouvre innocemment, Et en cette naïveté je remets tout à la prudence des gens de bien, & providence de Dieu.

La Biche de Bloys. Herba maxima.

OBJECT XL.



ES delectations ne sont point de me faire valoir par le labeur d'autrui, & difficilement je recherche à mettre la faucille és moissons des autres : Et si davanture je l'ay faict quelquefois ç'a esté à la requeste de quelque amy, comme quand je mis en François la Constance d'un Dodeur que Iamet imprima, ce fut à la sollicitatiõ de l'Imprimeur : De mesme je me suis delecté sur le Polifile, ce qui n'a esté que pour honorer ces beaux esprits, dont l'un estoit encor vivant, & qui ne m'a pas faict l'honneur que j'ay désiré luy faire, car ainsi que je l'ay dit dés le temps que son livre *De Cruce*, fut imprimé, au lieu de me gratifier, sans que je le desirasse, il a parlé de mon observation comme par dedain, par ce qu'il ne l'avoit pas trouvée premier, & qu'il estoit Espagnol : Cette Observation est celle que j'ay deduite au Cabinet de Minerve discourant du Crucifix, cecy n'est point mon sujet, & ce que je dy en passant, est pour demonstrier que je suis libre en toutes mes actiõs, ne desirât que le plaisir de mes amis, & le mien propre, qui me faict galamment poursuivre mes recherches & rencontres, avec toute gayeté & sans envie. Il est vray qu'il y en a plusieurs és œuvres desquels je prés une souveraine delectation, pour ce que je cognoy qu'ils ont peiné pour moy, & m'instruisant me donnent sans travail ce qui autremét me cousteroit assez cher en le cherchant. Bien est-il que si j'y remarque quelque chose qui me semble n'estre pas selon l'intention de l'escrivain, ou selon qu'elle doit estre, je la considere de plus pres, & là dessus je me resous, que si je trouve par effect qui reüssisse qu'il en soit autrement que je ne le trouve en l'auteur, je me donne liberté non de

l'accuser, car il a fait ce qu'il a peu, mais j'adjouste modestemét ce qui luy est eschappé, & qu'il eust mis s'il eust voulu y soigner : Il faut sçavoir bon gré à ceux qui font bien, & aucun ne met la main à travailler qu'en intention de bien faire ; Que si chacun ne faict si bien que vous desireriez, au moins il fait ce qu'il peut, & dont il est loüable : Je ne parle que de ceux qui ont pour but l'utilité sans avoir autre dessein. Car il y a des esprits galands qui ont des intelligéces outre le vulgaire, lesquels pour se donner carriere baillent des venues, je les laisse à parties, les benissant en leurs contentements, pourveu qu'ils ne soient causes de mal. Or j'extravague beaucoup ce semble, veu que ce n'estoit pas mon sujet de dire cecy : Non ne le prenez pas de la sorte, je suis en mes presentes intentions comme ceux qui vont au bois querir une buche dont ils ont affaire, & en passant cueuillent plusieurs buchettes, & font des fardelets plus grand que celuy de leur dessein, & tout vient à la maison, & à l'utile, & ils sçavent ce qu'ils ont fait : De mesme je ne desire sçavoir que ce qui est, afin que je ne me peine à l'avanture. Et pourquoy se donne-on travail pour ce qui n'est pas ? Je veux donc travailler apres ce que je sçauray de moy-mesme pour m'en donner plaisir, ou environ ce que j'apprendray d'autrui pour m'y delecter, pour communiquer aux curieux ce dont je seray certain : Et pour ce je suis prest à tout escouter, voir & observer, & puis repassant sur les sujets ie ne me contente pas de dire selon le cōmun, on dit, on croid, mais je profere hardiment, cela est. Toutesfois en histoire il faut croire les gens de bien, & l'apparence, & puis s'asseurer, disant, je trouve bon, j'ay veu, j'ay esprouvé, j'ay ouy, & sinon tout au moins une partie ; Ce que je dy est à cause d'une occasion qui me met à ce point la plume à la main, & dont j'ay quelque certitude, Qui est la Biche de Blois, dont la memoire est si recente qu'il n'y a pas apparence de la revoquer en doute : Cette Biche fut notable, dautant qu'elle portoit teste comme un Cerf, ainsi il y a des femmes qui ont de grandes barbes au menton. La teste de cette Biche a le bois beau & grād, on le void encor, aussi est-elle au chasteau avec la representation de toute la beste, qui portoit vingt & quatre. Je ne puis plus voir la Biche, il y a long temps qu'elle est morte, & puis quand son corps seroit entier & sec, il ne seroit gueres aisé de discerner le sexe, j'en croy toutesfois ce que gens dignes d'estre creuz m'ont assuré estre, & que je dōne pour vray : Ceux qui l'ont veuë & en ont

recité l'estat à ceux qui ont vescu avec nos peres ; disent que le Marquis de Baude grand veneur, & qui avoit fait de notables rencontres, ayant fait cette cy & pris cette Biche, estimée Cerf, pour ce qu'elle portoit ce bois, meu de cette nouveauté cōserva ce corps entier, & diligemment l'envoya à Emanuel Ennel conte de Limoges, lequel l'envoya au Duc de Lorraine, qui la presenta au Roy Louys douziesme : Ce Roy qui avoit le courage entier vers le peuple, voulut que cette merveille fut cognuë, & pour ce la fit figurer, & mettre avec sa propre teste en la galerie de son chasteau de Blois, où nous la voyons encor. Or il faut croire cecy non veut en avoir du plaisir, veu les tesmoingnages que j'en rapporte, que si on ne veut admettre la chose ne laissera d'estre. Mais és sujets qui sont de ce qui est tousiours, il faut bien adviser autrement : Et se bien garder d'asseurer ce qui peut estre verifié en tout temps, & puis estant dit au vray on est contraint de le croire : Je pose cecy afin que je discoure en liberté. Si quelqu'un me reprend de ce petit recit d'histoire, il ne le peut faire qu'en avançant ceux qui sont de nostre cōdition ; De dementir les Historiens c'est s'abuser soy-mesme, si ce n'est qu'on taxe de faux ceux qui ont escrit ce que nous avons veu, & dire qu'ils y ont mǎqué, Ce sujet est l'object de contredit ou d'assuré en liberté d'écriture. Le contentement est requis ou bien que lon le laisse. Je suis indigné quand j'en voy qui hardiment proferent de ce qui est assez ancien, & disent tel a failly, il a menty, il a falsifié : Gardons nous de telle façon, celuy dont on parle a possible fuy de tout son cœur le vice dont on l'accuse, Et toutesfois il est accusé, & celuy qui a proferé l'accusation a peut estre tout ou n'entend pas ce qu'il dit, ou possible prend l'un pour l'autre. Et pourtant pour eviter ce qui me pourroit tomber a disgrace, veu ce pied que je pose pour estre en seurté, je ne reprendray personne, je laisseray chacun en son opinion, je diray seulement mes remarques, & les juges seront ceux qui verront si j'avanceray la verité : suivant quoy je ne desire offencer personne : En cett humeur je vous advise qu'il y en a & de gens de merite, qui assurent que l'herbe dite Du Soleil herba maxima la grande herbe, tourne tousiours sa fleur vers le Soleil. Ne plus ny moins que si elle avoit un ressort qui luy donnast le mesme mouvement qu'a le Roy des astres, ou qu'elle eust un aymāt qui la dressast vers iceluy, ou qu'il l'eust & elle ce qui en est attiré : Quelqu'un me dira que je l'ay dit aussi,

Excuse legitime je ne parlois pas là de cette herbe, je discourois alors figuremēt, ceux qui m'entendent le sçavēt, mais icy nous traictons à descouvert, nous disons de cette grande herbe, de laquelle la fleur jette une douce liqueur comme de terebétine, & a en sa fleur une graine bonne à manger, propre aux gouteux s'ils le sçavent cognoistre, Si ce qu'on dict de cette nature desiruse de l'object perpetuel du Soleil est vray, il faut que les fleurs du pays où elles furent premierement trouvées, soient autres que celles que nous avons ausquelles cela ne se trouve pas, ou que possible cet effect n'appartiēne qu'à une qui soit la Royne de telles fleurs : Car j'en ay veu au jardin du Plessis lez Tours, où souvent il en a abondance, & entre quarante je n'en ay pas remarque une qui en un jour, ou une heure se tournast. Celle qui a sa teste plus droite a sa fleur vers son zenit, les autres la tiennent pendante selon l'inclination du haut de la tige, & aussi souvent vers le Septentrion, que vers les autres parts où le Soleil deuide sa journée. Parquoy je ne puis admettre cette propriété, veu que jamais je ne l'ay veüe ny aucun de ceux ausquels j'en ay parlé serieusement, qui l'ayent observé & cognu autrement que moy qui ay considéré cette fleur souvent en toute sorte de temps & de saisons. Et cecy soit dit en suite de mes observations.

Advertissement sur la proposition d'erreur faicte par les ignorans de l'Alchemie.

OBJECT XLI.



L y a des hommes si téméraires & impudens, qu'ils condamnent violement tout ce qu'ils ignorent, & pensent que le deffaut de leur esprit, soit une maladie commune à toutes ames : Entre autres, i'en remarqueray deux sortes, plusieurs Alchemistes & trop de leurs adversaires : ces Alchemistes qui iugent sans science, sont artistes qui pensent que leurs imaginations soiét vrayes, & les autres qui sous ombre de ceux-cy condamnent tout, sont gens, ou sans jugement, ou despourveuz de doctrine pour tel sujet. Quât aux premiers, je les laisseray pour cette heure, n'ayant deliberé de les enseigner, pour ce que je n'ay pas le loisir : Les autres je les examineray en passant, donnant une espece de lumiere a ceux qui auront desir, non de s'offencer de tour, mais d'entendre la raison. Ce n'est pas bien disputé que mettre en allant des propositions & les debattre, sans avoir cognoissance de ce dont la question s'esmeut : ainsi en fõt les adversaires des doctes Chimistes, desquels la science est veritable, & non un vulgaire abus, & art courant apres la fausseté, tel que les autres le pensent. Le sujet de la Chimie est grand, & peu congneu, & bien qu'il se trouve souvent environ les metaux, si ne sont-ils par son premier & souverain sujet, lequel est en une matiere plus excelléte, qui pour sa valeur, non en l'estimation vulgaire, mais pour son extreme effect, est dite OR, & sur ce mot plusieurs

(qui aiment plus l'or que la pieté, & qui ne sont ny disent rien qu'au prix de l'or, apres lequel ils souspirent eternellement) s'abusent & forment de belles & vaines fantasies sur leur these fausse. Ne croyez pas ames susceptibles de science que l'or des sages soit un or qui se presse entre deux fers, pour ayant l'armoirie & figure du Prince vous servir de pleige pour tout : c'est un OR qui attire cettui-là, qui transmuë tout en richesses, dautant que par son moyen Dieu donne la parfaicte santé, par luy les plus difficilles maladies & dites incurables sont chassées, & la perfection de medecine est recogneuë, qui autrement t manque. Le dissolvant de cét OR n'est point ce qui vous abuse, il est en luy-mesmes, il a tout ce qu'il luy faut, & ne luy mǎque que la cuisson. Apprenez avant que mesdire, vous qui estes opiniastres, & sçachez que c'est ce dont vous parlez : vous faites merveille de discourir de la nature, & vous ne l'entendez pas, & principalement en ce que vous voyez tousjours, & en ce qui est des metaux. Vous adversaires de la Philosophie actuelle, dictes moy si vous sçavez la raison pourquoy le sel commun dissout l'or commun, & pourquoy les auës corrosives qui peuvent sur l'or ne peuvent sur l'argent, pourquoy le sel commun pette sur le feu, & estant decrepité si arreste attendant fusion ? vous ne le sçauriez dire, & ce sont choses aisées & mesmes descrites és raisons du Filosofe, & toutesfois vous ne le sçauriez entédre que vous n'ayez pratique le fourneau, j'ay des propositions plus hautes, mais à des apprentifs il faut presenter ce qui est moindre : si vous pensez estre si habilles en la cognoissance des metaux, dites moy la raison de cecy : C'est qu'une once d'argent fin & pur mis en mesme fourneau, feu, & esgal vaisseau, qu'autant de cuivre, ces deux fondront en divers temps, à sçavoir l'argent en un tiers de temps, que le cuivre, tellement que le cuivre estant trente six minutes à fondre, l'argent sera fondu en douze, voire en dix-huict : Je nomme ce temps minute, non que ce le soit, car il n'y a pas de nom à ce temps là seulement, c'est pour la proportion : Et si apres on prend demie once de chacun, & qu'on les mesle, puis apres le meslange que lon fonde cette once, à mesme feu que les simples, ce meslé se fondra en neuf minutes & souvent en six. Rendez moy raison de cela, vous serez Filosofes, sages és metaux. He ! pauvrets la plus-part de vous qui en parlez, n'avez jamais ven fondre l'or, & parlez de le dissoudre ? Attaquez de dispute l'or potable, & ne

sçavez que c'est ! sous ombre que vous en avez ouy parler, on leu quelques livres faicts à plaisir qui sont des leurres. Ce n'est pas là qu'il faut s'acheurer, vous estes Filosofes ce dites vous, Filosofez donc, & ne vous amusez pas à ce qui mesmes à vostre advis est sans apparence. S'il y a quelque presumptueux qui en cuide sçavoir, qu'il examine la raison pourquoy l'or est digeré par une liqueur, & vitrifié par l'autre ? Pourquoy les perles estant reduictes en liqueur, & se recongellant vegettent ? Comme aussi faict corail Pourquoy le souphre à la chaleur je dissout ? & aussi le salpestre, & ces deux touchant le feu immediatement se bruslent ? Pourquoy ces deux esprits tant violens, tant bruslables, si soudains à s'envoller par les ærs au moyé du feu, estans joincts ensemble, & fonduz dans un vaisseau sans addition, laissent une pierre incombustible ? si vous le sçavez vous approchez des plus rares commencemens de la Philosophie secrète : Toutesfois je suppose que le devez apprendre, & lors vous aurez des cognoissances nouvelles, de qui vous feront aisement croire que beaucoup d'ignorance vous a bādé les yeux. Celuy qui parle de l'or potable comme un aveugle des couleurs, ne sera pas si eshonté apres avoir recogneu ce peu, de mettre en avant des choses si ineptes, qu'elles sont mesmes ridicules aux plus ignorans Chimistes, & mesmes à ceux qui desirent apprendre, & qui ont tant soit peu travaillé. Les ouvrages & ce qui est de la mechanique, ne se traictent pas comme les feuillets d'un livre, les opinions ne sont pas ainsi que ce qui chet sous l'examé probable des sés : l'Alchemie qui est moyéne entre la Metaphysique & Fisique ne se gouverne pas en intentions, il la faut cōsiderer a l'instant des operations : Et pour ce que les metaux sont trop difficiles venons aux vegetables : Vous qui pensez sçavoir, dites moy le moyen de deslier tellemét les simples que puissiez mettre leur goust à part, & leur odeur à part, & leur qualité soit laxative ou astringente aussi à part, & alors je sçauray que vous y entendez, si vous ne le sçavez pas en ce qui est commun, taisez vous du reste, si vous le sçavez, conjecturez prudemment & pensez, que comme vous sçavez quelque chose, aussi d'autres en sçavent. Quant aux metaux vous n'y entendez rien, dautant que vous dites ce qui n'y convient aucunement. Si vous aviez veu les principes des metaux selon ce que l'intelligence en communique, vous entendriez que c'est que les sages ont voulu dire de soulfhre & vif-argent,

desquels vous parlez & ne sçavez que c'est, & pour le vous prouver sans vous enseigner ce dont n'estes pas encores dignes ny capables, je vous mettray en avãt une de vos erreurs : Pourquoi mettez-vous de l'or és restaurants, & en adjoustez à quelques pillules, mettez en plusieurs Medecines des fragments de pierreries & perles ? vous ne le sçauriez dire, sinon que vous voulez enrichir les drogues. Si vous les sççaviez vivifier vous auriez raison. Vous les mettez comme morts & sans vigueur. Quant à l'or il a bien une vertu qu'il empesche de vomir, mais vous ne sçavez pourquoy : car vous ne le cognoissez pas en sa nature interieure, bien qu'il vous soit familier : Avisez donc à ne parler de rien que ne sçachiez ce qui s'en peut sçavoir, autrement on dira de vous ce que vous pensez dire des autres. Toutes les choses que je vous ay proposées sont faictes de souffre & vif argent differents, & ce, en leur matiere plus prochaine, ce que vous co-gnoistriez, verriez & entendriez si aviez un peu pratiqué, & que sceussiez que l'on appelle argent vif une glaire volatile susceptible aysément de diverses formes, selon le temps, le lieu, & les dispositions, & souffre une subtile vigueur ignée cuisant les substances, & les amenant à perfection de l'estat de la disposition de la matiere. Voyla ce qu'il faut entendre & voir, & non se jetter inconsierement à l'aventure. La reputation s'acquiert par science, & la sciéce faict que lon estime ce qu'auparavant on tenoit comme de neant. Je mets cecy en auãt par maniere d'ouverture, à fin quel honneur des lettres, & la gloire de la mechanique reluisent, & que chacun apprenne à ne passer ses limites, & que celui qui pense sçavoir beaucoup de loix les alleguant faususement contre les Alchemistes, ne se trouve en l'interpretation d'icelles, & en l'Histoire de leur naissance, aussi nouveau qu'à la metalique, où le discours n'est pas tant necessaire que l'experience & observation sont requises.

De quelques paroles mal dites, & toutes fois receuës.

OBJECT XLII.



AUTE de consideration exquise on faict des passades assez estranges en paroles, & je m'en estonne veu que c'est ce qui s'exerce le plus que le parler, & suis emerveillé quãd j'y pense qu'il n'est exactemét poly : Nous voyons que les sciences & arts auparavant rudes, avec quelque téps par l'industrie & l'usage s'accomplissent & se relevent d'une grace parfaicte, les erreurs peu à peu en sont ostées, mais au langage bien que lon le mignarde, que plusieurs tachent à le façonner, nous ne laissons d'y trouver des buttes grossieres : Ce que je trouve estre a reprendre en ceux qui sont estat de bien dire, je ne pretends pas tout deduire ce que j'en ay remarqué, selon que le caprice de mon esprit s'esgayera en telles rencontres, je les produiray : En attendant j'esplucheray les subjects qui s'offriront. J'oy quelquesfois ceux qui veulét escorcher le latin qui diront : Il faut captiver la benevoléce, & usent de ce mot captiver pour capter, ces deux mots different bien de signification, captiver, c'est rendre captive, il n'y a pas d'apparence de dire que lon contraindra l'amitié veu qu'il ny a rien si libre, il me semble que ce n'est pas desirer raisonnablement, il conviendroît mieux le dire autrement, je pense que s'insinuër aux bonnes graces seroit meilleur, ou attirer la benevolence, puis qu'on veut user de ce mot, ou bien user d'une frase François, plus propre, ainsi que les bons diseurs pourront faire : Aussi j'oy quelquesfois Italianiser, disant, Il faut piller patience : ce qui est bon en une langue a quelquesfois mauvaise grace en l'autre, Piller en

Italien, est doux, mais en François il signifie voler, ravir, envahir par force, prendre violement au dommage d'autrui, & contre raison : Et ce que lon pretend dire est user de raison & sagesse, dequoy estât guidé il faut prendre patience : Nous 'avons un bon mot pourquoy voulõs no' faire les habiles pour en chercher de moins propres, taschons plustost à reduire tout en bon ordre, & à dire des paroles signifiantes ? Estans en ces pensées, je me represente un Proverbe que nous avons fort en usage, portant signification contraire, & signifiant en deux paroles diverses une mesme chose : Quand on veut dire que quelqu'un est demeuré hôteux, on dit, il est tout camus, ou bien il a autant de nez, il a un pan de nez : vous voyez que deux contrariez ont mesme intention : A dire vray, celuy qui auroit le visage plat, comme une assiette, seroit bien honteux, aussi seroit celuy qui auroit le nez comme un andoüille, & d'outre mesure : Je me ressouviens en escrivant que l'on dit sans y penser, & en latin, & en vulgaire quelques mots trop amples, comme quand on parle d'un livre ancien ou nouveau : Il est escrit à la main ou manuscript : ce qui escrit c'est de la main, sinon qu'il fut du pied, ainsi qu'il a peu advenir, & ay veu un enfant sans bras qui se servoit du pied, en usage de main, ce qui n'est pas ordinaire, possible que se seroit assez de mettre ou dire escrit, sans adjouster ce pleonasme à la maniere que son prononce, il est imprimé en moule : & bien si on le trouve bon on dira Escrit, ou Imprimé, ou bien on parlera selon la coustume : Mais on me pourra dire, Qu'importe de parler ainsi ou autrement ? Et je diray, Qu'importe aussi de se faire entendre, de bien ou mal faire, d'estre propre ou giestreux, d'estre habile ou lourdaut, d'estre avisé ou imprudent ? il ne faut que penser & laisser le monde deviner vos pensées, & trouver bonnes vos actions : Et cependant comment se fera-on legitiment entédre, si on n'a le moyen de le persuader ? Le moyen est de bien & devément parler, le plus intelligiblement, bref & agreable que lon pourra, & toutesfois je pretends qu'en endroits & opportunitéz on y garde la mignardise & la galantise. J'ay encor pour cecy quelques nottes : Nous faisons signifier les mots tout leurs rebours, de avons des frazes à deux ententes sans y penser, cõme quand nous disons, N'avez vous rien, nous voulons dire : Avez vous quelque chose, voyla deux privatives qui signifient une existence, & puis on dira par une seule privative : Avez vous rien, & à tous deux on respondra, ouy ou

non. Si à n'avez vous rien on dit, ouy, en lieu que de droit il signifie, qu'on n'a aucune chose, on le fera signifier le contraire tout de mesme de la negation : Mais apercevez une façon de dire : Je prieray mon amy de me prester dix escus, & il me dira, Je suis bien marry que vous ne me l'avez dit plustost, je vous asseure que je n'ay pas un denier, voyla ma femme qui le sçait, n'est-il pas vray, m'amie : là dessus elle dira aussi tost, Non mon amy, qu'ouy mon amy, signifiant de mesme ? Regardons en l'intelligence, Quand elle dira, non, elle entendra qu'il n'y a point d'argent, disant ouy, elle voudra dire qu'il est vray, comme si le mary eust dit, Est-il pas vray : & souvent sans y penser on mettra la negative devant : l'homme docte mesme interrogeant son prochain, dira, N'est-il pas vray, la responce ouy & non sera égale à la question. Je dy cecy pour nous reveiller, me resouvenant que Rien est pris pour quelque chose, souvant à cause que Dieu fit tout de Rien, & ce rien ne pouvant tomber en nostre intelligence nous l'estimons comme s'il estoit privation : Je desirerois que nous prissions garde à nos paroles & à nos actions, à fin que vivans pour edifier nous menassions en terre une vie ressemblant à celle où nous aspirons, en laquelle rien ne manque.

De ces termes, J'ay esté, Suis esté

OBJECT XLIII.



OUS manquons en nostre langage, non de paroles, mais de mots exquis, pour bien signifier la propriété de nos frases. Tous les jours on en observe quelque deffectuosité, mais ce n'est pas encor là le mal, c'est que nous avons des façons de parler qui n'expliquent pas bien. Nous usons fort du verbe substantif, & de celuy qui signifie avoir, & cét avoir est plusieurs fois pris pour habitude, Comme quand on dit en François, j'ay telle complexion, pour dire je suis tel. Et quelquesfois pour action passée, j'ay faict cela, *feci hoc*, on ne dira pas en Latin, *habeo factum hoc*, je mets ce petit mot pour m'interpreter : La diction Ay, tient grande force & place en nostre langue, mais il m'est avis que l'un en use avec faute d'intelligence, ce qui ne peut pas facilement estre corrigé, parquoy j'en dis seulement pour y faire penser les doctes qui ont pouvoir à leur exemple de regler ceux qui voulét bien sçavoir, c'est parler bon François de dire, J'ay este à Paris, & quelqu'un pensera que c'est mieux dit, Je suis esté à Paris. Espluchons ces frases qui signifient par celuy qui le dit que son voyage à Paris fust dernieremét, parquoy j'estime que pour s'expliquer il ne faut pas mettre un present avec un passé : Je suis, est un present : Et vous me direz que Ay est present, aussi je ne le prés pas pour tel, dautât qu'il est attaché le plus souvent, & possible tousiours au passé : comme j'ay faict, c'est un passé, ce faict est demonstré passé par ce j'ay : ainsi ce fait n'est pas present, non plus que l'autre, ces deux signifiét *feci*. Il est vray que ce j'ay, estant seul devient present, comme j'ay grand soif, pour le passé, j'ay eu grand soif. Et pour venir à ce que je veux demonstrer oyez, On dira, J'ay cheminé trois lieuës, on ne dira

pas, Je suis cheminé trois lieuës ; Si quelqu'un le dit, c'est qu'il voudra parler François, selon la frase de son païs, ou dialecte estrange. Je sçay qu'il y en a qui diront, Je suis esté payé, pour dire : J'ay esté payé, dautant que je & j'ay sont gouvernez & gouvernement esté, & suis, je suis icy, j'ay esté icy) par ainsi les verbes sont le demonstratif essentiel, de ce qui luy est conjoint par temps & maniere ; si on dit aussi, je suis esté là : Suis, sera & present & futur, & pourra se joindre aux autres tout de mesme. Je remarque que proprement le verbe, J'ay, Tu as, Il a, en certaine signification est demonstratif d'action & passion, comme quãd nous disons j'ay esté payé, cela est passé, ce J'ay n'est pas *habeo*, mais *habui*, je dis cõme si nous parlions Latin selon le François, si on met je suis esté, ce sera *sum* & *fui*, deux contraires ensemble, & ne pourroit signifier, je fus payé en tel temps, bien est-il que cecy n'a pas la mesme signification. La difference est en l'amplitude du temps : Mais voicy une autre difficulté. Nous admettons de dire : De là je suis allé à Paris, on ne dira pas, de là j'ay allé à Paris, pource que là j'ay, & allé, sont de differente signification, & ne peuvent se joindre : car le premier, je suis allé à Paris, represente une action qui se faisoit, & le, j'ay, demonstre action absoluë, comme j'ay esté. Le vaillant Soldat qui parle de ce qui c'est passé en la rencontre où il estoit, & où il a esté, (il ne seroit pas bon de dire où il fut esté) dira, J'ay esté blessé, & m'est avis que s'il dit, Je suis esté blessé, que cela ne signifira pas le passé : Le premier est un pleonasme deux mesmes temps ensemble, un temps deux fois, & cettuy-cy met deux temps contraires, suis, & esté : Je suis introduit en vostre maison : C'est demonstrier ce qui est, & pour dire ce qui a esté il ne faut pas mettre un present. Je ne diray point, Je suis esté introduit, ains j'ay esté introduit, de mesme, que lon ne dira pas, il fut esté introduit, mais il a esté introduit. Tout cela consideré je pense que dire, j'ay esté, vaut mieux, que je suis esté. Si on dit, je suis esté blessé, on dira, Tu es esté blessé, il est esté blessé, pour la secõde & troisieme personne : apres cecy je demande l'advis des sages, à ce que nous puissions nous bien polir en parlât : car de fait, si on dit bien disant, tu as esté, il a esté : il faut dire, J'ay esté. J'ay encore une petite remarque touchant les verbes dont on trouble la significatiõ, comme quelques-uns disent, Disnez vous, pour disnez. Mais on pensera que cecy

soient des vetilles, & toutesfois c'est du plus precieux de la Philosophie du parler, aussi j'espere que cecy pourra servir ; Ne voit-on pas que souvent une petite pierre negligee, mal mise, peut apporter du trouble à toute l'harmonie d'un bastimét, à quoy on pourra aysément remedier, & par choses qui semblent estre de neant, & lesquelles toutesfois adaptées devèment rendent ce qui est excellent encor plus accompli, comme il peut avenir de ces gentilleses.

Quelque point d'ortographe, & maniere d'escrire.

OBJECT XLIII.



L y a une certaine volupté d'esprit qui ne se peut expliquer, laquelle se cõ-munique à moy, & je la reçoÿ avec une joye delicieuse quãd j'entends des discoureurs sans Science, car ils font des bricoles plaisantes, comme en font naistre les raconteurs qui pensent avoir plus veu que les autres, & font de belles nottes d'ortographe, pensant avoir trouvé le point : Et le bon, c'est que si parmy ceux-là se trouve quelqu'un qui versé és bonnes lettres avançant la suite du discours, veut monstrier ce qui en est, & n'adhere à leur erreur les plus ineptes en riront, estimans que ce qui sera fort bien dit, nettement à propos, & judicieusement, sera une faute. A la verité il y a mille & mille rencontres de cét ordre, où lon donne d'estrâges venuës au bien dire : Ce qui ne peut estre corrigé tout d'un coup, & ne le sera pas si on n'y peine. Pour donner entrée à cette correction, à fin que les

peres de doctrine y prennent garde, j'estime que je ne seray point trop rejezté, si je dis quelques petites pointes remarquées legerement en ce qui se pratique d'ordinaire, & si ce n'estoit que je veux avoir un peu de reputation de l'entendre, à ce que je ne paroisse trop ignorant en mes escrits, je n'en ferois aucune mention, car il ne m'importe que chacun escrive comme il voudra : Ce que j'en propose est comme une petite deffence que je fais pour moy, puis une ouverture à choses plus preignantes : Souvent quand j'escris en François Philosophie, je fay de ces Ph, des F, & mets librement Filosofie, aymant mieux m'ayder des lettres dont je sçay la prononciation & l'vage, que de celles qui sont empruntées : Mais encores si ce n'est par cabale, où il peut y avoir faute, qui a dit que Ph vaille en prolotion F, sinon que ce fut une F bien forte, cela a esté receu long temps pour, représenter le o, qui est l'F Grecque : il est tenu pour certain que cét usage est bon, & je le trouve bon, & toutesfois il me semble qu'il y a plus de grace de se servir de l'F. Et bien c'est mon opinion avec laquelle je cōsens à l'Italien qui en use de mesme. Or cela va comme il peut, mais j'ay bien d'autres remarques, si nous ne les disons toutes icy, ce sera pour un autre lieu : Je vous prie prenons garde à nostre H en François, on la dit Ache, c'est une aspiration, qui par fois en François est douce, comme le hé des Hebreux, & par fois forte comme leur Heth ou Cheth : Cette aspiration en pur langage François est dure & forte, comme en ces mots, heurter, heurt, hanter, où elle est exprimée de mesme en haquenée, & toutesfois il y a des dialectes, au Royaume, où en ces mots elle est apostrofiquement consumée : Le Gascon dira l'aquenée, au lieu que le François dit la haquenée de quatre sillabes & demie, au lieu qu'au precedét il n'y en eut que trois & demie : je nōme demie cette syllable feminine ou legere de la fin : ainsi en l'un l'aspiration est douce, & comme laissée, en l'autre elle est exprimée, comme en cét instrument, avec lequel en pillât fort & ferme ils afferment le pavé, je ne sçay si les anciens en avoyent de semblable, à cause que jadis on n'avoit pas l'industrie de paver, quoy que ce soit cét util est nommé Hie, par H forte je n'entends pas que lon prononce cette aspiration en forme d'Ache, comme nous alleguerons tantost, cette H est ferme, mais l'autre est douce, ainsi qu'en ce mot hōneste, qui se prononce ny plus ny moins que s'il n'y avoit point d'aspiration. Quant à cette aspiration elle est

nômée en langage François Ache & je croy qu'il y a fort long temps, & que mesme ce nom luy a esté imposé à cause de sa valeur & pronõciation : l'exemple en peut estre pris de ce mot chaussée, qui à vray dire est une haussée, & n'y a autre apparence, veu que ce n'est pas une chaussée, ainsune haussée. Et de ce que lon escrivoit haussée, ceux qui ont leu Ache ont dit chaussée. Les vieux Latinisans l'ont pris de mesme, suivant cette prononciation, & où ils trouvoyent *mihi*, *nihil*, disoient *michi*, *nichil*, d'où vient ce mot anichilé, ou aniquilé pour s'accommoder à ceux qui pensoient avoir plus crocheté de science, à cause qu'ils avoyent ouy parler du Grec, & ils disoient miki, nikil. Nous voicy sur le nihil, qui est rien, car cecy ne sera d'aucune vertu vers ceux qui ne sont point de nostre intelligence. Ne laissons pas pourtant de noter que la diligence ou inadvertance de ceux qui pour telles occasions ont voulu changer l'ortographe, n'a pas esté à propos, dautant que plusieurs l'ont voulu selon leur sens, comme en un seul territoire, ou selon ce qu'ils pensoient avoir appris des autres langues : Certainement chaque langue a sa façon de parler, d'crire, & de prononcer, ce qui n'estant point observé, tout est perty. Je vous prie que cette maxime soit tenuë pour veritable, car elle l'est, & je le prouveray : On dit que nous n'crivons pas comme nous parlons, ou que nous ne parlõs pas comme nouscrivons. Ne leur desplaise, car l'un & l'autre se fait, mais on ne sçait pas bien que c'est de la parole ou der Escriture, quand on a dit ainsi ; Estrangers apprenez la valeur des lettres, des sillabes, des diftongues & des rencontres de consonantes, & vous sçaurez que le bon François escrit bien selon qu'il parle, & parle comme il escrit. Pour monstrier ce qui en est, Je me donneray prise innocente avec quelque docte : Jettant les yeux çà & là, je voy Pelletier qui a esté le plus intelligible en demonstrations Mathematiques de tous ceux qui ont escrit, hé bien il a voulu faire l'ortographe Françoise, & le pauvret n'a pas avisé qu'il estoit Manceau, si quelqu'un le vouloit blasmer, j'ay encor un reste d'espée pour le deffendre, car il a esté mon amy, duquel je puis dire la mignone inadvertance, par ce qu'il m'en a donné congé : il nous a voulu regler à parler deuëment François, & il nous veut faire Manceaux d'accent, je luy pardonne, il estoit du Mans. Si nous suivõs son ortographe au lieu de dire teste nous dirons tête, & prenez y garde à cause de l'S, laquelle est

quelquesfois rude, & quelquefois douce, quand on escrit beste, on ne prononce point l'S, mais si on dit post poste on prononce l'S, comme en moleste, deteste, reste, & on ne la prononce pas en beste, feste, preste, & semblables, où l'usage a passé, comme ou lit teste, on prononce taite, & on escrit teston, ainsi on prononce l'S, tellement qu'és uns l'S est prononcée, & aux autres non, & de fait en bonne rime teste, & moleste, ne vallent rien, car l'un se lit taiste, & l'autre moles-te : Avec ce que nous avõs dit adjoustons ce qu'il faut diligemment considerer : Les Allemans ou autres estrangers de nostre langue, disent ce que j'ay dit tâtost, que nous n'escrivons pas comme nous parlons, & ils le trompent, ils voudroyent que nous parlussions François, & que nous escrivissions en Allemand, & ils veulent proferer nostre idiome à leur mode, ce qui ne peut avoir lieu : j'en diray pour les Allemans un petit mot de gayeté, sans offence, ils escrivent le nom appellatif d'une femme par double VV, qu'ils appellent vé, & le lisant ou parlant ils disent une femme frau, & non vrau, si au premier on mettoit une S, les femmes seroient tromperie, signe qu'il ne faut se tromper à la prolotion, mais tascher à s'y accommoder, depuis en mesme ordre de resiouissance, parlant de l'V des Italiens, ou autres, compare avec le nostre, je trouveray bien à dire : ce pendant ie vous diray une notable remarque, c'est qu'il n'y a que les Hebreux, les François les Escossois, & les Portugais, & leurs semblables, s'il y en a, qui prononcent l'V, qu'il ne soit vray considerez le discours de ceux qui ont bien appris nostre langue, & vous verrez par preuve manifeste que je dy vray. Faictes dire à un Italien, à un Alemand, à un Espagnol le Bureau des finances, ils prononceront le Boureau des finances, pour une buse ils diront une bouse, partant comme nous l'avons posé il faut pouvoir, & sçavoir dire comme le porte le langage, ou lon ne parlera pas bien, parce que chaque langue a sa vertu de lettres : le gli des Italiens se dit en nostre Escriture par un I, devant deux II. L'Espagnol en a de mesme, mais different, & de telle sorte que sr un autre vouloit lire & parler devant un du païs, le pauvre païsan ne sçauroit si on diroit son langage ou un estrange. Les Espagnols font de l'X un ch, François, par ainsi nous considerons à peu pres que ce que je remarque est a noter. Sçachons donc ce qu'il faut, & le suivons : Car de penser escrire les paroles, propos & discours d'une langue à l'usage des lettres d'une autre,

on se fourvoyeroit du tout. Partant suyvant nostre these, il est expedient que la doctrine de l'Alphabet soit entenduë pour bien lire, prononcer, ou escrire les mots d'un langage. Estant en ce discours je me souviens par occasion d'une deffence qu'il faut que je prenne pour nostre lettre François, pour laquelle plaidant je me serviray de ma qualité d'Advocat. Je dis donc que, Nostre es-criure, comme toutes autres a une particularité de se faire recognoistre, en ce qui est de notable en elle, & de tout temps elle a usé de certaines marques pour la distinction de ses lettres, ce qui a esté plus introduit pour les mauvais escrivains que pour les bons maistres, lesquels s'y font laissez aller, à cause de la coustume, ce que je dis icy est comme une doute, que j'esclairciray : Il n'y a gueres d'écriture ou a b c, où il n'y ayt des lettres qui se ressemblent, l'Hebreu en a, le Grec quelques-unes, le Latin beaucoup, & les vulgaires assez : Ces lettres ressemblantes courent avec les autres, & pour soulager les ignorans ou commençans à apprendre, on les distingue avec certaines notes, je laisse les lettres Hebraïques aux Docteurs, & je touche nostre vulgaire, en quoy plus que toutes autres nations les François & les Allemants ont pris garde, & si bien que l'Allemand escrivant mesmes en Latin mettra une notte sur un V, de peur que ce ne soit une N, & pource que mon sujet est François, te laisse les autres chacunes à son ouvrier : En viel langage François j'entens en viel usage de lettre de minutte, on a faict plusieurs signes sur les lettres, autour d'elles, aupres, devant, ou apres, & ces nottes sont en fin entrées en lettres, de sorte que lon a mal pésé de ceux qui avoient estably les façons d'escrire : Pour esclarcir ce que je veux dire, il le faut manifester par exemple, & venir au principe : En nostre belle lettre plusieurs lettres sont presque semblables, comme N, V, non pas en cette majuscule mais en courante, & je les denotte en grand afin que la difference s'entende : En lettres capitales il n'y a pas la similitude qu'il y a en l'autre, où est le but de nostre discours : En cette courante doncques il y a ces deux qui se resemblét fort, cōme aussi l'S & X, qui sont telles, qu'à peine ceux qui sont nouveaux les discerneroiét, parquoy les bons precepteurs ne voulans pas changer melancoliquement les lettres, ont mieux aimé y apposer des marques comme escrivâts, MIEUX afin que lon le leut ainsi qu'il faut, mettoient mieulx, adjoustant le trait qui a semblé une L, & ce qu'ils en faisoient estoit

pour noter qu'il y avoit à la fin du mot un V, & un X. & non une N, & une S, si qu'en lieu de mieux on eust leu MIENS : Aussi en ce mot escrivant ils escrivoient ESCRIPVANT, mettans un traict avant l'V de peur qu'on leut ESCRINANT, & de ce traict on a fait un P, En sorte semblable escrivant VEULT, ils ont mis une L, à cause que possible on eust leu VENT, cette remarque est telle que je croy que si on l'avise au lieu de blasmer ou se moquer, ou detracter on loüra, on honnorera, on approuvera les bons peres qui nous ont instruits, & puis faisant une recherche entiere on corrigera absolument ce qu'ils ont voulu corriger avec douceur, & accomplissant ce qu'ils ont commencé on rendra en fin tout clair & hors de dispute.

De ce mot la Loy Salique.

OBJECT XLV.



N dira que je m'empesche de beaucoup de choses, il est vray, mais je n'en depesche gueres : Si faut il passer son temps : Il y a longuement que l'on est en dispute, pourquoy la loy de France est nommée Salique, les doctes se sont assez tourmentez pour ce sujet, & tout cela qu'ils ont amené pour raison & rien c'est tout un. Je suis donc bien presomptueux de penser plus faire qu'eux ! Voicy une grande finesse, je ne discours pas pour les arguer, je ne propose que le nom qui donne de la peine à le trouver. Prenõs garde aux lettres & nous serons bien tost hors de fantaisie. Si on m'avoit rendu les livres qui me furent pris aux barricades, j'aurois. un viel fragment Latin, où j'ay trouvé quelque similitude de ce que je veux demonstrier, & par ce cayer antique je rendrois ma raison autentique : Considerez que nos grâdes lettres ont quelque similitude entre elles, je ne dy pas toutes, mais aucunes, & si vous voulez en avoir la patience, vous verrez que le G & l'S ont quelque convenance. Tellement qu'ayãt escrit en cadeau le commencement du livre & de la loy, on mit la loy Galique, & quelqu'un depuis trouvant cecy vieilly & brouillé, n'avisant pas de pres mit la loy Salique, & cela a duré, si que lon n'a pas mis ordre à oster l'erreur, mais on a filosofé dessus : Cecy est advenu fort aisement, Car jadis il n'y avoit que les cocqs de parroisse qui sceussent lire, & ils en faisoient à croire au peuple comme ils vouloient, & là dessus les successeurs voyans des erreurs n'osoient pas le dire, pour la reverence des peres, & pourtant estimãs en ces eschapées qu'il y eut des mysteres, taschoient par estude

d'en tirer la signification. Si cecy ne vous contente trouvez mieux j'en seray bien aise, c'est tousiours pour honorer le pays & le langage.

De certaines paroles qu'on ne dit pas bien, & qu'on escrit autrement qu'on ne profere.

OBJECT XLVI.



UIS qu'un de mes singuliers plaisirs est d'honorer nostre langue Françoise, & de tout ce que je pourray, soit de beaux discours, soit de secrets, je veux tascher (tranchant du Grammarien) de l'oster des improprietez de mots qu'on luy attribue, & ausquels on ne prend pas garde : Habiles esprits faites en tel cas qu'il vous plaira, ne soyez point marris que ce n'est point vous qui avez esté auteurs de cecy, mais soyez jaloux de vostre beau langage, & souffrez que celuy qui se peine d'en oster de petits festus, vous donne envie d'en arracher les grosses ronces & buches, qui le troublent & profanent. Bien qu'en mō Cabinet de Minerve j'aye donné une atteinte de cecy, je ne laisray de la ramentevoir, & ayant plus de courage je me jetteray aux chāps plus avantageusement : Ce pendant j'avise les Imprimeurs de considerer le sens de ce que l'auteur veut dire, afin que les œuvres soient corrects, quand ils les mettront sur la presse. Il y a plusieurs bien disans qui en escrivant ne prennent pas garde aux personnes des verbes, comme quand ils disent : Je ne croy pas qu'un tel aye fait cela, ils ont escrit, aye, pourrait, sans avoir esgard qu'il y a ainsi en cō-jugant que

j'aye, que tu ayes, qu'il ait : & ils mettent pour la troisieme personne, la secõde, c'est une incongruité, cela m'incommode les oreilles. Il y en a qui usent de frases impropres, & nullement Françoises. Sortez mon cheval, pour dire faictes sortir mon cheval, & bien que telles sortes de parler soient bonnes en autre contrée, elles sont deplaisantes au bon langage François, auquel il convient bien parler & bien escrire. Je m'avise là dessus de certains mots qu'on n'entend pas, comme des demonstratifs cét, & cette, qu'il faut ainsi escrire nõ cest & ceste, ainsi que la plus part y fait faute : ces mots sont demonstratifs & cours & l'S, les allongeroit, ou rendroit partie de verbe, & souvent au lieu de dire cet arbre on diroit cest arbre, ce est arbre, cela est fascheux comme de mettre des apostrofes où il n'en faut point, ainsi qu'ils mettent à dautant quand il signifie car, & à davantage signifiât plus, il est bien vray qu'il leur en faut en certaine signification ; Si je veux dire que j'ay payé au prix que vous avez fait à l'hostellerie, je diray j'en suis d'autant que vous, l'apostrophe est bien là, de mesme que disant je n'y ay point d'avantage, & il y en faut aussi : je desire que cecy soit observé, & m'est advis qu'en cela mon opinion est bonne, bien que je ne vueille aucunement toucher aux opinions, car elles ne sont que troubler. Or il y a des paroles que lon dit d'une sorte, & on les escrit d'une autre, mais je desire que lon lescrive cõme on parle plus communement, j'en diray une en passant : Nous disons ordinairement que celuy qui faict des folies, est Fou, & on l'escrit Fol, comme on met col pour cou : Je me souviens qu'en la quinziesme rencontre de mon Cabinet de Minerve parlant d'un fou, je l'ay expres ainsi fait escrire, & imprimer en l'impression de Tours, & l'Imprimeur de Roüan sans adviser à la parentaise a mis Fol, & je voulois comme il paroist par la suite & le sens de l'orthographe qu'il y eut Fou, c'est que le Correcteur ne le voyoit pas : Quelqu'un dira pourquoy ne profererat-on un fol puis qu'on dit une folle ? Je responds que l'usage n'y est pas, & qu'en infinies choses il est force de suivre l'usance qui nous emporte, recevant ce qu'il veut, quand il est autentique : On dit la Royne, il faudroit donc dire le Royn, ou bié en disant le Roy dire la Roye, ce qui pourtant n'est pas recevable, & telles derivations ne sont à suivre. On dit mon Neveu on ne dit pas ma Neveuse, cõme de chassieux chassieuse, bien que jadis il estoit presque ainsi qu'on disoit, bel & belle, il est vray que Bel

a esté retenu pour mettre devant les voyelles, cōme bel enfant & non beau enfant, pour éviter la cacophonie, pour mesme raison souvét à la fin de quel que mot qui est avant une voyelle on met un T comme ira-on là, fera-on cela, on peut escire comme on parle, irat-on là, ferat-on cela, & je suis bien d'avis qu'on l'observe à cause de la bonne grace, & ne tient pas en moy qu'il ne soit en tous mes escrits, mais je ne l'ay peu encor obtenir. J'entre en une autre pensée, pour des paroles qui deviendroient risibles en certain endroit, & pourtant sont bonnes de soy : Nous disons Ciel & en pluriel Cieux, c'est bié dit, mais si quelqu'un estant en une maison bien meublée, voyant des lits bien parez, s'avançoit de dira voila de beaux cieux, au lieu de dire selon l'usage en cela, de beaux ciels, il seroit gaussé, autant que de cheval s'il disoit de plusieurs des chevaux, & il faut dire chevaux : En pareille raison qu'on dit bail & baux, si on disoit comme fit un jeune diseur à une Dame, à laquelle il demanda si elle aimoit le bal, elle ayant respondu qu'ouy : Il la requit de luy faire sçavoir où cette soirée se tiendroient les baux, la parole eschappée donna occasion de risée & gausserie, mesme durant le bal : On ne dit gueres les bals, & semble que ce mot ne doive point estre en pluriel, pour ce qu'anciennement il ne s'en faisoit gueres qu'un. Mais en riant, vous qui prenez plaisir à gausser, ne m'm'allez pas donner de la gaule par dessous l'huis, pour ce que je traite du nom de Roy & de Royne si pres des Fous, ce que j'en ay fait n'a point esté par autre dessein, que de la souvenir que j'ay du jeu des eschets, où les fous sont si pres des Roys & Roynes : & me laissez en ma simplicité m'esgayant en ces diversitez, entre lesquelles je voy une notte qui n'est pas sans raison, c'est de mettre une N à la fin d'ainsi quand une voyelle le suit, comme si je vous disois laissez moy ainsin en mes plaisirs.

*Remarques de certaines improrietez,
de parler & escrire, indecentes au*

langage François.

OBJECT XLVII.



L y a des auteurs qui s'ont en credit pour avoir eu l'heur d'avoir esté receuz, parce qu'ils ont pleu, & ont esté avancez de ceux qui avoient le goust faict comme eux, & leur entrée a esté par la faveur qu'ils avoient pres les grands, par ce moyen sont entrez en grace parmy le peuple, non pour autre raison sinon que c'estoit le cours, & le vulgaire les prisoit : Et de faict je l'ay apperceu en quelques pieces qui ont esté faites par des esprits fort foibles, & icelle estoient plus en credit que de bonnes & bien eslabourées faites par des esprits nets & forts, pour à que ces premiers avoient des gens en cour qui trouvoient leur œuvres bonnes, & les persuadoient telles & laissoient les autres à part. J'en ferois bien une demonstration oculaire & manifeste, mais je ne veux fascher personne, je ne cotteray aucun auteur de cet ordre, laissant le tout au libre jugement des Doctes qui souvent voyent des ouvrages peu cognuz, mais pleins de grande doctrine & d'autres pleins de renom qui n'ont en soy que du vent ou des erreurs le plus souvent. Cette censure est d'un autre lieu. Je veux venir à ma proposition qui est touchant les improprieté au langage, lesquelles on tolere. Pour estre entendu il faut prendre un auteur celebre, partant Marot viendra en jeu, je le choisis pour ce qu'il est es mains d'infinis, & que quelques sages mesmes voudroient jurer presque à ses paroles, ainsi je batteray le chien devant le lion : En un Pseume il escrit :

*Là dedans prendray hardiesse
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel, &c.*

En François cette transposition n'a point de grace, & toutefois il en a usé en plusieurs endroits, comme ont fait quelques uns de nostre téps & des plus

huppez, encor pis cette mutation de rang en ces mots change le sens de sorte que l'idiote qui lira cela, cuidera qu'il veuille dire qu'il ira depuis Dieu jusques à l'autel, & il veut dire d'aller jusques à l'autel de Dieu, il pouvoit dire,

D'aller iusques au saint autel.

Je n'esplucheray point les autres de telle condition qui seroient aisées à corriger par un bon esprit qui daigneroit en prendre la peine. Il y a encor d'autres erreurs comme impropriété de mots, cette cy en est.

*Comme en coupant ou bois ou pierre
Tout chet en pieces & morceaux.*

Ce mot de morceaux est impropre & lourd, tel que plusieurs autres, dont il s'est accommodé : Il ne faut pas excuser le cours du temps, car du sien nostre langue estoit plus belle que la sienne, qu'il se fioit en son credit, & puis il n'estoit pas docte, il a donc mis pieces & morceaux, un morceau ce qui est pris des dents, & que lon a mords, il eust donc esté plus nettement dict coupeaux, qui sont non morceaux ains pieces coupées de leur tout, en cela je l'accuse d'avoir ignoré la lague, & beaucoup de choses, ainsi qu'il le fait paroistre escrivant.

*O Dieu ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin aloy.*

Il n'entendoit pas que c'estoit qu'Aloy, Car il y a difference entre loy & aloy. Il pensoit qu'il y eust du metal composé qui fust nommé aloy, pour ce que les Orfeuvres & maistres de monnoye parlans semblent le dire : Nous l'avons deduit au Cabinet de Minerve. Laissons en repos ce doux petit auteur, je vous assure que ce n'est pas à luy à qui j'en veux, c'est à d'autres qui me sont eschappez, je les laisse courir. Je me viens d'aviser ue je disois ce mot à quelqu'un lisant cecy, & que je serois plustost pour Marot que contre. Il me dit ce faisant vous gagneriez les œuvres de Misericorde. Je ne sçay qui est le premier inventeur de ces mauvaises frases : On ne gagne pas les œuvres, mais si on gagne quelque fruit de bien faire, sauf l'honneur de la dispute, on gagne par les œuvres : C'est qu'il vouloit dire vous ferez les œuvres de Misericorde, c'est ainsi qu'il faut dire, pour parler proprement, & pour ce que nous pourrions se sembleroit nous estre ennuyez, il sera bon de songer à ouyr une belle harmonie partant d'un luth,

sur quoy je m'advise d'une petite impropriété tolerable, c'est qu'on dit joüer du luth, en vieux Fraçois on disoit toucher ; & de faict je ne trouve point que ce soit jouer, ains estudier serieusement, sinon que lon le dit comme des autres estudes, que c'est ieu, He bien il est permis de dire comme on voudra, mais je trouve qu'il y a plus d'energie à dire toucher, dautât qu'il emporte plus de sciéce, & jouer plus de gaillardise & moins de esté. Sortant de ces improprietéz je veux donner jusques à des remarques de sçavants lesquelles me sont pourtant indiferentes. On m'a asseuré qu'il y a des Docteurs qui ont tant cognu à travers les troubles que l'antiquité a causé, que cét auteur que de long temps on a nommé Aulus Gellius a esté trouvé n'avoir pas ainsi nom, & que l'A, mis seul ne signifioit pas Aulus, mais qu'il le falloit joindre au reste, & dire Agellius, ayant entendu cette belle inuétion, j'ay pensé voyât les Almanachs de Billy de le nommer non maistre Imbert ains Mimbert : Et pour estre mieux cognu des sçavâs je nommeray Seneque Lanneus, & ainsi d'infinis dont la recherche ne servira de gueres. Toutesfois ces considerations sont belles, mais pourtant telles animadversions ont je ne sçay quoy qui est fade & importun, car tandis que nous amusons cecy les alloüettes s'en volent, & nous demeurons pauvres Filosofes. Mais qu'y ferions nous, c'est un sont que Dieu a mis en nostre cerveau, ce n'est donc point sans raison que nous y sommes poussez, autrement nous serions comme celui qui s'animerait à tuer des limaçons qui vont brouter les orties. Il est bien plus expedient d'escacher ceux qui attétent au bourgeon de la vigne, & c'est ce que nous pretédons, & pour ce nous donnons quelques heures à ces gentilleses, & lors principalement que nous sommes occupez à nos belles recherches qui profitent à nous & au public. Car ayans l'esprit fiché à ce qui est serieux, & venans à nous relever un petit il nous vient en pensée quelque gentillesse, dont nous esbatons & en faisons memoire, puis nous esgayons à l'escire. Voila comment ce soin que Dieu a mis en nous nous oblige, de sorte que mesme si on ne vouloit pas, on y est contraint, pour ce qu'il faut profitez au public. Et qui sçait si un bel esprit avisé de cecy ne sera point soulagé ? Il se rompoit la teste sur l'origine d'un nom ou semblable vetille, & voyant par mon admonition que cela n'est que vanité, oubliera cette folle amusoire, pour s'addonner à quelque sujet serieux, tant pour l'utilité de son ame que de

celle des autres : Voila comment je pratique sur ces gentillesse ne sçachant qu'il en adviendra. Il ne faudra qu'une ouverture que je feray à celui qui est esleu de Dieu, lequel manifestera en temps & lieu la perfection des sciences à la gloire & honneur du nom de Dieu benit eternellement.

Plusieurs frases & improprietez ont esté tolerées, parce qu'on n'y a pas a pas pris garde.

OBJECT XLVIII.



I j'eusse eu l'ame faite cõme celle des Censeurs exacts,) je me fusse bien donné de la peine à corriger tant d'erreurs, que lon commet tous les jours : Cela m'eust trop donné d'affliction, j'aime mieux estre cõme je suis, & suivre mon grand chemin : Mais je ne puis bien aisement, car je trouve des escots qui m'arrestent souvent : Il faut que j'en aye le cœur gay, & esclaircy, au pis aller pour la petite controverse que nous esmouverons, il n'y aura point de guerres, ny de sang respandu : Ce qui me contriste en tant que je le puis estre (parce que je ne prends gueres ces matieres à cœur) est que quelques doctes se laissent emporter à des erreurs manifestes, pour les soustenir & aimer, je pense que cela advient à cause de leurs grandes occupations esquelles ils sont serieusement affairez, & par ainsi ils coulent apres le commun qui les enleve, & puis je diray en demandant d'estre excusé, que la plus-part des sçavans & gens de lettres sont tant doctes, que leur teste est si pleine de doctrine, qu'on n'y sçauroit plus rien mettre, ils ne

veulent que ce dont ils abondent, leur esprit n'est susceptible que de ce qui est desia à luy, d'autres plus deliberez sont autrement, & ceux sont nos amis qui verront bien si je discours sainement. Pour entrer en nostre proposition donnant sans recognoistre tant que cette fougue nous tiendra. Disons un peu : Il y a plusieurs sages & bien sçavans, qui parlans ou escrivans du franc-arbitre, disent & mettent liberal arbitre, je ne sçay d'où ils ont tiré cette traduction ou immutation de la liberté & franchise de l'arbitre, si ce n'est qu'ils ont coulé liberal pour libre, n'y pensant pas, certes ils ont tort, car comment disputeront-ils à droit de ce donc ils ne sçavét le nom ? Tout beau ce n'est pas icy nostre gibier. Je croy qu'il y en a qui sont fachez d'estre tombez en cette faute, qui toutesfois la voudront soustenir n'estre point faute, mais pour cela s'ils prennent le frain aux dens, ils se gasterõt, pour ce qu'il n'y a nulle apparence que liberal signifie franc ; liberal & libre different, car tel sera liberal qui ne sera pas libre, & tel libre qui ne sera pas liberal : Quelque autre me remonstrera que c'est peu, & qu'il ne le faut pas arrester aux paroles : Je luy dis que si cela doit estre, qu'il n'y aura plus rien de certain, pour ce que les paroles estans la signification de ce qui est, elles rendront obscurs les sujets, si elles ne sont claires, & puis en fin ne serviront de rien, si elles ne sont significatives : Je passeray plus avant pour eslancer les sçavans, Quant à moy selon mon passager & debile iugemét, j'estime que ce n'est pas bien dit quand on parle des sept arts, & qu'on les nomme arts liberaux, comme mesmes aussi en Latin dont le barbarisme François est venu, on a inverti *Artes ingenua en Artes liberales*. Je croy bien que lon pésoit dire arts libres, ou des libres, ausquels ils appartiennent, car il n'appartenoit anciennement qu'aux libres d'en faire profession, si ce n'estoit par privilege special, pour avoir un serf d'honneur. qui devint pedagogue. De dire qu'ils soient liberaux d'eux-mesmes, c'est faillir ; par ce qu'ils ne donnent rien, il est vray qu'ils donnent quand les sçachant on les enseigne, & on en est richement honoré. Je suis encor apres le langage de quelques uns qui veulent mignarder leur bien dire & proferent parlât d'iceux : Le Platon l'Aristote, ces articles ne sont point cõ-venables devant des noms propres, on dit bien l'Alemant, le François, mais cét article, diront-ils, n'est pas icy pouc article, mais est pour un mot significatif que les Docteurs Latins ont inventé, qui est ly, tellemét que parlant de quelque

sujet pour s'establiir ferme disoient en disputant ly tel ou ly tel, c'est l'usage des subtils. Je ne contredits pas, pourtant que cette façon de dire ne soit commune à quelque Province, mais j'insiste sur l'opinion que j'ay qui est, Qu'il est seant & necessaire a un sçavant, d'user du meilleur dialecte de son langage usité. On dit entre nous & à point le Personnage, le Medecin, le Philosofe, & non le Pierre, le Paul : si lon ne vouloit imiter ceux de nostre Midy, qui disent la Perneta, la Ianna. Or ça, il n'y a plus de difficulté d'enproposer d'autres nous sommes en train, il est besoin d'exercer les beaux esprits qui sont bien aises quelques fois de contredire pour se polir, & apprendre, & nottez que ceux qui pour quelque occasion que ce soit, voudront debatre contre moy, serõt profit, car afin de trouver raison ou palliation, ils mettront en avant de belles, doctes, rares, & sages besongnes, au profit notable de ceux qui en oyront la lecture, ou auront l'intelligence. Je me souviens d'un ordinaire glissé entre tous, que lon a traduit le mot *Sinapi*, qui est en l'Evangile, en ce mot de monstarde, & il signifie senevé : Il y a grand à dire de l'un à l'autre, le senevé est un petit grain qui est caustique, & la graine de monstarde est le grain de raisin, par ce que monstarde se faict de monst, comme à Orleans le raisiné. Il est vray que souvant en cette confection de monst, on jette un peu de senevé pour rédre la monstarde plus picquante, cella a esté cause qu'en fin on a pris le senevé pour monstarde, mais pour cela il ne failloit pas nommer le grain de senevé, monstarde, par ce qu'il n'est ainsi dit qu'en la composition. Ce pendant que je suis sur ces belles remarques il ne sera possible pas desagreable de tancer un petit ces jeunes mignons qui se voulans delecter à bien dire, offrans leur service aux Dames, disent, Je suis vostre Esclave. Beau fils avisez que l'esclau est lié & contraint, ne fait rien qu'à coups de baston, n'a desir que se despestrer pour estre libre : vous me direz & ne suis-je pas lié par mon affection ? Je le veux, mais vous n'etes pas employé, comme un esclave, encor qu'à vostre mine vous dictes que vous le voudries estre : Regardez que le serviteur franc s'addonne librement, l'esclave fuit, Oblige gayement sa liberté, l'esclave maudit sa retenue involõtaire, Tasche par tous moyens & douces inventiõs d'honneur d'aquerir la grace de celle qu'il sert, l'esclave n'a que ranqueur en l'esprit, & voudroit par tous moyens mesmes quand il iroit de la vie de celuy qui le tient, pouvoir eschapper, pour

s'esloigner de luy à tout jamais. Et si par fois il fait le doux pour acquérir par finesse ce que l'autre art ne peut luy fournir, c'est une douce exception : Et si elle est faicte de sincerité de cœur, c'est signe qu'il a quelque bonté plus qu'un esclave, qu'il est neantmoins en despit de luy, contraint, & desirant incessamment estre esloigné du sujet qui le domine, & vous y voudriez estre unis. A cecy je veux joindre une parole que j'oy dire aux jouëurs, Batisons le jeu, pour dire, nommons la jeu : c'est pource qu'en batisant on nomme, & ils ont pensé avoir trouvé une belle parole : Voyla que c'est de parler sans science, & le practiquer avec ignorãce & presumption.

De quelques remarques en l'ortographe, qu'il faut aviser pour bien parler.

OBJECT XLIX.



OUS avons desia labouré ce champ un petit, mais pource que ç'a esté avec une charruë qui estoit vivement menée, je m'avise de repasser sur quelque seillon non assez bien cultivé, s'il y a des redites elles le seront pour estre mieux entenduës & expliquées.

On ne sçauroit bien entendre ce que je veux dire si on ne pose une remarque, c'est que nous avons trois E, en François, deux masculins & un féminin, on les nomme ainsi par comparaison que le masle est plus fort que la femelle, cela estât cogneu nous nous tiendrons à ces mots, car ils sont significatifs & receus. L'E féminin est doux, & cause des demies sillabes, le masculin est fort & est ou François ou Latin, le François bien qu'il soit fort n'est pas si relevé que le Latin lequel est prononcé comme la diftongue Ay, il le faut donner par exemple, proferez Jupiter, la syllabe, ter, se prononce comme tair, ce qui ne se fait à aller, donner, aymer, & tels infinis : Si vous dites, mer, amer, & tels l'E sera Latin, & le François sera nommer, jouër, suër : Il est vray que le Normand prononcera mer, comme le François, ne proferant pas mair. Avisez à cecy pour la beauté de la façon de proferer & de rimer. Car de rimer, nommer, & la mer ne seroit pas bon, non plus que fer, qui se prononce fair avec eschauffer, combien qu'un grand poëte en ayt usé, mais il estoit Vandosmois, le ramage l'yportoit. Comme cét E est en la derniere syllabe, il se trouve aux

moyénes. Il acheve sa besongne, on dit, il achaive, & on ne le prononce pas en disant il a achevé la besongne, car l'E en la syllable che est féminin, c'est pour causer de la douceur, & que deux si forts l'un contre l'autre eussent esté rudes : aux premieres sillabes aussi est souvent l'E Latin, comme en serviteur on prononce sairviteur, le Manceau dira serviteur : Ce sont des aventures de nations qui ne sont point vices, mais graces de païs, & disgraces de bien dire : J'advise que le Latin a aussi nostre E, car escrivant *Memento*, on ne prononce pas Mai, ains mé, de mesme on dit *Medicus*, & infinis autres. Il y a une petite notte que je veux faire sur ce que quelques Provinces, au moins parmy le vulgaire ont une mutation d'R en S, par la demonstration de quelque particularité on jugera de tout. Posons ce mot Bruleuse, ceux qui mettront pour cét S, une R, diront bruleure, & sans y penser changeront le sens, car la premiere parole signifie celle qui brule, & la seconde l'effect du feu. Il y a encor pour ce coup quelques mots qu'on ne dit pas tousiours bien, comme quand quelques uns prient Dieu de vouloir nous faire du bien, au lieu de dire : Veuille, ô Dieu, disant veuilles qui viét de vouloir, ils profereront veilles, qui vient de veiller, si je l'ay dit autre-part ce sera pour aviser le mōde qu'il faut tousiours veiller à nos actions. Nous avons aussi des frases & des mots en façons de parler, qu'il convient observer. On dit, libre du corps, & libre de corps, ils different un peu, car le second est plus general que l'autre ainsi qu'en libre de l'esprit qui est plus particulier & libre d'esprit qui est plus general : de mesme on allegue, il ne m'en souvient pas, & je ne m'en souviens pas, ils different aussi. Regardant çà & là je trouve qu'on prend souvant l'y pour luy, & l'un pour l'autre, & ils different, car je luy ay dit, c'est à dire que c'est à luy à qui j'ay parlé : Je luy ay fait faire, c'est que luy mesme l'a fait, mais je l'y ay fait faire, c'est que je l'ay fait faire pour luy. Un homme veut aller quelque part, on dira, il l'y faut laisser aller, mais si son chien veut aller à luy, on dira, il luy faut laisser aller, il faut permettre à son chien d'aller à luy. Ces petites observations ouvriront l'esprit, ainsi qu'en ces mots, & leurs semblables, autresfois nous craignons cettuy-là, & maintenant nous ne le craignons plus, voyez qu'un I, change le téps : comme aussi une R fera changer de temps : Nous mourons, est present, Nous mourrons est futur. Et en ce qui suit l'E fort ou foible, fait changer de signification : Le

Capitaine nous a demandez c'est qu'il nous veut voir, puis on dira, il nous démâde, c'est qu'il ne nous desire plus : En la premiere sillable du premier l'E est feminin, en la premiere du second il est masculin : Mais devant que je passe outre, je diray que j'oy desagreablement ceux qui disent, Cette maison est bien aërée, pour dire ærée, de trois sillabes, & ils en font quatre : Je seray bien ayse de remarquer encores quelques mots, pour le proffit des estrangers, car ceux qui le sçavèt n'y choppent pas. Nous avons une diftongue double, qui est ouïr, car il y a deux sons en elle confus, & un parfaict. Considerez, pour la diftongue oy, Roy, & Loy, vous le prononcez comme Roay, Loay, & non Roé, Loé : Cette diftongue en autre lieu ne sera pas tant eslevée : Ecrivez loyer elle sera prononcée loeier, comme si l'E du milieu estoit meslé d'un I, l'usage apprend cela, & le fait distinguer. Il y a d'autres diftongues, comme Rien, qui est d'une sillabe, il est necessairement une diftongue, & terrien ne l'a pas, car il est de trois sillabes, & de le faire de deux à cause des deux R, cela seroit rude. Il y a des derivations aussi, que lon ne fuit pas, comme on dit Parfaict, & on profere & escrit Perfection. Et il y a des paroles toutes à rebours, de ce qu'on dit : Quelqu'un dira en disnant, & demandant le reschaud : Apportez le reschaud avec de la braise fraische, ce mot fraische signifie recente, ainsi qu'un œuf tout chaud, sortant de la poule sera dit bien frais. Il faut achever ce destroit, en considerant quelques-uns qui se veulent mettre sur le bien dire, & sont des mots à faire tomber les poules du nid, quand ils se voudront exagerer sur une insoléce ma— nifeste, & desireront la dire moins injurieusement, ils diront : Voyla une grande indisourtoisie. Ils pensoient dire indiscretion, & c'eust esté assez de dire discourtoisie. Cecy m'a avisé de mots escrits l'un comme l'autre, & qui ont autre prolation je n'en puis donner de reigle : mais bien exemple. On escrit Dague, & Aiguë, la fin de l'un ainsi que la fin de l'autre, & la derniere en dague, est d'une sillabe, en l'autre de deux, & on dit Aigu-e. Ainsi Figue est de deux sillabes le mot, & Ciguë escrit de mesme est de trois, & est prononce Cigu-ë. Puis qu'on espluche bien les autres langages, pourquoy non n'esplucherons nous le nostre ? qui peut estre aussi trionfant que les estrangers : On escrit en luy les vies des plus grands Roys qui furent jamais, Les sciences y sont inserées, la Theologie y reluit & & les requestes qu'on faict à Dieu y sont

tant bien couchées que quand il n'auroit que cela, il merite d'estre le Monarque de tous les Dialectes : si quelqu'un resiste à cette verité, qu'il nous monstre une meilleure langue, par le moyen de laquelle nous puissions nous enrichir, nous rendre plus sçavans, & plus gens de bien, & il aura le prix.

Des suppositions diaboliques. De la Tignée.

OBJECT L.



'EST une estrãge opinion que celle qu'on a des Daymons, Esprits & Diables : Car il y en a qui fondez sur ce qu'ils opinèt en font des discours, comme s'ils n'avoient jamais faict autre que les frequenter : Et puis tiennent à vray ce qu'ils en estiment Quant & moy, cõme je l'ay protesté, je n'en admets que ce que l'Ecriture sainte nous en enseigne : Et là dessus ne faisant distinction autre des Anges que bons & mauvais, je diray que le mauvais qui a esté dit Diable, & Satan, continuë en ses tromperies que souvent il fait passer pour veritables és entendemens de ceux ausquels il les fournit : Surquoy je m'avise d'une gentillesse que je vis faire plusieurs fois à un berger que le vulgaire ignare estimoit sorcier, à cause d'une infinité de subtilitez qu'il sçavoit, je me suis plains de cette folle opinion en la Pucelle d'Orleans. La mesme pratique de ce berger me fut remise en memoire, l'ayant veuë reïterer en quelques

bonnes maisons, où les dames sçavent de la Medecine : Souvent les mains demangent fort à cause de petits cirons & tignes qui s'y nourrissent de causent ce prurit. Pour les faire choir on prenoit de la grene de cette herbe, que pour l'amour de cela ils nōment tignée, c'est la hanebane, ou jusquame, qui a des petits godets pleins de petits grains on en en usoit de cette façon : Ayant des charbons allumez en un reschaud, & tout aupres un bassin plein d'eau, on jettoit cette grene sur le feu, & on mettoit les mains à la fumée, puis apres que lon les avoit tenuës assez à cette fumée, on les trempoit en l'eau froide, & incontinent paroissoient en la superficie de l'eau une infinité de vermisseaux, & disoit-on affirmativement que ces vers estoyent les tignes qui estoyent sorties de la peau. Quand j'eü bien considéré cét effect, & veu de prés les mains où n'y avoit aucune apparence que cela fut advenu, je fis tant que je découvris la finesse, & jugeay que quelque malin esprit avoit enseigné cela à quelques uns, pour les abuser, car le bon ne trompe jamais, & je découvris ainsi le faict. je pris une petite piece de bois, que je mis à cette fumee de jusquame, puis je la trempay en l'eau, & il en sortit aussi des vers tout de mesme que l'autre fois : j'y présenté aussi une pantoufle, une piece de fer, & plusieurs autres choses qui toutes en fin rendoyent mesme effect, car y ayant mis ma main où je ne sentois aucune incommodité, je vis qu'il en sortit autant que de celle de ceux qui estoyent tourmentez de démangeaison, ie pris resolution que cecy estoit une imposture, & cependant je conclus que ces grains estans en fumée il y avoit en icelle une humeur crasse, preste à se congeler, qui se geloit à la froideur de l'eau, & qu'ainsi il sembloit que ce fussent tignes. Si on examinoit tout, je croy que l'on appercevroit beaucoup d'erreurs, desquelles on se paist, s'y plaisant à cause qu'elles viennent des anciens qui souvent ont usé de tels artifices, pour tirer les autres en admiration, & solliciter les cœurs a suivre leurs inventions. Je me suis desia assez debatü de cette façon de faire, & me moque encor de la folle croyance de ceux qui disent cela est escrit, il est donc vray. Pauvre sorte d'esprits malades, il ne faut pas tout croire ce qui est escrit, t, mais la verité : Car à quoy faire faut-il croire ce dont nous pouvons esplucher la cause, & nous est permis d'invventorier les secrets & proprieté, pour nous rendre sçavans ? Lisons les livres, pour apprendre, & voyons par demonstration ce qui faut qu'il soit demonstré :

car à cela nous est donné congé de nous enquerir, comme il nous est commandé de croire ce qui gist en foy, & n'est démontré qu'aux ames bien-heureuses qui jouissent en la presence de Dieu des fruicts de leur Foy & humilité.

De l'honneste complaisance. est mal seant de faire son mestier à Table.

OBJECT LI.



E me veux un peu vanter, toutes choses ont leur temps, je suis venu à ce terme, que je me veux un peu relever sur quelque pointe pour m'en glorifier. Je me vante donc, & de quoy ? d'une juste complaisance, qui a sa racine dans mon cœur qui faict que ie trouve bon tout ce que chacun approuve & veut eslire pour soy, en forme de souverain bien. Non point qu'en l'estimant bien pour luy, je le trouve bon, entant que l'affaire est considerée ; Pour exemple, je voy un beau jeune homme galant, bien apparenté, riche, & notable, lequel ayant quelque changement en l'esprit, vient à oublier sa premiere condition qui ne luy plaist plus, & passant en une opinion qu'il pense plus avantageuse pour son parfaict contentement, se retire des cõ-pagnies, oublie grandeurs & commoditez, & parachevant son dessein se jette en la solitude, on se retire en compagnie, où lon observe une façon de vivre toute autre, voire mesme repugnante à sa premiere, à l'appetit de ses sens exterieurs, & à ce que le monde fuit & embrasse ordinairement. Cela est-il faict, je le trouve bon pour luy, car il n'avoit pas

d'autre cognoissance pour obtenir sa felicité que par ce moyen, je le veux en cela gratiffier pour l'asseurer en son plaisir : dautant qu'il le pose à ce terme-là, & je luy concede, & ainsi je luy fay plaisir sans qu'il me couste rien : Que si j'allois m'en mocquer, le despriser, ou vituperer, je ne ferois rien pour moy, & si je le fascherois sans qu'il m'en eut donné occasion, & qu'ay-je que faire de luy donner de l'ennuy ? car puis que cela m'est indifferent j'ayme mieux l'applaudir pour le resiouir, que le blasmer pour le contrister, encor que mesme j'eusse en dedain, & mespris, ce qu'il a faict, non à cause qu'il l'a faict, mais pource que ce seroit une chose qui me desplairoit, & n'approuverois pour moy aucunement : Ce que je prise en autruy pour cét autre-là, n'est pas à cause qu'il cadre à mon oppinion, ains à la sienne : Quelqu'un me dira, En cette complaisance vous approuveriez un voleur pour ce qu'il se delecte au mal qu'il faict : Tout beau gardez de tōber en ce precipice. Il y a bien à dire entre ceux cy, & autant que du jour à la nuict. Le voleur quel qu'il soit sçait bien qu'il fait mal, encor qu'il y prenne plaisir, il juge qu'il peche contre soy mesme, & son prochain : Et soit qu'il suyve son inclination, ou l'induction d'autre pour par ce moyen s'accommoder, il cognoist assez qu'il contrevient aux loix, & pource il se cache, n'a point l'ame en repos, est tousiours en inquietude, & je voudrois pouvoir à un tel parler librement pour le conseiller de quitter cette mauvaise condition. Mais celuy qui sans faire tort à personne va suivant son dessein, qui n'outrage aucun, n'a point de repugnance en sa conscience pour son entreprise, laquelle il presume poursuivre, se posant pour but en cela son salut, & l'honneur de Dieu : Cettuy-là est loüable, il n'y a point d'inconvenient d'approuver en luy pour luy cette eslection de vie, parquoy je la trouve bonne ainsi, encor que pour moy je la rejette, pour autant que ce n'est pas ma convenance : Et combien que je sois de cette bonne humeur, ne desirant point troubler le repos d'autruy, si ay-je comme en haine une sorte de personnes, nō que je haye cettuy-cy ou cettuy-là particulierement, mais à l'instant du faict je deprise & hay tout ensemble, pour ce temps-là, & la personne & l'actiō, bien que devant ou apres je sois peut estre son amy ou intime, ou le suis ou le seray. Cette action qui m'est avis qui est à despriser & qui me fasche, est quand je voy quelqu'un qui faict son mestier à table. N'en desplaise à Messieurs les Doctes, je trouve que cela n'est

aucunement seant : J'ay veu des Docteurs excellens qui prescheront à table, & plusieurs qui s'entremettrôt de ce qu'ils ne sçavét point, & s'ingerét pour en dire. Je vous prie si un cordonnier disnoit avec vous, & que prenant son repas il voulut, estans assis entre deux Docteurs, faire l'exercice de son mestier, il faudroit luy quitter la place, il vous lanceroit tant de coups de coude, qu'il vous carteroit bien. Voyla : Certainement toutes choses ont leur temps, & vous me pardõnerez Messieurs les entendus, s'il m'est avis que ceux qui veulent le practiquer autrement, le sont plus par ostentation que de grace, & encor cela est mal à propos, car bié difficilement peut on en cét endroit achever à bon escient un bel argument. Si dauãture ce n'est quelqu'un de grãd respect qui l'ait entrepris, & qu'on vueille ouyr pour luy deferer en le flattât, ou luy estant deu. Il convient à table mettre en avant des sujets non trop serieux, mais joyeux, & toutesfois qui tendent à edificatiõ, propos salubres & salutaires, sans s'enfoncer cõme en disputes, où lon est assis sur le bâc pour en dire. Considerés qu'aux disputes on dõne quelques confitures au soustenant, on ne luy met pas la table que lors que c'est fait, & puis on va faire bonne chere, on ne dispute plus, on n'ameine pas de quolibetrie, on parle du bon vin, on remercie Dieu qui nous l'a dõné, & en usant sobrement on use de ce petit espace de temps, que Dieu nous concede pour nous resiouïr en le benissant & loüant, faisons ainsi convenir les actions analogiquement, & il y aura de la grace : Adoncques estans à table on pourra jetter de belles récontres, & puis apres faire ce qui s'offrira ; Ayant ouy ce propos vous me direz paravanture que je m'estonne de peu de chose, que bien petit de cas me scandalize, & que je me formalise de peu. Il est vray puis qu'il vous plaist aussi suis-je aysé à remettre : Et pleut à Dieu que nous eussiõs le cœur autant enclin à l'amitié qui la hayne, à la paix qu'à la guerre, & qu'il ny eut point de sujet de courroux plus pleignans que cettuy-cy, Cela seroit si les hommes estoyent sages, & n'estoyent point furieusement amoureux un chaqu'un de soy-mesme. Je diray en pensant, & ma pésée n'est point vaine, ny hors de grace en cét endroit, que ce qui devrait attirer & lier les cœurs est ce qui les altere & debande : Quelquesfois si deux amis, tres-amis avacent (estãs. à table) quelque propos sur un sujet de rencontre, & que du commencement il y ayt quelque petite difference sur ce qu'ils diront,

tellemét qu'ils ne consentent pas bien ensemble, au lieu de tacher à se resoudre amiablemét pour s'instruire, & s'entr'aymer davantage, on s'aigra & on debattra malignement, & durant ces pointes il y aura un mauvais venin qui affligera l'un & l'autre. Cecy n'avient pas tousiours, mais souvent, & plustost en telle compagnie qu'autrepart, la raison est que lon sort de l'occasion pour laquelle on est assemblé, on s'esmeut possible en s'es-jouissant & puis on n'a plus d'egard qu'à soy-mesme, & ainsi nous pensons de nous comme si nous estions petits Dieux, nous voulons de mesme que si nous estions parfaits, & cuidons tout sçavoir ce que nostre imagination nous suggere. Pour obvier à ces inconveniens, faut selon le lieu, les temps, & les affaires se conduire, embrasser le moyen de la societé, vivre modestement, ne presumant rien de soy que honnestement, & avec temperance, tousiours prest à apprédre de tout le monde : Et à fin de ne point faillir prédre garde à la fin avant que commencer, taschant de vouloir autant ou plus faire que chaqu'un des autres jouisse de son contentemét que nous mesmes du nostre : Par ainsi en quelque endroit que no' nous trouvions nous ferons bien, & sur tout à table où la modestie est grandement requise, pour la paix de l'ame, la sobriété pour le bien du corps, le sens posé pour l'aise de la personne, la patience pour le contentemét de tous, & la resiouissance pour la commune utilité : Car qu'allons nous faire en cét endroit, que nous donner le peu de recreation que Dieu nous y permet ? allons y donc gayement soyons y allegrement, & en sortons avec liesse, tousiours prests de rendre graces à celui qui nous fournit de tant de bonnes commoditez. Quelqu'un pour debatre joyeusement dira, que les anciens faisoient des bãquets où se trouvoyét les Sages : Ne le croyez pas amy, & que durant les boiveries, qui leurs estoyent cōmunes, ils missent en avant des sujets qui veulent des personnes bien sobres : Ces banquets estoyent banquets d'esprits, lesquels achevez on venoit aux convives naturels. Je veux icy parler avec beaucoup de reverence ; Le Mōde prend un singulier bien à la rencontre de la bonne chere, c'est ce qui attire le peuple : Nostre Seigneur Jesus-Christ voulant deraciner cette trop grande avidité a pris occasion plusieurs fois de repaistre les peuples & les Apostres, & puis de les enseigner : Mais ces desseins sont bié hors de nos esprits, ils n'appartiennent qu'à luy seul, il est vray que nous le devons imiter en ce

que nous pouvons, & mesmes en prenant nos repas, & cette imitation sera, que tout ce que nous ferons, nous le faisons à sa gloire qui est nostre fin principale, achevant en ce bon propos nous imitons les gens de bien qui rendent graces à Dieu de ses bien-faicts.

Avis touchant quelque erreur qui est commis en la Medecine.

OBJECT LII.



N des plus grands & nuisibles abus, est un qui est commis en la Medecine, & dont plusieurs rédront conte devant DIEU : Car ce n'est pas un jeu de galanterie, de se dōner licence de s'esbatre sur la peau des personnes, pour ruiner le temple du saint Esprit. Il convient faire la Medecine avec une grande crainte de Dieu, en pureté de conscience, accompagnez de tous effects de pieté, de doctrine & de manifeste, & approuvée experience en bien, prise de ceux ausquels Dieu a donné l'intel^l-ligence des secrets de Nature. L'abus dont je notte l'accident est nottable, & procede de l'orgueilleuse presumptiō & avarice d'aucuns exerçans la medecine lesquels ignoroient par mespris beaucoup de choses qu'ils devroyent sçavoir. Je ne parle icy ny par haine ny par envie, car j'ay tant de contentement en mon cœur pour les graces que Dieu me faict, par les joyes qu'a mon esprit des belles rencōtres que je fay, espluchant les secrets de nature, que je ne daignerois penser à hair personne ou vouloir mal à un autre : Et suis tant resolu à ce que je suis, que je n'ay pas le loisir de m'aviser d'avoir envie sur qui que ce soit. En cette simplicité de cœur, Je voy & remarque beaucoup de choses qui vont mal : Un Malade enuoyra querir un Medecin qui vistemét le viendra voir, non pource qu'il vueille ou desire faire son devoir, mais pour avoir la poignée honorable, & bien il est raisonnable, car il faut que chaqu'un vive, & malheureux sont ceux qui veulent avoir le labour & la peine d'autrui pour neant, ce n'est pas où je m'aheurte, car il y a en la troupe des

sages Medecins des ames liberales & charitables ; Je, traicte icy de celuy qui se dit Mededecin pour ce qu'il a fait dignement son cours, sçait bien disputer, deduire un poinct douteux de l'art, dilater les raisons fondées sur la vraye cognoissance, & maximes certaines de la science : Mais est presumptueux & dedaigneux d'apprendre la pratique, tenant tellement sa gravité qu'il auroit honte qu'un sçavant Apotycaire l'instruisit. Croyez moy que les sages Apotycaires remarquent les actions des bõs Medecins, & retiennent ce qu'ils ordonnent, dont apres ils font bien estat & se façonnent heureusement à la pratique qu'ils se tendent si commune qu'ils sçavent presque bien faire ce qu'il faut sans Medecin. J'entens bien qu'ils soient tels, mais je desire avec leur bõne gra ce qu'ils ne mesprisent pas le Medecin qui void davantage : Il est bien vray que quoy que ce soit le plus qu'il y a en cét art est la bonté des remedes, & l'application d'iceux deuëment faite, à cette cause je voudrois que le Medecin s'assavâtist avec l'Apotycaire, qui aussi s'exerceroit avec luy en communiquant doucement avec l'observation du devoir & de la courtoisie. Si cecy estoit je serois hors d'interests pour ma dispute qui cesseroit, mais n'estant pas, pour autant que quelque Medecin pensera que ce soit s'abaisser que familiariser avec l'Apotycaire : Et l'Apotycaire qui verra quelque incongruité manifeste au Medecin, le desprisera tacitement. De là vient que le docteur ayant interrogé le patient fera l'ordonnance qui sera mise és mains du pharmacien, qui la lira sans faire semblant autre que de faire ce qui est prescrit : Il adviendra paravanture que cette ordonnance viendra és mains d'un ouvrier presumptueux, qui impudemment en derriere se moquera du Docteur qui aura failly és doses, ou à la consideration de la maladie, & corrigera orgueilleusement la recette. S'il advient que le Medecin le sçache, voila une querelle & une honte : Mais si l'Apotycaire est de douce nature & sçavant, il aura pitié du pauvre ordonnant qui est docte és livres, & non en pratique, & de luy-mesme sans blesser l'honneur du maistre, fera si bien qu'il dõnera au patient ce qu'il luy faut & à propos par raison ; car il aura ouy ce que le Medecin a jugé, & voyant que son ordonnance ne quadrera pas, la reformera. Le medicament ayant fait son devoir & ayant reüssi, cela sera au bien du patient, mais à l'interest de plusieurs : dautant que le Medecin pensant que son ordonnance ait fait telle

operation, pour tel mal s'en resouviendra, ou s'il fait un livre l'y mettra, si que plusieurs seront trompez par la bonne faute de l'ouvrier, & par l'erreur du docteur. Et il adviendra aussi que semblable ordonnance viendra en la main d'un pharmacien, ou craintif, ou trop respectueux, ou addonné à ce Medecin, & l'executant à la lettre offencera le malade, & puis on dira que nature aura failly. Or je diray que pour obvier à ces maux il est besoin que le Medecin frequente l'Apotycaire & que l'Apotycaire sçache doucement declarer & avec honneur au Medecin ce qu'il en pensera, car tant l'Apotycaire que le Chirurgien doivent estre admis au conseil, pour bien faire, par ce que souvent ils sçavét plus des habitudes des patiés que les Medecins, qui ne font qu'entrer & sortir, & les autres, & sur tout l'Apotycaire y est plus longuement. Mesmes si le Medecin sçavoit tout faire & les autres aussi, ce seroit une belle chose, & ce pendant chacun exerceroit ce à quoy il seroit le plus propre ; la comparaison de cecy peut estre prise de la justice, Le Conseiller, l'Advocat, & le Procureur, doivent tous entendre l'estat de judicature, pour chacun faire son devoir en son rang, ainsi est-il de ceux qui font la medecine : Ce sera grande loüãge à tous s'ils sçavent ce que les deux autres sçavent bien : Et pour ce il faut que l'Apotycaire entretienne le Medecin avec douceur, luy disant simplement ce qu'il pense comme Apotycaire sage & sçavant, car par ce moyen il le peut beaucoup esclaircir : Aussi le Medecin escoutera l'Apotycaire avec honneur, afin qu'honorablement il se corrige s'il a failly, ou prenant garde au bon advis il face bien : Ce que je deduicts icy de l'Apotycaire je l'envoye aussi au Chirurgien, & certainement on se devoit tous entendre sans gloire, ou envie, & les malades auroiét du soulagemét, & de faict si on se prevenoit par honneur tout iroit bien. Ne pensez pas messieurs les plus doctes que vous n'ayez esté censurez par les Apotycaires, & vous n'en avez rien sceu pour ce qu'on vous respecte, & souvent on vous a fait de bons coups que vous n'avez pas cognus, & les Apotycaires faisoient leur devoir : Je ne parle que de ce que j'ay veu par tout où j'ay esté. Avisez tous à cecy pour en saine conscience faire bien & seurement au profit des humains, & à la gloire de Dieu.

De combien on croist tous les ans.

OBJECT LIII.



Epésant quelques fois à part moy, je voy que no' croissons jusques à certain âge, & defaict aucús cessent de croistre à vingt deux ans, & autres passét jusques à vingt cinq, il y en a aussi qui croissent estant plus avancez d'âge. Mais l'ordinaire est de demeurer au terme de vingt-cinq ans. Considerant que cela advient imperceptiblement à nous, je me mets en fantaisie de conjecturer de combien on pourroit croistre par an. J'estime que depuis la naissance comme aucuns l'ont observé, on croist jusques à trois ans d'une autre sorte, que depuis trois ans jusques à vingt-cinq je suppose que le croissant demeure en egale santé, & pareille nourriture, autrement nous aurions bié des affaires : Il n'y a qu'une ligne droicte qui est cette-cy, les autres sont courbes qui sont en nôbre infiny. J'apose donc ce poinct, car la maladie, les ennuys, changement de vivres, prisons, voyages, & tels excez corrompent la suite de nature, mesmes nous avõs veu des personnes apres une grâde maladie croistre beaucoup, s'allongeant fort vistement en peu de temps, & y employant ce qu'une grande longueur requeroit : mais ce sont adventures non communes. Posons une legitime creuë à laquelle on prendra pied pour les autres, donnons à la moyenne grandeur selon laquelle on n'est dit ny grand ny petit, laquelle est de cinq pieds quatre pouces. Il est evident & recognu par plusieurs observations qu'à trois ans on est à la moitié de la creuë où lon doit terminer, tellement qu'à cét âge on auroit cru jusques à la longueur de deux pieds & huict pouces. Or de vingt-cinq il faut oster trois, il restera vingt-deux, tellement qu'en vingt-deux ans on croistra de deux pieds & huict pouces, par ainsi chaque année on avancera en creuë,

croissant également de la hauteur d'un pouce, & de cinq onzièmes parties d'un pouce, qui sont cinq lignes & l'onzième partie d'une ligne : Ceux qui devront estre plus grãds ou moins croistront selon cette proportion. Et bien voila une curiosité inutile ! possible que non, car si nous y pensions nous mediterions pour avancer d'autant en proportion nos ames vers Dieu, pour y croistre en perfectiõ de vie sainte, pour profiter à nos prochains, par bons exemples, & rendre grace à Dieu qui nous laisse croistre, & donne loisir de penser en luy, au prix que nostre corps s'approche du Ciel qui attend nostre ame.

Des fautes que commettent les habiles gens. Les parfaicts sont aux Cieux.

OBJECT LIIII.



E tout téps il y a eu, & encores aujourd'hui on sçait qu'il y a des esprits qui se presument plus reculez du commun que d'autres, lesquels il mesprisent, & ces superbes là sont le plus souvent si peu advisez qu'ils tombent és mesmes erreurs qu'ils croient que sont enfoncez ceux lesquels ils blasment dedaigneusement.

Il y en a qui tiennent que d'alleguer le Latin devant les femmes en devis familiers, est une mal-seance & acte d'escholief encor nyais, & de jeunes qui ne sçavent pas leur court, ou de tristes Magisters qui commencent à venir, & ont estime d'eux-mesmes, & sont tellement opiniastrez à une sottise coustume, qu'ils n'ont pas encor les yeux assez ouverts pour discerner ce que nous disons sottise, mesme és plus habiles hommes. Je veux vous monstrier la verité de mon dire, & que bien souvent les doctes sont extremement sots, sauf leur reverence, car ce n'est pas vice de l'estre, si ce n'est par malice, par ce que sot est celuy qui est comme un oyseau qui sort du nid & est dit nyais, estre sot est estre rude & non poly, au prix de ce qui est au lieu où lon se récontre, & les personnes de la sont apprises, & agalanties. Je ne l'entéds qu'ainsi afin qu'on ne s'en fasche pas. Or donques proposons nous le premier des sçavans qui n'a bougé des escholes, où toute sa vie il s'est alembiqué l'esprit sur les livres. Ce sage, ce discret, ce prudent, menez-le à la Cour parmy les Dames & les Gentilshommes, qui ont un ær de gentillesse tout autre que la contenance de college, & puis considerez ce personnage honorable, & vous le

remarquerez, ou une idole si la honte le fait tirer à part & tenir coy, ou le jugerez s'il veut parler ou s'avancer estre tant sot, que tout le monde en sera enfantosmé. J'excuse tel homme & ses semblables, je les laisse là : Mais j'en veux à ceux qui font les habiles, & cependant en leurs escrits chevillent du Latin, & du Grec, & de belles fantaisies & allegations, qu'ils ne devroient pas seulement penser d'employer en tels endroicts, ayant miserablement deschiré les pauvres pedagogues, & ils les immittét avec vehemence, & deschet de la galantise de leur ame. A cause de quoy escrivons nous en nostre langue que pour nos compatriotes ? Si nous sommes doctes, & que nous voulions escrire aux doctes en Grec & en Latin, il est permis. Mais si nous voulons honorer nostre langage pourquoy le chevillerons nous de gueuseries, & de lambeaux que lon va tirer dans les auteurs estrangers, à quelle raison marqueterons nous nostre beau parler d'esclats de langage different ? Il est vray que quelques fois il est necessaire d'admettre quelques paroles du Grec ou du Latin quãd on cõfere pour l'intelligence de certains mots, ou actions, comme il nous a esté bon de faire, mais de coucher des textes que lon peut mettre en sa langue, avec autãt de grace qu'en celle qu'ils sont escrits, cela n'est pas beau, & seroit plus seant de les coucher au langage qu'on escrit : Mais on me dira cela est d'un tel ou autre auteur, & puis c'est tout un, il l'a pris d'un autre, vous l'avez pris de luy, vous le vous adaptez & vous le donnez aux autres, qu'importe que de vostre honneur, vous donnez l'aumosne à un pauvre de l'argent que vous avez eu d'un autre, ou qui vous a payé, ou a achepté de vous, n'est-ce point tousiours le vostre que vous baillez ? Partant ce que lon trouve de bon és autres, il le faut faire sien, & le faisant voir tel vous ediFiez plus que si vous le mettiez au langage dont a usé le Poëte ou l'Orateur où vous l'avez pris, ceux qui aleguent à nud veulent faire les grands liseurs, les sçavans, les doctes, & en fin que sont-ils, ils sont tels que ceux qu'ils ont deprisez, ou bien ont l'ame laquaisine, ils portent l'espée de leur maistre & le livre de leur Seigneur. Mais ce n'est pas tout, car les galãs qui ne sçavét ni Grec ny Latin, & encor moins d'Hebreu venans à lire és œuvres, de ces doctes renommez & trouvãts quelque sujet delectable y lisent & puis rencontrent du langage qu'ils n'entendent point, à lors ils donnent au diable la beste qui est cause de leur trouble. Or ça, pour la

difficulté où nous estions, si ie prends d'un auteur quelque belle sentence, & sans l'alleguer ou le dicter, je dis ce qu'il a voulu dire, qu'importe ? aurai-je moins de gloire ? Je seray tout ainsi qu'un bon tailleur qui fera un habit à la Françoisé, & l'estofe sera d'Espagne, ou de Turquie ou d'autre part. Il ne laissera pas d'estre loüé & estimé bon maistre, ainsi faut-il faire profit de ce qu'on lit, & se l'adapter, c'est un bon larcin, mais il le faut employer galamment & de bonne grace. De ceux dont je me plains il y en a qui proposent le texte entier d'un auteur estrãge, & ne disent point quel il est, je dis qu'ils sont encor plus pedans ; pardon si je le dy, leur insolence en est cause, il ne faut point estre bigarré & c'est ce qui m'indigne, car il y a de ceux qui pratiquent ainsi, & blasmét ceux qui en sont ordinaire : mais que pensons nous faire il n'en sera ne plus ne moins pour cela que je diray, aussi je ne m'en rôps gueres la teste, ce m'est tout un, je me suis degoisé pour flestir l'honneur des audacieux, & puis nous faillons tous, tellement que je conclus que les parfaicts sont aux Cieux, où il n'y a qu'une lâgue, qu'une vision, qu'un contentement. En conscience je ne sçay si je suis trop critique : Il faut que je face comme les bons anciens qui ont excusé ceux qui faisoient du mieux qu'ils pouvoient, & à la verité leur charité paroist, en ce que ces bons & faciles esprits trouvant des fautes és œuvres de gens de si grande notte, comme nous l'avons remarqué, les ont nommées figures, lesquelles ils ont faict passer en autoritez desquelles le lustre est beau, quand on s'en aide pour trebucher de bonne grace, & de mesme on a faict que les erreurs des Theologiens ont esté mis au rang des mysteres, ce qui s'est fait par gens qui avoient le cœur addonné à ces bons premiers, qu'ils ne vouloient point dedire, mais tousiours admirer & reverer avec ignorance, & bonté de cœur. Voila une belle & humaine courtoisie, meritant remuneration notable, car elle nous invite à supporter les uns les autres, & nō à nous entremordre, comme on faict maintenant que chacun se veut mesler de reprendre. Mais pour bien faire laissons courir les plus hastez, ne reprenons rien aigrement, car c'est outrager & gourmander que le faire, mais advisons de conferer en douceur, pour s'endocriner, & reveiller les esprits, c'est ce que je pretends pour moy en tout, & que je veux observer, & vous en advertis afin qu'illuminez les uns par les autres nous descouvrons ce qui est parfaict pour en jouyr si nous pouvons.

Du Pelican.

OBJECT LV.



E commun parlant du Pelican, dit qu'il se tue pour repaistre ses petits : Mais pour bien dire il faut alleguer qu'il tire son pur sang, pour la vie des siens. Cette consideration est notable, & bien qu'il ne se tue point, si fait-il un acte pieux. Non il ne se tue pas, sa charongne feroit perir ses petits qui ne la mangeroient point, quand mesmes ils seroient charrongniers, car il y en auroit trop, & puis il a tant bõ soin pour ses enfans, qu'il les veut conserver, & s'il mouroit ils periroid ; il desire se conserver pour eux : Il est vray qu'il s'ouvre & faict par la solution de continuité qu'il pratique en son corps, que le sang en jallit, & ainsi il fait sortir le siege de son ame, pour sauver les siens. Mais sçachons ce qui en est. Le malin serpent qui hait ce bon oiseau tout aimable, simple, juste & charitable, ce traistre qui va glissant en signe de sa malediction, decouvrant que la mere est absente va assaillir les petits qu'il veut tuer, & il n'a pas la force de les offencer, dautant qu'ils ont plumes & bec pour resister à l'effort de la male belle, car les parens ne laissent point leurs petits qu'ils ne soiét armez par cela que nature leur a enseigné d'ainsi faire. Le maudit qui sçait par espreuve presente, qu'il ne peut offencer cét ære, & toutesfois le veut destruire, puis qu'il y a eu entrée, laquelle luy eust esté interdite si les grands y eussent esté, & a une revelation d'instinct que son venin peut faire mourir cette race, la surprenant peu à peu par sa mauvaise & pestifere odeur, se degosille autour de ces petits, & y vomit toute sa poison plus maligne, puis se retire.

En apres la mere ou le pere venant à ces pauvrets, & cognoissant par l'odeur que desia ils sont menacez de perir par telle infection qui les meneroit à la mort, estant inspiré par le genie de nature, ouvre une petite pellicule qui est devant son estomach, laquelle est pleine d'un sang subtil, qui apres en distille sur ses bien-aimez, dont les arrousans les exempte du prochain trespas, & abbat l'effort du venin qui par la vertu Bezoardique de ce sang subtil, est amoussi & aneãcy, les petits qui le reçoivent avidement le trouvent recrez, & redeviennent habiles à vivre. On peut tirer de cecy un notable emblesme, se mettant à contempler les œuvres de Dieu qui est admirable és secrets de Nature qui sont ses œuvres.

La fin de ce qu'on escrit.
Interpretation des Enigmes qui sont
en la 3. Eglogue de Virgile.

OBJECT LVI.



E suis obstiné contre les doctes, mon humeur à ce moment est justement aigrie pour debatre avec les sçavans ou leur dire de petites gentilleses lesquelles j'ay remarquées en ceux qui commentent les auteurs ou les traduisent : ça il faut faire un peu le céseur. Je ne me delecte pourtant pas à examiner les œuvres d'autrui, ny alleguer les auteurs. Il n'y a que l'Ecriture sainte que je revere, pour tout autre livre je ne daignerois faire cas de l'auteur pour n'estre cōme ceux qui sont les laquais ou serfs des premiers escrivains : Toutesfois maintenant que je me suis un peu rapaisé du depot que j'ay eu, que les François n'inventoient point, mais alloient caymander les inventions des autres, J'ay adoucy ma severité pour gratifier un bel auteur & donner quelques touches à certains personnages, seulement par plaisir, & sans invective, ains avec une douceur qui nous causera de la delectation. Mais nottez que je veux dire selon la liberté que je me suis acquise. Une des vanitez du monde est l'occupation des entenduz, Les gens de lettres m'excuserōt s'il leur plaist, pource que je les laisse en leur plaisir, s'ils y peuvent durer, & je m'esgaye au mien. Mais que ne vay-je jouer à la paume, ou me promener ou faire une belle demonstration de mathematique, ou autre exercice, ou deviser avec les Dames ? Il faut que je faute ce baston, il est ainsi ordonné, mon genie me dicte ce que j'escris.

Voila, on ne peut resister aux puissances superieures. Voire mais dira quelqu'un ce que tu en faicts, est pour t'immortaliser, c'est pour en avoir de la loüage : O pauvretie t'assure que je veux bié que tu sçache q j'aymerois mieux vivre vingt ans avec l'amour de mon Dieu, & mon particulier contentement assuré qu'il ne me fust point ravy tant que je vivrois, & qu'apres ma mort on ne deust jamais parler de moy, qu'avoir de la renommée mille ans & la devoir aquerir par labeur outre mon plaisir. Et qui sçait, qui est celuy dont on fait tant de cas, & qui à ce qu'on dit estoit excellent le téps passé ? Et puis que sçait-on si tout ce qu'on dit est vray, & si on n'a point changé les noms, comme on a veu de nouveaux mettre leurs noms és anciens livres, dont ils recevoient de la gloire par ceux de leur siecle qui n'avoient point ouy parler de tels œuvres ? Et puis la verité du passé est tant brouillée, qu'on n'y void gueres clair, je m'en rapporte à ceux qui disent que leurs devanciers n'entendoient pas bien les livres, tesmoins en sont tant de commentaires que lon faict, d'apostiles, d'annotations, & nottes qui confondent l'honneur de plusieurs, pour establir la renommée des nouveaux, abaissant celle d'autrui sous la faveur d'un auteur. Il y a eu tel docte en son temps qui par tels escrits a fleury, & de nouveaux venuz les ont obscurcis, & il en viendra cy apres d'autres qui les obscurciront, & voila leur labeur aneanty, & leur gloire foittée. On a fait autresfois des traductions de livres lesquels estoient en leur temps loüées & estimées, Et en ce siecle on a traduit les mesmes livres, & ces dernieres traductions on rendut vaine la peine des premiers, c'est un des fruicts de ceux qui travaillent apres les autres. Et bien ce labeur, cette occupation qu'apporte-elle sinon de l'affliction & une chetive renommée ? Il est vray qu'il y a des inventions qui ne meurent jamais, les auteurs en durent. Parquoy il vaut mieux faire voir ce qu'on invente que d'escire sur des inventions d'autrui, commenter, ou traduire. A dire vray c'est à cecy que je me pensois prendre pour m'en jouër, & dilater amplement, mais je m'ennuyrois & tomberoïs où sont tombez les autres : Encor pour exemple & demonstrier que c'est un labeur cruel que de travailler sur les œuvres d'autrui, & que de tous les escrivains ceux qui s'y exercent sont ceux qui ont le plus de peine & moins de loüange, & de moindre durée. Pour cét effect, prenons un petit texte de Virgile. Il me plaist de parler de ce

bel auteur pource qu'il a bien dit, & puis il estoit curieux, & tels me sont en estime : Quelqu'un à l'advenir me fera la grace que je luy fay, dautant que les bõs curieux auront occasion d'esplucher mes ouvrages pour en tirer le precieux noyau que j'acheve d'y mettre m'exerçant en mes legitimes recherches. Or disons nostre entreprise. Dés l'an mil cinq cens septante sept je pensois estre sçavant, & lisant nostre agreable Virgile qui n'a escrit que pour gratifier & servir ceux de ma belle qualité, je me promettois de l'entendre à cause qu' on dit que les sages y ont rencontré les secrets des Egyptiens, & puis quelques doctes m'avoient en mes voyages gratifié de belles sentences & bons enseignemens. En cette galantise d'esprit j'espiois toutes les occasiõs d'en dire : Je vous advertiray en passant qu'ayant desir de voir un jour les effects notables de la Philosophie chymique, j'avois instamment poursuivy la cognoissance des metaux & mineraux, & de faict depuis ce temps que j'en ouy parler à Bafle je m'y incliné, & apres avoir consideré les Manipulaires (je trouve ce mot bon pour en designer les ouvriers) je creu qu'il falloit estre sçauãt & artiste, & pourtant je fis apprentissage tant pour sçavoir l'orlogerie que l'orfeverie, à quoy pretendait desia & ayant l'esprit tendu je rencontray lisant nostre amy ce grand Poete, ces Enigmes qui sont de tels sens,

*Tu feras Apollo si tu dis en quels lieux,
On ne void seulement, que trois aulnes de Cieux.*

Je n'ay pas suivy la traduction de ceux qui ont mis en la mesme Eglogue,

*De branche Ursine molle,
Si bien qu'il ne leur faut que la seule parole,*

parlant des vaisseaux, & de leurs ances. Il me semble qu'il ne faut pas sortir si loing des termes d'un autheur : Cecy n'est que pour rire sans fiel : Or bien la premiere enigme a esté proposée, il faut voir l'autre : car il y en a deux : Mais nottez que l'un demande qui est le premier, & l'autre respond par une semblable façon de dire :

*Mais dis en quel païs, si tu le recognois,
Croissent les fleurs où sont escrits les noms des Roys.*

Certainement comme je l'ay ouy dire, & veu aussi & entédu les Commentateurs & interpretes se battent, & se sont fort battus à la perche pour sçavoir ce qu'entendoit icy le Poëte, & se crucians furieusement se

sont donné des peines infinies, pour declarer ce qui en est. Ces esprits commentans & interpretans, ne leur deplaise, devroyent aviser que ce docteur cachoit sa science sous les replis d'amour, comme font & ont fait plusieurs, & je diray ce que j'en pense, l'ayant dés-lors pensé & divulgué assez : Il pretend à la doctrine des metaux : & par ainsi il fait dire la premiere enigme au berger qui demande à l'autre en quelles terres on ne void que trois aulnes de Ciel. L'autre qui en respondant & qui entend le proposant, veut dire, luy respond comme luy disant que ces terres sont où croissent les fleurs, où sont inscripts les noms des Roys. J'ay dilaté cette enigme au Voyage des Princes Fortunez. Et qui a-il de plus vray en cecy que d'entendre les mines par la premiere enigme, & par l'autre de nommer les metaux, fleurs precieuses de la terre, sur lesquelles on lit les noms des Roys qui y sont inscripts ? Nous avons bien faict une grande revolution pour venir icy, c'estoit pour le vous faire un peu acheter : Cependant considerez cette interpretation, & s'il y a quelqu'un qui l'ait rencontré sans que je l'en aye avisé, tant mieux, je ne luy en porte point d'enuie. Je voudrois encor sçavoir tout ce qu'il sçait, ou par invention ou par son moyen : car je ne me soucie pas d'où la science viéne pourveu que je la puisse avoir pour rassasier mon esprit. Quand je voy un sçavant, je luy desire du bien, mais je meurs presque d'ennuy & d'envie : d'ennuy que je ne sçay ce qu'il sçait, d'envie que je n'en sçay encor davantage : Non point avoir gloire par dessus luy, mais pour luy distribuer de la science, comme je desirerois qu'il m'en cõmuniqast. Et pleust à Dieu que nous eussions un mesme courage, pour nous esclaircir des sciences, à fin que nostre cœur eut sa joye accomplie. Je tiens qu'il ny a point de plaisir égal à celui d'apprendre tousiours, car ce desir n'a pas de rassasiment, & toutesfois il cause des delices extremement agreables quand on jouït de l'effect de sa proposition, pour sçavoir en quelque sujet que ce soit : C'est mon unique passion, que je represente aux Doctes, à fin qu'ils me facent l'honneur de me departir de leur doctrine, pour ayder à mon esprit a se rendre content, ce pendant qu'ils se satisferont eux mesmes de tels seuls & uniques plaisirs qui sont plus divins qu'humains.

*S'il y a du vuide, où il est, & ce qui
s'en peut demonstrier
perceptiblement.*

OBJECT LVII.



LUSIEURS Philosophes ont agitté cette question les uns voulans qu'il y eut du vuide, les autres tenãns absolument qu'il ne peut estre. Et pource que je desire suivre en tout ce qui est plus probable, je me tiendray à l'opinion des derniers, estimãt qu'il n'en peut estre en aucun lieu. Pour cela que j'en croiray d'autres ne seront pas resolués, il faut passer outre : Et pour-ce que quelques sçavants mesmes en ce temps, ont posé qu'il y en avoit, & le pensant avoir demonstré, je me suis mis sur leurs erres, & ne s'en est gueres fallu que je n'aye esté de leur opinion, par la persuasion qu'une semblance de demonstration rapportoit, mais ayant tout examiné par le vray moyen qui rend les esprits contans, j'ay trouvé qu'il n'y avoit ny vuide ny place pour luy. Ceux qui veulent demonstrier que le vuide est, & qu'il se peut imaginer, prennent la lampe faicte en tour, & qui a un canal long par embas par ou lon l'emplit, & puis estant debout à cause qu'elle est pleine, & que les bords par où l'huile coule sont plus hauts que le pertuis par où l'huile peut sortir, il ne sort rien d'icelle : Cette petite machine est fort commune, j'en ay en une de cuivre, qui par le date qu'elle portoit, estoit ancienne, car il y avoit escrit dessus M. CCC. XXV. Ceux qui prennent plaisir à cuire quelques delicats esprits metaliques, s'en servent. Cette lampe pleine d'huile ayant sa mesche allumée, & laissée en son lieu se fournit elle mesme d'huile qu'elle suggere

à sa mesche incessamment, au prix qu'il s'en consomme : c'est une chose apparente que l'huile est en son pertuis d'embas si bien rangée qu'elle le bouche, & partât on croit que comme tout l'ær qui estoit auparavant l'huile, dans ce vaisseau est sorty, & qu'il n'y en restoit plus, qu'aussi il ne peut y en entrer de nouveau, que si en quelque lieu de la lampe on faisoit le moindre petit trou, incontinent l'ær y entreroit & chasseroit toute l'huile. Or deux corps ne peuvent estre en mesme temps en mesme lieu, tellemét que ce qui est plein d'huile n'a point d'ær, aussi s'en est-il fuy au coulement de l'huyle y entrant, & comme il semble aussi que la liqueur & l'ær ne peuvent estre ensemble au pertuis par où elle coule, & que la liqueur visiblement diminuë, & le consomme, il semble estre necessaire qu'il y ayt du vuide dans le corps de la lampe. Si ceux qui ont voulu ainsi filosofer eussent diligemment examiné ce que faict l'huile en bruslant, & comme elle coule & se consomme, & faict place à l'ær en deuë proportion, n'eussent pas faict estat de cette legere & fausse opiniõ : Il falloit avoir une lampe de verre, pour y voir, & adonques on eut recogneu aysément la verité, l'huyle coule comme imperceptiblement, diminuant de mesme, & pource que l'ær par fois s'espoissit, & parfois se dilate, comme je l'ay démontré en mes discours filosofiques, & que la demonstration en est claire dans Heron, il se faict durant que l'huyle baisse, que l'ær d'enhaut s'estéd, puis n'en pouvant plus il en attire, par le bas autant qu'il en faut, ce que demonstrent les petits respirs que nous voyons faire en l'huile à travers du verre, & ses respirs viennent d'embas, jusques à la superficie d'enhaut en petites boulettes, & par ainsi successivement l'ær entre, & n'y en peut entrer plus qu'il y a de lieu, & ce qui entre ne peut chasser l'huile, car il n'y vient que par le benefice de nature, qui ne peut souffrir le vuide : Ces petites balottes ne fõt gueres de bruit, elles en sont pourtant, car tout ær ainsi porté en cause, mais si au lieu d'huile la lampe estoit emplie d'eau de vie, vous oirriez au prix qu'elle brusleroit, un murmure bien plus grand quand l'ær se faict faire place, & qu'il agist, comme quand on donne vent à un tonneau plein de vin. Voyla comment ayant veu en ma lampe l'effect de ce bouillon de téps en temps, & tant qu'elle fut toute vuide, i'ay jugé par là que lon ne pouvoit prouver le vuide, non plus que par autre moyen. Nous ne pouvons mesme l'imaginer, car estans en Nature il faut que nous pensions

naturellement. Le commun estime vuides les vaisseaux où il n'y a ny liqueur, ny poudre, ou composition d'iceux, & toutesfois ils sont pleins d'ær, ou plus delié ou plus espois, si le vaisseau estoit emply de petits cailloux, il sembleroit qu'il eut du vuide entre deux, mais cela est plein d'ær, cecy est trop cognu. Ceux qui debattront pour le vuide qu'ils nous amenant une autre demonstration, & nous luy ferons la guerre pour la desconfire avec la plenitude de raisons, qui destruiront aysément le vuide de neant.

Des Cranequins, & quel instrument de guerre c'estoit.

OBJECT LVIII.



UAND je voy les antiques ouvrages, j'ay un certain desplaisir en moy mesme, cognoissant la perte qui a esté faicte d'infinies belles inventions, & volontiers j'accuserois les plus sages de mauvaise folie, si ce n'estoit que devant mes yeux à mon sceu, j'ay veu perir en ma presence des constitutions anciennes, à quoy on ne prend pas garde. Certainement je diray que cette faute procede de nostre malheur & imprudence, joint que les aages & les inventions coulans ensemble tacitement, & d'une fluidité imperceptible, se passent lentement, sans qu'on s'en avise. Tout de mesme nous sortons de l'enfance pour entrer en l'adolescence, & des autres aages aux plus meurs, sans que nous en appercevions ; aussi les siecles coulent sans qu'on y prenne garde, & ce qui est beau perit : Ceux qui sont jeunes

durant le temps de ceux qui sont plus meurs, & ont du jugement ne sont pas assez judicieux encor, puis le jugement leur estant venu, ils n'ont pas la naïve cognoissance de ce dont on pourroit les enquerir, & qu'ils n'ont apperceu que legerement en passant, & par ce moyen tout s'escoule : Qui dira au vray en l'an 1000. quel estoit le jeu de la paume avec l'estœuf, veu qu'il y aura beaucoup d'ans passez depuis que les balles ont succedé aux estœufs ? De mesme plusieurs choses de plus grande consequence se sont ainsi esvanouïes sans laisser aucune trace ou marque de ce qu'elles ont esté. Plusieurs lisans les histoires anciennes des François, & oyans dire du grand Maistre de Cranequiniers, ne l'entendrôt pas, pource qu'ils ne sçavét que c'est que Cranequin ny son usage, que l'oubly a couvert petit à petit. Or puis que c'est nostre sujet il convient entendre que le Cranequin est une arme fort gentille, dont l'harquebuse a emprunté la figure & usage, mais elle va bien plus viste. Il a un canon de belle longueur, & telle que lon veut, selon la commodité & le lieu où lon le desire adapter, il a un beau fust, il est vray que les plus mignons canõs estoyét de bois, couverts de velours, mais aussi il y en avoit de fer, pouvât l'un & l'autre pousser une balle, ou un petit trait assez loin. Ce qui pousse la balle est un ressort tres-fort, fait en ligne spirale, tournée sur une petite vergeronde, que lon oste, & puis on y met une chaisnette pour bander le ressort, en approchant les lignes l'une contre l'autre, & tenir en serre, comme un rouët, & est detendu de mesme, & en se delaschant il se dilatte, & de sa violéce cette la balle loin, selon sa force, dont aussi l'effect despend : Ce ressort, pour le vous faire appercevoir est en la façon de la vis d'un estau de serrurier ou harquebusier, ou autre qui s'en sert. Je me suis mis à discourir de cét instrument qui est propre à porter à la chasse, & à s'adextrer a tirer de l'harquebuse sans faire grande despence.

*Que les objects sont cognus par
l'émission de la veuë à iceux, & non*

*par la reception de leurs images és
yeux.*

OBJECT LIX.



ISPUTONS à plein fons il y a icy champ pour faire glene : Là donnons lieu aux belles preuves, & quiconque nous contredira qu'il avance des raisons de Doctrine exquise pour nous resiouïr, & donner de la recreation aux beaux esprits. Soit que nous devenions opiniastres en nos conclusions, ou que nous persistions fermes à maintenir l'establissement de la verité, il ne nous en adviendra aucun inconvenient. Les censeurs qui blessent les esprits pervers, n'ont que voir icy que l'un ou l'autre soit ou tous deux, ce ne sera que galantise & beauté de plaisante controverse pour aiguïser les esprits : on n'en verra ny plus ny moins clair, & chaqu'un croira qu'il void comme il apperçoit sans le soucier beaucoup de ce que les Filosofes vont deduisât pour faire employer le temps lequel on use plus à des points qu'ils ont proposez pour se faire admirer, que pour declarer le sujet qu'ils devoient demonstrier, & que peut estre ils ignoroient : Mais voyla dequoy, entrons en lice. Les termes cõmunds, & receus entre tous, & sur tout avec les personnes, qui n'y entédent point de finesse, font pour moy, car tout le monde en vie, & le tient ainsi, quand on veut voir quelque chose, on dit : Jettez la veuë là dessus : Regardez & voyez : on ne dit pas, Recevez cette figure qui viét à vos yeux, pour estre discernée : mais il ne se faut pas contenter de cela, il convient passer outre. Si la recognoissance au moyen de la veuë estoit faicte par reception de l'image de la chose en l'endroit où nostre veuë exerce ses fonctions : Il seroit necessaire que le mouvemét amenast l'image à nostre veuë en un moment, & que la mesme image volast

violamment, & en un instant en infinis endroits : Comme quand le docte Prescheur est en chaire, il faudroit que cela advint, pource que tous les assistans le voyent & cõsiderent, & par ainsi seroit necessaire que tres-soudainement son image fut infinies images pour se glisser és yeux de chacun des voyans, ou que cette image frayast d'une merveilleuse vitesse, ou qu'elle devint plusieurs images subitement mouvâtes, en partant toutes d'un mesme cètre, & en un instant par ordre, & sans temps distinctement, & confusémét fluant, comme les atomes, & se separans promptement, & autant arrestantes que bougeantes : Je ne puis me persuader cette affluence d'images, se portans hors de leurs sujets. Mesme le plus beau & persuasif discours du plus docte, qui maintiendrait les galantes & specieuses allées & venuës, de telles formes & figures, & duquel les raisons sont telles qu'aucun ne pourroit les ouyr sans les croire, ne pourroit me mettre en l'entendement ces belles vanitez, bien que mon esprit soit susceptible le toutes formes, dautant que les objects, entant qu'objects sont sans mouvement, & les idées ne vont point ainsi errantes pour se rendre voyables devant nos yeux. Si les Images se portoient à la veuë, il seroit force qu'un million d'Images toutes differentes, se vint jetter en un point, ce qui est aysé à demonstrier : Outre ce que nous enseigne la consideration des parties du corps. nous pouvons sçavoir que nous voyons par un petit point, qu'ainsi ne soit faictes un petit pertuis en une piece solide, & qu'il soit, s'il se peut comme un atome, si vous y appliquez l'œil incontinent vous verrez par là la moictié du Ciel : la veuë ne se jettera pas en colomne, ains en cone, croyez qu'un petit point ne peut avoir en soy le logement de figures consistant en lignes & super-sices : N'allez point, je vous prie, filosofer sur les Mirouers, car cette doctrine emportera la vostre, de vous qui croyez que les images viennent à nos yeux : & ne racontez point les excellences des similitudes des Mirouers qui sont és organes de la veuë, car les Mirouers & ces instruments-là qui sont naturels, n'ont point de similitude, l'un à l'autre, la doctrine de l'un confond tout ce qu'on pourroit dire & demonstrier des autres : par la science des Mirouers l'opinion de la venuë des Images est renversée, car les Objects visibles ne sont point veus en la superficie des Mirouers : & bien imaginons un peu que les figures ont du mouvement, pour vous faire plaisir, s'il est ainsi, la figure ne s'arreste

pas sur le Mirouer, mais va autre part, pour estre veuë : Si le Mirouer est plat l'Image se jettera à travers, si qu'elle sera veuë aussi loing dans le Mirouer qu'en est le sujet dont l'image est volée : Comment est-ce que nous accommoderons cecy, car voyla un object qui est loin de quatre pieds du mirouer, & j'en suis loin de six : si je voy par le moyen du mirouer cet object, je le verray, non aussi loing que je suis esloigné du mirouer, mais seulement autant loing que le sujet l'est du mirouer. Il faut donc que se soyent les reflexions de ma veuë, qui me le presentent, & non la presence volante de l'image qui vient à moy, car elle feroit des fautes és proportions de ses mouvements, si c'est ma figure que je voy, je la verray aussi loing que je suis esloigné du miroir, & quand la chandelle en monstrera trois dans le miroir que sera-ce ? Et là dessus pour estre confirmé, si vous voyez ces figures, dira quelqu'un qui n'a pas pris garde à tout le propos, comment les voyez vous, il convient pour tel effect que vostre œil perce la solidité du miroir. Non, mais la vigueur de ma veuë qui a trouvé le poly opposé où ses rayons ont arrest, & d'où soudain ils se reflectent selon les superficies, & selon l'angle opportun, se portent à l'object que le voy par ce moyen, autrement il faudroit que l'image, en un mesme temps, fit deux sauts, l'un pour se porter au miroir, & l'autre en bricolant sans temps pour se ranger à mes yeux. Et puis voicy une demonstration qui nous ouvre la voye de plus certaine assurance pour nostre dire. Si le miroir est relevé en rondeur, l'image ne sera pas veuë dedans si reculée, (j'use de ce mot, voir dedans, à cause qu'il le semble, bien qu'il ne le soit pas, comme nous l'avons montré, mais pour dire plus aysément & familièrement,) Elle ne sera pas remarquée si loin, mais tirant vers le centre du globe, & s'approchant plus de la superficie interieure qu'au plat. Je ne diray rien à cette heure des mirouers concaves, car ils assassinent trop furieusement l'opinion de ceux qui font voyager les images, & puis il faudroit inventer les images des images mesmes : Retournons à nostre relevé qui est ou globe ou partie de globe, vous qui cuidez qu'il faut que cette image volle, avisez qu'elle ne pourra faire autre chemin qu'à la proportion que le miroir la represente, ainsi elle demeureroit entre le regardant & le miroir, (ce qui n'avient qu'aux concaves) & par ainsi ne venant pas jusques à la veuë rien ne sera veu : De faict il est raisonnable

qu'en cecy il se face par necessité une reflection de cét esprit, visuel qui est jetté par une force tant vive & soudaine, à ce que l'object soit apperceu, autrement l'image morte ne sera point recogneuë, dautant qu'elle est immobile. Et puis la raison des angles faict bien entendre qu'il faut que ce rayon s'eslance, car si la figure se dardoit elle seroit tousiours discernée pareille à soy mesme, en toutes les dimention, & les reigles fideles de perspective fuiroient & periroient au peril & dommage de la plus belle des sciences que lon pratique artistement, ou bien les images auroient une raison qui les induiroit à se donner à la rencontre des yeux, & s'y porter selon la dispoition particuliere de l'œil, & non de la leur propre, ce qui ne pourroit estre si l'image est en l'ær, car l'œil ne se jette sur l'object, que selon que l'object luy est disposé, comme aussi l'image, & s'il est ainsi qu'elle s'avance, en mouvant, pour venir à l'œil, elle le faict de la sorte qu'elle est, sans que les reigles de perspective la contraignent : Ceux qui par un mirouer, selon l'invention d'un excellent Peintre, sont voir une figure devant & derriere, en un seul regard, font bien entendre que les images ne se portent pas si viste, ains que c'est le rayon de la veuë qui va subtilement chercher son object, & le trouve : Outre plus si les images alloient ainsi vogantes par le vaste de l'ær, elles se confondroient les unes les autres, si que rien ne paroistroit nettement, ains confusément, de sorte qu'il n'y auroit rien de certain, ny qui peut estre recogneu, & bien veu pour estre distingué, & remarqué. C'est un effect notable de ce que tous les sens n'ont pas leurs fonctions tout d'une mesme façon, car aucuns comme celui de la veuë advient à son effect par emission, comme aussi le couchement & le goustement, qui immediatement rapprochent des substances : Quant à l'ouïe & au flair, il faut que les bruicts & les odeurs leurs soient portez, & ce sont telles images qui vont errant par les ærs, & non pour la veuë. Et de faict il y paroist, & on le juge par les differends accidents qui en surviennent. S'il n'y a qu'un bruit on l'entendra distinctement, quand l'ær battu en rapportera la nouvelle à l'oreille, & de faict les peuples qui ont consenty à la verité des choses, ont dit que le bruit frappoit les oreilles ; ceux qui s'esloignent du tout és choses sensibles de ce que les plus en admettent semblent n'estre pas bien sensez, & avoir l'esprit malade, si les bruits sont confus, c'est qu'il y en ait plusieurs en mesme temps, l'oreille

sera offensée, si ce ne sont bons accords, & l'ouye sera troublée de la confusion, & ne pourra pas discerner, de mesme est-il des odeurs : Mais de la veuë il en est bien autrement parce qu'entre mille millions ensemble, elle distingue ce qu'elle veut, & qui peut estre discerné le moyen estant proportionne & propre, ce qu'il faut noter : car si de nuit sans lumiere on cuidoit voir, cela seroit hors d'apparence, se sera donc en jour net, & deü distance. Si la cognoissance par la veuë venoit de l'advenement de l'image, il ne seroit point necessaire qu'il y eut une mesure au moyen propre, pour appercevoir, dautant que l'image qui vole sans termes, viendra aussi bien à vous de cent pas que de cinq. Je vous prie que lon regarde à travers plusieurs verrieres qui sont corps diaphanes, ainsi appelez & tenus pour tels, pource que les rayons du Soleil, & de la veuë, passans à travers, on discernera fort bien les figures des apparences ; s'il falloit que ce fussent les images qui vinssent aux yeux il faudroit que telles images fussent bien subtiles, & penetrantes de traverser ces corps tant solides en un moment. Et puis il aviendra que les images seroyent en chaque superficie ou corps quelque sejour pour se grossir ou appetisser, pour paroistre outre leur naturel, ou de mesme, & qu'en un instant il sortit d'un sujet plusieurs images differentes, ou une qui fut capable de faire plusieurs actions en un moment, car la voyant avec des lunettes qui n'auroient qu'une verriere : d'un 'œil je la verray en son naturel, & de l'autre d'une façon differente. Je trouve que cette sapience de feindre que les images vont ainsi s'eslevans par l'ær, est semblable a une belle gentillesse qui donne du plaisir sans raison. Ne vous offencez pas pourtant, vous beaux esprits, qui avez telles conjectures, nos pensées sont libres, & les vostres aussi. Mon opinion me fait ainsi croire, les demonstrations me plaisent fort, & me persuadent. S'il est vray que les images se glissent dans le vaste du moyen qui conduit l'œil, & l'aide à voir, usant de sa faculté par tel ordre : Il ne nous sera point necessaire de regarder les sujets, il ne faudra que tendre l'œil en l'ær, ou le tenir ouvert, & soudain la belle forme separée de substance viendra à l'œil, car elle n'a autre intention, & n'est que pour cét effect, aussi la separation qu'elle fait de ce dont elle est, n'est que pour venir dans le brillant de l'œil, & se manifester à luy selon la constitution de son sujet, en superficies & lineamés, & en fin nous verrions comme nous oyons, parce

qu'en la sorte que nous attendons les sons nous attendrions les figures : Or belles images, ou idées ou figures, ou semblances, ou especes, ou telles qu'on voudra vous nommer, allez & voletez volontiers selon le sens de ceux qui vous ont à gré : Et vous beaux esprits qui les imaginez contentez vous-en, & durant l'aprehensiõ que vous avez de ces belles idées, consolez-en vostre cœur. Quant moy je me tiens à ce que je croy verité, ce que les bonnes & justes regles de perspective me font voir & paroistre, ou selon sa vraye semblance, ou selon l'advis qu'en a l'œil, à cause des dispositions & des angles. Et c'est la doctrine qui nous arreste, que la cognoissance d'un sujet par le regard est que le rayon de la veuë se glisse subtilement & subitement, voire comme en un moment sur l'object, & alors nous voyons selon cette vertu qui est dōnée aux facultez voyantes. Nous allons en ce monde tastonnans apres les opinions, lesquelles plusieurs le plus souvent maintiennēt plus que la verité. Lors qu'il aura pleu à Dieu que nous soyons separez de ce fais ingrat qui abbaisse nos esprits, nous ne serons plus contrains par les organes qui nous troublent, à donc non seulement ces legeres considerations nous pourront estre evidentes si elles nous sont necessaires : Mais de bien plus specieuses & magnifiques, grandes & profitables nous seront perceptibles, & nous nous en consolerons en rassasians nos ames de la parfaicte science qui consiste en la beatitude que nous esperons.

D'où procede ce mot d'Estrene

OBJECT LX.



L y a une belle coustume en plusieurs pays, & sur tout en France, que le premier jour de l'an on s'entrefait des presens en signe d'amitié & de desir de la continuation d'icelle, & ces dons sont nommez Estrenes. Les Marchands pour la plus part ont gardé ce mot, & font ordinaire de le dire, & mesmes ont grande opinion que tous les jours il ne faut pas refuser l'estrene, & aussi obstinement ils tiennét qu'il est necessaire de prédre l'estrene & ne la bailler point à credit. Mesmes aucuns disent vous aurez cela pour le prix que vous dites, parce que c'est mon estrene. Et cét estrene comme ils pensent porte bon heur, pour bien vendre tout le reste du jour. Oriettant la veuë plus outre sur le general des Estrenes, j'ay recherché d'où pouvoit proceder ce mot. Je sçay bien qu'anciennement ayant eu quelque bon succez d'affaires on envoyoit des dons à ses amys pour se resiouyr tous ensemble, mais je cherche ce nom. Tant que lon ait trouve une meilleure invention, la mienne sera, & je l'autoriseray par la signification. Je me suis profondement mis à esplucher les mots François, & n'en trouvant point je me suis adressé au Grec, non que j'y sois beaucoup expert non plus qu'au Latin, car je ne me peine pas tant apres les outils que pour la science, & puis pour vingt-cinq escus j'auray plus de Latin & de Grec que les plus doctes, n'en ont dans la teste. Mais voyons nos Estrenes, je pense qu'il vient de ce mot Grec ES. qui en Grec est escrit par la septiesme lettre Grecque, laquelle est en beaucoup de mots prise pour E ; & d'un autre mot qui st Threnes qui joincts ensemble sont Esthrence, on oste l'H douce car elle ne sert de rien en cét endroit. Ce mot de Trenes est fort commun à

plusieurs clerks, car c'est le tiltre des lamentations de Jeremie, & signifie lamentation & fascherie. Ceux qui n'ont encor rien vendu, de ce qu'ils ont estalé se pleignent & faschent ; & quand on vient à prendre de leurs marchandises & ils reçoivent de l'argent ils s'esjoüissent : L'argent a la joye, sont estrenes, c'est à dire desfacheries ; Estrene vaut autant que si on leur disoit tenez vous estiez fasché, & en leur disant on leur fait toucher la belle joye, ils sont consolez : Ainsi ce qui est offert est comme s'il parloit & disoit, vous estiez fasche ; & puis estant accepté la resioüissance vient. En semblable le monde ayant passé un an de sa vie le plus souvent en misere, sans avoir obtenu ce qu'on a pensé, voyant les jours s'avancer, on songe en soy & on est fasché que le temps & portion tant pretieuse de la vie soit esoulée sans avoir fait aucun fruict ; les amis qui jugent les autres par eux-mesmes, & voulans abattre cette fascherie, chacun d'eux envoie à son amy Estrenes, comme leur mandans he bien amy vous estiez fasché en voila le signe cela est passé, resioüissez vous il adviendra que vous aurez davantage de bien, puis que lon commence vostre annee par vous en apporter un tesmoignage. Mais on dira que l'Estrene devient au contraire de sa signification, & que le mot signifie tout le contraire de ce qu'est le don, & puis n'y a-il pas infinis choses de mesme, & par un contraire on designe souvent l'autre. Et pour conclusion faut prendre l'usage ayant consideré la cause & la fin, ce qu'ayant esté examiné, on trouvera nostre propos estre à propos. Et si à quelques uns telles Estrenes ne sont agreables, & que cette signification ne leur plaise, je les prie nous en donner une meilleure, & nous la recevrons de bon goust, & les en remercierons joyeusement, adjoustant tant le leur que le nostre à nostre curiosité pour en avoir du plaisir. Et ainsi je diray à tous ce que les bonnes gens disent, Dieu vous mette en bonne Estrrene, c'est à dire Dieu vous vueille desfacher.

*De ces frases fesser Matthieu. Jan.
Du mot d'usure, advis touchant le*

moyen de parvenir.

OBJECT LXI.



N ne sçauroit assembler plus d'occasions pour me faire depit, que de me proposer des suppositiõs fausses : Je ne veux point trancher du parfaict, suis du mōde, je vay coulant sur le glissant qui attire le plus de peuple apres la vanité. Mais je sçay bien que je sens une bride dont les resnes sont en la main du Tout-puissant, qui me retient. Et ayant ce beau mors sur ma langue & contre mon palais, je jette l'œil deçà & delà, & je voy les iniques qui jugent mal à propos : O pauvres gens qui est-ce qui vous rend si capables que vous osez prononcer sentence contre vostre prochain ? Pourquoy dites vous d'un autre ce que si quelqu'un avoit dit de vous, vous seriez tant felons de cœur que vous le turiez si vous pouviez, l'ayans desia massacré dans vostre courage ? Mais à qui est-ce que je parle ? les gens d'honneur sont modestes, il n'y a que certains ignorans feces du mōde, animaux non susceptibles de sapience, gens indignes, personnes de peu & bestes imagées en hommes qui mesdisent, laissons lés & qu'ils voyent icy un petit des fruicts de la pieté dont nous sommes sectateurs : En verité si le monde ne nous amusoit point nous feriõs bien voir de plus belles pointes de galâtise sainte : Ce sera quand il plaira à Dieu & que je m'opposeray comme brave gendarme aux insolens dicteres, impies paroles, & actions desordonnées, qui sont trop communes dont je veux remarquer quelques pieces en ce traict de paroles ; J'oy souvent des proverbes, & communs propos qui sont sans grace, sans cause, & sans proportion, Je sçay bien pourtant que je n'y mettray pas ordre. Commét en viendrois-je à bout veu que les Profetes en choses toutes serieuses n'ont peu tant gagner par leur autorité sur le peuple, que de le ranger à raison ; Et je le presumerois ? Non ce n'est point ce que je pretens, je ne veux que dire

mõ opinion qui possible touchera le cœur de quelqu'un, auquel je profiteray, puis en advienne ce qui pourra, j'auray fait entendre ma conception, & je ne pense point que ma peine soit perduë, non que je demande recompense ou salaire de ce que je fay pour mon plaisir, n'ayant autre obligation aussi de ce faire que pourautant que je suis du publiq, & que l'ardeur de mon esprit m'agitte aux devoirs de la charité qui m'oblige à représenter les douces liesses où il se delecte, & je croy que c'est du consentement du Ciel qui me favorise en ces innocens desseins, la declaration de mon beau zele m'emporte trop loing, demeurons un peu intention vive qui m'animez, & oyons ces diseurs qui vont parlant improprement & à l'opprobre des Saints s'ils le ressentoient. Pourquoi est-ce que les ennemis des usuriers les nomment fesse Matthieu ? je n'en puis trouver de raison que ce qui est si desraisonnable que cela peut tourner à pure impiété, & ce dont je suis presque assez dolent, c'est que quelques Poètes bien sçavants, escrivans le soin mal-heureux de ces insatiables qui se crucient, agitez d'avarice pour se combler de superflus commoditez, & se vouent du tout au mamon d'iniquité : Ces doctes se mocquans de leurs misere, & taxans leur maudite usure, concluent que ce qu'ils sont est pour enrichir saint Matthieu. Il semble à ouyr dire plusieurs que ce bon Evangeliste fust usurier, & patron eternal des usuriers imittans sa premiere vacation, & que partant il faut nommer l'usure le patrimoine saint Matthieu, à la proportion que lon dit que le bien Ecclesiastique est le domaine de saint Pierre : Cela vient d'une tradition mauvaise assise sur la fausseté conceuë de legere interpretation ou gauche intelligence de l'estat que S. Matthieu exerçoit en la Republique lors gouvernée par les Romains. Il estoit Receveur de Tribut, & de peage, peut, bien estre que plusieurs de les compagnons qui sçavoient le tour du baston, exgeoient sur le peuple plus qu'il ne falloit, ou que se meslans aussi de change & de billonnage ils exercoient l'usure, mais cela n'esoit pas le tiltre de leur charge, laquelle estoit d'estre simple Receveur, c'est doncques impertinemment parler de nommer usurier celuy qui estoit Receveur, comme si tous les Receveurs bailloient l'argét de leur recette à bon interest, attendant le jour de le delivrer, & le faisoient de telle sorte profiter au lieu de le laisser inutile en un bureau à se rouiller, encor pour ce petit avantage ne sont ils pas usuriers,

dautât qu'ils baillent cét argent-là selon l'ordonnance, & l'usurier exige excessivement, non seulement pour le profit de son argent mais de son bled, vins, meubles, & autres choses dont on se sert à pressurer les commoditez d'autrui, sous semblât de luy faire plaisir. Apres ces considerations je serois bien aise que ces termes de fesser Matthieu fussent abolis : Cependant il n'y a pas de destour de s'amuser à recognoistre d'où peut venir cette frase de fesser, Je pense qu'elle est venuë d'une belle consideration : A la verité il n'y a rien qui sangle si fort & qui donne de plus vilaines fessées, que l'excez que baillét ceux qui empruntent de l'argent à interest, & principalement si c'est pour avancer des fils, marier des filles, bastir des maisons & faire l'amour, car si és autres choses telles rentes si clairement payables, donnent des eslancemens difficiles à supporter, celles qui seront payées pour tels sujets seront des aiguillons & fessures tres-griesves : Voila comment les usuriers fessent les autres : aussi pour ces courtoisies là il n'y a point de danger de prononcer cette sentence qu'ils en seront aussi tres-vivement fessez, quand ils rendront conte : Mais je prendrois cette frase ce m'est advis plus à propos afin d'excuser ceux qui en vient sans penser en mal, disans fesse Matthieu les usuriers : Ces gens sont meschans car ils n'exercent l'usure que pour le plaisir qu'ils ont à voir languir le pauvre, dont ils ont la despoüille, ils sont ignorans la charité, & cette ignorance impie est cause qu'ils blessent saint Matthieu, & que practiquans cette maudite façon ils fessent Matthieu, c'est à dire ils vont contre sa pieté, & en tant qu'en eux est s'ils pouvoient ils l'outragét, dautant qu'il les a en horreur, comme estant tout plein de charité. Encor admettray-je cette signification en la mesme sorte que lon entend quand quelqu'un bronche, parlant Latin, on dit qu'il a donné un soufflet à Priscian : Car le prenant autrement est se tromper, mal dire & parler impieusement, & ne pense pas que les gens de bien puissent l'oüir sans sentir quelque angoisse au cœur : Comme quand on parle de quelqu'un dôt la femme oubliant son devoir se jouë aux petites tromperies d'amour, qui rendent les maris coqus ou cornards & que de tel on dit qu'il est Jan, je suis en mauvaise pensée contre ceux qui le disent : Et puis songeant que c'est un commun propos que tel aura nom Jan, je pense à part moy d'où est derivé cét epithete, car je ne trouve point que la source dont coule ce proverbe soit à propos d'estre

estimée venir de la fortune de ceux qui ont eu nom Jehan, lesquels sont saints & ont vescu vierges & sans estre mariez, parquoy d'user de ce nom pour demonstrier celuy qui a un compagnon de couche, à mon advis c'est fort abuser. Et pourtant on se devoit dessendre soy-mesme d'en user, d'autant que cela ne se peut entendre sans mal sonner à l'oreille fidele, qui juge qu'en cette frase il y a de l'ombre de blaspheme, entant que si on rit du serviteur avec liberté (honteuse toutesfois) on se pourra aisement emanciper de contemner le maistre, qui a dit que ce qui est fait aux plus petits des siens luy est faict : Mais pour ne sembler trop severe & vouloir si vivement retrancher un ancien dictere mauvais, je vous diray je permits que lon dise Janus, comme mesmes il y en a qui prononcent Janin, par ce moyen la chose demeurera & le scandale pour le nom pourra s'escouler, rapportant l'occasion de cette façon de dire à la figure honorée des anciens & nommée Janus ayant deux visages : Et de faict il y a quelque apparence en cecy, par ce que celuy qui a sa femme, laquelle pratique les larcins des cupiditez amoureuses, semble avoir deux visages, comme vous diriez visage d'hōneste homme, & face de sot, tel qu'il est, s'il en est consentant, ou de honteux s'il le sçait, sans y pouvoir remedier : Si je pouvois donner autant de remede à ce mal pour l'empescher d'avenir comme je sçaurois user de mots propres pour le designer, j'en ferois un commentaire desirable au soulagement de la misere des affligez de telle persecution : concludant que bien-heureux sont ceux qui ont des femmes de bien, d'autant qu'ils ont l'esprit tranquille. Et je croy repensant à ce que j'ay ouy & retenu de l'ær des plaintes de ceux qui ont des femmes malignes, qu'il n'y a tourment au monde qui soit à egaler à celuy que donne une femme imperieuse, & qui n'a plus d'amour ny de reverence à son mary : Car n'ayant plus de respect pour celuy qu'elle doit cherir, elle se hait, & si davanture elle l'a trouvé de petit courage elle luy flestrira le reste du cœur, tellement qu'il sera mal-heureux jusques au dernier point ; Le sage donne pour punition au meschant telle rencontre, & à l'homme de bien il desire le recouvrement d'une femme accomplie en toutes vertus : Si toutes estoient faites à ce calibre, & que les hommes fussent sages, on vivroit tât parfaitement que les occasions des paroles mauvaises cesseroient, & la cognoissance du mal se destourneroit de nous, qui vivrions en l'egalité qu'esperent les beaux esprits, sans que les

ribaux fissent du tourment, & loing des usuriers, ausquels je repése un peu, à cause du bon mot d'usure qui est tourné en mauvaise part. Il n'y a rien tant juste ny selon Dieu, que de payer l'usure : En tout il est clair & evident, si je vous ay presté ma robe pour un temps est il pas raisonnable que vous me payez l'usure ? sur tout encor en nostre langage cette parole d'usure est notable, car user n'est pas seulement se servir mais c'est gaster & faire diminuer de qualité & de prix le sujet s'en servant. Il est donc juste de payer l'usure, & toutesfois aujourd'huy ce mot d'usure est execrable à cause que ceux qui l'ont fait payer exigeoient excessivement : Le reste de ce qui est touchant l'interest, le loüage, le prest, la vente, est d'un autre temps, que nous deduirons en son endroict : Ce pendant je vous avise que comme icy je donne des atteintes à plusieurs minutes, que j'ay fait un œuvre lequel est une Satyre universelle, où je reprends les vices de chacun : Je pensois vous le faire voir sous un tiltre qui est tel, Le Moyen de Parvenir, mais on me l'a vollé, si que pour en avoir le plaisir vous attendrez encor : Je l'ay mis en tel estat que je l'avouray mien, au lieu que l'exemplaire dont on m'a fait tort, est insolent, de que je denierois estre de moy, aussi qu'il n'est pas de mon escriture, & avec cela il n'est pas de merite pour estre leu, à cause des convices que lon m'a rapporté qui y sont, pour ce qu'il y a des contes desagreables : Ce qui n'est pas au mien, où je ne taxe ny Moyne, ny Prestre, ny Ministre, ny Nonnain, & ny a point de contes qu'on tire à telle consequence, mais rencontres joyeuses, & touches tendâtes à reformation. Jouyssez ce pendant de cecy par plaisir, si vous y en trouvez.

*Description d'un corps nouveau
mechanique trouvé par le vray trait
de l'ovale. Invention de faire un
rectangle egal à un carré y lequel en
deux pieces se superpose à iceluy.*

OBJECT LXII.



Es Mathematiciés trouveront icy dequoy s'esbatre un petit : Et si j'ay eu du plaisir en le rencontrât ils en auront en l'espluchant. Dés la sortie de mon enfance les Mathematiques ont esté le souverain bien de mon esprit, & croy que si j'eusse eu en ce temps-là un mecenas pour m'y aider j'eusse atteint une grande perfection. Neantmoins je n'ay jamais cessé que je n'aye tasché à decouvrir quelque excellence, & sur tout en la mechanique où j'ay quelquefois excellé. Tâdis quel j'y dônois mon loisir je me mis à penser au vray trait de l'ovale, lequel doit estre tellement fait qu'il n'ait partie aucune de cercle, & si toutesfois il faut qu'il ait quelque apparence de rondeur, j'userois bien icy des mots plus exquis à cet art, mais je veux que le commun des François curieux entende ce que je dis, & ce que les doctes ont voulu faire entendre, il suffit d'avoir des formes à developper, attendant que nous ayons des paroles à expliquer : Traversant donques sur ce qui peut estre decouvert des existences, j'ay apperceu un moyen de trouver & demonstrier le trait requis de l'ovale, faisant un corps où il se trovast,

possible que quelqu'un aussi s'en sera advisé : Mais si ce n'a esté avant l'an 1578. ce n'a pas esté avant moy. Or estimant qu'il y eust moyen de le trouver pour ce que j'estois pesuadé qu'il estoit je m'y suis employé, car de se peiner pour ce qui n'est pas, il n'y a nulle apparence, j'ay par ainsi tant tourné & retourné que j'ay excité un nouveau corps qui pour sa similitude avec le Rhombe & sa rondeur, j'ay nommé Sferarombe : Et afin que lon puisse bien comprendre ce que c'est, il faut que j'en describe la construction : Sur deux pointes au tour ainsi qu'est la coustume, on mettra une piece de bouys ou autre bois dur, & sera fait un cylindre, qui aura autant de hauteur qu'est grand le diametre de son cercle, c'est que si cette piece n'estoit point tournée elle seroit un cube, ce qu'il faut remarquer, car nostre piece peut-estre faite d'un cube luy rabatât certains angles : Ce cylindre estant prest, faut par le moyen d'un mandrin ou pointe raportée le poser à l'une des pointes du tour, & disposer l'autre selon l'art, ayât mis les pointes droit au milieu du cylindre, tellement que si on passoit une ligne d'un de ces poincts à l'autre elle feroit une intersection à angles droicts, avec celle qui seroit tirée des deux centres des cercles qui font la base & haut du corps ; cela disposé de cette sorte qu'on mene l'outil comme si on vouloit tourner encor un cylindre, pour peu à peu abatre les angles des cercles, tant qu'il se face sur le tour un cercle passant par les cêtres des deux premiers, lesquels ne seront plus. Par ce moyé il se trouvera un corps nouveau, ayant seulement quatre superficies tenans de la figure ronde, & cette piece sera telle que si on fait un carré de la longueur de la ligne droite qui peut estre tirée sur icelle, elle aura en soy une figure qui egale ce carré, comme aussi elle egale le cercle, & puis on verra deux traits de parfaicte ovalle s'entrecoupans aux deux angles opposez dont sortent quatre arestes formantes ces ovales qui avec les autres figures constituét un corps rond, carré, & ovale, c'est à dire ayant ces figures. Quant à l'ovale qu'il faut faire pour loger cette cy, il convient qu'elle soit faite par superposition, dautant qu'elle n'a aucun trait de cercle ; pour preuve dequoy jamais ne sera apposée dans un arc & cercle de quelque grãdeur qu'il soit qu'elle ne le touche en un seul l'autre, ou en deux eslongnez l'un de l'autre. Cecy considéré je prie les doctes d'aviser au nom que j'impose à ce corps, afin que s'il ne leur plaist ils luy en donnent un plus propre, se recreans en cette gentillesse dont je les

veille. J'accompagneray cecy d'une jolie mechanique, soient fait un carré de telle mesure que lon voudra, comme pour exemple de deux pieds & un rectangle ayât d'un costé moins de deux pieds, & de l'autre plus de deux pieds : Je propose couper en deux pieces ce rectangle qui doit estre plus grand que le carré, de sorte qu'on en couvre tout le carré : Il faudra seulement fendre le rectangle sur la diagonale, puis le superposer au carré, & en oster le trop. Mais mon intention est qu'ils soient autant capables l'un que l'autre, & toutesfois tous carrez & tous rectangles, egaux l'un à l'autre ne sont pas capables de cette besongne, ains certains qui ayent les costez commensurables, comme le costé du carré au plus grãd du rectangle ce que la pratique manifestera. Pour ce faire voicy une maniere, Ayant un carré il convient partir un des costez d'iceluy carré en cinq & l'autre costé en quatre, puis faire le rectâgle de deux lignes droites, dont l'une soit moindre qu'un costé du carré de sa cinquiesme, c'est à dire qu'elle ait quatre parties des cinq, du costé du carré divisé en cinq, & que l'autre ligne soit plus longue que le costé du carré de son quart, c'est qu'elle ait cinq parties dont le costé estoit divisé en quatre. Par ce moyen le rectangle sera egal au carré : Pour le mettre en deux parties à fin de le poser justement sur le carré faut couper le rectangle environ le milieu biaisant, & le partir par les costez de demy carré, de sorte que chaque piece ait quatre petits rectangles, & puis en changeant la disposition rejoindre les pieces, les changeant d'un angle en l'autre, tellemét que la dent qui estoit en un bout se baille avec les autres, & que où lon contoit cinq on conte quatre, & où lon contoit quatre on trouve cinq, & lors on aura le carré parfaict, cecy se peut faire en autre proportion : mais j'ay mis en avant cette-cy, comme l'ayant eüe à cette heure plus en main.

De la dissemblance des sujets.

OBJECT LXIII.



UAND nous prenõs garde à tout ce qui tõe sous nos sens, nous entrons en une notable speculation d'une merveille tres-considerable, qui est la dissemblance de tant d'infinis sujets, & principalement de celle qui est entre les individus d'un mesme genre, & espece : les distinctions toutes apparentes que lon y void, sont une des merveilles des ouvrages de Dieu, qui faict tant de choses comme pareilles, & qui pourtan sont tant differentes comme elles nous paroissent : Et puis cette puissance que Dieu a mise en nostre ame, pour les distinguer & s'en ressouvevenir est une merveilleuse grace. Durant que je pense à cecy, je me jette sur une sorte d'animaux qui m'a souvent faict esbahir. Le genre en est grand, & les esperes infinies, devenant chacun genre d'autres especes qu'apres elles comprennent. Je parle des chiens qui sont les amis & fideles serviteurs des hommes, je ne croy point qu'il y ait au monde de maniere d'animaux qui ayt sous soy tant de differences : Car il y en a de toutes grandeurs & de toutes sortes de poil, quand je dis, toutes grandes j'enteds depuis la plus grande qui est celle qui convient aux plus grands chiens, tels qu'on en voit, & c'est merveille d'en trouver de tant de differentes grandeurs & petiteses, je laisse le surplus de cette consideration aux veneurs & autres qui font estat des ordres de tels animaux. Puis m'examinãt au prix des autres hommes, je me mets à esplucher la difference qu'il y a entre les personnes, & à fin que j'y vienne plustost, & le face voir par ce qui en est produit, je mettray en avant ce qui avient par les exercices, & pour un entre tous j'examineray ceux qui apprennent à escrire : Voyez plusieurs qui seront de mesme age, de mœurs conformes, de non dissemblable habitude, & de desir presque égal, ayans un unique & seul maistre qui distribuë égale diligence, & avec mesme methode son art à ceux-cy, vous n'en verrez point deux qui facent l'un cõme l'autre, si qu'il y paroistra une difference aisée à voir : Cela m'attire à recognoistre tant que

je puis combien different les esprits, & les organes, car s'ils estoient sans difference, il y en auroit peu à leurs faits, qu'ainsi ne soit, quand ceux-cy qui sçauront bien escrire auroient mesme nom, si ne signeront-ils pas l'un ainsi que l'autre, & mesmes, qui est bien plus, il faut qu'un maistre soit excellemment hardy, & approchant de la perfection, pour faire deux mesmes seings du tout semblable : Et encor qu'il soit imprimé on y trouverra de la difference, & c'est là où il s'en doit moins rencontrer. Si nous passons plus outre regardons tant d'hommes & de femmes, de mébres bien faicts, de façon exactement dressez, nous n'en voyons point deux qui se ressemblent, si ce n'est de bien loin : La mesme loy que Dieu a mise en la difference de ce genre est espondue sur tous animaux qu'il a distingué par cette marque, laquelle aussi s'estend sur tous les infinis sujets du monde, ils sont chacun caracterisez du general seau, & du particulier du general, pour estre oyseau, poisson, ou arbre, & du particulier pour estre cettuy cy, on cettuy-là. A la verité ce grand meslange dont Dieu se sert pour les distinctions de sujets, est tres-admirable, & sur tout encor en ce qu'il n'y a rien qui ne differe de son semblable. Voicy l'ouverture à cét abysme, il n'y faut qu'entrer, & non s'y precipiter, partant je me retiens, pour en dire des merveilles une autre fois a non pour raconter des vanitel de plaisir, mais des veritez d'edification.

De l'Harmonie. Faux-bourdon.
Prose.

OBJECT LXIV.



QUELQUES belles ordonnances que les hommes pensent avoir faites, si sont-ils contraints de considerer & advouer qu'ils y sont induits par ce qui Est. Ce n'est point leur bel esprit qui les a inventées, mais il est l'organe qui a donné le moyen de les avoir représentées ; Nous n'entrerons point icy à la perquisition des causes plus esloignées, & ne discovrerons pas des establissemens souverains, ains contens de ce qui est au dessous de nous, nous traiterons des beaux subjects qui sont à nostre disposition, & sur lesquels les hommes peuvent. Puis ceux qui voudront iuger par comparaison pourront se dilater selon ce qui s'offrira. Contemplons les arts & prenons garde comment on les acheve, & en pensons ce que nous voudrons nous serons forcez d'admettre qu'il falloit qu'il en fut ainsi, qu'il est, & ne se pouvoit faire autrement, mesmes si és isles esloignées par trop de toutes terres & traficques, les hommes qui n'ont encor rien mettoient peine à se cultiver d'eux mesmes, & qu'ils trouvassent les arts, & s'y avançaient, il aviendroit à la fin que les doctrines & mestiers qu'ils establiroyent auroient en fin pareilles & semblables institutions, & organes que les nostres, & bien que possible il y eut quelque difference és figures si seroit-ce tousiours cela. En voicy la raison laquelle durera tant que lon m'en ayt présenté une meilleure ou plus exacte, & toutesfois qu'elle soit tirée de l'existant, dautant qu'il est necessaire : Tout le consistant faict paroistre son harmonie, je ne pense pas que l'harmonie le face estre, car il est & subsiste, & son harmonie est par luy : Or il y a en l'harmonie une perfection & nature qui n'a autre cause que soy-mesme, apres cela qui l'a fait estre, qui est Dieu, parce que ce qu'il a voulu & veut Est, parquoy l'harmonie existe en soy, & cette perfection est exacte, & telle que nous ne la pouvons discerner autrement qu'elle est, aussi les principes en sont la propre existence : or dautant qu'il n'y a point de plaisir qu'à la demonstration, je la proposeray tirée de la tant vulgaire que lon raconte de Pythagoras rencontrant la Musique. Oyez plusieurs forgerons frapper sur l'enclume, & escoutez, vous discernerez & distinguerez aysément celui qui conduit les autres & jugerez combien ils seront, & l'oreille vous apportera une certaine remarque des accords qu'ils

feront ; C'est une chose certaine que s'ils ne battoient de mesme, ils ne se nuioient pas seulement, & empescheroyent le conducteur de les bien adresser, où il faut toucher, mais aussi ils gasteroient l'ouvrage : Ceux qui ont l'ouye dressée aux convenances des accords, sentiront les disproportiōs qu'il y aura des accords que les marteaux exciteront par les tons que fait leur cheute sur le fer, & remarqueront quels tons se seront : Et pour affermer ce que les plus doctes ont discouru du demy ton majeur, & demy ton mineur, & que le ton comme il est vray ne peut estre party en deux également, il faut prendre qu'en recognoissant le marteau qui frappe le premier, & celuy qui acheve, je dis qui frappe le premier, & cō-duisant les autres : Car à commencer à forger quelquesfois, le gros marteau ira le premier, escoutant donc diligemment les coups, dernier & premier, on percevra une intervalle plus grande, qu'il n'y a entre les autres, ce qui est ouy, & toutesfois on ne sçauoit dire exactement le surcroist de cēt intervalle encor qu'il soit perceptible. Aux batteurs en grange on peut faire la mesme observation, & non en ceux qui battent la laine, pour ce qu'ils ont une verge à chaque main qui cōfond les intervalles, les coupant si confusément qu'elles eschappent de l'oreille, & faudroit avoir l'ouye aussi subtile, que la veuë, & mesmes aussi vive que celle de la Nymphe qui voyoit & appercevoit de combien grossissoient chaque jour les fruicts aux arbres. Avant que sortir de cette bonne habitude : Je m'avise d'une façon de parler que je trouve incommode : Quand on dit, Le beau chant, Fauxbourdon : je ne sçay pourquoy ils l'ont ainsi nommé : Il m'est avis qu'il vaudroit mieux dire, Franc-Bourdon, *Concentus aqualis*. Ou de quelque autre façon qu'il le representast mieux. Ce peu servira d'eschantillon à remarquer ce qui Est, & comme toutes choses suyvant incessamment, & proprement les regles qui sont escrites en l'univers ce faux bourdon m'a faict souvenir de ces rithmes Latines, que lon chante en l'Eglise bien souvent, & que lon nomme proses. Oyant ainsi parler, ie ne pouvois autresfois m'en contenter, & desia le disputois pour arguer de faux cette parole, veu que en François nous appellons prose nostre discours sans rime, & qui est sans mesure. Mais en fin ie me suis avisé que ce mot ne doit pas icy estre François, ny Latin Prosa, ains Prosodia Grec, lequel en nostre langue a esté abregé, car de dire Prosodie, eut esté trop long, on a dit prose :

cela m'a satisfaict, s'il en faict autant à d'autres, à la bonne heure : Il y aura de l'harmonie entre nous, & par elles nous aurons de la Conformité à tout ce qui est desirable en ce monde.

*Des couleurs que l'ær faict au verre.
Des couleurs & des ombres. Ce qui
peut estre dit accident sans
substance.*

OBJECT LXV.



OUS avons quelquesfois discouru, mais en passant, des ombres & des couleurs à cette heure il faut se dilater un peu : car ce sujet est beau par ce qu'il donne du plaisir aux yeux, & à la fantaisie, comme estant leur principal object, & puis le discours de ce qui est beau donne du contentement : La diversité des couleurs & de leurs ombres est en l'ær, & en l'eau. Et le Soleil les faict paroistre par la vivacité de son rayon, & les represente en la sorte qu'il faict l'Iris : Avisez quelquesfois quand vous serez près d'une fontaine qui jette l'eau en haut, & elle tombe en arc, si lors qu'elle jallit en l'ær le Soleil y donne concentriquement, ou à peu près vous verrez les mesmes couleurs que celles de l'arc celeste, ces diverses peintures se font par les differentes espaisseurs de l'eau, & vapeurs ærées, qui s'assemblent, puis se posent sur quelques sujets solides. Cecy me represente ce qu'autresfois j'ay aussi présenté à vos yeux, & m'avise des verrieres qui sont blanches, lesquelles estans exposées à l'ær & bouchans une fenestre un peu en pente principalement, car cela que nous attendons ne se feroit presque point. Ces grands plats de verre, mis ainsi à l'ær, pour en estre touchez, battus des

vents, arrousez de la pluye, & visitez des rayons de la Lune, reçoivent plusieurs vapeurs & exalations qui sont poussées vers eux toute la nuict, & le reste du téps : Puis le Soleil venant donner sur eux, la vive penetrance de ses rayons, recuit les legeres substances que la lune a delayées sur ces verrieres, & cette glaire humide qui s'est assappée contre le poly du verre, est recuite par cette benigne chaleur, & alors il s'y faict des couleurs rouges, bleuës, vertes, & autres qui sont tellement assechees & jointes au verre, qu'il n'y a pas moyen de les effacer : De ces verrieres je viens aux vitres d'Eglise, lieux publics, & maisons, lesquelles vitres sont peintes de couleurs, & mesmes outre les armoiries qu'on y met ordinairement, il y à des figures, compartimens, & autres pourtraicts usitez à la peinture platte : De ces vitres-là il y en a de deux sortes, dont les unes ne sont que simplement peintures, & s'effacent avec le temps. L'autre est bien meilleure, car les figures & couleurs persistent tousiours, parce qu'elles y sont fermes & fixes, & tellemét apposées & recuites par ceux qui travaillét d'apprest que ny les pluyes, ny les froideurs de la Lune, ny les ardeurs du Soleil ne les peuvét alterer. De cette façon encor il y en a de deux sortes : car on en faict qu'estans posées en leur lieu, & le Soleil donnant contre ses rayons passent à travers le verre, porte les couleurs ou leurs ombres jusques au solide, où la lueur se finist : Les autres sont toutes pareilles se séble, mais il y a une differéce notable, c'est que les rayõs du Soleil donnans contre s'y arrestent, & ne les traversent point, dautant qu'avec les couleurs il y a une certaine couche qui empesche les rayõs de porter en bas les couleurs comme aux autres qui sont aysément transpercées, mesme de l'œil ; car si quelqu'un regarde à travers il verra jusques où peut s'estendre sa veuë, & y portera la couleur, tout ainsi que le Soleil l'a jettée sur le plein solide, où toutes les ombres des couleurs se trouveront discernées par l'œil. Mais à sçavoir si ces ombres de couleurs que le rayon du Soleil applique à terre & manifestemét represente estre vives, & celles-là mesmes qui sont au verre sont proprement ombres, veu que les ombres se vestent de noir, car ordinairement l'ombre des subjects est noire, estant image ou parante de la Nuict, qui se faict en l'absence de la lumiere : En ces couleurs il y a de la lumiere, laquelle donnant contre un corps opaque causeroit une ombre cõme l'autre ombre, & en ce sujet

coulouré il n'y a rien de tel, donc il semble que cette representation de couleurs ne soit pas ombre, mais couleur telle qu'elle paroist aux yeux qui en sont juges. Proprement & à mon avis, couleur est le brillât de l'impression de la chaleur qui est en quelque sujet lequel brillant est excité par la vivacité assemblante de l'effect du feu, lequel y joint l'esclat de la propriété que les Elemens ont à constituer cét object de la veuë : Ainsi couleur est le propre visible du corps, estant icelle couleur veuë & discernée par le moyen de la lumiere. Tellement que la lumiere & la vehemence du rayon du Soleil, portât la couleur du verre parmy l'ær, l'en teint tout, & si l'ær estoit assez solide on verroit en luy les couleurs qui sont apperceuës à bas, parce qu'elles sont en luy depuis la verriere jusques à terre, qu'ainsi ne soit en un instant vous opposerez à la vitre un autre corps, & ce corps recevra les couleurs, ostez-le, les couleurs iront en bas en un moment, qui seroit contre le naturel du mouvement, ces couleurs qui sont veues à bas le sont au sujet opposé en mesme quantité, & qualité : & pour encor le mieux persuader, mettez une vitre dans ce rayon, elle sera teinte dedans & dehors, & si la teinture ne laissera d'aller jusques à bas, au corps opaque opposé. Ayant joyeusement pris garde à cecy pour en conclurre, sans offencer les sçavants, qui pourroient estimer que je l'affecte trop, puis que je le redis, & que j'y pense quelque finesse, ou que je cuide avoir avisé quelque belle autorité en cette subtilité, volontiers je voudrois encor que ces couleurs-là seroient accidens sans substance, accidens separables & momentaires. Si tel accident avoit égard à quelque autre sens qui le peust apprehéder il seroit plus qu'il n'est, mais il ne tombe que sous la veuë, & ne persiste qu'au sujet où il est veritablement, estant aux autres comme en verité, mais non en son essence, dautant que s'il y estoit essentiellement il seroit uny à la sustance, de laquelle il ne peut estre separé en un moment, bien que cōme accident il le puisse estre : mais c'est avec les circonstances qui y sont requises : Si quelqu'un avise que je ne parle pas assez filosofiquemét, il faut qu'il me fournisse, s'il luy plaist, des mots propres, pour telle demonstration, & que ses mots facét mieux que les paroles dont nous usons : Ce pendant que ces couleurs passent & que nous les voyons descendre de la belle voulte d'un Eglise bien relevée, arrêtons un petit, & ayant les yeux attachez contre le pavé où frappe l'effect du

Soleil, donnant en sa force sur ces verres, & nous verrons & appercevrons un mouvement remarquable : On void, levant les yeux, le Soleil bouillonnant, & puis on regarde la representation en bas se tre mousser & faire du chemin : Ces gentilles observations ne semblent estre d'aucune consequence, mais si on les prend bien on dira que par ces legeres nottes on s'avance és solides cognoissances qui font que l'esprit s'esleve vers l'Autheur de Tout, pour l'admirer & benir.

*Quand on se brusle les doigts on les
met en sa bouche.*

OBJECT LXVI.



Es sujets plausibles ont accoustumé d'estre receus avec delectatiõ, & non sans cause, car le contentement vient de ce qui plaist, Mais qui sont proprement ces sujets-là ? Je croy que ce sont ceux qui nous concernét le plus, & qui ont quelque cõvenance avec nous, ou avec nos actions, ou à ce qui nous arrive ordinairement : Et si on s'y arreste, ce n'est que par rencontre, & ne le peut-on estimer à mauvaise curiosité. Il est bon & seant de s'informer de tout ce à quoy on préd garde, non pour faire le curieux mal à propos, mais pour faire que tout soit le plus d'ordre qu'il est possible, & sur tout faut tacher d'en oster l'affectation. Je m'alloyis jetter en un beau labyrinthe, & cette douceur de recherche agreable m'emportoit, que soudain meu par mon genie ou bon Ange qui m'empesche de m'affliger aux recherches trop serieuses, m'a fait souvenir d'une action que je voy souvent practiquer : C'est que quand on prend son repas, s'il avient que par

mesgarde on touche du doigt à quelque chose trop chaud, & que comme on dit on se brusle, (car on n'est pas bruslé, ains eschaudé,) on met soudain le doigt en la bouche. Si quelqu'un qui pourroit reprendre, pensant de cette action selon l'imagination du Satyre, qui vid le Païsan s'eschauffer les mains avec son alleine, & refroidir sa soupe en soufflant, trouvant estrange que le chaud & le froid vinssent de mesme lieu, pourroit dire à celuy qui fait ce geste : Tu mets en lieu chaud tõe doigt pour le refroidir, & en mocqueroit, cõe n'y ayant aucune apparèce de mettre en la bouche où il ne fit jamais froid, le doigt qui a trop senty & receu de chaleur, au lieu de le conduire en un lieu fraiz. Pour respondre nous aviserons ce qui est, & dirons qu'encor que la chaleur soit en la bouche, on ne laisse pas d'y trouver du remede à ce petit excez, dautant que telle brulure demande pour estre appaisée non un soudain & grand froid, mais une lenteur agreable, comme elle est trouvée en la bouche, ainsi ce qui a senty l'effort du chaud, sent du r'adoucissemēt à l'occasion de la moiteur téperée qu'il rencontre. Et bien qu'il soit vray que les contraires sont moyenners de mutuelle guarison, si faut-il adjouster l'ordre & le moyen, autrement en lieu de guarir & preserver, on doubleroit le mal & feroit-on perir. De là nous observõs qu'en tout, le moyen est requis, & que le temperamment est l'ordre de tout bien en nature.

*Qu'il y avoit desia beaucoup de
peuple quand Caïn tua son frere Abel.*

OBJECT LXVII.



'EST un grand contentement que de se sçavoir developper des nuées qui conneut le vulgaire ignorant. Dieu m'ayant donné un peu de lumiere pour m'en eschapper un petit, je repense à part moy les discours que tiennent entr'eux les bonnes gens, lesquels discours sont tirez bien souvent de la verité mal-cognüe, & ainsi je me ris sans offencer leur simplicité, de ces beaux rencontreux qui font des enigmes, ou alleguent celles des autres, entre lesquelles j'enprendray une, non pas pour l'interpreter de la sorte qu'un certain Docteur en interprete d'autres. Cettuy-cy ayant leu l'enigme de la nege, l'a interpreté de la pierre filosofale, destournant de mesme selon sa vaine fantaisie, plusieurs autres belles qui suivent : mais je diray la verité, puis j'examineray la faute, nõ faute, & feray paroistre l'inadvertance de ceux qui ont causé cette petite gentillesse, qui est que lon demande : Qui est celuy qui a tué le quart de tout le monde ? Il y a d'autres choses, mais je les laisse, je n'ay affaire que de cecy, Ceux qui oyét cela entrent en grãde admiratiõ ouyr dire qu'un homme eut tué le quart des vivans sur terre, cela est vray en apparence, sans rechercher de prés le fonds & le temps, & les affaires. Je m'esbahis de ceux qui ayans estudié faisoyent ainsi entendre cela nuëment au peuple, je croy qu'ils n'estoient gueres fins. Apres que lon y a songé, & qu'on ne peut expliquer la doute, on l'enseignera, & dit-on : C'est Cain dautant qu'il n'y avoit au mōde de personnes qu'Adam, Eue, Caïn, & Abel, & Caïn tua Abel

qui estoit le quart des vivãs, & pource que l'Escriture ne parle que de ces quatre-là, il semble qu'il n'y eut que ceux là. Ces gens de petit esprit ne lisent pas qu'apres ce meurtre, & que Dieu parla à Cain qui luy respondit fort audacieusemēt : le bon Dieu luy ayant remōstré, & ce malin repliquant sans consideration : En fin Dieu le condemna à misere perpetuelle de vagabond, accōpagné de maledictions. Ce meschant se voyant cōdamné, dit que sa peine estoit trop grande, & que quiconque le trouveroit le tueroit : Il est dit que Dieu mit en Cain un signe & marque, à fin que si quelqu'un le trouvoit il ne le tuast pas. Ce n'estoit pas eu égard à Adã & Eue, car ils le cognoissoiet bien, & ne luy eussent pas voulu faire mal, car c'estoit leur aîné, ce n'estoit pas aussi pour effaroucher les bestes, pource que les bestes craignēt l'homme, & puis on se garde des bestes, luy qui estoit homme de travail sçavoit bien s'en preserver, c'estoit donc à fin que celui d'entre le peuple qui ne le cognoissoit point, & Je rencontrāt quelques fois, faisant possible mal, ou bien le cognoissant & voulant venger la mort d'Abel, fut empesché de ce faire par la notte qui estoit en luy. La preuve de cecy est qu'ayāt Cain esté bãny du bon quartier, il se retira & bastit une ville du nom de son premier nay. Il luy avoit fallu avoir une femme, & puis des enfans, il y en avoit donc desia & beaucoup : Car mesmes un peu apres vous voyez les familles grandes & qu'il y en eut deux sortes, les uns de la vraye religion, dits les enfans de Dieu, & l'autre devoyez, & suivant les superstitions de Caïn, appelez les enfans des hōmes. Il fallut bien qu'il en fut ainsi, car Dieu n'avoit pas faict d'autres personnes qu'Adam & Eve, car il n'y a eu qu'eux, qui sont l'origine de tous les humains : Je diray un petit mot aux peintres qui arment Cain d'une maschoire d'asne, & partant disent que le premier mort fut une asne : Voyla de beaux discours, je trouve meilleur ceux qui luy mettēt en main une palle, qui est l'outil de son mestier, & toutes fois il y a apparence que ce fut d'un glaive, car on avoit desia inventé plusieurs arts, comment eut-on labouré la terre & tondu les brebis, & immolé les bestes, & dressé des autels, & faict du feu si on n'eut eu desia des arts qui estoient divulguez ? Tout cecy a de l'apparence : Mais il n'est pas escrit, car en ce lieu l'Escriture est fort succincte, & le Profete taschoit à venir vistement au Deluge, pource q ce peuple là ayant esté maudit de Dieu, il en falloit laisser couler la memoire ; Or il faut que ces

considerations nous attirent à mediter à la bonté de Dieu, qui a donné tant de biens à l'homme pour en jouir, & nous n'en avons non plus de souvenance que Cain, c'est de ce sujet qu'il faut faire des enigmes, & les bien interpreter en pensées qui nous eslevent à servir Dieu, & est devinant de si beaux propos nous disposer estre gens de bien.

Certaines observations qui tendent à la commodité.

OBJECT LXVIII.



E pauvre Abel, cét innocent berger m'a fait souvenir de plusieurs gentilleses qui se pratiquent parmy les artisans champestres. Et pour ce que j'ay deliberé Dieu aydant de donner bien tost au peuple beaucoup de beaux secrets que j'ay cognus & appris par mon labeur, & industrie, pour en charité gratifier les gens de bien, je veux par ce peu disposer les courages à attendre ce que je prepare. Desia j'en ay esté prodigue au Poëme des vers à soye, ceux qui le mespriseront ne sçauront pas le bien qu'il y a. Mais venons à nos pratiques profitables. J'ay discoursu des poules qui fôt beaucoup d'œufs, & je vous advise que par observatiõ, j'ay reconnu que celles qui sont nées au mois d'Aoust sont les meilleures, les mesnagers qui s'en sont advisez sont sages, & ceux qui s'en aviseront ne seront point inconsiderez. Regardant plus avant en la basse court, j'ay veu des vaches & m'est resouvenu de ce que i'ay ouy conter aux bonnes femmes, Que les vaches sont fort desplaisantes & ennuyées, si les personnes les voyent vesler, & toutesfois il les faut espier, & se cacher pour leur faire plaisir, & y prendre garde soigneusement, afin qu'elles ne mangent leur delivre, car si elles le mangent elles se gasteront, & ne vaudront plus rien pour en faire estat, & les garder, soit pour estre laitieres, ou portoirs : tellement que leurs veaux estans ostez les faut en graisser, & envoyer aux bouchers de bonne heure. Ceux qui l'ont observé ont reconnu que leur fruict d'apres cét inconveniét, & leur laict n'ont plus cette bôté naturelle qui augmète & est agreable, ains sont

diminées, tristes & desgoutans. Mais de celles qui n'ont point mangé leur delivre, le fruict & le laict sont bons, favoureux, gras, & tenans tousiours quelque chose de bonne vivacité naturelle, au contraire des autres qui n'ont qu'une apparence fade. Celles cy comme aussi les autres me ramentoivent ce que j'ay veu practiquer aux personnes des mestairies ; C'est que voulant tirer le veau de dessous la mere pour le vendre, & ne la contrister point & faire qu'elle s'abstiendra de crier ou exciter du bruict, il faut prendre du poil du petit, & le faire manger à la mere, & elle demeurera paisible. Et bien ce sont traicts de mesnage, s'ils sont declarez par d'autres, tant mieux, tous n'ont pas tous les livres, je ne l'ay leu que dans le grand livre du monde, dont plusieurs fueillets sont les paroles & actions des personnes avec lesquelles j'ay conversé pour tousiours apprendre. Disant cecy comme je le pense, estant encor ce m'est-il advis parmy les vaches, je considere une chose que j'ay presque honte de raconter, non qu'il y ait de l'insolence ou des honnesteté, si ce n'est honte à nous de n'estre pas assez sçavant, & ce que je repense tant attentivement est qu'il semble que les bestes ont plus d'esprit que les personnes, car elles se contentent quand elles ne peuvent davantage. Et puis ce qui est le plus notable elles nous entendent en toutes les sortes que nous voulõs ; s'adressent comme il nous plaist, & nous ne les entendõs point, si ce n'est peut estre en fort peu, & encor avec une si longue accoustumance que nous sommes privez d'elles avant que d'y estre stylez. De qui peut-on sçavoir la raison de ceçy ? ce sera de celuy qui les sçaura toutes, & il n'y a qu'un qui est Dieu, auquel je me remets pour tascher à obeïr à sa volonté, recueillant de ses œuvres ce dont je seray capable & pourray comprédre par l'illumination du S. Esprit pour en icelles le loïer & benir.

*Des choses pasées & souffertes par
les Doctes. Que signifie ce mot
Office. Ceans on monstre
l'Arithmetique, &c.*

OBJECT LXIX.



ORS que quelque bel esprit s'arrestera curieusement à m'examiner de mesme soin & sans aigreur que je cherche les autres, il me pourra dire que je mets plusieurs choses en avant qui ne doivent plus estre repensées pour ce que le temps & l'autorité des Sages y a passé. Je respondray tout d'un coup pour n'amuser point le tapis, & ne flatter personne, que tous n'ont pas des yeux pour appercevoir tout. Partant ayant eu ma part de cette habitude à discerner par la veuë & le jugemét pour quelques particularitez, je ne me retiendray point que je ne face mon devoir. Voyons cecy que je pretends és choles qui sont souvent devant les yeux, & par quelques unes on s'avisera des autres. Au Pseaume de penitence, *Domine ne in furore*, le second au cinqui esme verset il y a *Putruerunt & corrupta sunt cicatrices meæ*. Sage Theologien qui verrez cecy, n'attribuez pas de temerité en mon esprit, jusques à ce que vous ayez veu ma cõclusion. Ce verset a esté traduit en François, par Marot, Mes cicatrices puantes sont fluantes, & c. Et un autre qui a bien plus de presumption & de doctrine avec honneur Pastoral : En sa version de ce mesme Pseaume, a fait la mesme erreur, usant de ce mot de cicatrices : Voila comme l'opinion qu'on a de ces hommes de credit donne autorité

aux fautes : Je m'esbahy que tant & tant de doctes qui ont leu Marot, soit pour le favoriser, ou le corriger, l'autoriser, ou blasmer, n'y ont pris garde non plus qu'en en beaucoup d'autres endroicts. Ce dont je me formalise est que celuy qui a mis en son œuvre le mesme mot estant ennemy de la memoire de Marot ne la pas bien censuré, luy qui avoit en main l'Hebreu & le Grec au moins il en faisoit monstre. On me dira estes vous plus sage que le saint Esprit, qui au texte de l'Ecriture en la traduction Latine l'y a mis ? Ne parlez pas ainsi de moy, & n'imputez point d'erreur au Tout-puissant : Il est bien en Latin & très-mal au François, je ne suis pas grammarien, mais je le seray ce coup-cy, & puis aussi je diray qu'il y a en cet endroit une des façons de parler de l'Ecriture qui met les choses passées pour presentes, & les presentes pour futures : *Futruerunt & corrupta sunt cicatrices mea sunt* icy signifie *fuerunt*, Mes cicatrices ont esté putrides & corrompuës, c'est que le lieu où maintenant sont mes cicatrices estoient ulceres puantes & corrompuës : Car la cicatrice n'est pas de telle qualité, mais est une naturelle couverture de la chair endurcie, comme un cal, estenduë par dessus les ulceres guaries, & est au lieu de la peau, aussi ce n'est pas peau, car la peau ne reviet jamais, ains la cicatrice se forme par l'effect des medicaments astringens, tellement que l'humeur qui est en la chair cessant, par la vigueur naturelle, cette similitude de peau se faict : Cela advisé il ne falloit pas dire cicatrices corrompuës & puantes, encor qu'il semble qu'il soit au Latin, car ce qui est propre de bon en une langue devient impropre & vicieux en une autre. Si je vouloir en proposer d'autres j'en ferois un volume, je me contente d'en esplucher çà & là, & en produire un peu pour reveiller les esprits, dont aucuns possible voulants autoriser cette faute en feront une figure, comme de celle qu'a faite ce grand Poëte contre qui ceux qui escriront se froisseront, cette figure que je n'entends point encor est en ce vers,

Serre et lasche la bride aux Postillons d'Eole.

Je n'ay jamais ouy que les Postillons fussent bridez, si ce n'est de bon vin par plaisir. On m'a dit qu'il avoit mis Courselots pour Postillons, & que le Compositeur n'entendant pas ce terme, mit Postillons luy estant advis qu'il le lisoit entre quelques effaceures : Le commentateur devoit y prendre garde, mais il escrit beaucoup de choses qu'il n'entend pas. Sages esprits ce

que je dy est pour encourager le monde, & leur monstrent qu'il faut louer tous ceux qui travaillent : Et pour ce je vous prie ô sçavants & discrets, d'avoir quelque acception des ouvrages, ne dedaignant pas les petits, puis que les grâds sont en danger de faire des fautes. Je vous ay advisez autre part que vous Doctes, estes comme le linge neuf, sur lequel une goutte d'eau ou quelque salleté paroist bien plus que sur le viel ; Ainsi une erreur en celuy qui est de grande estime est bien plus notable qu'en celuy dont on ne fait gueres de conte. Or vivons en la belle liberté de nostre esprit, il n'y a point de mal à cette petite guerre que je fay, on n'intentera point de procez, ny pour ny contre, parquoy je m'avanceray de dire encores quelque gentillesse, Je voy les beaux esprits & qui sont modestes voulans parler de quelqu'un qui leur aura fait service diront, pensans adoucir le mot pour le signifier plaisir : Il m'a rédu de bons offices, c'est parler sans avoir, ne leur desplaie l'intelligence du mot, car à bon escient, Office signifie devoir, & je le tiens estre plus estroit que service : car je pourray faire service à quelqu'un auquel je ne seray point tenu, ny obligé d'en faire, mais Office est par ce que lon le doit. Si i'osois j'advertirois un peu nos maistres d'une façon de parler qui est és heures : On met au tiltre en quelques unes, L'Office de la Vierge, & c. Et bien ce n'est pas par mal, ce que j'en dis, il m'est advis qu'il convient plustost dire l'Office à la Vierge Marie, ou l'Office à nostre Dame, que de dire l'Office de nostre Dame : car c'est à elle à qui on l'adresse & non elle qui le doit : On a en Latin fait tout de mesmes, c'est sans y penser, aussi je n'accuse personne, mais je dis mon opinion, & en suite pour ce que cecy touche ceux qui font les premieres leçons aux enfans, j'avise ces maistres que c'est mal & improprement dit, Ceans on monstre l'Ecriture, ou l'Arithmetique, & c. Il n'y a rien tant aisé que de monstre, En un quart d'heure je monstrey plus de langues & de sciences que n'en sçavent les douze plus doctes de Paris. Il faut donc mettre : On enseigne, c'est le maistre qui enseigne, & le disciple apprend : C'est improprement parler de dire apprenez moy cela, il faut dire enseignez moy cela, Et le maistre dira à l'escolier apprenez cela, on peut aussi dire monstrez moy comme vous faites ce trait là, mais il est plus propre & comprend davantage de dire, enseignez moy telle ou telle chose : Cecy est dit pour l'observation de la naïveté du langage. Les Doctes & les

aspirans font ainsi des petites bricoles, lesquelles si on observe serviront comme d'eschafaut à bastir le bel edifice de l'eloquence. Mettons y tous la main, & taschans à polir la beauté de nostre langue, passons outre en nos actions, & mettons-y bel ordre, que si nous parvenons à bien dire, nous faisons encores mieux.

Ordinairement ceux qui travaillent le plus gagnent les moins.

OBJECT LXX.



E Sage parlant des vanitez du monde, les a fort bien nottées, & tellement que si on en veut dire faut l'imiter ou dire ce qu'il a dit. Le lisant diligemment, j'ay colligé de ses maximes : Que ceux qui ont le plus de peine, font ceux qui ont le plus de peine, font plus de besongne, & travaillent le plus, trouvent moins de gain & ont peu de profit : Voyons toutes les occupations de dessous le Soleil, au moins quelques unes de celles qui nous paroistront. Considerons és Eglises où il y a du bien tant pour honorer les Pasteurs & Claircs, que pour salarier les serviteurs : prenez garde que ceux qui ont toute la peine, comme les Chantres, les Prestres qui ne tiennent pas le plus grand rang, ceux qui sont pour sonner & faire le service de peine, qui se levent les premiers & retirent les derniers, ont grand soin, & sont presque en perpetuel travail, sont ceux qui reçoivent le moins de commoditez, & fort peu au prix d'un Chanoine. Es Palais de Justice ceux qui font le plus de bruit, qui vont & viennent pour mettre les affaires en

estat, reçoivent plus souvent possible de l'argét, mis non tant & avec si peu de travail que les grands : aussi faut-il que chacun fait remuneré selon son rang & sa dignité, & la despense qu'il doit faire. Les Medecins ne mettent rien du leur, & n'ont pas beaucoup de peine, & toutesfois ils gagnent bien plus quel l'Apoticaire ne fait, lequel a tout le soin & fatigue aupres des malades : J'ay observé en ce monde un mauvais soucy & souvent contrainct : Les Collecteurs des Tailles ont de la peine infinie à recueillir les deniers, & souvent s'y appauvrissent, & les Receveurs s'enrichissent avec peu de spin, & de travail : Les pauvres faiseurs & cueilleurs de sel, peinent infiniment, & les Partisans amassent & succent les miel des thresors : Et sur tout les tristes Miniers ont de la peine & supportent du travail plus que des asnes chastrez, & bien qu'ils traictent & manient les precieuses fleurs du monde qui enrichissent les autres, ils n'ont pour recompense que travaux sur travaux, & peu de pain avec un maigre contentement ; Il font abonder les riches, & ils sont miserables & gueux, quelque fraude qu'ils puissent faire (si aucune s'en trouve en cét ordre de gens) qui ne souspire qu'apres un fort modique loyer. Les piteux soldats me font pitié, qui se vont faire blesser, devaliser, & tuer, pour moins que du pain, & ne remportent ny gloire, ny argent : & ceux qui à la Cour vont servant les serviteurs sçavent combien il y a de peine & de mal à faire beaucoup de besongne, & si ne savourent-ils jamais l'aise du bien qui en peut advenir. En toutes autres manieres de vivre, il est de mesme, pour ce que Dieu a faict cét establissement qu'il y en a qui commendent & les autres obeïssent : les uns travaillent pour d'autres qui ne font rien : c'est l'ordre des choses qui est immuable à nous, & qui durera non selon nostre pensée ou volonté, mais au plaisir de celui qui est Tout-puissant.

Des caves goutieres, & des causes de la pierre qui s'y forme. Preservatif au temps de peste. Secrets du vitriol. Du

*ver en la langue des chiens. Bois en
pierre.*

OBJECT LXXI.



Es transmutations d'aujourd'huy sont cause que je me resouviens de quelques changements notables, & qui nous apperent : Il y a ce m'est-il advis plaisir & liesse de s'en entretenir : Certains doctes en ont escrit, mais il n'y a nul q je sçache qui ait fait mention des caves goutieres d'aupres Tours.

La consideration en est juste & belle. Il faut juger comme aussi il est vray, que ces grandes caves là sont carrieres ou perrieres, dõt jadis on a tiré la pierre, pour l'erection de grands bastiments, comme Temples, Chasteaux, Chapelles, & semblables, ainsi que lon peut le remarquer à Mairemoustier, à la Bourdaisiere, & autres lieux, & aussi à Paris aux faux bourgs saint Jacques, au petit Bourbon, où je me souviens avoir veu un cheval petrifié & des dragées comme és autres caves où il degoute de l'eau, il est vray pourtant que toutes telles caves ne sont pas humides, il y en a de seches, d'autres comme celles dont nous traictons criblent une perpetuelle pluye qui destile par les fentes & pores d'entre les pierres : Cette eau vient des veines des sources, qui sont au roch. Cette eau en coulant trouve à sa rencontre une matiere seche & déhalée qu'elle abreuve, & laquelle puis apres par la privation de son sel, se coagule si fort par l'eau, & joint en toutes ses parties, qu'elle devient tres-dure, & n'est ny caillou ny pierre. En mon œuvre de L'ART DE LA GRANDE SCIENCE SENSUELLE, je demõstre combien il y a és substâces de sortes de liqueurs, de sels, & de terres : & les moyens de les extraire parfaitement ; Ce pendant icy nous dirons un mot de la difference des cailloux & des pierres : Les cailloux sont plus aqueux, & les pierres plus terrestres, de là vient que le caillou se vitrisie aisement, surquoy pour vous preparer au bel Art, je vous advertis

que lon use souvent de ce mot de calcination, mais aussi improprement, la doctrine de cecy & des extremes effects du feu est au livre de l'Ame. On prend donc la calcinatiõ improprement quelquesfois, comme en ce qui concerne les cailloux & leur vitrification, & semblablement en ce qui est de la calcination des metaux : car telles & pareilles estoses ne peuvent estre calcinées, sinon en apparence, car ou elles deviendront verre ou retourneront à leur premiere forme ; Ce qui se vitrifie par l'excellence du feu ne peut estre calciné, aussi les pierres qui deviennent chaudes ne sont pas capables d'estre vitrifiées, par ainsi il y a cailloux qui n'ont pour fin de l'extreme violence du feu, que d'estre vitrisiez, d'autres qui sont plus terrestres sont mis en legere chaud par un feu moindre. Et puis il y a la vraye pierre à chaud qui est celle qui ne peut oncques estre vitrifiée. Es mines de fer les ouvriers sçavent la difference de telles pierres & cailloux. Pour reprendre nostre demonstration de ces pierrettes qui se congelent és caves goutieres, j'adjousteray que la cognoissance de la terre est fort requise, & pour la faire sensiblement voir par une apparence & comparaison assez analogique : Il convient noter qu'il y a en terre une certaine composition d'icelle qui est tartareuse, c'est qui a similitude à la grauelle qui vient des tonneaux de vin, & à cette terre là il advient comme au tartre, l'un entendu l'autre sera aisé : Apres que lon a bruslé le tartre, réduit en une cendre parfaite, on en tire le sel, lequel est subtil, & caustique, & utile en beaucoup d'effects ; la terre blanche qui reste estant laissée à l'ær & à l'eau de la pluye, pour en estre abreuvée, puis deséchée par le Soleil, fait une espece de ces pierrettes, car à cause de sa grande de secheresse, & qu'elle n'a plus de sel qui l'eut peu faire dissoudre, elle s'unit si fort & ferme en toutes ses parties, qu'elle devient solide, il en advient ainsi aux caves goutieres, il y en a qui ont pensé qu'il y eust du salpestre, mais vraiment la substance du salpestre est bien autre, & de faict on ne le devoit pas nommer sel, car il ne l'est point, dautant qu'il se congele à l'eau, il s'y dissout aussi, il y a aussi du sel qui se cõgele à l'eau, mais je croy que ce que nous disons salpestre, est plustost un souffre blanc que sel, qu'ainsi ne soit, il a un sel avec luy avant sa perfection, qui ressemble presque en tout & du tout, à nostre sel marin, commun : Ce sel est le sel de terre duquel la matiere que l'eau lave estant separée, la

terrestre insipide se congele en diverses figures, representant de la dragée, de l'amidon & autres pieces branches. Puis que nous sommes venus au sel, il sera bon & plaisant de filosofer environ. Il n'y a gueres de substances au monde qui soient privées de sel, car c'est ce qui tient tout en estat ; Et sur tout le sel marin est le plus excellent, & dont on peut faire miracle en la medecine à la conservation de la santé. Et je m'estonne d'une folle resverie qui est aux sens du peuple, & mesme aussi des sages, que le sel estant dans le vin le faict devenir poison ou venin : Pauvres gens qui croyez tout ce qu'on vous dit, & ne recherchez pas la verité, si cela estoit tous ceux qui boivent du vin seroient perdus ayans mangé du sel : car le sel n'est pas si tost dissout en l'estomach que le vin ne le vienne trouver, & ne se joigne avec luy : Il est vray que toutes choses bônes par abus peuvent estre en offence, nous voyons cela tous les jours en tous nos bons sujets. Ne pensez plus que le vin soit venin, estant salé : Je veux enseigner un beau secret à ceux qui ne le sçavent pas : Mettez du sel bien net dans de bon vin, & le laissez un peu reposer, le vin ne prendra de sel que ce qu'il en pourra dissoudre, cela estant fait coulez-le, & le gardez en un vaisseau net : Je ne vous offre pas ce vin pour en user à y urongnerie, ains en medecine. Ce vin est le plus exquis preservatif que lon puisse imaginer contre la peste, Si au temps que ce mal regne on préd une once ou deux de ce vin. Et si on est frappé à l'instant convient en avaler une bône verrée, & se faire fort couvrir, & reïterer si besoin est. Pour rendre cette liqueur plus authentique pour ceux qui ne dedaignent point la drogue, y faut adjouster le tiers de bon esprit de vin, apres que le sel est dissout, & de bon theriaque : cette liqueur en tirera la vertu, & on aura une precieuse essence. Je veux passer à un autre sel qui m'appelle, c'est le Vitriol que plusieurs ont estimé un grand motarque entre les substances dont on fait estat, & l'ont mis au terme d'un des simples plus dignes d'admiration, pour ce que ce mot Vitriol anagramatisé rend *Lorivit*. Or il dissout tout à l'eau, & se peut fondre au feu, il a en soy plusieurs liqueurs, & pour vous donner quelque goust ; Je vous diray une de mes vieilles pratiques que vous ferez ainsi : Prenez du vitriol lucide & clair, & non de cét espois & trop bleu, car il est trop sec, mettez-le en poudre, & puis en un vaisseau de verre, & luy donnez feu lent, & peu à peu vous le verrez fondre, & sa liqueur petit à petit se former,

tirant toute sa teinture avec soy, il faut considerer quand elle estnée, & incontinant la couler en un autre materas : Les feces qui demeureront seront pasles & ne leur restera gueres de couleur. Elles ne sont plus fusiblefeu car l'humeur en est separée. Si on met de l'eau de pluye ou autre sur ces feces, on fera une liqueur tres-utile aux datres, ce que tout le vitriol en sa nature ne peut faire. Cette couleur extraicte qui est dans le materas fera feces qui seront un vitriol specieusement beau, l'eau qui surnagera teinte, a beaucoup de vertus, & sur tout regarde l'epilepsie. Je ne veux pas icy mettre au long le reste, pour ce que quelqu'un à qui j'avois donné ce secret la mescognu, en la faveur des sages, Je demonstreray en nostre Art le moyen d'en faire l'huile de vitriol doux & traitable à la main, non caustique mais agreable ; ceux à qui je l'ay communiqué desia s'en pourront donner joye au cœur & s'en souvenir. Tandis que je suis sur ces operations, je veux dire une remarque que j'ay faite. En faisant cuire l'hydromel on dit que pour voir s'il est cuit qu'il faut jetter des œufs dedans, & s'il est cuit que les œufs nageront, sinon iront au fons : Cela n'est pas tousiours vray, car j'y ay mis deux œufs à la fois, l'un nageoit, l'autre alloit au fonds, je l'ay reiteré plusieurs fois, & il avenoit de mesme : Et puis j'ay mis ces œufs-là en l'eau cruë, & ils alloyent à fonds, & d'aucuns nageoient, mais peu. Cecy n'estoit pas de ce rang, c'est tout un : car en une laïette on pourra par fois mettre une petite marchandise qui ne sera aucunement de l'ordre de celle à laquelle la laïette est destinée : Je fay icy de mesme pour acomplir mon Palais : Et pource que souvent allant vers les caves goutieres on meine son chien avec soy, je veux vous dire une observation de ce que j'ay appris des bonnes gens qui ont crainte que leurs chiens enragent : Il leur ostent un petit ver qu'ils ont sous la langue, c'est une chose notable, car ce ver est vif, & fort pointu : ils disent que ce ver estant osté s'ils enragent se sera d'une rage muë, & non nuisible : Or allez dõc vous promener en toute sureté, & si vous prenez plaisir aux belles Metamorfoses donnez jusques au Chasteliers, chez Monsieur de la Noue, vous verrez là un champ où beaucoup de bois le petrifie, soit blanc, soit gris, ou brun. Il y a plusieurs endroits où lon trouve du bois petrifié, mais je ne pense pas qu'il y en ayt de tant de divers que là. Nous poursuivrons les speculations de cecy, pour vous en faire participans quand il plaira à Dieu.

De la sauge.

OBJECT LXXII.



LUSIEURS portent telle reverèce aux Autheurs, & tiennent entre les dens si fermemèt la cabale que l'opiniastreté establit és cœurs des ignorãs, que pour rien ceux qui sont imbus d'une fantaisie ne se despartiroient de leurs opinions. Possible que cela est bon & saint, pource qu'autrement il n'y auroit rien d'asseuré. Il y a plusieurs Autheurs qui ont tellement obtenu, le dessus en tout vers le commun, & entre les doctes, que de ne consentir à leur autorité, est sentir mal des lettres, estre ignorant vituperable. Quand en Medecnie on a mis Nicandre, Hipocrates, Galien, & tels autres pour patrons ; il ne faut pas se reculer, il faut obeïr ainsi qu'en Philosophie : si on allegue Aristote il le faut croire ; Quoy ! les dedire, ce seroit offencer la Majesté de la science, si que quelqu'un parlant autrement qu'eux il troublera tout, & ne sera pas ouy, il sera jugé errant, fautif, ignorant : Entr'autres considerez l'autorité de Dioscoride, parlant des plantes ; elle est telle que si un personnage parle d'une plâte, il a beau estimer bien, si ce qu'il a dit ne convient à ce qu'en a posé cét autheur, on le prononcera ignorant, dautant qu'il est pas vray que Dioscoride eust autrement escrit que la verité. Cela est cause que souvent on demeure arriere, pource que les autheurs ne disent pas ce qu'ils ont veu : ains ce que lon leur a dit, & s'il avient que quelque grand & sage observateur viéne à dire ce qu'il aura sceu à propos, par toutes preuves, & son dire ne quadrera à la sentence de celuy qui est en opinion, on lairra escouler le mieux, & l'apparence du bien perira. Il est équitable & necessaire de croire les Autheurs diligens, & qui se

sont approuver par leur doctrine, aussi il les faut bien entendre en ce qu'ils ont bien dit, & demeurer à ce qui est croyable, sans aller vaguant apres l'opinion, cõme font ceux qui ont telle croyance de la Sauge, que rien ne les en sçauroit faire departir : car la Sauge est estimée l'herbe des herbes, & à peu que lon ne la dit la Royne des Jardins : & ce qui faict que je débats pour ce sujet, est la fantaisie que lon a qu'elle vaut pour la guerison du tremblement : Je diray la verité, & l'exemple ordinaire sera pour garãtir mon propos : J'ay veu infinis qui usoyent de a Sauge, estans persecutez de tremblement, & cette herbe au lieu de mitiguer ce fascheux symptome le multiplioit par son trop frequent usage, & je n'ay veu aucun atteint de ce mal, qui usant de Sauge ne soit empiré. Si par vraye rencontre on en a veu qui apres avoir tréblé ayent esté secourus & garis par ce remede, je le quitte, mais je croy qu'il n'y en eut jamais, pource que s'il y en eust eu, il s'en trouveroit encor : Et je le dis à fin que lon croye moins aux cõ-tes des charlatans, & que lon n'adjouste pas tant de foy à ce qui n'est pas bien cogneu par l'experience. Finalement je destourne la Sauge, & son usage en toutes maladies de nerfs, ayant apres mon observation trouvé qu'Arnaud de Ville-neuve le plus docte de son temps, a deffendu le vin saugé aux gouteux. De cette bonne autorité je corrobore mon bon avertissement, à ce que mon enseignement profite à ceux qui le trouveront bon. Il est vray qu'il y a en la Sauge une certaine qualité que les Sages sçavent extraire, & accommoder pour les maux de testes, & autres infirmitéz, mais cela ne tombe pas en la fantaisie de ceux qui n'osent employer un petit de commoditez legeres, & de temps fidelle, pour decouvrir un bien si precieux : Aussi estans chiches de bien faire ils croupissent és erreurs communes, qui les enveloppent honteusement.

*Du bien dire. Chacun monstre par ses
escrits ce qu'il est.*

OBJECT LXXIII.



UJOURD'HUY il y a une belle vertu parmy tous ceux qui font profession d'expliquer leurs conceptions par discours ou par escrit : cetce vertu est l'adresse de bié dire, à quoy on s'applique s'y addonnant de telle vehemence que cette faculté sera à son periode bien tost. A la verité cela a bonne grace, aussi ce n'est pas tout d'exposer ses conceptions, les dilattant aux yeux & aux oreilles avec leur naïveté, mais de les faire paroistre de leurs vives couleurs par les replis agreables des belles paroles bien proportiõnées, est une excelléce xetreme, & qui les pare tellemét qu'elles en paroissent bien mieux, & ont une efficace plus preignâte : Oyez ces bien disans qui par les rencontres de leurs vives pointes, animent ce qui autremét seroit comme mort, vous orrez la persuasion sortir d'entre leurs leures : Mais eutre ceux-là, j'en apperçoy qui volent trop haut : Pour cela que je diray, ne me dites pas esprit de contradiction, je louë tout, & tout me plaist, mais je dy librement mon avis de tout, & partant appercevant aucuns qui à mon avis faillent sans faillir, j'en dis un mot de conseil, & ceux-là mesmes le trouverõt bon apres mon avertissement : Il y en a qui s'aiguisent tellement en leur bien dire qu'ils sont si trãchans que ce qu'ils disent est trop perceant. Le vray moyen de bien dire est le proportionner, de sorte que l'affecterie en soit hors, & que les belles frases & façons de parler gentillement y soyent observées avec leur propriété, car telle est la sauce du discours. Or tout ainsi qu'és viandes le trop de sel & d'espices, ou abondances de sauces les gastét, quelque bien apprestées qu'elles soyent, & que ce deguisement superflu en oste la naïveté & le goust, aussi le trop grand amas de belles pointes, d'elegantes frases, de reparties relevées, d'Epitetes avantageux, de descriptions frequentes, de rencontres trop aymées, & de telles fleurs de bien dire par trop jointes & pressées,

troublent & emportent le discours, & le rendent desplaisant, si que ce qui le relevoit l'enfonce sous son frais, & le rabat de sorte qu'il deviét ennuyeux : Ceux qui les font tels sont comme les cuisiniers qui tournent tous les mets en sauce, si que cuidans exceller ils deschéent : Cecy me faict appercevoir une faute que nous commettons tous, faisant oppositement contre ce que nature a exquisément empraint en nous ; Certainement il n'y a rien que nous cachions tant, & que taschions plus à destourner que nos propres deffauts, ne prenans pas plaisir que lon sçache que nous en ayons, & toutesfois avec grãde gayeté de cœur, avec une audace manifeste, & une eshontée promptitude, sans vergongne, nous manifestons au monde nos imperfections, & descouvrons nostre ignominie. Si quelqu'un est affligé d'un loup à la jambe, avec infinis artifices, il en destournera la cognoissance : S'il a quelque autre mal ou deffaut, il le cachera de tout son pouvoir, & ce pendant nous faisons au rebours, car nous enrageons tous de faire voir aux yeux de tous nos deffectuositez & inepties, que plusieurs rendent manifestes par le tesmoignage de leurs escrits : Cette insolente inconsideration est cause de tant de brouilleries dont on profane le papier. Que cecy ne soit vray, je vous en fay juge, vous le premier venu, qui oyrez souvent quelqu'un tenant de ces livres faicts par gens moins doctes que leurs escrits, qui dira ne trouvant pas texte à son goust, au diable soit le sot qui a faict cecy ou cela, on avãcera quelque injure, d'autre façõ : Et bien peut-estre qu'un autre l'oyant le reprouvera & l'estimera pl' sot que l'escrivain, ainsi sont les sens divers, & les imperfections d'aucuns plaisantes à certains ausquels peut estre le bien ne sera pas agreable. Pour cela lairrons-nous d'escire ? Non, non, il faut que chaqu'un jouë son rollet, & tel en jouë plusieurs sans y penser, ou expres, selon que l'esprit le pousse, & qu'il tra ce apres son contentement. Contentons nous donques ainsi, & si quelqu'un ne prend plaisir à ce qui nous est agreable, qu'il en cherche ou face pour se delecter, & se retire d'icy, practiquant ailleurs, ou bien qu'il l'aille mirer pour s'admirer en sa beauté.

*Difference
d'observation & experience. La
signification de ce mot, Fidelle.*

OBJECT LXXIV.



ANDIS que nous nous esgayons à remarquer ce que nos yeux rencontrent, & touche nos oreilles, nous avons occasion de penser à nous, & regardans plus haut, & recognoistre que n'estans pas infinis, ny tout sçachans, ou tout puissans : Et qu'estant aussi pardessus, & plus que beaucoup de subjects : Il y a une grandeur par dessus nous. Ce n'est point le Soleil, car s'il a sentiment, il souffre & peine, & s'il a du iugemét il a du soin en nous servant ordinairement, & pource que nous le voyons nous le pouvons admirer, mais aussi nous avons puissance de penser plus qu'il n'est, puis que desia il est moindre que les Cieux, & est fin montant encor davantage en nos bonnes considerations, nous avanceans par l'eschelle de nostre intelligence, nous arrivons à ce but de nous humilier, & croire qu'il y a un infiniment tout grand, & tout puissant, qui conduit tou & ordonne à sa volonté. Il n'en peut estre autrement, pource que s'il estoit ou peust estre que cela fust d'autre sorte, nous en pourrions avoir quelque imagination dautant qu'en nous il y a un esclat de divinité attribué par grace, lequel brille en nos ames & nous esleve, & faict discourir pour nous confirmer à la verité : C'est cette unique grandeur qui nous a formé l'intelligence, dõt nous nous aydons à contempler à observer & experiméter tout ce que nous pouvons. A contempler & admirer ce qui est par dessus nous. A observer & considerer

ce que les creatures sujettes executent pour nostre cōmodite, & j'ose dire service. Car le Soleil le plus exquis des substances visibles, est le serviteur des hommes qui sont plus excellens que luy, entant qu'ils sont à l'image de Dieu, ses enfans, de temples du saint Esprit. A experimenter & traicter ce qui est moindre que nous, & à nous absolument sujet, & est en nostre puissance de le manier à nostre volonté, ou loisir. Pource que nous faisons profit de tout nous noterons par cela que nous venons de dire, qu'il y a difference entre observer & experimenter, l'observation est és choses qui sont hors de nostre pouvoir, cōme d'observer les cours des astres, les rencontres des vents, & aussi en quelques-unes qui sont soubsmises à nous, comme de noter ce qui est en un chapon, en un mouton, ce qui avient sans que ce soit par nostre industrie, ainsi l'observation est de ce dont les causes ne dependent pas de nous, il y a bien aussi une petite observation laquelle est de ce qui est de nos experiences : experimenter est faire passer par sa main ou industrie ou pouvoir, ce que lon desire sçavoir, & dont on veut estre esclaircy pour en estre certain. Outre cela nos considerations nous font entendre des particularitez comme nous en avons remarqué, & maintenant nous en avons une à deduire laquelle est cause qu'entrant en ce discours, j'ay mis ma contemplation vers Dieu, auquel je desire estre fidelle, voulant esplucher la signification de ce terme, laquelle doit estre unique à nous qui faisons profession d'estre à Dieu. Donques pour examiner ce mot de fidelle, je propose qu'il a deux significations, il y a fidelle de croyance, c'est cettuy-là qui croid en Dieu cōme il le commande, quant aux autres ils sont nommez infidelles, & n'y a que les Chrestiens qui portent à bon droict ce titre de Fidelles, à cause qu'ils ont la foy. Il y a aussi Fidelle qui vient non de foy telle que la nostre, mais de fidelité qui est une vertu morale, & universelle, & n'a pour sujet que ce qui est inferieur, n'ayât égard qu'à ce qui est deu aux hōmes, & au prochain, ayant toutesfois une cōsideration de pieté, mais elle n'est s vray e tousiours comme celle des Turcs qui disent avoir Dieu pour object, & ils repeuvent, ne croyans en Jesus-Christ, & par tant sont infidelles. Or pource qu'il y a ce qui est deu à Dieu, & ce qui est deu aux hōmes, les deux estans deuës à Dieu, il y en a une qui est deuë aux hommes, non pour croire en eux, & y avoir fiance religieuse, comme en Dieu, mais d'avoir pour eux & envers eux un courage

franc, se fier en eux & en leur fidelité, pour leur rendre le reciproque : l'homme qui ainsi gardera sa foy, & les paroles qu'il a dites, encor qu'il ne soit pas Chrestien sera nommé fidelle moralement, & le Chrestien qui n'en tiendra ains fera au contraire, sera dit infidelle. Le Turc, le Payen, qui promet & observe ne trompe point : ne vous abandonne pas, vous l'ayant juré, s'il est vostre esclave ou serviteur, & il conserve vostre bien, cettuy-là sera dit fidelle : Et le Chrestien qui deçoit & derobe son amy, son prochain, son maistre, un estranger, auquel il aura promis, est dit infidelle, car il l'est, combien qu'il soit fidelle à cause qu'il fuit la foy en Jesus-Christ, auquel en ce cas il commet infidelité. Voyla commét il faut entendre cette parole fidele, & pour la bien practiquer il est necessaire d'estre du tout fidelle : C'est de croire bien en Dieu, s'y fier & s'attendre à ses promesses, & luy garder fidelité. Cela estant practiqué fidelement & chrestiennement, on pourra aysément estre fidelle aux hommes, car la pieté nous oblige à l'un & à l'autre, dautant qu'elle contient ce qui est de meilleur, tât pour la vie presente que pour la future. Ceux qui de tout leur cœur suivent cette voye d'honorer Dieu, ne faire mal à personne, & faire du bien de tout leur pouvoir, sont asseurez que l'epitete d'hommes de bien leur appartient : Et si ces demonstrations ont pouvoir sur les cœurs des gens d'honneur, & facent cas de celuy qu'ils ont recogneu tascher à suivre les commandemens de Dieu, c'est un grãd signe que les graces de Dieu luy sont proches : car par son exemple tant les fidelles que les infideles qui le sçauront, tascheront à se rendre accomplis en ces belles vertus, pour devenir parfaicts, croyãs & maintenans l'accomplie fidelité qui comprend toutes les vertus.

Des Rivieres.

OBJECT LXXV.



NE de mes notables observatiõs, est que les substances en leur place n'y ont point les distnctions de pesanteur ou legereté, de haut ou de bas, si ce n'est en leur constitution selon laquelle il faut quelles soyent : Pource qu'en tout il y a une disposition que Dieu a establie par sa juste, & irrevocable ordonnance, & selon cette maniere eu égard à nous, nous appercevõs les distinctiõs que nous jugeons & pensons estre és sujets, & ce pendãt de soy ne sont pas, car c'est une propriété tellement liée à son sujet que jamais ne s'en separe qu'avec la ruine d'iceluy. Nous avons autresfois démontré du sang en nostre corps, ce que nous proposons de dire des Rivieres. Or ça doncques examinons un Paradoxe. Les rivieres n'ont point de pente qui les face couler, mais elles roulét à cause qu'il est ainsi constitué de Dieu, qui leur a donné ce flus, & ce don là, & constitution sont la pente & le cours qui est estably, & sy fait incessamment. Es choses sensuelles il convient démonstrer par les sens, faisons une demonstration : Allons nous promener sur la riviere de Seine, qui est des plus pleines & plates du monde, soyõs en un vaisseau, & le tenons à l'ancre, & envoyons un autre vaisseau vers l'autre bède de la riviere, & un autre au contraire, & qu'il y ayt en nostre premier vaisseau un Niveau par le moyé duquel vous voyez d'une & d'autre part, tousiours il vous semblera que le vaisseau du milieu sera le pl' haut, & l'imagination vous formera une pensée que le bas sera aussi bien à ce que nous disons le haut, qu'à ce que nous disons le bas. Et puis la terre estant toute ronde je maintiens que les rivieres en leurs cours montent autant comme si elles descendoient & descendent comme s'y elles montoyent : car en la terre il n'y a point de haut. Mettez le Zenith de Cõstantinople au Meridien de la Sphere demonstrante : Vous pèserez que Constantinople sera le plus haut de toute la terre, & de là voyez comme coule le Danube vous jugerez qu'il doit monter, de mesme posez le Zenith de l'endroit où la riviere de Loire entre en la Mer, & vous la verrez monter là. C'est une chose notable que la disposition que Dieu a mise en ce monde. Il y a eu quelques anciens lourds d'esprits, qui cuidoyent que les rivieres ne devoient point couler vers l'Orient, & la verité nous monstre le contraire. Avisez la Mer Caspie qui est és terres comme une Isle és Mers, & posez le Zenith de son

milieu au Meridien, en la Sphere, il vous semblera qu'elle sera au haut de la terre, en cette disposition infinis fleuves couleront diversement, car il en va dans cette mer de toutes les parties de la terre, & il y en coule d'Orient, d'Occident, de Midy & de Septentrion, elles ont toutes une mesme pente, & toutesfois ce n'est pas pente, puis qu'elles montent : Si vous regardez le Zenith de la source du Danube, & que vous le cõstituyez de mesme que les autres, il vous apparoistra descendre, comme tantost il montoit : Mais vous direz si je veux avoir une fontaine, ou un ruisseau, il faut que je donne pente à l'eau : Il est vray, les choses artificieles n'ont pas un assiette naturelle comme les naturelles. Je vous diray que si vous avez un canal à faire en plaine terre, sans butte, & que là il y ait une riviere : Faites vostre canal, le conduisant à vostre commodité, soit contre ou selon le cours de cette riviere, il vous faudra autãt de pente d'une part que d'autre, ce que vous cognoistrez apres en nivellant les eaux. Par ces raisons je conclus que le cours des fleuves n'est point qu'il y ayt pente, mais que Dieu l'a ainsi ordonné, & comme il est merveilleux en ces œuvres, il en rend les causes & effects esmerveillables, & quelquesfois en ouvre le secret à ceux qui le reverent.

De l'autorité.

OBJECT LXXVI.



UELQUES fois lisant les œuvres mesmes des bons auteurs, je ne trouve pas bõ quãd je cognoy qu'aucuns pour s'autoriser & maintenir leur opinion, alleguent des textes de ceux qui sont purement adversaires, à ce qu'ils veulent soustenir : Cela se faict ordinairement, & Messieurs les Doctes

d'aujourd'huy pensent avoir faict un grand coup quand ils trouvent un propos de l'adversaire qui semble faire pour leur party, si cela est bon j'ay le sens autrement faict qu'eux, ils m'excuseront, & toutesfois je ne lairray de suivre mon opinion, laquelle je garderay comme inviolable. Jamais les soldats ennemis ne sont bien propres à nostre deffence, encor qu'ils ayent nos armes & nos enseignes, à la fin ils les pourront tourner contre nous. Les assiegez & assiegeans ne sont gueres plus forts quand ils se reparent des ruines les uns des autres : Il n'y a tel pour estre fort que d'avoir tout ce qui est d'un mesme party, ce qui viét d'autre est suspect. Ce que je propose n'est pour redarguer ny reprendre, car je ne m'en trouve pas capable, & quand je le serois, & au delà, j'ayme tant le plaisir de mon esprit, que je ne voudrois pas l'occuper à ce mauvais soin. Cecy ne lairra pas pourtant d'estre un petit avertissemét, tel que seroit celuy d'un simple homme des champs, qui viendroît apporter un petit avis aux Princes. Je diray ce que je pense : Je voy aujourd'huy les Catholiques & les protestans qui debaten, si ce sont Docteurs c'est leur estat : il les faut laisser faire, & en tirer plaisir : mais il m'est avis que quand ils disputent & que l'un prend des textes de l'autre, pour se confirmer, que cela n'est pas bon, & semble que ce soit faute d'arguments. Si le Catholique en prend de ceux du protestant, il dira que si le protestant a bien dit, qu'il y a esté contraint. Et si le protestant en prend du Catholique, & qu'ils cadrét à son opinion exactement : Le Catholique respondra qu'il faut venir à sa cõclusion, & que quoy qu'il ayt dit cela ne peut venir à l'opinion de l'autre, dautant que son dire qui semblera estre pour l'adversaire sera contre, dautant que luy Catholique remet toutes ses conclusions & intelligence à la sainte Eglise ; & là ce n'est rien faict : Voylà pourquoy és disputes faut tousiours prendre les conclusions, & non les traicts semez çà & là, & puis la bride que nous venons de dire tranche il ne faut plus aller apres : Tout ce que le protestant, pourra prendre du Catholique, pour s'autoriser sera nul. Il faut combattre de ses propres armes : celuy qui pour prouver la perfection des sens, voudroit alleguer ceux qui leur ostent toute seurte, seroit desloyal à soy-mesme. Je voy ces alquemistes qui veulent prouver leurs positions par des autheurs qui n'ont jamais pensé à cela, & ils se tompent. Ceux qui ont extorqué une douzaine d'enigmes d'entre le grand nomgne qui est au livret

de l'Autheur ancien, qui les a composez, & qui leur sont signifier la pierre filosofale, où jamais l'ancien autheur n'a pensé, sont de beaux hommes. Ceux qui se veulent autoriser, il faut que ce soit par ce qui leur appert estre de leur party, & faire exactement pour eux : Parquoy il m'est advis, & conclus pour moy, qu'il ne faut jamais chercher autorité que de ce qui du tout la peut bailler, & qu'es choses sensuelles les sens sont nostre regle : Et quelque beauté de filosofie que ce soit relevant l'esprit pour vouloir flestrir la perfection des sens, est de neant, car sans les sens nous n'entrons nulle part aux biés celestes. La Foy est de l'ouye, si nous n'oyons rien nous ne croirions rien, il faut que l'establisement de la verité des sés demeure, & mesme cette grâdeur excelléte de bien dire qui fait les esprits par dessus les sés, & les sens plus exquis que les esprits, selõ le but qu'elle le dõne, ne seroit rié si les sens ne luy donnoient estre & lieu, le juge de l'autorité sera ce qui la peut demonstrier, & il la faut choisir de ce qui est puremēt du sujet auquel on la veut appliquer autrement tout sera gauche, & faut que ce juge sçache la verité ou en soit, ou bien il n'est plus juge, non plus que pour prouver la pierre filosofale, ceux là en sont capables lesquels sont mis en tesmoignage par aucuns qui barboüillent à cette heure, & ces auteurs là que lon allegue ont esté cognus n'y entendre rien. Et certes nul n'y entéd qui ne l'a faite. Cela soit cause d'avertissement à ceux qui cherchent des autoritez.

*De ce qui est pesant. Et de ce qui
semble se contrarier. De la
dissolution excellente.*

OBJECT LXXVII.



A dispute est notable, & les raisons fort differentes quand on veut exactement resoudre de la pesanteur des substâces solides. Quant à moy filosofant par cy par là, j'ay maintenu que cette manifeste pesanteur en plusieurs corps, est causée de la superabondance d'humeur, dont en fin j'ay conclu que l'eau est plus pesante que la terre, ainsi que je l'ay demõstré (nottez que lon dit poids & on n'escrit pas poisante à cause de l'usage) Pour nostre sujet je sçay bié qu'il y a des Filosofes, qui ont de grâdes maximes ausquels il semble que je contredise, mais je leur concede ce qu'ils veulent, & je dis mes pensées qui sont peut estre bonnes : qu'ils les sondét. Je ne vay point suivant les opinions, les veritez apparentes m'emportent, pour ce qu'il est necessaire de croire plustost à la verité demonstree qu'à la fantassie opiniastre, & qu'ay-je que faire de croire un qui pése dire vray pour ce qu'il a leu, & est embabouiné d'un auteur ? je me tiés plus à ce que j'ay veu, touché, & ouy, savouré, & fleuré, qu'à tous les grâds discours des sages qui en content avec beaucoup d'apparence, mais peu d'efaict. Si à ces messieurs les sçavans je presente la coloquinte entiere, & que je leur die qu'il y a en elle de la douceur, ils ne le croiront pas, car ils ne l'ont point (au moins plusieurs) anatomisée cõme moy qui avec une speculation sensible ay trouvé comme d'autres aussi peut-estre à qui je l'ay dit, ou l'ont rencotré comme moy, que

l'amende ou noyau de dedans le grain est sans amertume, du mesme goust que celles des autres semences : Par ainsi si en autre chose j'ay fait quelque observation non vulgaire, & je la propose il la faut recevoir, ou la cõbattre par une plus genereuse & a-vâtageuse, & ie ne sçay s'il y en aura ; car où la verité luit, rien ne peut subsister contre ce qui l'a pour fondement & conduite. Rentrons gayement à nostre propos. Pensez vous ô Doctes, que je ne me rie pas de vous quand vous dites & voulez frauduleusement persuader, que le Soleil n'est point chaud, & que la chaleur qu'il semble avoir est par accident ? Voila ! pourautant que quelques doctes l'ont ainsi voulu en hommes & disposé leur filosofie de tel biais, il faut que leurs sectateurs le croient, l'admettent & tiennent pour vray, il n' y a pas mesmes jusques à un affronteur alquemiste qui l'a maintenu : Je croy que son or a ressemblé au bon or comme le froid ressemble au Soleil. Quant à moy je rejette cette vanité & ne vous déplaie, je ne laisse de vous aimer pour vostre bonne doctrine. Au surplus je me cõfirme fort par les demonstrations : Es choses sensuelles il faut que les sens soiét juges tout y estant comme il doit, ainsi je me tiens & arreste à ce qui est. On propose souvent des fantaisies raisonnables, qui ont de belles apparences, mais souvent l'espreuve, observation & l'experience les destournent. Or il faut venir à mon opinion, elle agrera à ceux qui s'y plairont. Je maintiens & croy que l'eau est le premier humide, & comme l'humide est le premier en la creation, aussi toutes choses commencent par l'humide : la liqueur est l'origine de tout, il n'y a seméce qui ne soit dissoute en glaire humide, pour commencer l'œuvre de nature, & c'est selon que Dieu l'a ordonné, qui crea premierement l'eau, c'est l'humide, puis la terre, c'est le sec, en apres il fonda la terre sur les eaux : Puis que la terre est sur les eaux, les eaux la portent, elle est donc de soy plus legere. Je pose l'eau premier humide, la terre premier sec, & puis le Soleil est la source du feu agissant, & par consequét il est chaud, le saint Esprit promet à celuy qui le servira & sera des siens, que de jour le Soleil ne le bruslera point : l'eau delaye & humecte tout, le Soleil deseche tout, cuit tout, hasle tout, & en fin selon les degrez dont l'ær le retient qui est le premier froid, il rend ses effects. Cecy est en un autre lieu : Nostre but est de trouver à cette heure ce qui est pesant. Et falloit que pour m'aider je touchasse un peu de ces principes : Toute

substance qui contient en soy plus d'eau, est la plus pesante : & de faict avisez les bois qui sont pleins de grande humidité, difficilement nageront-ils, ains chercherôt le fonds de l'eau, voyez cette legere peau dorée qui est autour de l'orange, levée de là, & jettée en l'eau elle va au fonds, c'est pour ce qu'elle est pleine de liqueur fort condencée, ainsi la grande & abondante humidité resserrée, cause la pesanteur. Il y a des fruicts qui pour cette raison vont ou fonds de l'eau comme la cerise, dont l'humeur est compacte & pondereuse : Pour cette mesme raison l'or va au fonds du vif-argent, & tous les metaux y nagent, ou bien s'y dissolvent : Et je vous diray une belle petite remarque, un petit grain de plomb ou d'estain jetté en grande quantité de vif-argét, ne s'y resoudra pas si soudainement qu'une grosse piece, que tout incontinet vous verrez souffrir dissolution : j'ay usé de ce mot dissolution, pour demonstrier cet effect qui n'est qu'un delayement de matiere. Mais on me dira que si on fuit mon hypotese il conviendrait que le vif-argent deust estre plus pesant que l'or, à la raison que l'eau l'est plus que la terre. Pour nous esclaircir de cecy, il faut venir à l'exemple, puis à la verité. Il n'y a personne de jugement estant un petit Filosofo pour le moins, qui ne m'avouë que la cendre est plus legere que l'eau ; Car defaict la cendre estant privée d'humidité se dilatte beaucoup & approche de la nature de ce qu'on imagineroit terre toute seiche ; si peu à peu on humecte cette cendre & qu'on la jette en l'eau, elle ira en fin au fonds de l'eau, & fera là une residence : c'est à cause que l'eau l'attire à soy, & luy ayant donné son pois & puis ayant le sien propre, elle devient par ce moyen plus pesante pour cet effect. De mesme est-il de l'or qui est constitué de vif-argent lié par la vigueur congelante que Dieu a mis en l'agissant du monde, lequel agissant trouvant les glaires des substances, les conduit à la cuisson selon leur particuliere destinée & le propre que Dieu mit en chasque semence à la creation, ainsi l'or ayant en soy la terre qu'il luy faut, & autant qu'il en a besoin, devient compact extremement, & son humidité resserrée unie fermement aquiert & le poids de l'argent-vif, & ce qu'il a du sien par premiere disposition, par ainsi il coule au fonds de cette liqueur mettallique. Nous avõs mis nos speculations de cecy en nos Apprehensions spirituelles, où soubs la figure de l'or & du vif-argent, nous nous sommes esgayez en l'artifice qui nous plaist le plus. Mais pour ce qu'il faut venir au vray, ayons

de l'or & du vif-argent, & considerõs comme les orfeures font leur amalgame, qu'ils appellét moudre l'or : En beaucoup de vif-argent ils ne mettét que la huictiesme ou neufviesme partie d'or, selon qu'ils le veulent faire courir & dorer plus legerement, quand l'or est avec le vif-argent sur le feu, & que le meslans avec un petit baston ils sentent qu'il est fondu, ils jettent tout en de l'eau froide, jadis quelques sages le jettoient en une autre quantité de vif-argent froid, l'un vaut l'autre à l'effect pour auquel advenir on le jette en la liqueur froide, qui est afin que toutes les parties de l'or se meslent avec toutes les parties du vif-argent ; car si cela n'avenoit on ne pourroit dorer, par ce que le vif-argent n'ayant point d'or en soy, n'en laisseroit point. Cét amalgamie fait jettez la sur le plan de la table ou d'un marbre, vous verrez ces deux corps mutuellement unis, & ce par la diligence du froid, qui a retenu la violence du chaud, qu'ainsi ne soit mettez cette composition sur un peu de feu puis l'ostez vous verrez que vostre amalgamie fera queuë, car l'or ira au fonds, & le trop de vif-argent surnagera s'estant retiré d'avec l'or, lequel n'en retiendra qu'autant qu'il luy en faut pour se teindre & humecter : Et si on continuë à chauffer peu à peu cette composition, l'or s'en retirera le plus qu'il pourra & difficilement se dissoudra : car il est noyé, aussi sa solemnelle solution est quand apres le feu de concussion on luy a osté ce qu'il rejette, & que puis apres à tel feu que ce soit il garde la mesme face, soit qu'il se monstre en poudre liquable, ou en liqueur congelable : Je me suis icy donné un peu de licence pour faire plaisir à quelques beaux esprits. Cette observatiõ de petite quantité d'or dans beaucoup de vif-argent, resistant à sa dissolution, est presque comme si en une grande chaudiere pleine d'eau, vous mettiez une petite piece de chaux-vive, à peine cette chaux s'esteindra, & de faict sera longs temps comme si l'eau la conservoit, & que cette grande abondance fust trop mousse pour entrer en ce corps si perit : en apres prenez autant de chaux & peu à peu jettez des gouttes d'eau dessus elle sera bien tost esteinte, & dissoute : Cecy semble un paradoxe & avoir de la contrarieté : comme si on proposoit un horloge dont le cõtre-poids de la pesanteur d'une livre baisse une toise en douze heures, & qu'on dit, doubles le cõtre-poids, & il sera à baisser XXIII. heures : Celuy qui n'entendra pas cet artifice, cuidera qu'on se mocque de luy, & cependant cela est : Et c'est ce qu'on dit cõtre-poids

racourcy, car on met deux fois autant de corde, & on la double, si que la pesâteur des deux livres est my-partie, l'horloge ne souffrant que sa livre mais le temps est multiplié : Cecy est commun & j'en ay compris la scièce comme de tous les organes où la force est multipliée en cét axiome, de mes Elemens Mechaniques : Ce que le temps gagne, la force le perd, & ce que le temps perd, la force le gagne. En la bonne humeur où je suis, Ayant grande pitié de tant de belles ames qui souspirent apres le grand Bien, & voynat comment malicieusement on nous presente des occasions d'erreurs, & discours qui sont des coupe-gorge : Je veux donner l'explication des enigmes Latines que quelques uns ont mises en leurs livres, allegãs que tels vers ont esté faicts au sujet du grand secret par un tres-docte personnage, ce qui est une pure imposture, car l'ancien qui fit ces enigmes là ne pensoit pas à la pierre filosofale. Et je vous prie beaux esprits qui estes meuz de la douce esperance qui nous alleche, n'adherez pas à ceux qui vo' deçoivent, & qui tous les beaux contes de Flammel & d'autres espiét vos ames, pour les ruiner. Il y en a qui racontent beaucoup d'œuvres lesquels ils afferment estre celuy de Flammel, je les croy autant quand ils disent cela, que ce qu'on me contoit quand j'estois fort jeune, qu'il avoit fait bastir les charniers du Cemetiere des saints Innocens de Paris. Il est vray qu'il en a fait faire deux ou trois arches, où il ne s'est pas oublié, les autres ont esté faites par des particuliers, ainsi qu'il paroist par les inscriptions qui en sont foy, & je croy si on veut s'y amuser, on en sçaura des nouvelles par ceux qui administrent le bien de l'Eglise. Mais je n'ay plus garde de m'en rompre la teste, car ayant esté deceu d'un costé, je suis tout effarouché, de mesme m'adviét-il pour ces auteurs qui ont mis ces enigmes en leurs œuvres, car pour ce qu'ils ont esté infidelles en cela, qui est si bien fait, il le seront bien en ce qu'ils escrivent qui n'a pas grand sens. Par l'interpretatiõ de ces enigmes j'envoyray leur sagesse chymique en l'ær. Ces douze ne sont pas d'ordre comme en l'œuvre Enigmatique imprimé à Doüé, & autres lieux, mais ayans esté pris deçà & delà de ce corps où il y en a plusieurs douzaines, ont esté mis en ordre nouveau. La premiere ou premier n'importe, car en François enigme n'est ny masle ny femelle on en use indifferemment. Donc la premiere en ordre cõmence, *Terra mihi corpus & c.* Voyez-les au livre pour en avoir le plaisir & vous en sçavoir

deffendre. Cét enigme comme l'auteur ancien la suscrit signifie une Tuile. Il y a bié de l'apparence de la matiere de la pierre filosofale qui est tant exquise, à une terre cuite que puis apres on met remoüiller à l'ær. Par la seconde qui signifie la Fumée, ils signifient aussi que vous amusant à telles gens tout vostre avoir ira en fumée. La 3. signifie la Nege, voila une belle fantaisie de nous vouloir faire filosofes de nege. Encor la quatriesme est bõne car elle cache un Poulet, qui est sorty de l'œuf ou en veut sortir, & bien c'est pour faire bonne chere. Quant à la cinquiesme elle est tant cognuë que les petits enfans se l'entre-demandent, ayant ainsi entendu la naissance de la Vipere : Celle d'apres est trop vulgaire, c'est l'enigme du Fœnix, & bien cecy quadre à nostre affaire, mais il n'entre pas en beaucoup de testes. La septiesme est du tout eslongnée de nostre art, car la fleur de Lis n'a rien de commun ny analogique à nostre divine philosophie. Pour la huictiesme je l'approuve fort, car elle fait venir de l'argent dautant qu'elle declare les Meules du moulin qui sont deux bonnes pierres filosofales. Touchant la neufviesme si on l'y faisoit advenir, ce seroit contre toutes les bonnes regles des sages, car les cheveux ny le Poil qu'elle designe n'ont point d'entrée icy. Le Mirouër qui est representé par la dixiesme enigme n'a point d'analogie avec nostre recherche, si on ne la veut aller entreprendre trop loing. Encores pour l'onziesme je la veux souffrir par ce qu'à ces pauvres alque mistes il faut un bon Soufflet, mais je vous prie quelle similitude y a-il entre une matiere dont on tire tant d'excellences & les vents d'un souffler ? Non, non, les bons esprits de nostre matiere ne sont point du vent. En fin la derniere est d'une belle degaine. Elle signifi que Femme qui en accouchée de deux enfans & en a pensé mourir. Or avisez si de cela on fera l'œuvre desirable : Si ceux qui nous offrét ces vers n'entendent pas mieux les enigmes de Philosophie qu'ils cognoissent celles-cy, je suis d'avis qu'ils ne nous enseignét rien, car ils n'en sont pas capables. S'ils ne sçavent point de petites & legeres choses, comment sçauront-ils les magnifiques grandeurs des secrets que le Tout-puissant reserve aux esprits humbles ? Maudite soit l'erreur de tels malins car elle est pernicieuse & conduit les pauvres au desespoir ; Je proteste que s'ils n'y prennent garde que j'ay un moyen de les faire punir. Pour ce qu'il n'est pas raisonnable de

faire consommer les biens du prochain. Je veux pour un temps tenir la bride de mon zele & ce jusques à ce que je voye ce qui adviendra.

Qui excelle la veuë ou l'ouye.

OBJECT LXXVIII.



L n'y a point d'homme au monde tât empesché que celuy qui n'a que faire, & qui pis est encor quand il n'a aucune industrie de s'employer soy-mesme, pour vaincre l'oisiveté : C'est pourquoy ceux là sont bien-heureux qui ont des lettres, & sçavét quelque artifice par le moyen dequoy on peut tromper l'ennuy que le temps apporte aux oyseux & inutiles, leur fournissant souvent des inventions de mal faire que l'occupation extermine : aussi qui ne fait rien fait mal, joint que c'est un peché que l'oisiveté. Pour cette raison n'ayant & ne voulant avoir autre affaire qu'à mes petits exercices Mathematiques & Filosofiques, & ne pouvant toustours y vaquer, car il se faut un peu donner de relasche pour ne prendre. trop de loisir qui m'allechast à l'oisiveté, je me jette à ces observations, & recherches y contentant mon esprit, & possible apportât du contentement à d'autres : En cette honneste humeur, je propose qui est le sens plus excellent de ces deux, de la veuë ou de l'ouye. Il y a icy dequoy plaider : Mais je n'entends pas que celuy qui prédra le sujet que je n'auray pas esleu s'opiniastre tant à poursuivre en cause, qu'en fin nous devenions plaideurs, & de l'ordre de ces miserables qui se ruinent à porter de l'argent, voire toutes leurs plus desirables commoditez à des gens qui les regardent de costé & s'enrichissent, puis s'en moqué. Nõla glu du Procureur ne nous touchera point, la pince de l'Advocat ne nous attrapera pas, la delicatessen du Juge ne sera mignardée des espices que nous en payerons : Et plus les coureurs Sergents n'auront que faire de preparer leurs mains pour le gain qu'il y aura pour eux, a faire

executer l'arrest. Nous plaiderons ensemble, nous jugerons & tout à nostre volonté, chacun prendra ce qui luy sera agreable, & l'occasiõ de proceder cessera tout aussi tost que nous n'en parlerons plus, & ainsi tout contans de nostre advanture, n'aurons aucune obligation à ceux qui nous auroient pressurez, & c'est icy où je remarque une des folies humaines la plus exquise, c'est que lon aime & honnore ceux qui sont tout perdre. Or ça : Qui excelle la veuë ou l'ouye ? Ne nous enfonçons point en plusieurs raisons pour causer, disons en peu pour nous esclaircir ; Par la veuë je considere & apperçoy de grandes merveilles : Par l'ouye j'entens & conçoÿ de merveilleuses grandeurs : En voyant je discerne des beautez admirables : En oyant je reçoÿ des admirations exquises. La veuë me monstre les belles œuvres de Dieu. L'ouye m'enseigne à croire en Dieu. On peut à cecy adjouster une infinité de contre causes : Et de faict il y a bien à remarquer. Ce qui est excellent à mon advis n'est point tât pour les commoditez qu'il peut apporter par sa jouissance, comme il deviét pernicieux par estre privé d'iceluy. Et de fait j'estime que le plus excellent est celuy par la privation ou perte duquel, on perd le plus. En nostre sujet il faut considerer privation & perte. Car en ceux qui naissent sourds ou aveugles, nous pouvons dire privation, dautant qu'ils n'ont point eu ce qu'ils n'ont pas, à ceux qui sont d'âge c'est perte, car ils ont eu ce qu'ils n'ont plus. Le dommage de la perte est selon l'affection de celuy qui la sent, on luy baille à eslire ; Tel aime les beaux objects des yeux qui choisiroit plustost de devenir sourd qu'aveugle. Tel aussi qui se delecte aux bons discours & aux chants, estira plustost estre aveugle que sourd. Voila generalement tout ce qu'on en peut dire, par ce que tout ce que lon sçauroit amener à ce propos en despend. Mais de ce qui est de a privation, c'est bien un plus grand interest & bien plus prejudiciable que l'autre. L'aveugle nay peut devenir docte mesmes és Mathematiques, Le sourd est inhabile aux sciences, & ne peut-on bien juger de luy Et là dessus je veux dire en forme de problème pour exercer ma curiosité, & demonstreray que les sourds que nous disons ne laissent pas d'avoir l'ouye. S'ils sont sourds il est certain qu'ils n'oyent point, Je dis que ceux qu'on estime tels venuz ainsi du ventre de la mere, oyent & ne sont pas sourds absolument, mais sont privez du jugemét de l'ouye qui fait-discerner les tōs. J'ay veu un de tels sourds (dont je parleray

sans impliquer cō-trariété) lequel avoit esté à la guerre, estoit bon & brave soldat & déterminé, fidelle à celuy auquel il s'estoit addonné, ou pour le servir ou l'accompagner, cettui-là ne sçavoit point discerner les tons ny les bruicts, dont il ne se soucioit aucunement, & toutes fois il sçavoit bien qu'une harquebuse la tirant faisoit du bruict ; car nous demonstant qu'il avoit donné une harquebusade, faisant le geste de tirer en jouë, faisoit aussi de la bouche un bruict par cette interiection pouë. Il avoit par coustume remarqué ce son qu'il imitoit, mais à faute du vray jugement commun à tous objets, & par la perte de cette discretion, par laquelle tous autres sujets sont distinguez & recognuz, il ne pouvoit avoir autre cognoissance que de cette particularité. Il est vray que tous en general remuent la langue, veulent possible dire quelque chose, & de faict quand ils jargonnent on oyt de la difference discernable en la broüillerie de leurs discours pretendu, & ce selon leur contentement ou leur desplaisir, & toutesfois leur voix est toute imparfaicte, comme leur ouye encores plus : En fin c'est une grace de Dieu d'avoir juste communication de la commodité de ces deux sens tant excellens, lesquels peuvent incessamment nous fournir d'objets & de sujets pour nous oster d'oisiveté. J'adjousteray que les sourds ont des habitudes plus propres à la violence que les aveugles, qui ne peuvent qu'en affaires de repos. Pour l'interieur l'aveugle le peut mieux deduire, l'autre n'y va que par signes qui sont long temps à estre entenduz, & possible bien souvent ne le sont pas. Or celuy qui a fait cét ouvrage, ce corps de l'homme son temple, luy donnera ce qui luy sera expediant comme son bon plaisir en determinera.

*Pourquoy les enfans pleurent en
naissant.*

OBJECT LXXIX.



UE cettui-là seroit heureux, qu'il ressentiroit de liesses & de contentemens en son cœur, qui pourroit rendre raison de tout : Ou au moins si sur chaque sujet proposé il avoit la grace de respondre, avec quelque apparence qui peust contenter les honnestes curieux. Il n'y a tel que celuy qui seroit inspiré de Dieu, aussi tout bien vient de luy, il est vray qu'il faut le rechercher & nul ne peut advenir vers telle grace, que par une grande recherche, de ce qui advient sous le Soleil. Nous n'aurons donc point cette delectation de cœur estans indignes des bonnes inspirations. Toutesfois nous tascherons à faire du mieux que nous pourrons, & nous attribuans la grace gratuitemét donnée nous passerõs sur les objets pour les cõsiderer, & dire ce que nous aurons eu pouvoir de manifester, à ce que si nous n'avons la parfaicte felicité proposée, nous en ayõs quelque rayon que nous savourerons gayement. En cette habitude, nous esplucherõs en nature la cause, Pourquoi les enfans pleurét quand ils naissent. Tandis que l'enfant est au ventre de sa mere il demeure en un espace plein d'une liqueur tant subtile pour lors, qu'elle le sousleve, afin qu'il ne charge point tant la mere, & luy sert d'ær pour y vivre : Et aussi tost qu'il veut sortir, ce qui advient quand il n'est plus fourny de nourriture capable de tretenir, cette liqueur apres que ce qui l'enveloppe est ouvert, s'escoule, & sort avec l'enfant qui sortât du vêtre arrive en l'ær beaucoup plus dilaté & spacieux que le lieu dont il sort, il ouvre aussi tost les yeux, & l'ær espois qui est cõtenu en ces petits endroits viét à se dissoudre & couler en larmes degoutâtes, qui se glissent sur ses jouës en grossissant lentemét. Et dautant qu'il a esté en un lieu enclos, & se trouvant en ce vaste changeant d'habitation, & aussi proche de changer d'aliment, il faut que son corps se prepare à recevoir cette nourriture : Il est necessaire & convenable qu'il se purge, ainsi il sort de ce corps flouët & tédre, presque par tous les conduits, ce qui est de superflu, & apporté du ventre : Ainsi dans la concavité des yeux y ayant une

liqueur abondante elle s'escoule & fluë. Davantage il appert par toutes operations, tant naturelles qu'artificielles, que les vapeurs dilatées, & comme transmuées en subtilité & similitude d'ær, venãt à sentir le frais, s'assemblent, & se transfigurent en ce qui est plus apparet, ainsi l'eau s'exalant des vaisseaux, venãt à sentir une resistance fresche, se rassemble pour puis apres couler ainsi que lõ void és distillatiõs des plâtes & autres choses. De mesme est-il en l'enfant, duquel le cerveau ayant esté benignement couvé au cloistre maternel, & venãt à l'ær se sent de ce changement, si que les vapeurs qu'il a pres des lieux propres à leur issuë se viennent à espoissir, & en cette occasion distillét en legeres larmes pource qu'il n'y a changement qui ne se face avec violence, & la violence blesse principalement, & le plus les delicats, l'enfant tout tendre qui n'a eu aucune telle douleur au corps, estant en sa prison naturelle, & apres en sortant souffre des efforts notables au passage qui le presse, & luy fait douleur universellement, tant de cette pressure que de l'atouchement des assistans, & puis du changement d'ær, il se plaint & ouvre sa bouche, ses yeux qui rendent les larmes, lesquelles sortent par cette porte de pleurs, tesmoignage qu'il est contristé de sortir d'un lieu où il estoit coyement embouëtté, pour venir en un vaste plein de miseres. Si nous avions souvenance de nos deportemens en ces temps là, nous pourrions en dire asseurement, & pource nous en racontons par conjectures qui ont de la vraye semblance, & si elles sont vrayes se sera encor mieux : Ces lettres closes ne sont manifestes qu'à celui qui les ordonne à son plaisir.

De la durée du Monde.

OBJECT LXXX.



E me suis exagé à considerer tous les sujets que j'ay rencontrez, pour les esplucher vivement : Ce faisant j'ay cogneu qu'il n'y a en ce monde aucun object tant soit-il de semblance, abject & vil, qui ne contienne en soy quelque merveille. La raison est pource que Dieu y a mis & imprimé un certain caractere de l'efficace de sa toute-puissance. Si donc nous mettons en nostre cœur pour la tenter la speculation de tout l'Univers, où en serons nous ? Il n'est pas possible que nous puissions seurement & exactement. expliquer les causes & raisons mesmes des moindres observations, aussi à plus forte occasion nous est-il interdit de pouvoir raconter les raisons absoluës, des infinies merveilles qui sont en ce grand & merveilleux object, plein de tant d'admirables particularitez. Un jour que j'estois avidemét porté sur telles recherches, entre plusieurs gentillesses qui me dõnerent de l'admiration, il m'en survint une d'assez bonne grace ; & notable discours : J'avisais les fueilles de Catapricia dont il y en a de longues de demypied, plus ou moins, pleines de laict : Avec des ciseaux je coupois un petit de la fueille, & elle rédoit de grosses gouttes de laict, je la coupois encor, & elle jettoit encor du laict, & tousiours la coupant il en venoit, ainsi cette ame blanche sortoit, & en fin la trenchant prés la tige elle seignoit encores. Puis changeant de dispositiõ & d'avis je separé tout d'un coup toute la feuille de la tige, qui degouta comme paravant, mais ayant prins la fueille & la coupant en plusieurs parties, il n'y avoit plus de cette humeur blanche, comme au paravant. A la verité cét esprit vestu de blanc, ce sang ainsi coloré, ce suc laitteux, s'estoit retiré d'une admirable vitesse, & soudaineté : Mesmes ayant envie de me decevoir moy-mesme, je coupois la fueille au tiers pour donner cours à ce fleuve blâchissant, puis soudain je la separois de son tronc, & elle faisoit assez de laict, mais au milieu il ne sen trouvoit plus. Qui est le sage qui me contera au naturel l'ame qui est là dedans, qui par une naturelle industrie s'agitte si promptement ? cela est bien difficile à deschiffrer, tant peu nous est si caché, d'où vient cette temerité qui nous fait traicter de la durée du monde ? encor plus esloignée de cognoissance à nous qui sommes tant inferieurs à luy ? Nous ne l'entreprenons pas, mais nous voulons rompre l'audace des

presomptueux qui ont entrepris cette tasche : Certainement les hommes ont pour la plus part (j'en exempte quelques-uns, pour excuser ceux qui pensent à leur devoir) une certaine semée d'erreur qui domine leurs entendements, laquelle est si forte qu'elle fait plus en eux par le pouvoir absolu qu'ils luy dōnent, que ne faict la verité : cela est fort apparent : & de faict s'il y a quelque homme possible de peu d'autorité mesme mesprisable, qui cōte au peuple quelque chose de plausible ou aventureux, cela sera plustost ouy & creu que le saint Esprit, ou ses organes. Nous en avōs l'exemple pleine de blaspheme devant nos yeux. N'est-ce pas une pure im-pieté sortāt de cette source d'erreur, que de nōmer les incognus & fades Quatrains de Nostradamus, Profeties ? & ces versets malheureusement mesurez & rimez, ne sont que discours impies, fadaises, inepties & folies, mal disposées & suivant la vraye reigle des impostures de Sathan, & toutesfois on en faict un grand estat, & plus que des saintes pprofeties que je ne sçay de quel nom on nommera puis qu'on leur a osté le leur propre pour l'attribuer à des charlatancries impudentes : c'est tout un les prescheurs non plus que moy n'y entendēt rien : L'Autheur ne laissera pourtant d'estre estimé grand homme, & qui sçavoit l'advenir. Or cette fureur là n'est point és esprits depuis ce téps, les anciens en estoiet entachez : Mesme le peuple que Dieu avoit esleu en tenoit, & se supposoit des profeties dont quelques malotrus Rabis les embabouinoient, contre l'avis des bons peres qui les enseignoient au nom de l'Eternel : Surce que Dieu avoit commandé à Moyse d'eslire septante hommes, ausquels son esprit fut attribuē, pour la charge où il estoit, & que deux, asçavoir Eldad & Meldad, ayans esté inscrits, & ne se trouvas point en l'assemblée ne laisserent pourtant de profetiser en l'armée, les successeurs de ces gens ont butté leur esprit a quelque vanité & pensé qu'il y avoit quelque chose de plus exquis en la profetie de ces deux qu'en toutes les autres, & ont supposé des discours venans d'eux, & les dogmatiseurs, qui bastissoient leur credit parmy les idiots & les femmes faisoient courir des recueiuls par eux ou par leur peres, escrits & inventez, & donnez pour ceux que le peuple desiroit, & qui faisoit plus d'estat de cela que des paroles vives & vrayes des bons profettes. Voyla comment l'invétion humaine a plus d'autorité parmy telles gens stupides, que le S. Esprit : De mesme cabale est sortie l'impudēte opinion

de l'impie sentéce qu'un certain Elie avoit faict escrire sur la porte de son auditoire : Le monde durera six mille ans, deux mille ans sans loy, deux mille sous la loy, & deux mille ans sous la grace. Cét Elie cy n'estoit pas ce grand Elie Tesbite qui preschoit les suggestions du Saint Esprit du téps des Roys d'Israël, sō autorité eut bié emporté celle de cettuy-cy, & puis il n'eust pas esté tant incōsideré d'offencer Dieu d'un si grand peché, luy qui estoit son homme tant aymé. Il y a donc bien à dire entre ces deux & de téps & de pieté, le premier estoit plein de la sainte doctrine que le saint esrit luy infusoit, & l'autre estoit imbu des vanitez des Rabins, incredules, & impudens, l'un estoit simple & humble, & cettuy-cy plein de fast & d'orgueil. Mais quelque animé dira me prenant la main. Il ne faut pas ainsi jetter jugement contre un grand personnage, qui a eu de belles & saintes conceptions. Amy que vostre consideration soit posée sur le terme de verité pour s'y arrester. Non je ne juge personne, je le laisse courir, je ne fay que reciter ce que Jesus-Christ nostre Seigneur a proferé contre luy & ses semblables, Je le juge dôc par ses œuvres, voylà la reigle de nostre Dieu. Cét Elie, ce presumptueux, veut entrer au secret du Tout-puissant, il veut deviner, & de faict il devine entant qu'en luy est, il exerce le plus horrible, criminel & enorme de tous les pechez, il pense sçavoir ce que Dieu seul sçait, & luy qui devoit cognoistre les escritures a oublié ou voulu oublier, q le peché des devins est le plus grand de tous : comment donc ne diray-je point sa sentence, puis que desia il est cōvaincu & condamné par les actions, & par le juge irrevocable, & dont il n'y a point d'appel ? ce n'est pas moy qui le juge, c'est lon impieté. Mais soyōs un peu relaschez ne luy soyons plus tant severes, parlons à luy comme s'il estoit là, & qu'il y eut encor de l'espoir pour luy, rendons-le plus ignorant que meschant, encor qu'en luy ignorance est une coulpe. Quand on veut proposer quelque chose devray il le faut plustost prendre sur la verité apparente, & dictee que sur une conjecture tirée d'elle. Tout ce qu'il a conte de cette durée & disposition de siecles, ne sont que conjectures qu'il a mesurées des textes de l'escriture sainte, dans laquelle Dieu a faict mettre ce qu'il vouloit qui nous fust cognu, & puis Dieu ne declare pas ses secrets à telles gens que ces Rabins. Parquoy pour flestrir l'arrogance de ce gentil Docteur, faux Prophete, je le dis tel, & quand mesmes il auroit dit

vray je ne le voudrois pas croire, de peur d'offencer Dieu qui s'est gardé sur tout cette unique cognoissance : Et pour aussi me rire de ceux qui souscrivent à son erreur, & l'opiniastrent. Je dy & plus asseurement, que le Monde durera bien davantage, non que je le die que pour rabattre la presumption de tels oracles de vanité : Je ne touche aussi rien de sa durée, ou fin, que j'attens en toute humilité, sans prononcer aucune chose sinon que la volonté de Dieu soit faicte & sera : Mais pour refuter ce resueur, qui cuidoit avoir discerné les secrets de l'Eternel. Je diray, s'il nous est un peu permis de supputer la durée du Monde, j'asseure qu'il est plus raisonnable d'ouïr l'expresse parole Dieu, pour s'appuyer dessus, que penser à l'intelligence que lon en tire. L'Eternel a dit qu'il sera misericorde en mille generations, à ceux qui l'ayment & gardent ses commandements, cela est expres & vray. On dira qu'en l'escriture souvent un certain nombre est pris pour un incertain, un grand pour celuy qu'il comprend. Tout beau je me veux arrester à ce conte, car il a dit qu'il punira les iniquitez des peres sur les enfans, jusques en la troisieme & quatrieme generation, on l'a veu souvent, celuy qui a dit l'un a dit l'autre. Je dis donc qu'il se peut à cause que Dieu est veritable, que comme il n'a pas tousiours puny les meschans exactement ; aussi il n'a pas avancé sa douceur si apparente pour des causes à luy cognuës, & qu'il se reserve, & toutesfois quand je penseray qu'il veut que pour le moins un de ceux qui estoyent quand la loy fut donnée, & qui luy a obey, sente le bien que sa milliesme generation sera benite & recevra misericorde, je ne faudray point, & y a plus d'apparence de soussigner mon humilité, que de debatre pour l'indiscretion de ce Rabi. De là je dyque le Mõde depuis la loy peut durer plus de dix mille ans-les computans selon la moindre generation qui nous est cognue, laquelle est de dix ans, comme il paroist en Achas, qui selõ le vray calcul est trouvé n'avoir que dix ans plus que son fils le bon & saint Roy Ezechias, qui lamenta pour le desplaisir qu'il avoit de nostre perte, si le Messie ne fut point venu, & qui sembloit estre contre-mandé par le deffaut d'enfans qui estoit en luy. Ces calculs sont bien loing l'un de l'autre, & par là nous devons péser à ne nous enquerir que de ce que Dieu veut que nous sachions pour le servir & honorer, & pour nostre salut : Le Monde pourtant durera tant qu'il plaira à Dieu. Or soit sa durée petite ou longue : puis q l'Esprit qui no' gouverne en bien, m'a fait le

dispenseur de plusieurs grands secrets, qu'un jour dieu aydant j'acheveray de donner liberallement au monde, sans que j'en aye autre obligatiõ que celle où m'a soumis l'amitié de mes amis, j'ose dire qu'il n'y aura jamais temps, que quelque Curieux n'ait mes ouvrages en jalouse recommandation, & rien ne les empeschera de courir par le vulgaire des peuples, que la garde diligente qu'en feront les beaux esprits, de crainte que les raretez qu'ils comprennent ne soyent profanées.

Notte.



ENSEZ vous avoir veu nostre Palais ayant jetté la veuë sur ce peu d'objects qui sont seulement la parure d'un des moindres piliers qui ccompagnent le collomnes de ce magnifique Tabernacle, que nous avons construit en l'excellence de nos loisirs ? Les marchands qui assortissent leurs boutiques n'y mettent pas tout le plus exquis, ains en retiennent és riches magasins, où sont les plenitudes de leurs thresors. Et puis és Palais on avance ce qui peut attraire les yeux & les desirs ; le reste qui est tout excellent est és arches interieures, où le precieux est conservé. Si Dieu le veut pour le bien de ceux qui suyvent la pieté, je vous feray voir quelques beaux excés de mon industrie. J'avois autresfois fait amas de plusieurs choses exquises, mais ma liberalité me les a fait perdre, d'entre celles que j'ay perdues je n'ay regret qu'à une que je presté à monsieur Scaliger quand il passa à Tours pour aller vers les Estats. C'est un liure imprimé à la Chine dont j'ay encores quelques memoires pour le deschifrer, il m'avoit promis de me le rendre, mais il ne s'en est pas souvenu : Il a fait ses monstres de ce livre n'avisans pas un deffaut qui est en iceluy, que ie sçay bien. Plusieurs Doctes personnages estoyét presens, quand je luy presté mon livre, & ces mesmes le dirent à

monsieur Servin, qui sçait bien d'où j'ay peu avoit un tel joyau, comme d'autres que j'ay perdus par les communs malheurs, à ce mot quelqu'un me dira, quoy parlez vous ainsi simplement d'un si grand personnage, & si qualifié & honoré de tant d'estats ? O pauvre ne me reprenez pas, est l'estat où je suis, je sçay fort bien ma Cour, & entends ce qui est du devoir : Sachez que quand je dis ce mot Servin, que c'est assez, car il emporte plus que tous ses autres honneurs, ce nom signifie le plus Docte de tous les François, qui ne cedent à aucuns, mais laissons les deffuncts en leur repos, & le Docte aux affaires du public. Je veux vous esclaircir selon quelque desir que j'en ay : Il n'y a homme s'il veut estre comme son propre sens le juge, qui ne sache à peu pres & bien sa force, & son inclinatiõ : Aussi doit-on en tout ce qu'on peut, aviser à estre bié de ces deux, qui sont de tres grande importance pour sçavoir vivre parmy le monde avec honneur, l'exercice en rend l'homme accort, & quiconque, observant telle circonstance & se dira ou sera voir estre ce qu'il peut, sera bon juge de soy-mesme, & de fait ses premieres actiõs, & ce à quoy il s'ingerera serõt les rapporteurs du jugement qu'il en faut faire : Ainsi sachant mes forces, je n'ay jamais voulu presumer outre mon pouvoir, & cognoissant mon inclination je l'ay suivie galamment, ayant tant qu'il m'a esté possible, taché d'obtenir la tranquillité d'esprit, pour cela qui est des biens j'en ay attendu avec grand espoir, mais sans affliction d'esprit, des grands qui m'en devoient, & qui toutesfois m'ont oublié, apres avoir eu de la liberalité de mon esprit, ce qu'ils en desiroyét. C'est ma faute, car je n'ay pas sceu tirer de l'eau quand la corde estoit au puits, c'est tout un, j'ay des amis qui en ont pour moy. En cette qualité m'espluchât moy mesme, j'ay recognu que j'ay l'ame assez cõplaisante : Toutesfois je parle libremét quãd je voy qu'il en est besoin, & que le zele de la verité m'eslance, & si je voy ou oy quel que chose qui me semble cõtre la raison, je viens incontinent à ce qui la peut juger, pour en estre assure, & & adonq sachant, je parle en sçavant & non comme ces douteurs qui disent. On dit, ce qui est indigne d'un qui enseigne, qui doit proferer cela est, j'ay une facilité qui pour cela ne laisse d'estre, & par ainsi j'admets aisement tout ce qu'on me dit, pource qu'il m'est advis qu'on dit vray, & qu'on ne doit pas profaner un don si excellent que la Parole, qui est le pl' exquis de nos pouvoirs, és puissances de l'ame

par tes organes de nostre corps : En verité on ne devoit jamais ouvrir la bouche, que pour bien parler, expliquant ce qui est de beau & de vray en l'esprit, qui se communique par ce beau moyen ; le bon Dieu a donné la parole pour dire la verité, & le diable excite en plusieurs la vanité des propos, pour cõfondre tout. Apres la parole il y a un autre souverain don, qui est l'escriture qui en tout devoit estre comme la parole, de laquelle elle est le pourtrait, ces deux ne sont pas dignement traitez par plusieurs qui en abusent en mensonges & faucetés, vilipendans malheureusement ce grand bien, qui est l'art le plus admirable de tous, & qui par les exquis & industrieux traits de son excellence, peut seul approcher au pourtrait divin, representant les complexions humaines, & deduisant exactement ce qui a esté se est, les organes de ces artistes qui ont feint les-voix, & sons, n'aprochent en rien de cét art des artz & malheureux sont ceux qui le font servir aux menteries manifestes & trop decouvertes. Ceux qui parleront & escriront en conscience feront paroistre la bonté de leur cœur, & tout ainsi qu'innocés iront comme jouans des sujets de ce monde, pour s'en delecter : Aussi les anciens ont nômé nos occupations jeux pource qu'il y faut aller naïvement ainsi qu'au jeu. Mais aujourd'huy il y a jeu à jouer, & jeu à gagner, tellement qu'on ne sçait plus comment dire : Or bien quoy que ce soit disant & escrivant simplementie ne publi-ray que de beaux petits jeux d'esprit, qui possible seront jeux de consequence à ceux qui sauront la façon de s'en ayder, Et ce pendant si je rencõt-re quelque chose à debatre je m'y esbateray : Si ceux qui les ont mises en avant s'en faschent, ils auront tort plus que moy, car chacun doit empescher que le prochain soit offencé. Ne mettons donq point d'escot pour faire broncher les autres : Si nous sçavons quelque chose, & que le voulions enseigner, que ce soit en charité, ou nous en taisons. Et en ce qui est de nos gentillesses pour s'y gouverner, je ne donne autre avis que celui qu'en met en avant le bon homme en nostre Hermitage d'honneur, où il est proposé que chacun doit suyvre son inclination & sa fortune se conservant soy mesme, pour servir Dieu, & faire du bien au public.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Palais des curieux, auquel
sont assemblés plusieurs
diversitez pour le plaisir des
doctes, et le bien de ceux qui
désirent scavoir (par Béroalde
de Verville)***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62588966>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. A MONSIEUR MONSIEUR LE Vasseur.
 1. SONNET AU SIEUR DE BEROALDE.
 2. Extraict du Privilege du Roy.
3. LE PALAIS DES CURIEUX. ADVIS.
4. CONSIDERATION
 1. sur ces dictiones, Roy, Dauphin, Monsieur, Infante, Duc, &c. pour en user proprement. OBJECT PREMIER.
 2. Des armes & Armoiries. Des lys de France ou Oriflam. OBJECT II.
 3. Des Songes. OBJECT III.
 4. De la Lune. OBJECT IIII.
 5. Des cendres des anciens que l'on gardoit, & comme on les recueilloit. OBJECT V.
 6. Que signifie Lestes, Contenance, Escroquer, Mattois. OBJECT VI.
 7. Des sciences, & comme on sçait. OBJECT VII.
 8. Des oyseaux matineux. Des tortuës. OBJECT VIII.
 9. Le poisson cuit mol ou ferme. Une balle de plom fonduë au corps d'une fille. OBJECT IX.
 10. Des pourceaux sains ou non. La peau de mouton. OBJECT X.
 11. D'où vient que quelques Magiciens effectuent. OBJECT XI.
 12. De certaines façons de parler, qui ont esté belles autresfois. Cela vous plaist à dire. Entre gens. Ce que Dieu y a mis y est encor. OBJECT XII.
 13. Reparties superbes a un glorieux. OBJECT XIII.
 14. Des Feues qu'on met aux gâteaux de la feste des Roys. OBJECT XIV.
 15. Du dementy. Comme dit l'autre. OBJECT XV.
 16. S'il y a plus de Pieds que de Testes. OBJECT XVI.

17. Comme on court apres les Empiriques. De ce qu'on dit s'il sçavoit guarir la goute il seroit trop riche. OBJECT XVII.
18. D'une fille qui vivoit sans manger. De l'Epimenidium. D'un homme fort sobre. OBJECT XVIII.
19. Des Poulles qui pondent sans le masle. OBJECT XIX.
20. De l'Aumusse. OBJECT XX.
21. Quelques curiositez, de l'ambre, de la laque, de la lycorne, & chastaigne. Des laizardes. OBJECT XXI.
22. Chaqu'un abonde en son sens. Si un autre le disoit je ne le croirois pas. OBJECT XXII.
23. De la Coudee. OBJECT XXIII.
24. Demonstration que la Cuve du Temple de Salomon n'estoit point en ovale, comme l'a escrit un grand Docteur. OBJECT XXIII.
25. Du Calendrier, de ces mots, vieux. Temps. Avanthier. OBJECT XXV.
26. Du temps & de l'institution de l'heure, dont la vingt-milliesme partie est perceptible. OBJECT XXVI.
27. Des Principes, & que les tenebres existent, des odeurs, de la cire vierge, & blanche. OBJECT XXVII.
28. Sur ce qu'on dit, il n'y a point de comparaison. Il est retourné à son vomissement. OBJECT XXVIII.
29. Du calomniateur dépeint par l'oiseau des Liparites. OBJECT XXIX
30. Quelques remarques notables, & de consequence. OBJECT XXX.
31. De plusieurs mots vsitez, comme. Mieure. Il se chesme. Quel bien seroit s'il n'y avoit qu'un langage. OBJECT XXXI.
32. Des Esprits. OBJECT XXXII.
33. Dialogue d'Amans chastes. OBJECT XXXIII.
34. De se rapporter aux Experts. OBJECT XXXIII.
35. Observation des plons ou osiers, Eeau-e, &c. OBJECT XXXV.
36. Du mot signifiant les ordonnances des femmes. OBJECT XXXVI.
37. De ce qu'on dict Resuer. Eviter aux fauces propheties. OBJECT XXXVII.

38. Il y a deux sciences dont on parle presque tousiours & par tout.
Nature ne peut passer 24. Karats à l'or. OBJECT XXXVIII.
39. Des Enseignes que lon met és. Maisons. OBJECT XXXIX.
40. La Biche de Bloys. Herba maxima. OBJECT XL.
41. Advertissement sur la proposition d'erreur faicte par les ignorans
de l'Alchemie. OBJECT XLI.
42. De quelques paroles mal dites, & toutes fois receuës. OBJECT
XLII.
43. De ces termes, J'ay esté, Suis esté. OBJECT XLIII.
44. Quelque point d'ortographe, & maniere d'escrire. OBJECT
XLIIII.
45. De ce mot la Loy Salique. OBJECT XLV.
46. De certaines paroles qu'on ne dit pas bien, & qu'on escrit
autrement qu'on ne profere. OBJECT XLVI.
47. Remarques de certaines improrietez, de parler & escrire,
indecentes au langage François. OBJECT XLVII.
48. Plusieurs frases & improprietez ont esté tolerées, parce qu'on n'y
a pas a pas pris garde. OBJECT XLVIII.
49. De quelques remarques en l'ortographe, qu'il faut aviser pour bien
parler. OBJECT XLIX.
50. Des suppositions diaboliques. De la Tignée. OBJECT L.
51. De l'honneste complaisance. est mal seant de faire son mestier à
Table. OBJECT LI.
52. Avis touchant quelque erreur qui est commis en la Medecine.
OBJECT LII.
53. De combien on croist tous les ans. OBJECT LIII.
54. Des fautes que commettent les habiles gens. Les parfaicts sont
aux Cieux. OBJECT LIIII.
55. Du Pelican. OBJECT LV.
56. La fin de ce qu'on escrit. Interpretattion des Enigmes qui sont en
la 3. Eglogue de Virgile. OBJECT LVI.
57. S'il y a du vuide, où il est, & ce qui s'en peut demonstrer
perceptiblement. OBJECT LVII.

58. Des Cranequins, & quel instrument de guerre c'estoit. OBJECT LVIII.
59. Que les objects sont connus par l'émission de la veuë à iceux, & non par la reception de leurs images és yeux. OBJECT LIX.
60. D'où procede ce mot d'Estrene. OBJECT LX.
61. De ces frases fesser Matthieu. Jan. Du mot d'usure, advis touchant le moyen de parvenir. OBJECT LXI.
62. Description d'un corps nouveau mecanique trouvé par le vray trait de l'ovale. Invention de faire un rectangle egal à un carré y lequel en deux pieces se superpose à iceluy. OBJECT LXII.
63. De la dissemblance des sujets. OBJECT LXIII.
64. De l'Harmonie. Faux-bourdon. Prose. OBJECT LXIV.
65. Des couleurs que l'ær fait au verre. Des couleurs & des ombres. Ce qui peut estre dit accident sans substance. OBJECT LXV.
66. Quand on se brusle les doigts on les met en sa bouche. OBJECT LXVI.
67. Qu'il y avoit desia beaucoup de peuple quand Caïn tua son frere Abel. OBJECT LXVII.
68. Certaines observations qui tendent à la commodité. OBJECT LXVIII.
69. Des choses pasées & souffertes par les Doctes. Que signifie ce mot. Office. Ceans on monstre l'Arithmetique, &c. OBJECT LXIX.
70. Ordinairement ceux qui travaillent le plus gagnent les moins. OBJECT LXX.
71. Des caves goutieres, & des causes de la pierre qui s'y forme. Preservatif au temps de peste. Secrets du vitriol. Du ver en la langue des chiens. Bois en pierre. OBJECT LXXI.
72. De la sauge. OBJECT LXXII.
73. Du bien dire. Chacun monstre par ses escrits ce qu'il est. OBJECT LXXIII.
74. Difference d'observation & experience. La signification de ce mot, Fidelle. OBJECT LXXIV.
75. Des Rivieres. OBJECT LXXV.

- 76. De l'autorité. OBJECT LXXVI.
- 77. De ce qui est pesant. Et de ce qui semble se contrarier. De la dissolution excellente. OBJECT LXXVII.
- 78. Qui excelle la veuë ou l'ouye. OBJECT LXXVIII.
- 79. Pourquoy les enfans pleurent en naissant. OBJECT LXXIX.
- 80. De la durée du Monde. OBJECT LXXX.
- 81. Notte.
- 5. À propos de cette édition numérique